

Collection des

Œuvres Complètes

Emile Zola

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 25

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 26 à 100

225 exemplaires sur Vergé de Rives numérotés de 101 à 325

5.000 exemplaires sur Vergé d'alfa numérotés de 326 à 5.325

Il sera tiré, en outre, 10 °/₀ *de passe numérotée.*

N° du présent exemplaire 2084

LES ŒUVRES COMPLETES

Emile Zola

Contes et Nouvelles

II

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Texte de l'édition Eugène Fasquelle



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Contes et Nouvelles

L'Attaque du Moulin

I

Le moulin du père Merlier, par cette belle soirée d'été, était en grande fête. Dans la cour, on avait mis trois tables, placées bout à bout, et qui attendaient les convives. Tout le pays savait qu'on devait fiancer, ce jour-là, la fille Merlier, Françoise, avec Dominique, un garçon qu'on accusait de fainéantise, mais que les femmes, à trois lieues à la ronde, regardaient avec des yeux luisants, tant il avait bon air.

Ce moulin du père Merlier était une vraie gaîté. Il se trouvait juste au milieu de Rocreuse, à l'endroit où la grand'route fait un coude. Le village n'a qu'une rue, deux files de masures, une file à chaque bord de la route; mais là, au coude, des prés s'élargissent, de grands arbres, qui suivent le cours de la Morelle, couvrent le fond de la vallée d'ombrages magnifiques. Il n'y a pas, dans toute la Lorraine, un coin de nature plus adorable. A droite et à gauche, des bois épais, des futaies séculaires montent des pentes douces, emplissent l'horizon d'une mer de verdure; tandis que, vers le midi, la plaine s'étend, d'une fertilité merveilleuse, déroulant à l'infini des pièces de terre coupées de haies vives. Mais ce qui fait surtout le charme de Rocreuse, c'est la fraîcheur de ce trou de

verdure, aux journées les plus chaudes de juillet et d'août. La Morelle descend des bois de Gagny, et il semble qu'elle prenne le froid des feuillages sous lesquels elle coule pendant des lieues; elle apporte les bruits murmurants, l'ombre glacée et recueillie des forêts. Et elle n'est point la seule fraîcheur : toutes sortes d'eaux courantes chantent sous les bois; à chaque pas, des sources jaillissent; on sent, lorsqu'on suit les étroits sentiers, comme des lacs souterrains qui percent sous la mousse et profitent des moindres fentes, au pied des arbres, entre les roches, pour s'épancher en fontaines cristallines. Les voix chuchotantes de ces ruisseaux s'élèvent si nombreuses et si hautes, qu'elles couvrent le chant des bouvreuils. On se croirait dans quelque parc enchanté, avec des cascades tombant de toutes parts.

En bas, les prairies sont trempées. Des marronniers gigantesques font des ombres noires. Au bord des prés, de longs rideaux de peupliers alignent leurs tentures bruissantes. Il y a deux avenues d'énormes platanes qui montent, à travers champs, vers l'ancien château de Gagny, aujourd'hui en ruines. Dans cette terre continuellement arrosée, les herbes grandissent démesurément. C'est comme un fond de parterre entre les deux coteaux boisés, mais de parterre naturel, dont les prairies sont les pelouses, et dont les arbres géants dessinent les colossales corbeilles. Quand le soleil, à midi, tombe d'aplomb, les ombres bleuissent, les herbes allumées dorment dans la chaleur, tandis qu'un frisson glacé passe sous les feuillages.

Et c'était là que le moulin du père Merlier égayait de son tic-tac un coin de verdures folles. La bâtisse, faite de plâtre et de planches, semblait vieille comme le monde. Elle trempait à moitié dans la Morelle, qui arrondit à cet endroit un clair bassin. Une écluse était ménagée, la chute tombait de quelques mètres sur la roue du moulin, qui craquait en tournant, avec la toux asthmatique d'une fidèle servante vieillie dans la maison. Quand on conseillait au père Merlier de la changer, il hochait la tête en disant qu'une jeune roue serait plus paresseuse et ne connaîtrait pas si bien le travail; et il raccommodait l'ancienne avec tout ce qui lui tombait sous

la main, des douves de tonneau, des ferrures rouillées, du zinc, du plomb. La roue en paraissait plus gaie, avec son profil devenu étrange, toute empanachée d'herbes et de mousses. Lorsque l'eau la battait de son flot d'argent, elle se couvrait de perles, on voyait passer son étrange carcasse sous une parure éclatante de colliers de nacre.

La partie du moulin qui trempait ainsi dans la Morelle, avait l'air d'une arche barbare, échouée là. Une bonne moitié du logis était bâtie sur des pieux. L'eau entrait sous le plancher, il y avait des trous, bien connus dans le pays pour les anguilles et les écrevisses énormes qu'on y prenait. En dessous de la chute, le bassin était limpide comme un miroir, et lorsque la roue ne le troublait pas de son écume, on apercevait des bandes de gros poissons qui nageaient avec des lenteurs d'escadre. Un escalier rompu descendait à la rivière, près d'un pieu où était amarrée une barque. Une galerie de bois passait au-dessus de la roue. Des fenêtres s'ouvraient, percées irrégulièrement. C'était un pêle-mêle d'encoignures, de petites murailles, de constructions ajoutées après coup, de poutres et de toitures qui donnaient au moulin un aspect d'ancienne citadelle démantelée. Mais des lierres avaient poussé, toutes sortes de plantes grimpantes bouchaient les crevasses trop grandes et mettaient un manteau vert à la vieille demeure. Les demoiselles qui passaient, dessinaient sur leurs albums le moulin du père Merlier.

Du côté de la route, la maison était plus solide. Un portail en pierre s'ouvrait sur la grande cour, que bordaient à droite et à gauche des hangars et des écuries. Près d'un puits, un orme immense couvrait de son ombre la moitié de la cour. Au fond, la maison alignait les quatre fenêtres de son premier étage, surmonté d'un colombier. La seule coquetterie du père Merlier était de faire badigeonner cette façade tous les dix ans. Elle venait justement d'être blanchie, et elle éblouissait le village, lorsque le soleil l'allumait, au milieu du jour.

Depuis vingt ans, le père Merlier était maire de Rocreuse. On l'estimait pour la fortune qu'il avait su faire. On lui donnait quelque chose comme quatre-vingt mille francs, amassés sou à sou. Quand il avait épousé Madeleine Guillard, qui lui apportait en dot le moulin,

il ne possédait guère que ses deux bras. Mais Madeleine ne s'était jamais repentie de son choix, tant il avait su mener gaillardement les affaires du ménage. Aujourd'hui, la femme était défunte, il restait veuf avec sa fille Françoise. Sans doute, il aurait pu se reposer, laisser la roue du moulin dormir dans la mousse; mais il se serait trop ennuyé, et la maison lui aurait semblé morte. Il travaillait toujours, pour le plaisir. Le père Merlier était alors un grand vieillard, à longue figure silencieuse, qui ne riait jamais, mais qui était tout de même très gai en dedans. On l'avait choisi pour maire, à cause de son argent et aussi pour le bel air qu'il savait prendre, lorsqu'il faisait un mariage.

Françoise Merlier venait d'avoir dix-huit ans. Elle ne passait pas pour une des belles filles du pays, parce qu'elle était chétive. Jusqu'à quinze ans, elle avait même été laide. On ne pouvait pas comprendre, à Rocreuse, comment la fille du père et de la mère Merlier, tous deux si bien plantés, poussait mal et d'un air de regret. Mais à quinze ans, tout en restant délicate, elle prit une petite figure, la plus jolie du monde. Elle avait des cheveux noirs, des yeux noirs, et elle était toute rose avec ça; une bouche qui riait toujours, des trous dans les joues, un front clair où il y avait comme une couronne de soleil. Quoique chétive pour le pays, elle n'était pas maigre, loin de là; on voulait dire simplement qu'elle n'aurait pas pu lever un sac de blé; mais elle devenait toute potelée, avec l'âge elle devait finir par être ronde et friande comme une caille. Seulement, les longs silences de son père l'avaient rendue raisonnable très jeune. Si elle riait toujours, c'était pour faire plaisir aux autres. Au fond, elle était sérieuse.

Naturellement, tout le pays la courtisait, plus encore pour ses écus que pour sa gentillesse. Et elle avait fini par faire un choix, qui venait de scandaliser la contrée. De l'autre côté de la Morelle, vivait un grand garçon, que l'on nommait Dominique Penquer. Il n'était pas de Rocreuse. Dix ans auparavant, il était arrivé de Belgique, pour hériter d'un oncle, qui possédait un petit bien, sur la lisière même de la forêt de Gagny, juste en face du moulin, à quelques portées de fusil. Il venait

pour vendre ce bien, disait-il, et retourner chez lui. Mais le pays le charma, paraît-il, car il n'en bougea plus. On le vit cultiver son bout de champ, récolter quelques légumes dont il vivait. Il pêchait, il chassait; plusieurs fois, les gardes faillirent le prendre et lui dresser des procès-verbaux. Cette existence libre, dont les paysans ne s'expliquaient pas bien les ressources, avait fini par lui donner un mauvais renom. On le traitait vaguement de braconnier. En tout cas, il était paresseux, car on le trouvait souvent endormi dans l'herbe, à des heures où il aurait dû travailler. La masure qu'il habitait, sous les derniers arbres de la forêt, ne semblait pas non plus la demeure d'un honnête garçon. Il aurait eu un commerce avec les loups des ruines de Gagny, que cela n'aurait point surpris les vieilles femmes. Pourtant, les jeunes filles, parfois, se hasardaient à le défendre, car il était superbe, cet homme louche, souple et grand comme un peuplier, très blanc de peau, avec une barbe et des cheveux blonds qui semblaient de l'or au soleil. Or, un beau matin, Françoise avait déclaré au père Merlier qu'elle aimait Dominique et que jamais elle ne consentirait à épouser un autre garçon.

On pense quel coup de massue le père Merlier reçut, ce jour-là! Il ne dit rien, selon son habitude. Il avait son visage réfléchi; seulement, sa gaîté intérieure ne luisait plus dans ses yeux. On se bouda pendant une semaine. Françoise, elle aussi, était toute grave. Ce qui tourmentait le père Merlier, c'était de savoir comment ce gredin de braconnier avait bien pu ensorceler sa fille. Jamais Dominique n'était venu au moulin. Le meunier guetta et il aperçut le galant, de l'autre côté de la Morelle, couché dans l'herbe et feignant de dormir. Françoise, de sa chambre, pouvait le voir. La chose était claire, ils avaient dû s'aimer, en se faisant les doux yeux pardessus la roue du moulin.

Cependant, huit autres jours s'écoulèrent. Françoise devenait de plus en plus grave. Le père Merlier ne disait toujours rien. Puis, un soir, silencieusement, il amena lui-même Dominique. Françoise, justement, mettait la table. Elle ne parut pas étonnée, elle se contenta d'ajouter un couvert; seulement, les petits trous de ses joues

venaient de se creuser de nouveau, et son rire avait reparu. Le matin, le père Merlier était allé trouver Dominique dans sa masure, sur la lisière du bois. Là, les deux hommes avaient causé pendant trois heures, les portes et les fenêtres fermées. Jamais personne n'a su ce qu'ils avaient pu se dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que le père Merlier en sortant traitait déjà Dominique comme son fils. Sans doute, le vieillard avait trouvé le garçon qu'il était allé chercher, un brave garçon, dans ce paresseux qui se couchait sur l'herbe pour se faire aimer des filles.

Tout Rocreuse clabauda. Les femmes, sur les portes, ne tarissaient pas au sujet de la folie du père Merlier, qui introduisait ainsi chez lui un garnement. Il laissa dire. Peut-être s'était-il souvenu de son propre mariage. Lui non plus ne possédait pas un sou vaillant, lorsqu'il avait épousé Madeleine et son moulin; cela pourtant ne l'avait point empêché de faire un bon mari. D'ailleurs, Dominique coupa court aux cancans, en se mettant si rudement à la besogne, que le pays en fut émerveillé. Justement le garçon du moulin était tombé au sort, et jamais Dominique ne voulut qu'on en engageât un autre. Il porta les sacs, conduisit la charrette, se battit avec la vieille roue, quand elle se faisait prier pour tourner, tout cela d'un tel cœur, qu'on venait le voir par plaisir. Le père Merlier avait son rire silencieux. Il était très fier d'avoir deviné ce garçon. Il n'y a rien comme l'amour pour donner du courage aux jeunes gens.

Au milieu de toute cette grosse besogne, Françoise et Dominique s'adoraient. Ils ne se parlaient guère, mais ils se regardaient avec une douceur souriante. Jusque-là, le père Merlier n'avait pas dit un seul mot au sujet du mariage; et tous deux respectaient ce silence, attendant la volonté du vieillard. Enfin, un jour, vers le milieu de juillet, il avait fait mettre trois tables dans la cour, sous le grand orme, en invitant ses amis de Rocreuse à venir le soir boire un coup avec lui. Quand la cour fut pleine et que tout le monde eut le verre en main, le père Merlier leva le sien très haut, en disant :

— C'est pour avoir le plaisir de vous annoncer que Françoise épousera ce gaillard-là dans un mois, le jour de la Saint-Louis.

Alors, on trinqua bruyamment. Tout le monde riait. Mais le père Merlier haussant la voix, dit encore :

— Dominique, embrasse ta promise. Ça se doit.

Et ils s'embrassèrent, très rouges pendant que l'assistance riait plus fort. Ce fut une vraie fête. On vida un petit tonneau. Puis, quand il n'y eut là que les amis intimes, on causa d'une façon calme. La nuit était tombée, une nuit étoilée et très claire. Dominique et Françoise, assis sur un banc, l'un près de l'autre, ne disaient rien. Un vieux paysan parlait de la guerre que l'empereur avait déclarée à la Prusse. Tous les gars du village étaient déjà partis. La veille, des troupes avaient encore passé. On allait se cogner dur.

— Bah! dit le père Merlier avec l'égoïsme d'un homme heureux, Dominique est étranger, il ne partira pas... Et si les Prussiens venaient, il serait là pour défendre sa femme.

Cette idée que les Prussiens pouvaient venir parut une bonne plaisanterie. On allait leur flanquer une raclée soignée, et ce serait vite fini.

— Je les ai déjà vus, je les ai déjà vus, répéta d'une voix sourde le vieux paysan.

Il y eut un silence. Puis, on trinqua une fois encore. Françoise et Dominique n'avaient rien entendu; ils s'étaient pris doucement la main, derrière le banc, sans qu'on pût les voir, et cela leur semblait si bon, qu'ils restaient là, les yeux perdus au fond des ténèbres.

Quelle nuit tiède et superbe! Le village s'endormait aux deux bords de la route blanche, dans une tranquillité d'enfant. On n'entendait plus, de loin en loin, que le chant de quelque coq éveillé trop tôt. Des grands bois voisins, descendaient de longues haleines qui passaient sur les toitures comme des caresses. Les prairies, avec leurs ombrages noirs, prenaient une majesté mystérieuse et recueillie, tandis que toutes les sources, toutes les eaux courantes qui jaillissaient dans l'ombre, semblaient être la respiration fraîche et rythmée de la campagne endormie. Par instants, la vieille roue du moulin, ensommeillée, paraissait rêver comme ces vieux chiens de garde qui aboient en ronflant; elle avait des craquements, elle causait toute seule, bercée par la chute de la Morelle,

dont la nappe rendait le son musical et continu d'un tuyau d'orgues. Jamais une paix plus large n'était descendue sur un coin plus heureux de nature.

II

Un mois plus tard, jour pour jour, juste la veille de la Saint-Louis, Rocreuse était dans l'épouvante. Les Prussiens avaient battu l'empereur et s'avançaient à marches forcées vers le village. Depuis une semaine, des gens qui passaient sur la route annonçaient les Prussiens : " Ils sont à Lormière, ils sont à Novelles "; et, à entendre dire qu'ils se rapprochaient si vite, Rocreuse, chaque matin, croyait les voir descendre par les bois de Gagny. Ils ne venaient point cependant, cela effrayait davantage. Bien sûr qu'ils tomberaient sur le village pendant la nuit et qu'ils égorgeraient tout le monde.

La nuit précédente, un peu avant le jour, il y avait eu une alerte. Les habitants s'étaient réveillés, en entendant un grand bruit d'hommes sur la route. Les femmes déjà se jetaient à genoux et faisaient des signes de croix, lorsqu'on avait reconnu des pantalons rouges, en entr'-ouvrant prudemment les fenêtres. C'était un détachement français. Le capitaine avait tout de suite demandé le maire du pays, et il était resté au moulin, après avoir causé avec le père Merlier.

Le soleil se levait gaîment, ce jour-là. Il ferait chaud, à midi. Sur les bois, une clarté blonde flottait, tandis que dans les fonds, au-dessus des prairies, montaient des vapeurs blanches. Le village, propre et joli, s'éveillait dans la fraîcheur, et la campagne, avec sa rivière et ses fontaines, avait des grâces mouillées de bouquet. Mais cette belle journée ne faisait rire personne. On venait de voir le capitaine tourner autour du moulin, regarder les maisons voisines, passer de l'autre côté de la Morelle, et de là, étudier le pays avec une lorgnette; le père Merlier, qui l'accompagnait, semblait donner des explications. Puis, le capitaine avait posté des soldats derrière des

murs, derrière des arbres, dans des trous. Le gros du détachement campait dans la cour du moulin. On allait donc se battre? Et quand le père Merlier revint, on l'interrogea. Il fit un long signe de tête, sans parler. Oui, on allait se battre.

Françoise et Dominique étaient là, dans la cour, qui le regardaient. Il finit par ôter sa pipe de la bouche, et dit cette simple phrase :

— Ah! mes pauvres petits, ce n'est pas demain que je vous marierai!

Dominique, les lèvres serrées, avec un pli de colère au front, se haussait parfois, restait les yeux fixés sur les bois de Gagny, comme s'il eût voulu voir arriver les Prussiens. Françoise, très pâle, sérieuse, allait et venait, fournissant aux soldats ce dont ils avaient besoin. Ils faisaient la soupe dans un coin de la cour, et plaisantaient, en attendant de manger.

Cependant, le capitaine paraissait ravi. Il avait visité les chambres et la grande salle du moulin donnant sur la rivière. Maintenant, assis près du puits, il causait avec le père Merlier.

— Vous avez là une vraie forteresse, disait-il. Nous tiendrons bien jusqu'à ce soir... Les bandits sont en retard. Ils devraient être ici.

Le meunier restait grave. Il voyait son moulin flamber comme une torche. Mais il ne se plaignait pas, jugeant cela inutile. Il ouvrit seulement la bouche pour dire :

— Vous devriez faire cacher la barque derrière la roue. Il y a là un trou où elle tient... Peut-être qu'elle pourra servir.

Le capitaine donna un ordre. Ce capitaine était un bel homme d'une quarantaine d'années, grand et de figure aimable. La vue de Françoise et de Dominique semblait le réjouir. Il s'occupait d'eux, comme s'il avait oublié la lutte prochaine. Il suivait Françoise des yeux, et son air disait clairement qu'il la trouvait charmante. Puis, se tournant vers Dominique :

— Vous n'êtes donc pas à l'armée, mon garçon? lui demanda-t-il brusquement.

— Je suis étranger, répondit le jeune homme.

Le capitaine parut goûter médiocrement cette raison.

Il cligna les yeux et sourit. Françoise était plus agréable à fréquenter que le canon. Alors, en le voyant sourire, Dominique ajouta :

— Je suis étranger, mais je loge une balle dans une pomme, à cinq cents mètres... Tenez, mon fusil de chasse est là, derrière vous.

— Il pourra vous servir, répliqua simplement le capitaine.

Françoise s'était approchée, un peu tremblante. Et, sans se soucier du monde qui était là, Dominique prit et serra dans les siennes les deux mains qu'elle lui tendait, comme pour se mettre sous sa protection. Le capitaine avait souri de nouveau, mais il n'ajouta pas une parole. Il demeurait assis, son épée entre les jambes, les yeux perdus, paraissant rêver.

Il était déjà dix heures. La chaleur devenait très forte. Un lourd silence se faisait. Dans la cour, à l'ombre des hangars, les soldats s'étaient mis à manger la soupe. Aucun bruit ne venait du village, dont les habitants avaient tous barricadé leurs maisons, portes et fenêtres. Un chien, resté seul sur la route, hurlait. Des bois et des prairies voisines, pâmés par la chaleur, sortait une voix lointaine, prolongée, faite de tous les souffles épars. Un coucou chanta. Puis, le silence s'élargit encore.

Et, dans cet air endormi, brusquement, un coup de feu éclata. Le capitaine se leva vivement, les soldats lâchèrent leurs assiettes de soupe, encore à moitié pleines. En quelques secondes, tous furent à leur poste de combat; de bas en haut, le moulin se trouvait occupé. Cependant, le capitaine, qui s'était porté sur la route n'avait rien vu; à droite, à gauche, la route s'étendait, vide et toute blanche. Un deuxième coup de feu se fit entendre, et toujours rien, pas une ombre. Mais, en se retournant, il aperçut du côté de Gagny, entre deux arbres, un léger flocon de fumée qui s'envolait, pareil à un fil de la Vierge. Le bois restait profond et doux.

— Les gredins se sont jetés dans la forêt, murmura-t-il. Ils nous savent ici.

Alors, la fusillade continua, de plus en plus nourrie, entre les soldats français, postés autour du moulin, et les Prussiens, cachés derrière les arbres. Les balles

sifflaient au-dessus de la Morelle, sans causer de pertes ni d'un côté ni de l'autre. Les coups étaient irréguliers, partaient de chaque buisson; et l'on n'apercevait toujours que les petites fumées, balancées mollement par le vent. Cela dura près de deux heures. L'officier chantonnait d'un air indifférent. Françoise et Dominique, qui étaient restés dans la cour, se haussaient et regardaient par-dessus une muraille basse. Ils s'intéressaient surtout à un petit soldat, posté au bord de la Morelle, derrière la carcasse d'un vieux bateau; il était à plat ventre, guettait, lâchait son coup de feu, puis se laissait glisser dans un fossé, un peu en arrière, pour recharger son fusil; et ses mouvements étaient si drôles, si rusés, si souples, qu'on se laissait aller à sourire en le voyant. Il dut apercevoir quelque tête de Prussien, car il se leva vivement et épaula; mais, avant qu'il eût tiré, il jeta un cri, tourna sur lui-même et roula dans le fossé, où ses jambes eurent un instant le roidissement convulsif des pattes d'un poulet qu'on égorge. Le petit soldat venait de recevoir une balle en pleine poitrine. C'était le premier mort. Instinctivement, Françoise avait saisi la main de Dominique et la lui serrait, dans une crispation nerveuse.

— Ne restez pas là, dit le capitaine. Les balles viennent jusqu'ici.

En effet, un petit coup sec s'était fait entendre dans le vieil orme, et un bout de branche tombait en se balançant. Mais les deux jeunes gens ne bougèrent pas, cloués par l'anxiété du spectacle. A la lisière du bois, un Prussien était brusquement sorti de derrière un arbre comme d'une coulisse, battant l'air de ses bras et tombant à la renverse. Et rien ne bougea plus, les deux morts semblaient dormir au grand soleil, on ne voyait toujours personne dans la campagne alourdie. Le pétillement de la fusillade lui-même cessa. Seule, la Morelle chuchotait avec son bruit clair.

Le père Merlier regarda le capitaine d'un air de surprise, comme pour lui demander si c'était fini.

— Voilà le grand coup, murmura celui-ci. Méfiez-vous. Ne restez pas là.

Il n'avait pas achevé qu'une décharge effroyable eut lieu. Le grand orme fut comme fauché, une volée de

feuilles tournoya. Les Prussiens avaient heureusement tiré trop haut. Dominique entraîna, emporta presque Françoise, tandis que le père Merlier les suivait, en criant :

— Mettez-vous dans le petit caveau, les murs sont solides.

Mais ils ne l'écoutèrent pas, ils entrèrent dans la grande salle, où une dizaine de soldats attendaient en silence, les volets fermés, guettant par des fentes. Le capitaine était resté seul dans la cour, accroupi derrière la petite muraille, pendant que des décharges furieuses continuaient. Au dehors, les soldats qu'il avait postés, ne cédaient le terrain que pied à pied. Pourtant, ils rentraient un à un en rampant, quand l'ennemi les avait délogés de leurs cachettes. Leur consigne était de gagner du temps, de ne point se montrer, pour que les Prussiens ne pussent savoir quelles forces ils avaient devant eux. Une heure encore s'écoula. Et, comme un sergent arrivait, disant qu'il n'y avait plus dehors que deux ou trois hommes, l'officier tira sa montre, en murmurant :

— Deux heures et demie... Allons, il faut tenir quatre heures.

Il fit fermer le grand portail de la cour, et tout fut préparé pour une résistance énergique. Comme les Prussiens se trouvaient de l'autre côté de la Morelle, un assaut immédiat n'était pas à craindre. Il y avait bien un pont à deux kilomètres, mais ils ignoraient sans doute son existence, et il était peu croyable qu'ils tenteraient de passer à gué la rivière. L'officier fit donc simplement surveiller la route. Tout l'effort allait porter du côté de la campagne.

La fusillade de nouveau avait cessé. Le moulin semblait mort sous le grand soleil. Pas un volet n'était ouvert, aucun bruit ne sortait de l'intérieur. Peu à peu, cependant, des Prussiens se montraient à la lisière du bois de Gagny. Ils allongeaient la tête, s'enhardissaient. Dans le moulin, plusieurs soldats épaulaient déjà; mais le capitaine cria :

— Non, non, attendez... Laissez-les s'approcher.

Ils y mirent beaucoup de prudence, regardant le moulin d'un air méfiant. Cette vieille demeure, silencieuse et

morne, avec ses rideaux de lierre, les inquiétait. Pourtant, ils avançaient. Quand ils furent une cinquantaine dans la prairie, en face, l'officier dit un seul mot :

— Allez !

Un déchirement se fit entendre, des coups isolés suivirent. Françoise, agitée d'un tremblement, avait porté malgré elle les mains à ses oreilles. Dominique, derrière les soldats, regardait; et, quand la fumée se fut un peu dissipée, il aperçut trois Prussiens étendus sur le dos, au milieu du pré. Les autres s'étaient jetés derrière les saules et les peupliers. Et le siège commença.

Pendant plus d'une heure, le moulin fut criblé de balles. Elles en fouettaient les vieux murs comme une grêle. Lorsqu'elles frappaient sur de la pierre, on les entendait s'écraser et retomber à l'eau. Dans le bois, elles s'enfonçaient avec un bruit sourd. Parfois, un craquement annonçait que la roue venait d'être touchée. Les soldats, à l'intérieur, ménageaient leurs coups, ne tiraient que lorsqu'ils pouvaient viser. De temps à autre, le capitaine consultait sa montre. Et, comme une balle fendait un volet et allait se loger dans le plafond :

— Quatre heures, murmura-t-il. Nous ne tiendrons jamais.

Peu à peu, en effet, cette fusillade terrible ébranlait le vieux moulin. Un volet tomba à l'eau, troué comme une dentelle, et il fallut le remplacer par un matelas. Le père Merlier, à chaque instant, s'exposait pour constater les avaries de sa pauvre roue, dont les craquements lui allaient au cœur. Elle était bien finie, cette fois ; jamais il ne pourrait la raccommoder. Dominique avait supplié Françoise de se retirer, mais elle voulait rester avec lui; elle s'était assise derrière une grande armoire de chêne, qui la protégeait. Une balle pourtant arriva dans l'armoire, dont les flancs rendirent un son grave. Alors, Dominique se plaça devant Françoise. Il n'avait pas encore tiré, il tenait son fusil à la main, ne pouvant approcher des fenêtres dont les soldats tenaient toute la largeur. A chaque décharge, le plancher tressaillait.

— Attention! attention! cria tout d'un coup le capitaine.

Il venait de voir sortir du bois toute une masse sombre. Aussitôt s'ouvrit un formidable feu de peloton. Ce fut comme une trombe qui passa sur le moulin. Un autre volet partit, et par l'ouverture béante de la fenêtre, les balles entrèrent. Deux soldats roulèrent sur le carreau. L'un ne remua plus; on le poussa contre le mur, parce qu'il encombrait. L'autre se tordit en demandant qu'on l'achevât; mais on ne l'écoutait point, les balles entraient toujours, chacun se garait et tâchait de trouver une meurtrière pour riposter. Un troisième soldat fut blessé; celui-là ne dit pas une parole, il se laissa couler au bord d'une table, avec des yeux fixes et hagards. En face de ces morts, Françoise, prise d'horreur, avait repoussé machinalement sa chaise, pour s'asseoir à terre, contre le mur; elle se croyait là plus petite et moins en danger. Cependant, on était allé prendre tous les matelas de la maison, on avait rebouché à moitié la fenêtre. La salle s'emplissait de débris, d'armes rompues, de meubles éventrés.

— Cinq heures, dit le capitaine. Tenez bon... Ils vont chercher à passer l'eau.

A ce moment, Françoise poussa un cri. Une balle, qui avait ricoché, venait de lui effleurer le front. Quelques gouttes de sang parurent. Dominique la regarda; puis, s'approchant de la fenêtre, il lâcha son premier coup de feu, et il ne s'arrêta plus. Il chargeait, tirait, sans s'occuper de ce qui se passait près de lui; de temps à autre seulement, il jetait un coup d'œil sur Françoise. D'ailleurs, il ne se pressait pas, visait avec soin. Les Prussiens, longeant les peupliers, tentaient le passage de la Morelle, comme le capitaine l'avait prévu; mais, dès qu'un d'entre eux se hasardait, il tombait frappé à la tête par une balle de Dominique. Le capitaine, qui suivait ce jeu, était émerveillé. Il complimenta le jeune homme, en lui disant qu'il serait heureux d'avoir beaucoup de tireurs de sa force. Dominique ne l'entendait pas. Une balle lui entama l'épaule, une autre lui contusionna le bras. Et il tirait toujours.

Il y eut deux nouveaux morts. Les matelas, déchiquetés, ne bouchaient plus les fenêtres. Une dernière décharge semblait devoir emporter le moulin. La posi-

tion n'était plus tenable. Cependant, l'officier répétait :
— Tenez bon... Encore une demi-heure.
Maintenant, il comptait les minutes. Il avait promis à ses chefs d'arrêter l'ennemi là jusqu'au soir, et il n'aurait pas reculé d'une semelle avant l'heure qu'il avait fixée pour la retraite. Il gardait son air aimable, souriait à Françoise, afin de la rassurer. Lui-même venait de ramasser le fusil d'un soldat mort et faisait le coup de feu.
Il n'y avait plus que quatre soldats dans la salle. Les Prussiens se montraient en masse sur l'autre bord de la Morelle, et il était évident qu'ils allaient passer la rivière d'un moment à l'autre. Quelques minutes s'écoulèrent encore. Le capitaine s'entêtait, ne voulait pas donner l'ordre de la retraite, lorsqu'un sergent accourut, en disant :
— Ils sont sur la route, ils vont nous prendre par derrière.
Les Prussiens devaient avoir trouvé le pont. Le capitaine tira sa montre.
— Encore cinq minutes, dit-il. Ils ne seront pas ici avant cinq minutes.
Puis, à six heures précises, il consentit enfin à faire sortir ses hommes par une petite porte qui donnait sur une ruelle. De là, ils se jetèrent dans un fossé, ils gagnèrent la forêt de Sauval. Le capitaine avait, avant de partir, salué très poliment le père Merlier, en s'excusant. Et il avait même ajouté :
— Amusez-les... Nous reviendrons.
Cependant, Dominique était resté seul dans la salle. Il tirait toujours, n'entendant rien, ne comprenant rien. Il n'éprouvait que le besoin de défendre Françoise. Les soldats étaient partis, sans qu'il s'en doutât le moins du monde. Il visait et tuait son homme à chaque coup. Brusquement, il y eut un grand bruit. Les Prussiens, par derrière, venaient d'envahir la cour. Il lâcha un dernier coup, et ils tombèrent sur lui, comme son fusil fumait encore.
Quatre hommes le tenaient. D'autres vociféraient autour de lui, dans une langue effroyable. Ils faillirent l'égorger tout de suite. Françoise s'était jetée en avant,

suppliante. Mais un officier entra et se fit remettre le prisonnier. Après quelques phrases qu'il échangea en allemand avec les soldats, il se tourna vers Dominique et lui dit rudement, en très bon français :

— Vous serez fusillé dans deux heures.

III

C'était une règle posée par l'état-major allemand : tout Français n'appartenant pas à l'armée régulière et prit les armes à la main, devait être fusillé. Les compagnies franches elles-mêmes n'étaient pas reconnues comme belligérantes. En faisant ainsi de terribles exemples sur les paysans qui défendaient leurs foyers, les Allemands voulaient empêcher la levée en masse, qu'ils redoutaient.

L'officier, un homme grand et sec, d'une cinquantaine d'années, fit subir à Dominique un bref interrogatoire. Bien qu'il parlât le français très purement, il avait une raideur toute prussienne.

— Vous êtes de ce pays?

— Non, je suis Belge.

— Pourquoi avez-vous pris les armes?... Tout ceci ne doit pas vous regarder.

Dominique ne répondit pas. A ce moment, l'officier aperçut Françoise debout et très pâle, qui écoutait; sur son front blanc, sa légère blessure mettait une barre rouge. Il regarda les jeunes gens l'un après l'autre, parut comprendre, et se contenta d'ajouter :

— Vous ne niez pas avoir tiré?

— J'ai tiré tant que j'ai pu, répondit tranquillement Dominique.

Cet aveu était inutile, car il était noir de poudre, couvert de sueur, taché de quelques gouttes de sang qui avaient coulé de l'éraflure de son épaule.

— C'est bien, répéta l'officier. Vous serez fusillé dans deux heures.

Françoise ne cria pas. Elle joignit les mains et les éleva dans un geste de muet désespoir. L'officier remarqua ce

geste. Deux soldats avaient emmené Dominique dans une pièce voisine, où ils devaient le garder à vue. La jeune fille était tombée sur une chaise, les jambes brisées; elle ne pouvait pleurer, elle étouffait. Cependant, l'officier l'examinait toujours. Il finit par lui adresser la parole :

— Ce garçon est votre frère? demanda-t-il.

Elle dit non de la tête. Il resta raide, sans un sourire. Puis, au bout d'un silence :

— Il habite le pays depuis longtemps?

Elle dit oui, d'un nouveau signe.

— Alors il doit très bien connaître les bois voisins?

Cette fois, elle parla.

— Oui, monsieur, dit-elle en le regardant avec quelque surprise.

Il n'ajouta rien et tourna sur ses talons, en demandant qu'on lui amenât le maire du village. Mais Françoise s'était levée, une légère rougeur au visage, croyant avoir saisi le but de ses questions et reprise d'espoir. Ce fut elle-même qui courut pour trouver son père.

Le père Merlier, dès que les coups de feu avaient cessé, était vivement descendu par la galerie de bois, pour visiter sa roue. Il adorait sa fille, il avait une solide amitié pour Dominique, son futur gendre; mais sa roue tenait aussi une large place dans son cœur. Puisque les deux petits, comme il les appelait, étaient sortis sains et saufs de la bagarre, il songeait à son autre tendresse, qui avait singulièrement souffert, celle-là. Et, penché sur la grande carcasse de bois, il en étudiait les blessures d'un air navré. Cinq palettes étaient en miettes, la charpente centrale était criblée. Il fourrait les doigts dans les trous des balles, pour en mesurer la profondeur; il réfléchissait à la façon dont il pourrait réparer toutes ces avaries. Françoise le trouva qui bouchait déjà des fentes avec des débris et de la mousse.

— Père, dit-elle, ils vous demandent.

Et elle pleura enfin, en lui contant ce qu'elle venait d'entendre. Le père Merlier hocha la tête. On ne fusillait pas les gens comme ça. Il fallait voir. Et il rentra dans le moulin, de son air silencieux et paisible. Quand l'officier lui eut demandé des vivres pour ses hommes, il répondit que les gens de Rocreuse n'étaient pas habitués à être

brutalisés, et qu'on n'obtiendrait rien d'eux si l'on employait la violence. Il se chargeait de tout, mais à la condition qu'on le laissât agir seul. L'officier parut se fâcher d'abord de ce ton tranquille; puis, il céda, devant les paroles brèves et nettes du vieillard. Même il le rappela, pour lui demander :

— Ces bois-là, en face, comment les nommez-vous?

— Les bois de Sauval.

— Et quelle est leur étendue?

Le meunier le regarda fixement.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Et il s'éloigna. Une heure plus tard, la contribution de guerre en vivres et en argent, réclamée par l'officier était dans la cour du moulin. La nuit venait, Françoise suivait avec anxiété les mouvements des soldats. Elle ne s'éloignait pas de la pièce dans laquelle était enfermé Dominique. Vers sept heures, elle eut une émotion poignante; elle vit l'officier entrer chez le prisonnier, et, pendant un quart d'heure, elle entendit leurs voix qui s'élevaient. Un instant, l'officier reparut sur le seuil pour donner un ordre en allemand, qu'elle ne comprit pas; mais, lorsque douze hommes furent venus se ranger dans la cour, le fusil au bras, un tremblement la saisit, elle se sentit mourir. C'en était donc fait; l'exécution allait avoir lieu. Les douze hommes restèrent là dix minutes, la voix de Dominique continuait à s'élever sur un ton de refus violent. Enfin, l'officier sortit, en fermant brutalement la porte et en disant :

— C'est bien, réfléchissez... Je vous donne jusqu'à demain matin.

Et, d'un geste, il fit rompre les rangs aux douze hommes. Françoise restait hébétée. Le père Merlier, qui avait continué de fumer sa pipe, en regardant le peloton d'un air simplement curieux, vint la prendre par le bras, avec une douceur paternelle. Il l'emmena dans sa chambre.

— Tiens-toi tranquille, lui dit-il, tâche de dormir... Demain, il fera jour, et nous verrons.

En se retirant, il l'enferma par prudence. Il avait pour principe que les femmes ne sont bonnes à rien, et qu'elles gâtent tout, lorsqu'elles s'occupent d'une affaire sérieuse.

Cependant Françoise ne se coucha pas. Elle demeura longtemps assise sur son lit, écoutant les rumeurs de la maison. Les soldats allemands, campés dans la cour, chantaient et riaient; ils durent manger et boire jusqu'à onze heures, car le tapage ne cessa pas un instant. Dans le moulin même, des pas lourds résonnaient de temps à autre, sans doute des sentinelles qu'on relevait. Mais, ce qui l'intéressait surtout, c'étaient les bruits qu'elle pouvait saisir dans la pièce qui se trouvait sous sa chambre. Plusieurs fois elle se coucha par terre, elle appliqua son oreille contre le plancher. Cette pièce était justement celle où l'on avait enfermé Dominique. Il devait marcher du mur à la fenêtre, car elle entendit longtemps la cadence régulière de sa promenade; puis, il se fit un grand silence, il s'était sans doute assis. D'ailleurs, les rumeurs cessaient, tout s'endormait. Quand la maison lui parut s'assoupir, elle ouvrit sa fenêtre le plus doucement possible, elle s'accouda.

Au dehors, la nuit avait une sérénité tiède. Le mince croissant de la lune, qui se couchait derrière les bois de Sauval, éclairait la campagne d'une lueur de veilleuse. L'ombre allongée des grands arbres barrait de noir les prairies, tandis que l'herbe, aux endroits découverts, prenait une douceur de velours verdâtre. Mais Françoise ne s'arrêtait guère au charme mystérieux de la nuit. Elle étudiait la campagne, cherchant les sentinelles que les Allemands avaient dû poster de côté. Elle voyait parfaitement leurs ombres s'échelonner le long de la Morelle. Une seule se trouvait devant le moulin, de l'autre côté de la rivière, près d'un saule dont les branches trempaient dans l'eau. Françoise la distinguait parfaitement. C'était un grand garçon qui se tenait immobile, la face tournée vers le ciel, de l'air rêveur d'un berger.

Alors, quand elle eut ainsi inspecté les lieux avec soin, elle revint s'asseoir sur son lit. Elle y resta une heure, profondément absorbée. Puis elle écouta de nouveau : la maison n'avait plus un souffle. Elle retourna à la fenêtre, jeta un coup d'œil; mais sans doute une des cornes de la lune qui apparaissait encore derrière les arbres, lui parut gênante, car elle se remit à attendre. Enfin, l'heure lui sembla venue. La nuit était toute noire, elle n'apercevait

plus la sentinelle en face, la campagne s'étalait comme une mare d'encre. Elle tendit l'oreille un instant et se décida. Il y avait là, passant près de la fenêtre, une échelle de fer, des barres scellées dans le mur, qui montait de la roue au grenier, et qui servait autrefois aux meuniers pour visiter certains rouages; puis, le mécanisme avait été modifié, depuis longtemps l'échelle disparaissait sous les lierres épais qui couvraient ce côté du moulin.

Françoise, bravement, enjamba la balustrade de sa fenêtre, saisit une des barres de fer et se trouva dans le vide. Elle commença à descendre. Ses jupons l'embarrassaient beaucoup. Brusquement, une pierre se détacha de la muraille et tomba dans la Morelle avec un rejaillissement sonore. Elle s'était arrêtée, glacée d'un frisson. Mais elle comprit que la chute d'eau, de son ronflement continu, couvrait à distance tous les bruits qu'elle pouvait faire, et elle descendit alors plus hardiment, tâtant le lierre du pied, s'assurant des échelons. Lorsqu'elle fut à la hauteur de la chambre qui servait de prison à Dominique, elle s'arrêta. Une difficulté imprévue faillit lui faire perdre tout son courage : la fenêtre de la pièce du bas n'était pas régulièrement percée au-dessous de la fenêtre de sa chambre, elle s'écartait de l'échelle, et lorsqu'elle allongea la main, elle ne rencontra que la muraille. Lui faudrait-il donc remonter, sans pousser son projet jusqu'au bout? Ses bras se lassaient, le murmure de la Morelle, au-dessous d'elle, commençait à lui donner des vertiges. Alors, elle arracha du mur de petits fragments de plâtre et les lança dans la fenêtre de Dominique. Il n'entendait pas, peut-être dormait-il. Elle émietta encore la muraille, elle s'écorchait les doigts. Et elle était à bout de force, elle se sentait tomber à la renverse, lorsque Dominique ouvrit enfin doucement.

— C'est moi, murmura-t-elle. Prends-moi vite, je tombe.

C'était la première fois qu'elle le tutoyait. Il la saisit, en se penchant, et l'apporta dans la chambre. Là, elle eut une crise de larmes, étouffant ses sanglots, pour qu'on ne l'entendît pas. Puis, par un effort suprême, elle se calma.

— Vous êtes gardé? demanda-t-elle à voix basse.

Dominique, encore stupéfait de la voir ainsi, fit un simple signe, en montrant sa porte. De l'autre côté, on entendait un ronflement; la sentinelle, cédant au sommeil, avait dû se coucher par terre, contre la porte, en se disant que, de cette façon, le prisonnier ne pouvait bouger.

— Il faut fuir, reprit-elle vivement. Je suis venue pour vous supplier de fuir et pour vous dire adieu.

Mais lui ne paraissait pas l'entendre. Il répétait :

— Comment, c'est vous, c'est vous... Oh! que vous m'avez fait peur! Vous pouviez vous tuer.

Il lui prit les mains, il les baisa.

— Que je vous aime, Françoise!... Vous êtes aussi courageuse que bonne. Je n'avais qu'une crainte, c'était de mourir sans vous avoir revue... Mais vous êtes là, et maintenant ils peuvent me fusiller. Quand j'aurai passé un quart d'heure avec vous, je serai prêt.

Peu à peu, il l'avait attirée à lui, et elle appuyait sa tête sur son épaule. Le danger les rapprochait. Ils oubliaient tout dans cette étreinte.

— Ah! Françoise, reprit Dominique d'une voix caressante, c'est aujourd'hui la Saint-Louis, le jour si longtemps attendu de notre mariage. Rien n'a pu nous séparer, puisque nous voilà tous les deux seuls, fidèles au rendez-vous... N'est-ce pas? c'est à cette heure le matin des noces.

— Oui, oui, répéta-t-elle, le matin des noces.

Ils échangèrent un baiser en frissonnant. Mais, tout d'un coup, elle se dégagea, la terrible réalité se dressait devant elle.

— Il faut fuir, il faut fuir, bégaya-t-elle. Ne perdons pas une minute.

Et comme il tendait les bras dans l'ombre pour la reprendre, elle le tutoya de nouveau :

— Oh! je t'en prie, écoute-moi... Si tu meurs, je mourrai. Dans une heure, il fera jour. Je veux que tu partes tout de suite.

Alors, rapidement, elle expliqua son plan. L'échelle de fer descendait jusqu'à la roue; là, il pourrait s'aider des palettes et entrer dans la barque qui se trouvait dans un enfoncement. Il lui serait facile ensuite de gagner l'autre bord de la rivière et de s'échapper.

— Mais il doit y avoir des sentinelles? dit-il.

— Une seule, en face, au pied du premier saule.

— Et si elle m'aperçoit, si elle veut crier?

Françoise frissonna. Elle lui mit dans la main un couteau qu'elle avait descendu. Il y eut un silence.

— Et votre père, et vous? reprit Dominique. Mais non, je ne puis fuir... Quand je ne serai plus là, ces soldats vous massacreront peut-être... Vous ne les connaissez pas. Ils m'ont proposé de me faire grâce, si je consentais à les guider dans la forêt de Sauval. Lorsqu'ils ne me trouveront plus, ils sont capables de tout.

La jeune fille ne s'arrêta pas à discuter. Elle répondit simplement à toutes les raisons qu'il donnait :

— Par amour pour moi, fuyez... Si vous m'aimez, Dominique, ne restez pas ici une minute de plus.

Puis, elle promit de remonter dans sa chambre. On ne saurait pas qu'elle l'avait aidé. Elle finit par le prendre dans ses bras, par l'embrasser, pour le convaincre, avec un élan de passion extraordinaire. Lui, était vaincu. Il ne posa plus qu'une question :

— Jurez-moi que votre père connaît votre démarche et qu'il me conseille la fuite?

— C'est mon père qui m'a envoyée, répondit hardiment Françoise.

Elle mentait. Dans ce moment, elle n'avait qu'un besoin immense, le savoir en sûreté, échapper à cette abominable pensée que le soleil allait être le signal de sa mort. Quand il serait loin, tous les malheurs pouvaient fondre sur elle; cela lui paraîtrait doux, du moment où il vivrait. L'égoïsme de sa tendresse le voulait vivant, avant toutes choses.

— C'est bien, dit Dominique, je ferai comme il vous plaira.

Alors, ils ne parlèrent plus. Dominique alla rouvrir la fenêtre. Mais, brusquement, un bruit les glaça. La porte fut ébranlée, et ils crurent qu'on l'ouvrait. Evidemment, une ronde avait entendu leurs voix. Et tous deux debout, serrés l'un contre l'autre, attendaient dans une angoisse indicible. La porte fut de nouveau secouée; mais elle ne s'ouvrit pas. Ils eurent chacun un soupir étouffé; ils venaient de comprendre, ce devait

être le soldat couché en travers du seuil, qui s'était retourné. En effet, le silence se fit, les ronflements recommencèrent.

Dominique voulut absolument que Françoise remontât d'abord chez elle. Il la prit dans ses bras, il lui dit un muet adieu. Puis, il l'aida à saisir l'échelle et se cramponna à son tour. Mais il refusa de descendre un seul échelon avant de la savoir dans sa chambre. Quand Françoise fut rentrée, elle laissa tomber d'une voix légère comme un souffle :

— Au revoir, je t'aime!

Elle resta accoudée, elle tâcha de suivre Dominique. La nuit était toujours très noire. Elle chercha la sentinelle et ne l'aperçut pas; seul, le saule faisait une tache pâle, au milieu des ténèbres. Pendant un instant, elle entendit le frôlement du corps de Dominique le long du lierre. Ensuite la roue craqua, et il y eut un léger clapotement qui lui annonça que le jeune homme venait de trouver la barque. Une minute plus tard, en effet, elle distingua la silhouette sombre de la barque sur la nappe grise de la Morelle. Alors, une angoisse terrible la reprit à la gorge. A chaque instant, elle croyait entendre le cri d'alarme de la sentinelle; les moindres bruits, épars dans l'ombre, lui semblaient des pas précipités de soldats, des froissements d'armes, des bruits de fusils qu'on armait. Pourtant, les secondes s'écoulaient, la campagne gardait sa paix souveraine. Dominique devait aborder à l'autre rive. Françoise ne voyait plus rien. Le silence était majestueux. Et elle entendit un piétinement, un cri rauque, la chute sourde d'un corps. Puis, le silence se fit plus profond. Alors, comme si elle eût senti la mort passer, elle resta toute froide, en face de l'épaisse nuit.

IV

Dès le petit jour, des éclats de voix ébranlèrent le moulin. Le père Merlier était venu ouvrir la porte de Françoise. Elle descendit dans la cour, pâle et très calme.

Mais là, elle ne put réprimer un frisson, en face du cadavre d'un soldat prussien, qui était allongé près du puits, sur un manteau étalé.

Autour du corps, des soldats gesticulaient, criaient sur un ton de fureur. Plusieurs d'entre eux montraient les poings au village. Cependant, l'officier venait de faire appeler le père Merlier, comme maire de la commune.

— Voici, lui dit-il d'une voix étranglée par la colère, un de nos hommes que l'on a trouvé assassiné sur le bord de la rivière... Il nous faut un exemple éclatant, et je compte que vous allez nous aider à découvrir le meurtrier.

— Tout ce que vous voudrez, répondit le meunier avec son flegme. Seulement, ce ne sera pas commode.

L'officier s'était baissé pour écarter un pan du manteau, qui cachait la figure du mort. Alors apparut une horrible blessure. La sentinelle avait été frappée à la gorge, et l'arme était restée dans la plaie. C'était un couteau de cuisine à manche noir.

— Regardez ce couteau, dit l'officier au père Merlier, peut-être nous aidera-t-il dans nos recherches.

Le vieillard avait eu un tressaillement. Mais il se remit aussitôt, il répondit, sans qu'un muscle de sa face bougeât :

— Tout le monde a des couteaux pareils, dans nos campagnes... Peut-être que votre homme s'ennuyait de se battre et qu'il se sera fait son affaire lui-même. Ça se voit.

— Taisez-vous! cria furieusement l'officier. Je ne sais ce qui me retient de mettre le feu aux quatre coins du village.

La colère heureusement l'empêchait de remarquer la profonde altération du visage de Françoise. Elle avait dû s'asseoir sur le banc de pierre, près du puits. Malgré elle, ses regards ne quittaient plus ce cadavre, étendu à terre, presque à ses pieds. C'était un grand et beau garçon, qui ressemblait à Dominique, avec des cheveux blonds et des yeux bleus. Cette ressemblance lui retournait le cœur. Elle pensait que le mort avait peut-être laissé là-bas, en Allemagne, quelque amoureuse qui allait pleurer. Et elle reconnaissait son couteau dans la gorge du mort. Elle l'avait tué.

Cependant, l'officier parlait de frapper Rocreuse de mesures terribles, lorsque des soldats accoururent. On venait de s'apercevoir seulement de l'évasion de Dominique. Cela causa une agitation extrême. L'officier se rendit sur les lieux, regarda par la fenêtre laissée ouverte, comprit tout, et revint exaspéré.

Le père Merlier parut très contrarié de la fuite de Dominique.

— L'imbécile! murmura-t-il, il gâte tout.

Françoise qui l'entendit, fut prise d'angoisse. Son père, d'ailleurs, ne soupçonnait pas sa complicité. Il hocha la tête, en lui disant à demi-voix :

— A présent, nous voilà propres!

— C'est ce gredin! c'est ce gredin! criait l'officier. Il aura gagné les bois... Mais il faut qu'on nous le retrouve, ou le village payera pour lui.

Et, s'adressant au meunier :

— Voyons, vous devez savoir où il se cache?

Le père Merlier eut son rire silencieux, en montrant la large étendue des coteaux boisés.

— Comment voulez-vous trouver un homme là-dedans? dit-il.

— Oh! il doit y avoir des trous que vous connaissez. Je vais vous donner dix hommes. Vous les guiderez.

— Je veux bien. Seulement, il nous faudra huit jours pour battre tous les bois des environs.

La tranquillité du vieillard enrageait l'officier. Il comprenait en effet le ridicule de cette battue. Ce fut alors qu'il aperçut sur le banc Françoise pâle et tremblante. L'attitude anxieuse de la jeune fille le frappa. Il se tut un instant, examinant tour à tour le meunier et Françoise.

— Est-ce que cet homme, finit-il par demander brutalement au vieillard, n'est pas l'amant de votre fille?

Le père Merlier devint livide, et l'on put croire qu'il allait se jeter sur l'officier pour l'étrangler. Il se raidit, il ne répondit pas. Françoise avait mis son visage entre ses mains.

— Oui, c'est cela, continua le Prussien, vous ou votre fille l'avez aidé à fuir. Vous êtes son complice... Une dernière fois, voulez-vous nous le livrer?

Le meunier ne répondit pas. Il s'était détourné, regardant au loin d'un air indifférent, comme si l'officier ne s'adressait pas à lui. Cela mit le comble à la colère de ce dernier.

— Eh bien! déclara-t-il, vous allez être fusillé à sa place.

Et il commanda une fois encore le peloton d'exécution. Le père Merlier garda son flegme. Il eut à peine un léger haussement d'épaules, tout ce drame lui semblait d'un goût médiocre. Sans doute il ne croyait pas qu'on fusillât un homme si aisément. Puis, quand le peloton fut là, il dit avec gravité :

— Alors, c'est sérieux?... Je veux bien. S'il vous en faut un absolument, moi autant qu'un autre.

Mais Françoise s'était levée, affolée, bégayant :

— Grâce, monsieur, ne faites pas du mal à mon père. Tuez-moi à sa place... C'est moi qui ai aidé Dominique à fuir. Moi seule suis coupable.

— Tais-toi, fillette, s'écria le père Merlier. Pourquoi mens-tu?... Elle a passé la nuit enfermée dans sa chambre, monsieur. Elle ment, je vous assure.

— Non, je ne mens pas, reprit ardemment la jeune fille. Je suis descendue par la fenêtre, j'ai poussé Dominique à s'enfuir... C'est la vérité, la seule vérité...

Le vieillard était devenu très pâle. Il voyait bien dans ses yeux qu'elle ne mentait pas, et cette histoire l'épouvantait. Ah! ces enfants, avec leurs cœurs, comme ils gâtaient tout! Alors, il se fâcha.

— Elle est folle, ne l'écoutez pas. Elle vous raconte des histoires stupides... Allons, finissons-en.

Elle voulut protester encore. Elle s'agenouilla, elle joignit les mains. L'officier, tranquillement, assistait à cette lutte douloureuse.

— Mon Dieu! finit-il par dire, je prends votre père, parce que je ne tiens plus l'autre... Tâchez de retrouver l'autre, et votre père sera libre.

Un moment, elle le regarda, les yeux agrandis par l'atrocité de cette proposition.

— C'est horrible, murmura-t-elle. Où voulez-vous que je retrouve Dominique, à cette heure? Il est parti, je ne sais plus.

— Enfin, choisissez. Lui ou votre père.

— Oh! mon Dieu! est-ce que je puis choisir? Mais je saurais où est Dominique, que je ne pourrais pas choisir!... C'est mon cœur que vous coupez... J'aimerais mieux mourir tout de suite. Oui, ce serait plus tôt fait. Tuez-moi, je vous en prie, tuez-moi...

Cette scène de désespoir et de larmes finissait par impatienter l'officier. Il s'écria :

— En voilà assez! Je veux être bon, je consens à vous donner deux heures... Si, dans deux heures, votre amoureux n'est pas là, votre père payera pour lui.

Et il fit conduire le père Merlier dans la chambre qui avait servi de prison à Dominique. Le vieux demanda du tabac et se mit à fumer. Sur son visage impassible on ne lisait aucune émotion. Seulement, quand il fut seul, tout en fumant, il pleura deux grosses larmes qui coulèrent lentement sur ses joues. Sa pauvre et chère enfant, comme elle souffrait!

Françoise était restée au milieu de la cour. Des soldats prussiens passaient en riant. Certains lui jetaient des mots, des plaisanteries qu'elle ne comprenait pas. Elle regardait la porte par laquelle son père venait de disparaître. Et, d'un geste lent, elle portait la main à son front, comme pour l'empêcher d'éclater.

L'officier tourna sur ses talons, en répétant :

— Vous avez deux heures. Tâchez de les utiliser.

Elle avait deux heures. Cette phrase bourdonnait dans sa tête. Alors, machinalement, elle sortit de la cour, elle marcha devant elle. Où aller? que faire? Elle n'essayait même pas de prendre un parti, parce qu'elle sentait bien l'inutilité de ses efforts. Pourtant, elle aurait voulu voir Dominique. Ils se seraient entendus tous les deux, ils auraient peut-être trouvé un expédient. Et, au milieu de la confusion de ses pensées, elle descendit au bord de la Morelle, qu'elle traversa en dessous de l'écluse, à un endroit où il y avait de grosses pierres. Ses pieds la conduisirent sous le premier saule, au coin de la prairie. Comme elle se baissait, elle aperçut une mare de sang qui la fit pâlir. C'était bien là. Et elle suivit les traces de Dominique dans l'herbe foulée; il avait dû courir, on voyait une ligne de grands pas coupant la prairie de biais.

Puis, au delà, elle perdit ces traces. Mais, dans un pré voisin, elle crut les retrouver. Cela la conduisit à la lisière de la forêt, où toute indication s'effaçait.

Françoise s'enfonça quand même sous les arbres. Cela la soulageait d'être seule. Elle s'assit un instant. Puis, en songeant que l'heure s'écoulait, elle se remit debout. Depuis combien de temps avait-elle quitté le moulin? Cinq minutes? une demi-heure? Elle n'avait plus conscience du temps. Peut-être Dominique était-il allé se cacher dans un taillis qu'elle connaissait, et où ils avaient, une après-midi, mangé des noisettes ensemble. Elle se rendit au taillis, le visita. Un merle seul s'envola, en sifflant sa phrase douce et triste. Alors, elle pensa qu'il s'était réfugié dans un creux de roches, où il se mettait parfois à l'affût; mais le creux de roches était vide. A quoi bon le chercher? elle ne le trouverait pas; et peu à peu le désir de le découvrir la passionnait, elle marchait plus vite. L'idée qu'il avait dû monter dans un arbre lui vint brusquement. Elle avança dès lors, les yeux levés, et pour qu'il la sût près de lui, elle l'appelait tous les quinze à vingt pas. Des coucous répondaient, un souffle qui passait dans les branches lui faisait croire qu'il était là et qu'il descendait. Une fois même, elle s'imagina le voir; elle s'arrêta, étranglée, avec l'envie de fuir. Qu'allait-elle lui dire? Venait-elle donc pour l'emmener et le faire fusiller? Oh! non, elle ne parlerait point de ces choses. Elle lui crierait de se sauver, de ne pas rester dans les environs. Puis, la pensée de son père qui l'attendait lui causa une douleur aiguë. Elle tomba sur le gazon, en pleurant, en répétant tout haut :

— Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi suis-je là!

Elle était folle d'être venue. Et, comme prise de peur, elle courut, elle chercha à sortir de la forêt. Trois fois, elle se trompa, et elle croyait qu'elle ne retrouverait plus le moulin, lorsqu'elle déboucha dans une prairie, juste en face de Rocreuse. Dès qu'elle aperçut le village, elle s'arrêta. Est-ce qu'elle allait rentrer seule?

Elle restait debout, quand une voix l'appela doucement :

— Françoise! Françoise!

Et elle vit Dominique qui levait la tête, au bord d'un

fossé. Juste Dieu! elle l'avait trouvé! Le ciel voulait donc sa mort? Elle retint un cri, elle se laissa glisser dans le fossé.

— Tu me cherchais? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle, la tête bourdonnante, ne sachant ce qu'elle disait.

— Ah! que se passe-t-il?

Elle baissa les yeux, elle balbutia :

— Mais, rien, j'étais inquiète, je désirais te voir.

Alors, tranquillisé, il lui expliqua qu'il n'avait pas voulu s'éloigner. Il craignait pour eux. Ces gredins de Prussiens étaient très capables de se venger sur les femmes et sur les vieillards. Enfin, tout allait bien, et il ajouta en riant :

— La noce sera pour dans huit jours, voilà tout.

Puis, comme elle restait bouleversée, il redevint grave.

— Mais, qu'as-tu? tu me caches quelque chose.

— Non, je te jure. J'ai couru pour venir.

Il l'embrassa, en disant que c'était imprudent pour elle et pour lui de causer davantage; et il voulut remonter le fossé, afin de rentrer dans la forêt. Elle le retint. Elle tremblait.

— Ecoute, tu ferais peut-être bien tout de même de rester là... Personne ne te cherche, tu ne crains rien.

— Françoise, tu me caches quelque chose, répéta-t-il.

De nouveau, elle jura qu'elle ne lui cachait rien. Seulement, elle aimait mieux le savoir près d'elle. Et elle bégaya encore d'autres raisons. Elle lui parut si singulière, que maintenant lui-même aurait refusé de s'éloigner, D'ailleurs, il croyait au retour des Français. On avait vu des troupes du côté de Sauval.

— Ah! qu'ils se pressent, qu'ils soient ici le plus tôt possible! murmura-t-elle avec ferveur.

A ce moment, onze heures sonnèrent au clocher de Rocreuse. Les coups arrivaient, clairs et distincts. Elle se leva, effarée; il y avait deux heures qu'elle avait quitté le moulin.

— Ecoute, dit-elle rapidement, si nous avions besoin de toi, je monterai dans ma chambre et j'agiterai mon mouchoir.

Et elle partit en courant, pendant que Dominique, très inquiet, s'allongeait au bord du fossé, pour surveiller le moulin. Comme elle allait rentrer dans Rocreuse, Françoise rencontra un vieux mendiant, le père Bontemps, qui connaissait tout le pays. Il la salua, il venait de voir le meunier au milieu des Prussiens; puis, en faisant des signes de croix et en marmottant des mots entrecoupés, il continua sa route.

— Les deux heures sont passées, dit l'officier quand Françoise parut.

Le père Merlier était là, assis sur le banc, près du puits. Il fumait toujours. La jeune fille, de nouveau, supplia, pleura, s'agenouilla. Elle voulait gagner du temps. L'espoir de voir revenir les Français avait grandi en elle, et tandis qu'elle se lamentait, elle croyait entendre au loin les pas cadencés d'une armée. Oh! s'ils avaient paru, s'ils les avaient tous délivrés!

— Ecoutez, monsieur, une heure, encore une heure... Vous pouvez bien nous accorder une heure!

Mais l'officier restait inflexible. Il ordonna même à deux hommes de s'emparer d'elle et de l'emmener, pour qu'on procédât à l'exécution du vieux tranquillement. Alors, un combat affreux se passa dans le cœur de Françoise. Elle ne pouvait laisser ainsi assassiner son père. Non, non, elle mourrait plutôt avec Dominique; et elle s'élançait vers sa chambre, lorsque Dominique lui-même entra dans la cour.

L'officier et les soldats poussèrent un cri de triomphe. Mais lui, comme s'il n'y avait eu là que Françoise, s'avança vers elle, tranquille, un peu sévère.

— C'est mal, dit-il. Pourquoi ne m'avez-vous pas ramené? Il a fallu que le père Bontemps me contât les choses... Enfin, me voilà.

V

Il était trois heures. De grands nuages noirs avaient lentement empli le ciel, la queue de quelque orage voisin. Ce ciel jaune, ces haillons cuivrés changeaient la vallée

de Rocreuse, si gaie au soleil, en un coupe-gorge plein d'une ombre louche. L'officier prussien s'était contenté de faire enfermer Dominique, sans se prononcer sur le sort qu'il lui réservait. Depuis midi, Françoise agonisait dans une angoisse abominable. Elle ne voulait pas quitter la cour, malgré les instances de son père. Elle attendait les Français. Mais les heures s'écoulaient, la nuit allait venir, et elle souffrait d'autant plus, que tout ce temps gagné ne paraissait pas devoir changer l'affreux dénoûment.

Cependant, vers trois heures, les Prussiens firent leurs préparatifs de départ. Depuis un instant, l'officier s'était, comme la veille, enfermé avec Dominique. Françoise avait compris que la vie du jeune homme se décidait. Alors, elle joignit les mains, elle pria. Le père Merlier, à côté d'elle, gardait son attitude muette et rigide de vieux paysan, qui ne lutte pas contre la fatalité des faits.

— Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu! balbutiait Françoise, ils vont le tuer...

Le meunier l'attira près de lui et la prit sur ses genoux comme un enfant.

A ce moment, l'officier sortait, tandis que, derrière lui, deux hommes amenaient Dominique.

— Jamais, jamais! criait ce dernier. Je suis prêt à mourir.

— Réfléchissez bien, reprit l'officier. Ce service que vous me refusez, un autre nous le rendra. Je vous offre la vie, je suis généreux... Il s'agit simplement de nous conduire à Montredon, à travers bois. Il doit y avoir des sentiers.

Dominique ne répondait plus.

— Alors, vous vous entêtez?

— Tuez-moi, et finissons-en, répondit-il.

Françoise, les mains jointes, le suppliait de loin. Elle oubliait tout, elle lui aurait conseillé une lâcheté. Mais le père Merlier lui saisit les mains, pour que les Prussiens ne vissent pas son geste de femme affolée.

— Il a raison, murmura-t-il, il vaut mieux mourir.

Le peloton d'exécution était là. L'officier attendait une faiblesse de Dominique. Il comptait toujours le décider. Il y eut un silence. Au loin, on entendait de violents coups

de tonnerre. Une chaleur lourde écrasait la campagne. Et ce fut dans ce silence qu'un cri retentit :

— Les Français! les Français!

C'étaient eux, en effet. Sur la route de Sauval, à la lisière du bois, on distinguait la ligne des pantalons rouges. Ce fut, dans le moulin, une agitation extraordinaire. Les soldats prussiens couraient, avec des exclamations gutturales. D'ailleurs, pas un coup de feu n'avait encore été tiré.

— Les Français! les Français! cria Françoise en battant des mains.

Elle était comme folle. Elle venait de s'échapper de l'étreinte de son père, et elle riait, les bras en l'air. Enfin, ils arrivaient donc, et ils arrivaient à temps, puisque Dominique était encore là, debout!

Un feu de peloton terrible qui éclata comme un coup de foudre à ses oreilles, la fit se retourner. L'officier venait de murmurer :

— Avant tout, réglons cette affaire.

Et, poussant lui-même Dominique contre le mur d'un hangar, il avait commandé le feu. Quand Françoise se tourna, Dominique était par terre, la poitrine trouée de douze balles.

Elle ne pleura pas, elle resta stupide. Ses yeux devinrent fixes, et elle alla s'asseoir sous le hangar, à quelques pas du corps. Elle le regardait, elle avait par moments un geste vague et enfantin de la main. Les Prussiens s'étaient emparés du père Merlier comme d'un otage.

Ce fut un beau combat. Rapidement, l'officier avait posté ses hommes, comprenant qu'il ne pouvait battre en retraite, sans se faire écraser. Autant valait-il vendre chèrement sa vie. Maintenant, c'étaient les Prussiens qui défendaient le moulin, et les Français qui l'attaquaient. La fusillade commença avec une violence inouïe. Pendant une demi-heure, elle ne cessa pas. Puis, un éclat sourd se fit entendre, et un boulet cassa une maîtresse branche de l'orme séculaire. Les Français avaient du canon. Une batterie, dressée juste au-dessus du fossé, dans lequel s'était caché Dominique, balayait la grande rue de Rocreuse. La lutte, désormais, ne pouvait être longue.

Ah! le pauvre moulin! Des boulets le perçaient de part en part. Une moitié de la toiture fut enlevée. Deux murs s'écroulèrent. Mais c'était surtout du côté de la Morelle que le désastre devint lamentable. Les lierres, arrachés des murailles ébranlées, pendaient comme des guenilles; la rivière emportait des débris de toutes sortes, et l'on voyait, par une brèche, la chambre de Françoise, avec son lit, dont les rideaux blancs étaient soigneusement tirés. Coup sur coup, la vieille roue reçut deux boulets, et elle eut un gémissement suprême : les palettes furent charriées dans le courant, la carcasse s'écrasa. C'était l'âme du gai moulin qui venait de s'exhaler.

Puis, les Français donnèrent l'assaut. Il y eut un furieux combat à l'arme blanche. Sous le ciel couleur de rouille, le coupe-gorge de la vallée s'emplissait de morts. Les larges prairies semblaient farouches, avec leurs grands arbres isolés, leurs rideaux de peupliers qui les tachaient d'ombre. A droite et à gauche, les forêts étaient comme les murailles d'un cirque qui enfermaient les combattants, tandis que les sources, les fontaines et les eaux courantes prenaient des bruits de sanglots, dans la panique de la campagne.

Sous le hangar, Françoise n'avait pas bougé, accroupie en face du corps de Dominique. Le père Merlier venait d'être tué raide par une balle perdue. Alors, comme les Prussiens étaient exterminés et que le moulin brûlait, le capitaine français entra le premier dans la cour. Depuis le commencement de la campagne, c'était l'unique succès qu'il remportait. Aussi, tout enflammé, grandissant sa haute taille, riait-il de son air aimable de beau cavalier. Et, apercevant Françoise imbécile entre les cadavres de son mari et de son père, au milieu des ruines fumantes du moulin, il la salua galamment de son épée, en criant :

— Victoire! victoire!

Le Capitaine Burle

I

Il était neuf heures. La petite ville de Vauchamp venait de se mettre au lit, muette et noire, sous une pluie glacée de novembre. Dans la rue des Récollets, une des rues les plus étroites, les plus désertes du quartier Saint-Jean, une fenêtre restait éclairée, au troisième étage d'une vieille maison, dont les gouttières rompues lâchaient des torrents d'eau. C'était Mme Burle qui veillait devant un maigre feu de souches de vigne, pendant que son petit-fils Charles faisait ses devoirs, dans la clarté pâle de la lampe.

L'appartement, loué cent soixante francs par an, se composait de quatre pièces énormes, qu'on ne parvenait pas à chauffer l'hiver. Mme Burle couchait dans la plus vaste; son fils, le capitaine-trésorier Burle, avait pris la chambre donnant sur la rue, près de la salle à manger; et le petit Charles, avec son lit de fer, était perdu au fond d'un immense salon aux tentures moisies, qui ne servait pas. Les quelques meubles du capitaine et de sa mère, un mobilier Empire d'acajou massif, dont les continuels changements de garnison avaient bossué et arraché les cuivres, disparaissaient sous les hauts plafonds

d'où tombait comme une fine poussière de ténèbres. Le carreau, peint en rouge, froid et dur, glaçait les pieds; et il n'y avait, devant les sièges, que des petits tapis usés, d'une pauvreté grelottante dans ce désert, où tous les vents soufflaient, par les portes et les fenêtres disjointes.

Près de la cheminée, Mme Burle était accoudée, au fond de son fauteuil de velours jaune, regardant fumer une dernière racine, de ces regards fixes et vides des vieilles gens qui revivent en eux-mêmes. Elle restait ainsi les journées entières, avec sa haute taille, sa longue figure grave dont les lèvres minces ne souriaient jamais. Veuve d'un colonel, mort à la veille de passer général, mère d'un capitaine, qu'elle avait accompagné jusque dans ses campagnes, elle gardait une raideur militaire, elle s'était fait des idées de devoir, d'honneur, de patriotisme, qui la tenaient rigide, comme séchée sous la rudesse de la discipline. Rarement une plainte lui échappait. Quand son fils était devenu veuf, après cinq ans de mariage, elle avait naturellement accepté l'éducation de Charles, avec la sévérité d'un sergent chargé d'instruire les recrues. Elle surveillait l'enfant, sans lui tolérer un caprice ni une irrégularité, le forçant à veiller jusqu'à minuit, et veillant elle-même, si les devoirs n'étaient pas faits. Charles, de tempérament délicat, grandissait très pâle sous cette règle implacable, la face éclairée par de beaux yeux, trop grands et trop clairs.

Dans ses longs silences, Mme Burle ne remuait jamais qu'une même idée : son fils avait trahi son espoir. Cela suffisait à l'occuper, lui faisait revivre sa vie, depuis la naissance du petit, qu'elle voyait atteindre les plus hauts grades, au milieu d'un fracas de gloire, jusqu'à cette existence étroite de garnison, ces journées mornes et toujours semblables, cette chute dans ce poste de capitaine-trésorier, dont il ne sortirait pas, et où il s'appesantissait. Pourtant, les débuts l'avaient gonflée d'orgueil; un instant, elle put croire son rêve réalisé. Burle quittait à peine l'école de Saint-Cyr, lorsqu'il s'était distingué à la bataille de Solférino, en prenant, avec une poignée d'hommes, toute une batterie ennemie; on le décora, les journaux parlèrent de son héroïsme, il fut connu pour

un des soldats les plus braves de l'armée. Et, lentement, le héros engraissa, se noya dans sa chair, épais, heureux, détendu et lâche. En 1870, il n'était que capitaine; fait prisonnier dans la première rencontre, il revint d'Allemagne furieux, jurant bien qu'on ne le reprendrait plus à se battre, trouvant ça trop bête; et, comme il ne pouvait quitter l'armée, incapable d'un métier, il réussit à se faire nommer capitaine-trésorier, une niche, disait-il, où du moins on le laisserait crever tranquille. Ce jour-là, Mme Burle avait senti un grand déchirement en elle. C'était fini, et elle n'avait plus quitté son attitude raidie, les dents serrées.

Le vent s'engouffra dans la rue des Récollets, un flot de pluie vint battre rageusement les vitres. La vieille femme avait levé les yeux des souches de vigne qui s'éteignaient, pour s'assurer que Charles ne s'endormait pas sur sa version latine. Cet enfant de douze ans redevenait une espérance suprême, où se rattachait son besoin entêté de gloire. D'abord, elle l'avait détesté, de toute la haine qu'elle portait à sa mère, une petite ouvrière en dentelles, jolie, délicate, que le capitaine avait eu la bêtise d'épouser, ne pouvant en faire sa maîtresse, fou de désir. Puis, la mère morte, le père vautré dans son vice, Mme Burle s'était remise à rêver devant le pauvre être souffreteux, qu'elle élevait à grand'peine. Elle le voulait fort, il serait le héros que Burle avait refusé d'être; et, dans sa froideur sévère, elle le regardait pousser avec anxiété, lui tâtant les membres, lui enfonçant du courage dans le crâne. Peu à peu, aveuglée par sa passion, elle avait cru qu'elle tenait enfin l'homme de sa famille. L'enfant, de nature tendre et rêveuse, avait une horreur physique du métier des armes; mais, comme sa grand'mère lui faisait une peur horrible, et qu'il était très doux, très obéissant, il répétait ce qu'elle disait, l'air résigné à être soldat un jour.

Cependant, Mme Burle remarqua que la version ne marchait guère. Charles, assourdi par le bruit de la tempête, dormait, la plume à la main, les yeux ouverts sur le papier. Alors, elle tapa de ses doigts secs le bord de la table; et il fit un saut, il ouvrit son dictionnaire qu'il feuilleta fiévreusement. Toujours muette, la vieille

femme rapprocha les souches, essaya de rallumer le feu, sans y parvenir.

Au temps où elle croyait à son fils, elle s'était dépouillée, il lui avait mangé ses petites rentes, dans des passions qu'elle n'osait approfondir. A cette heure encore, il vidait la maison, tout coulait à la rue; c'était la misère, les pièces nues, la cuisine froide. Jamais elle ne lui parlait de ces choses; car, dans son respect de la discipline, il restait le maître. Seulement, elle était parfois prise d'un frisson à la pensée que Burle pourrait bien un jour commettre quelque sottise, qui empêcherait Charles d'entrer dans l'armée.

Elle se levait pour aller chercher à la cuisine un sarment, lorsqu'une terrible bourrasque, qui s'abattit sur la maison, secoua les portes, arracha une persienne, rabattit l'eau des gouttières crevées, dont le torrent inonda les fenêtres. Et, dans ce vacarme, un coup de sonnette lui causa une surprise. Qui pouvait venir à une telle heure et par un temps pareil? Burle ne rentrait plus que passé minuit, quand il rentrait. Elle ouvrit. Un officier parut, trempé, éclatant en jurons.

— Sacré nom de Dieu!... Ah! quel chien de temps!

C'était le major Laguitte, un vieux brave qui avait servi sous le colonel Burle, au beau temps de Mme Burle. Parti enfant de troupe, il était arrivé par sa bravoure, beaucoup plus que par son intelligence, au grade de chef de bataillon, lorsqu'une infirmité, un raccourcissement des muscles de la cuisse, à la suite d'une blessure, l'avait forcé d'accepter le poste de major. Il boitait même légèrement; mais il n'aurait pas fallu le lui dire en face, car il refusait d'en convenir.

— C'est vous, major? dit Mme Burle, de plus en plus étonnée.

— Oui, nom de Dieu! grogna Laguitte, et il faut bougrement vous aimer pour courir les rues par cette sacrée pluie... C'est à ne pas mettre un curé dehors.

Il se secouait, des mares coulaient de ses bottes sur le plancher. Puis, il regarda autour de lui.

— J'ai absolument besoin de voir Burle... Est-ce qu'il est déjà couché, ce fainéant?

— Non, il n'est pas rentré, dit la vieille femme de sa voix dure.

La major parut exaspéré. Il s'emporta, criant :

— Comment! pas rentré! Mais alors ils se sont fichus de moi, à son café, chez la Mélanie, vous savez bien!... J'arrive, et il y a une bonne qui me rit au nez, en me disant que le capitaine est allé se coucher. Ah! nom de Dieu! je sentais ça, j'avais envie de lui tirer les oreilles!

Il se calma, il piétina dans la pièce, indécis, l'air bouleversé. Mme Burle le regardait fixement.

— C'est au capitaine lui-même que vous avez besoin de parler? demanda-t-elle enfin.

— Oui, répondit-il.

— Et je ne puis lui répéter ce que vous avez à lui dire?

— Non.

Elle n'insista pas. Mais elle restait debout, elle regardait toujours le major, qui ne semblait pouvoir se décider à partir. A la fin, la colère le reprit.

— Tant pis! sacré nom!... Puisque je suis venu, il faut que vous sachiez... Ça vaut mieux peut-être.

Et il s'assit devant la cheminée, allongeant ses bottes boueuses, comme si un feu clair avait flambé sur les chenets. Mme Burle allait reprendre sa place dans son fauteuil, lorsqu'elle s'aperçut que Charles, vaincu par la fatigue, venait de laisser tomber sa tête entre les pages ouvertes de son dictionnaire. L'entrée du major l'avait d'abord secoué; puis, voyant qu'on ne s'occupait plus de lui, il n'avait pu résister au sommeil. Sa grand'mère se dirigeait vers la table, pour donner une tape sur ses mains frêles qui blanchissaient sous la lampe, lorsque Laguitte l'arrêta.

— Non, non, laissez ce pauvre petit homme dormir... Ce n'est pas si drôle, il n'a pas besoin d'entendre.

La vieille femme revint s'asseoir. Un silence régna. Tous deux se contemplaient.

— Eh bien! ça y est! dit enfin le major, en appuyant sa phrase d'un furieux mouvement du menton. Ce salaud de Burle a fait le coup!

Mme Burle n'eut pas un tressaillement. Elle blêmissait, plus raide dans son fauteuil. L'autre continua :

— Je me méfiais bien... Je m'étais promis de vous en

parler un jour. Burle dépensait trop, puis il avait un air idiot qui ne m'allait guère. Mais jamais je n'aurais cru... Ah! nom de Dieu! faut-il être bête pour faire des saletés pareilles!

Et il s'allongeait des coups de poing féroces sur le genou, étranglé d'indignation. La vieille femme dut lui poser une question nette.

— Il a volé?

— Vous ne pouvez vous imaginer la chose... N'est-ce pas? je ne vérifiais jamais, moi! J'approuvais ses comptes, je donnais des signatures. Vous savez comment ça se passe, dans le conseil. Au moment de l'inspection seulement, à cause du colonel qui est un maniaque, je lui disais : " Mon vieux, veille à ta caisse, c'est moi qui en réponds ". Et j'étais bien tranquille... Pourtant, depuis un mois, comme il avait une si drôle de tête et qu'on me rapportait des choses pas propres, je mettais davantage mon nez dans ses registres, j'épluchais ses écritures. Tout m'avait l'air en ordre, c'était très bien tenu...

Il s'arrêta, soulevé par une telle bouffée de fureur, qu'il dut se soulager tout de suite.

— Cré nom de Dieu! cré nom de Dieu!... Ce n'est pas sa coquinerie qui me fâche, c'est la façon dégoûtante dont il s'est conduit à mon égard. Il s'est foutu de moi, entendez-vous, madame Burle!... Cré nom de Dieu! est-ce qu'il me prend pour une vieille bête?

— Alors, il a volé? demanda de nouveau la mère.

— Ce soir, reprit le major un peu calmé, je sortais de table, lorsque Gagneux est venu... Vous connaissez Gagneux, le boucher qui est au coin de la place aux Herbes. Encore un sale coquin, celui-là, qui a eu l'adjudication de la viande et qui fait manger à nos hommes toutes les vaches crevées du département!... Bon! je le reçois comme un chien, quand il me découvre le pot aux roses. Ah! c'est du propre! Il paraît que Burle ne lui donnait jamais que des acomptes; un mic-mac épouvantable, un embrouillamini de chiffres où le diable ne pourrait se reconnaître; bref, Burle lui redoit deux mille francs, et le boucher parle d'aller tout dire au colonel, si on ne le paye pas... Le pis est que mon cochon de Burle, pour me flanquer dedans, me donnait chaque semaine

un reçu faux, qu'il signait carrément du nom de Gagneux... A moi, à moi son vieil ami, une pareille farce! Nom de Dieu de nom de Dieu!

Le major se leva, lança les poings au plafond et se laissa retomber sur sa chaise. Mme Burle répéta encore :

— Il a volé, ça devait être.

Puis, sans un mot de jugement et de condamnation sur son fils, elle ajouta simplement :

— Deux mille francs, mais nous ne les avons pas... Il y a peut-être trente francs ici.

— Je m'en doutais, dit Laguitte. Et vous savez où tout ça passe? Chez la Mélanie, une sacrée roulure qui a rendu Burle complètement idiot... Oh! les femmes! je l'avais bien dit, qu'elles lui casseraient les reins! Je ne sais pas comment il est fait, cet animal-là! Il n'a que cinq ans de moins que moi, et il est encore enragé. Quel fichu tempérament!

Il y eut un nouveau silence. Au dehors, la pluie redoublait, et l'on entendait, dans la petite ville endormie, le fracas des tuyaux de cheminée et des ardoises que l'ouragan écrasait sur le pavé des rues.

— Voyons, reprit le major en se mettant debout, ça n'arrange pas les affaires, de rester là... Vous êtes prévenue, je file.

— Quel parti prendre? où s'adresser? murmurait la vieille femme.

— Ne vous désespérez pas, il faut voir... Si j'avais seulement ces deux mille francs; mais vous savez que je ne suis pas riche.

Il se tut, embarrassé. Lui, vieux garçon, sans femme, sans enfants, buvait scrupuleusement sa paye et perdait à l'écarté ce que le cognac et l'absinthe épargnaient. Avec cela, très honnête, par règle.

— N'importe! continua-t-il, quand il fut sur le seuil, je vais toujours aller relancer mon gredin chez sa donzelle. Je remuerai ciel et terre... Burle, le fils de Burle, condamné pour vol! Allons donc! est-ce que c'est possible! Ce serait la fin du monde. J'aimerais mieux faire sauter la ville... Et, tonnerre de Dieu! ne vous faites pas de peine. Tout ça, c'est encore plus vexant pour moi!

Il lui donna une rude poignée de main, il disparut dans

l'ombre de l'escalier, pendant qu'elle l'éclairait, en levant la lampe. Quand elle eut reposé cette lampe sur la table, dans le silence et la nudité de la vaste pièce, elle resta un instant immobile, devant Charles qui dormait toujours, le visage entre les feuillets du dictionnaire. C'était, avec de longs cheveux blonds, une tête pâle de fille. Et elle rêvait, et sur son visage durci et fermé un attendrissement parut; mais ce ne fut qu'une rougeur passagère, le masque reprit tout de suite son entêtement de froide volonté. Elle appliqua une tape sèche sur la main du petit, en disant :

— Charles, ta version!

L'enfant se réveilla, effaré, grelottant, et se remit à feuilleter rapidement le dictionnaire. A ce moment, le major Laguitte, qui refermait à la volée la porte de la rue, recevait sur la tête un tel paquet d'eau, tombé des gouttières, qu'on l'entendit jurer dans le vacarme de la tempête. Puis, il n'y eut plus, au milieu du roulement de l'averse, que le léger grincement de la plume de Charles sur le papier. Mme Burle avait repris sa place devant la cheminée, raidie, les yeux sur le feu mort, dans son idée fixe et dans son attitude de tous les soirs.

II

Le Café de Paris, tenu par Mme veuve Mélanie Cartier, se trouvait sur la place du Palais, une grande place irrégulière, plantée de petits ormes poussiéreux. A Vauchamp, on disait : « Viens-tu chez Mélanie? » Au bout de la première salle, assez vaste, il y en avait une autre : « le Divan », très étroite, garnie de banquettes de moleskine le long des murs, avec quatre tables de marbre dans les angles. C'était là que Mélanie, désertant son comptoir où elle installait sa bonne Phrosine, passait la soirée avec quelques habitués, les intimes, ceux qu'on appelait dans la ville : « Ces messieurs du divan ». Cela notait un homme; on ne le nommait plus qu'avec des sourires, où il entrait à la fois de la considération et une sourde envie.

Mme Cartier était devenue veuve à vingt-cinq ans. Son mari, un charron qui avait stupéfié Vauchamp en prenant le Café de Paris, à la mort d'un oncle, était revenu un beau matin avec elle de Montpellier, où il faisait tous les six mois un voyage pour ses liqueurs. Il montait sa maison; il avait, avec ses fournitures, choisi une femme telle qu'il la voulait sans doute, engageante et poussant aux consommations. Jamais on ne sut où il l'avait ramassée; et il ne l'épousa même que six mois après l'avoir essayée dans son comptoir. Les avis, d'ailleurs, se trouvaient partagés, à Vauchamp : les uns déclaraient Mélanie superbe; les autres la traitaient de gendarme. C'était une grande femme, avec de grands traits et des cheveux durs, qui lui tombaient sur les sourcils. Mais personne ne niait sa force à " entortiller les hommes ". Elle avait de beaux yeux, elle en abusait pour regarder fixement ces messieurs du divan, qui pâlissaient et devenaient souples. Puis, le bruit courait que c'était un beau corps de femme; et dans le Midi, on aime ça.

Cartier était mort d'une façon singulière. On parla d'une querelle entre les époux, d'un dépôt qui s'était formé à la suite d'un coup de pied dans le ventre. Du reste, Mélanie se trouva fort embarrassée, car le café ne prospérait guère. Le charron avait mangé l'argent de l'oncle à boire lui-même son absinthe et à user son billard. On crut un instant qu'elle serait forcée de vendre. Mais cette vie lui plaisait, et pour une dame l'installation était toute faite. Il ne lui fallait jamais que quelques clients, la grande salle pouvait rester vide. Elle se contenta donc de faire coller du papier blanc et or dans le divan et de renouveler la moleskine des banquettes. D'abord, elle y tint compagnie à un pharmacien; puis, vinrent un fabricant de vermicelle, un avoué, un magistrat en retraite. Et ce fut ainsi que le café demeura ouvert, bien que le garçon n'y servît pas vingt consommations en un jour. L'autorité tolérait l'établissement, parce que les convenances étaient gardées et qu'en somme beaucoup de gens respectables se seraient trouvés compromis.

Le soir, dans la grande salle, quatre ou cinq petits rentiers du voisinage faisaient quand même leur partie de dominos. Cartier était mort, le Café de Paris avait pris

d'étranges allures; eux, ne voyaient rien, conservaient leurs habitudes. Comme le garçon devenait inutile, Mélanie finit par le congédier. C'était Phrosine qui allumait un seul bec de gaz dans un coin, pour la partie des petits rentiers. Parfois, une bande de jeunes gens, attirés par les histoires qu'on racontait, après s'être excités à entrer chez Mélanie, envahissaient la salle, avec des rires bruyants et gênés. Mais on les recevait d'un air de dignité glaciale; ils ne voyaient pas la patronne, ou, si elle était là, elle les écrasait sous un mépris de belle femme, qui les laissait balbutiants. Mélanie avait trop d'intelligence pour s'oublier à des sottises. Pendant que la grande salle restait obscure, éclairée seulement dans l'angle où les petits rentiers remuaient mécaniquement leurs dominos, elle servait elle-même ces messieurs du divan, aimable sans licence, se permettant, aux heures d'abandon, de s'appuyer sur l'épaule d'un d'entre eux, pour suivre un coup délicat d'écarté.

Un soir, ces messieurs, qui avaient fini par se tolérer, eurent une surprise bien désagréable en trouvant le capitaine Burle installé dans le divan. Il était, paraît-il, entré le matin boire un vermout, par hasard, et, seul avec Mélanie, il avait causé. Le soir, quand il était revenu, Phrosine l'avait tout de suite fait passer dans la petite salle.

Deux jours après, Burle régnait, sans avoir pour cela mis en fuite ni le pharmacien, ni le fabricant de vermicelle, ni l'avoué, ni l'ancien magistrat. Le capitaine, petit et large, adorait les grandes femmes. Au régiment, on l'avait surnommé " Juponeux ", pour sa continuelle faim de la femme, pour sa rage d'appétits, qui se satisfaisait n'importe où et n'importe comment, d'autant plus violente, qu'elle pouvait mordre dans un morceau plus gros. Lorsque les officiers et même les simples soldats, rencontraient quelque outre de chair, un débordement d'appas, une géante soufflée de graisse, ils s'écriaient, qu'elle fût en guenilles ou habillée de velours : " En voilà encore une pour ce sacré Juponeux! " Toutes y passaient; et, le soir, dans les chambrées, on prédisait qu'il s'en ferait crever. Aussi Mélanie, ce beau corps de femme, le prit-elle en entier, avec une puissance irrésis-

tible. Il sombra, il s'abîma en elle. Au bout de quinze jours, il était tombé dans un hébétement d'amoureux gras qui se vide sans maigrir. Ses petits yeux, noyés au milieu de sa face bouffie, suivaient partout la veuve, de leur regard de chien battu. Il s'oubliait, en continuelle extase devant cette large figure d'homme, plantée de cheveux rudes comme des poils. De peur qu'elle ne lui coupât les vivres, comme il disait, il tolérait ces messieurs du divan et donnait sa paie jusqu'au dernier liard. Ce fut un sergent qui prononça le mot de la situation : " Juponeux a trouvé son trou, il y restera ". Un homme enterré!

Il était près de dix heures, lorsque le major Laguitte rouvrit furieusement la porte du Café de Paris. Par le battant, lancé à toute volée, on aperçut un instant la place du Palais, noire, changée en un lac de fange liquide, bouillonnante sous la terrible averse. Le major, trempé cette fois jusqu'à la peau, laissant derrière lui un fleuve, marcha droit au comptoir, où Phrosine lisait un roman.

— Bougresse! cria-t-il, c'est toi qui te fous des militaires?... Tu mériterais...

Et il leva la main, il ébaucha une claque à assommer un bœuf. La petite bonne se reculait, effarée, tandis que les bourgeois, béants, tournaient la tête sans comprendre. Mais le major ne s'attarda pas; il poussa la porte du divan, tomba entre Burle et Mélanie, juste au moment où celle-ci, par gentillesse, faisait boire un grog au capitaine à petites cuillerées, comme on donne la becquée à un serin favori. Il n'était venu, ce soir-là, que le magistrat en retraite et le pharmacien, qui tous deux s'en étaient allés de bonne heure, pris de tristesse. Et Mélanie, ayant besoin de trois cents francs le lendemain, profitait de l'occasion pour se montrer câline.

— Voyons, le chéri à sa mère... Donnez votre bec... C'est bon, hein? petit cochon!

Le capitaine, très rouge, avachi, les yeux morts, suçait la cuiller, d'un air de jouissance profonde.

— Nom de Dieu! gueula le major, debout sur le seuil, tu te fais donc garder par les femelles, maintenant! On me dit que tu n'es pas venu, on me flanque à la porte, pendant que tu es là, à te ramollir!

Burle, repoussant le grog, avait tressailli. D'un mouvement irrité, Mélanie s'était avancée, comme pour le couvrir de son grand corps. Mais Laguitte la regarda en face, avec cet air tranquille et résolu que connaissent bien les femmes menacées de recevoir une gifle.

— Laissez-nous, dit-il simplement.

Elle hésita encore une seconde. Elle avait cru sentir le vent de la gifle, et, blême de rage, elle rejoignit Phrosine dans le comptoir.

Quand ils furent enfin seuls, le major Laguitte se posa devant le capitaine Burle; puis, les bras croisés, se courbant, à pleine voix, il lui cria dans la figure :

— Salaud!

L'autre, ahuri, voulut se fâcher. Il n'en eut pas le temps.

— Tais-toi!... Tu t'es fichu salement d'un ami. Tu m'as collé des reçus faux qui pouvaient nous conduire aux galères tous les deux. Est-ce que c'est propre ça? Est-ce qu'on se fait des plaisanteries pareilles, quand on se connaît depuis trente ans?

Burle, retombé sur sa chaise, était devenu livide. Un grelottement de fiévreux agitait ses membres. Le major continua, en marchant autour de lui, et en donnant des coups de poing sur les tables :

— Alors, tu as volé comme un gratte-papier, et pour ce grand chameau!... Encore, si tu avais volé pour ta mère, ce serait honorable. Mais, nom de Dieu! aller manger la grenouille et apporter la monnaie dans cette baraque, c'est ça qui m'enrage... Dis? qu'as-tu donc dans le coco pour te crever à ton âge, avec un pareil gendarme? Ne mens pas, je vous ai vus tout à l'heure faire vos saletés.

— Tu joues bien, toi, bégaya le capitaine.

— Oui, je joue, tonnerre! reprit le major, dont cette remarque redoubla la fureur, et je suis un sacré cochon de jouer, parce que ça me mange tout mon saint-frusquin, et que ce n'est guère à l'honneur de l'armée française. Mais cré nom de Dieu! si je joue, je ne vole pas!... Crève, toi, si tu veux, laisse mourir de faim la maman et le moutard, seulement respecte la caisse et ne fous pas les amis dans l'embarras!

Il se tut, Burle restait les yeux fixes, l'air imbécile. On n'entendit pendant un instant que le bruit des bottes du major.

— Et pas un radis! reprit celui-ci violemment. Hein? te vois-tu entre deux gendarmes? Ah! salaud!

Il se calma, il le prit par le poignet et le mit debout.

— Allons, viens! Il faut tenter tout de suite quelque chose, car je ne veux pas me coucher avec ça sur l'estomac... J'ai une idée.

Dans la grande salle, Mélanie et sa bonne Phrosine causaient vivement, à demi-voix. Lorsqu'elle vit sortir les deux hommes, Mélanie osa s'approcher, pour dire à Burle sur un ton flûté :

— Comment? capitaine, vous partez déjà?

— Oui, il part, répondit brutalement Laguitte, et je compte bien qu'il ne remettra jamais les pieds dans votre sale trou.

La petite bonne, effrayée, tirait sa maîtresse par la robe. Elle eut le malheur de murmurer le mot " ivrogne ". Du coup, le major lâcha la gifle qui lui brûlait la main depuis un instant. Les deux femmes s'étaient baissées, il n'attrapa que le chignon de Phrosine, dont il aplatit le bonnet et cassa le peigne. Ce fut une indignation parmi les petits rentiers.

— Nom de Dieu! filons, dit Laguitte en poussant Burle sur le trottoir. Si je reste, je les assomme tous, là-dedans.

Dehors, pour traverser la place, ils eurent de l'eau jusqu'aux chevilles. La pluie, poussée par le vent, ruisselait sur leurs visages. Pendant que le capitaine marchait silencieux, le major se remit à lui reprocher sa " couillonnade ", avec plus d'emportement. Un joli temps, n'est-ce pas? pour courir les rues. S'il n'avait pas fait de bêtise, tous deux seraient chaudement dans leur lit, au lieu de patauger comme ça. Puis, il parla de Gagneux. Un gredin dont les viandes gâtées avaient par trois fois donné des coliques à tout le régiment! C'était dans huit jours que finissait le marché passé avec lui. Du diable si, à l'adjudication, on accepterait son offre!

— Ça dépend de moi, je choisis qui je veux, grondait le major. J'aimerais mieux me couper un bras que de faire encore gagner un sou à cet empoisonneur!

Il glissa, entra dans un ruisseau jusqu'aux genoux; et, la voix étranglée de jurons, il ajouta :

— Tu sais, je vais chez lui... Je monterai, tu m'attendras à la porte... Je veux voir ce que cette crapule a dans le ventre, et s'il osera aller demain chez le colonel comme il m'en a menacé... Avec un boucher, nom de Dieu! se compromettre avec un boucher! Ah! tu n'es pas fier, toi! c'est ce que je ne te pardonnerai jamais!

Ils arrivaient à la place aux Herbes. La maison de Gagneux était toute noire; mais Laguitte frappa violemment, et l'on finit par lui ouvrir. Resté seul dans la nuit épaisse, le capitaine Burle ne songea même pas à chercher un abri. Il demeurait planté au coin du marché, debout sous la pluie battante, la tête pleine d'un grand bourdonnement qui l'empêchait de réfléchir. Il ne s'ennuya pas, il n'eut pas conscience du temps. La maison, avec sa porte et ses fenêtres closes, était comme morte; et il la regardait. Lorsque le major en sortit au bout d'une heure, il sembla au capitaine qu'il venait à peine d'y entrer.

Laguitte, l'air sombre, ne dit rien. Burle n'osa l'interroger. Un instant, ils se cherchèrent, se devinant dans les ténèbres. Puis, ils se remirent à suivre les rues obscures, où l'eau roulait comme dans un lit de torrent. Ils allaient ainsi côte à côte, vagues et muets; le major, enfoncé dans son silence, ne jurait même plus. Pourtant, comme ils passaient de nouveau par la place du Palais, et que le Café de Paris était encore éclairé, il tapa sur l'épaule de Burle, en disant :

— Si jamais tu rentres dans ce trou...

— N'aie pas peur! répondit le capitaine, sans le laisser achever la phrase.

Et il lui tendit la main. Mais Laguitte reprit :

— Non, non, je t'accompagne jusqu'à ta porte. Comme ça, je serai sûr au moins que tu n'y retourneras pas cette nuit.

Ils continuèrent leur marche. En remontant la rue des Récollets, tous deux ralentirent le pas. Puis, devant sa porte, après avoir sorti sa clef de la poche, le capitaine finit par se décider.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien! reprit le major d'une voix rude, je suis

un salaud comme toi... Oui, j'ai fait une saleté... Ah! sacré nom! que le diable t'emporte! Nos soldats mangeront encore de la carne pendant trois mois.

Et il expliqua que Gagneux, ce dégoûtant Gagneux, était un bougre de tête, qui, petit à petit, l'avait amené à un marché : il n'irait pas trouver le colonel, il ferait même cadeau des deux mille francs, en remplaçant les faux reçus par des reçus signés de lui; mais, en retour, il exigeait que le major lui assurât, aux prochaines adjudications, la fourniture de la viande. C'était une chose arrangée.

— Hein? reprit Laguitte, doit-il faire du rabiot, l'animal, pour nous lâcher ainsi deux mille francs!

Burle, étranglé d'émotion, avait saisi les mains de son vieil ami. Il ne put que balbutier des remercîments confus. La saleté que le major venait de commettre pour le sauver, le touchait aux larmes.

— C'est bien la première fois, grognait celui-ci. Il le fallait... Nom de Dieu! ne pas avoir deux mille francs dans son secrétaire! C'est à vous dégoûter de jamais toucher une carte... Tant pis pour moi! Je suis un pas grand'chose... Seulement, écoute, ne recommence pas, car du diable si je recommence, moi!

Le capitaine l'embrassa. Quand il fut rentré, le major resta un instant devant la porte, pour être certain qu'il se couchait. Puis, comme minuit sonnait, et que la pluie battait toujours la ville noire, il rentra péniblement chez lui. L'idée de ses hommes le navrait. Il s'arrêta, il dit tout haut d'une voix changée, pleine d'une piété tendre :

— Les pauvres bougres! vont-ils en avaler de la vache, pour deux mille francs!

III

Dans le régiment, ce fut une stupéfaction. Juponeux avait rompu avec Mélanie. Au bout d'une semaine, la chose était prouvée, indéniable : le capitaine ne remettait pas les pieds au Café de Paris, on racontait que le pharmacien avait repris la place toute chaude, à la grande tristesse de l'ancien magistrat. Et, fait plus incroyable

encore, le capitaine Burle vivait enfermé rue des Récollets. Il se rangeait décidément, jusqu'à passer les soirées au coin du feu, à faire répéter des leçons au petit Charles. Sa mère, qui ne lui avait pas soufflé mot de ses tripotages avec Gagneux, gardait, en face de lui, dans son fauteuil, sa raideur sévère; mais ses regards disaient qu'elle le croyait guéri.

Quinze jours plus tard, le major Laguitte vint un soir s'inviter à dîner. Il éprouvait quelque gêne à se retrouver avec Burle, non pour lui certes, mais pour le capitaine, auquel il craignait de rappeler de vilains souvenirs. Cependant, puisque le capitaine se corrigeait, il voulait lui donner une poignée de main et casser une croûte ensemble. Ça lui ferait plaisir.

Burle était dans sa chambre, lorsque Laguitte se présenta. Ce fut Mme Burle qui reçut ce dernier. Après avoir dit qu'il venait manger la soupe, il ajouta, en baissant la voix :

— Eh bien?

— Tout va pour le mieux, répondit la vieille femme.

— Rien de louche?

— Rien absolument... Couché à neuf heures, pas une absence, et l'air très heureux.

— Ah! nom de Dieu! c'est gentil! cria le major. Je savais bien qu'il fallait le secouer. Il a encore du cœur, l'animal!

Quand Burle parut, il lui serra les mains à les écraser. Et, devant la cheminée, avant de se mettre à table, on causa honnêtement, on célébra les douceurs du foyer domestique. Le capitaine déclara qu'il ne donnerait pas son chez-lui pour un royaume; lorsqu'il avait retiré ses bretelles, mis les pantoufles, et qu'il s'allongeait dans son fauteuil, le roi, disait-il, n'était pas son oncle. Le major approuvait, en l'examinant. Certes, la bonne conduite ne le maigrissait pas, car il avait encore enflé, les yeux gros, la bouche épaisse. Il sommeillait à demi, tassé dans sa chair, en répétant :

— La vie de famille, il n'y a que ça!... Ah! la vie de famille!

— C'est très bien, dit le major inquiet de le voir si crevé, mais il ne faut de l'exagération en rien... Prends de l'exercice, entre de temps à autre au café.

— Au café, pour quoi faire?... J'ai tout ce qu'il me faut ici. Non, non, je reste chez moi.

Charles rangeait ses livres, et Laguitte resta surpris de voir paraître une bonne, qui venait mettre la table.

— Tiens! vous avez pris quelqu'un? dit-il à Mme Burle.

— Il l'a bien fallu, répondit celle-ci en soupirant. Mes jambes ne vont plus, tout le ménage était à l'abandon... Heureusement que le père Cabrol m'a confié sa fille. Vous connaissez le père Cabrol, ce vieux qui a le balayage du marché?... Il ne savait que faire de Rose. Je lui apprends un peu de cuisine.

La bonne sortait.

— Quel âge a-t-elle donc? demanda le major.

— A peine dix-sept ans. C'est bête, c'est sale. Mais je ne lui donne que dix francs par mois, et elle ne mange que de la soupe.

Lorsque Rose rentra avec une pile d'assiettes, Laguitte, que les filles intéressaient peu, la suivit du regard, étonné d'en rencontrer une si laide. Elle était petite, très noire, légèrement bossue, avec une face de guenon à nez épaté, à bouche fendue largement, et où luisaient de minces yeux verdâtres. Les reins larges et les bras longs, elle avait l'air très fort.

— Sacré nom! quelle gueule! dit Laguitte égayé, quand la bonne fut sortie de nouveau, en quête du sel et du poivre.

— Bah! murmura Burle négligemment, elle est très complaisante, elle fait tout ce qu'on veut. C'est toujours assez bon pour laver la vaisselle.

Le dîner fut charmant. Il y avait le pot-au-feu et un ragoût de mouton. On fit raconter à Charles des histoires de son collège. Mme Burle, afin de montrer combien il était gentil, lui posa plusieurs fois sa question : " N'est-ce pas que tu veux être militaire? " Et un sourire effleurait ses lèvres blanches, lorsque le petit répondait avec une obéissance craintive de chien savant : " Oui, grand'mère ". Le capitaine Burle avait posé les coudes sur la table, mâchant lentement, absorbé. Une chaleur montait, l'unique lampe qui éclairait la table. laissait les coins de la vaste pièce dans une ombre vague, C'était un bien-être alourdi, une intimité de gens sans

fortune, qui ne changent pas d'assiette à tous les plats, et qu'un compotier plein d'œufs à la neige, servi au dernier moment, met en gaîté.

Rose, dont les talons lourds faisaient danser la table, lorsqu'elle tournait derrière les convives, n'avait pas encore ouvert la bouche. Elle vint se planter près du capitaine, elle demanda d'une voix rauque :

— Monsieur veut du fromage?

— Hein? quoi? dit Burle en tressaillant. Ah! oui, du fromage... Tiens bien l'assiette.

Il coupa un morceau de gruyère, tandis que la petite, debout, le regardait de ses yeux minces. Laguitte riait. Depuis le commencement du repas, Rose l'amusait énormément. Il baissait la voix, il murmurait à l'oreille du capitaine :

— Non, tu sais, je la trouve épatante! On n'a pas le nez ni la bouche bâtis comme ça... Envoie-la donc un jour chez le colonel, histoire de la lui montrer. Ça le distraira.

Cette laideur l'épanouissait paternellement. Il désira la voir de près.

— Dis donc, ma fille, et moi? J'en veux bien, du fromage.

Elle vint avec l'assiette; et lui, le couteau planté dans le gruyère, s'oubliait à la regarder, riant d'aise, parce qu'il découvrait qu'elle avait une narine plus large que l'autre. Rose, très sérieuse, se laissant dévisager, attendait que le monsieur eût fini de rire.

Elle ôta la table, elle disparut. Burle s'endormit tout de suite, au coin du feu, pendant que le major et Mme Burle causaient. Charles s'était remis à ses devoirs. Une grande paix tombait du haut plafond, cette paix des familles bourgeoises que leur bonne entente rassemble dans la même pièce. A neuf heures, Burle se réveilla en bâillant et déclara qu'il allait se coucher; il demandait pardon, mais ses yeux se fermaient malgré lui. Quand le major partit, une demi-heure plus tard, Mme Burle chercha vainement Rose, pour qu'elle l'éclairât: elle devait être déjà montée dans sa chambre; une vraie poule, cette fille, qui ronflait des douze heures à poings fermés.

— Ne dérangez personne, dit Laguitte, sur le palier.

Je n'ai pas de meilleures jambes que vous; mais, en tenant la rampe, je ne me casserai rien... Enfin, chère dame, je suis bien heureux. Voilà vos chagrins finis. J'ai étudié Burle et je vous jure qu'il ne cache pas la moindre farce... Nom de Dieu! il était temps qu'il sortît des jupons. Ça tournait mal.

Le major s'en allait ravi. Une maison de braves gens, et où les murs étaient de verre; pas moyen d'y enfouir des saletés!

Dans cette conversion, ce qui l'enchantait, au fond, c'était de n'avoir plus à vérifier les écritures du capitaine. Rien ne l'assommait comme toutes ces paperasses. Du moment que Burle se rangeait, lui pouvait fumer des pipes et donner des signatures, les yeux fermés. Pourtant, il veillait toujours d'un œil. Les reçus étaient bons, les totaux s'équilibraient admirablement; aucune irrégularité. Au bout d'un mois, il ne faisait plus que feuilleter les reçus et s'assurer des totaux, comme il avait toujours fait, d'ailleurs. Mais, un matin, sans aucune méfiance, uniquement parce qu'il avait rallumé une pipe, ses yeux s'attardèrent à une addition, il constata une erreur de treize francs; le total était forcé de treize francs, pour balancer les comptes, et il n'y avait pas eu d'erreur dans les sommes portées, car il les collationna sur les reçus. Cela lui sembla louche; il n'en parla pas à Burle, il se promit de revoir les additions. La semaine suivante, nouvelle erreur, dix-neuf francs en moins. Alors, saisi d'inquiétude, il s'enferma avec les registres, il passa une matinée abominable à tout reprendre, à tout additionner, suant, jurant, le crâne éclatant de chiffres. Et, à chaque addition, il constatait un vol de quelques francs : c'était misérable, dix francs, huit francs, onze francs; dans les dernières, cela tombait à quatre et trois francs, et il y en avait même une sur laquelle Burle n'avait pris qu'un franc cinquante. Depuis près de deux mois, le capitaine rognait ainsi les écus de sa caisse. En comparant les dates, le major put établir que la fameuse leçon l'avait fait se tenir tranquille juste pendant huit jours. Cette découverte acheva de l'exaspérer.

— Nom de Dieu de nom de Dieu! gueulait-il tout

seul, en donnant des coups de poing sur les registres, c'est encore plus sale!... Au moins les faux reçus de Gagneux, c'était crâne... Tandis que, cette fois, nom de Dieu! le voilà aussi bas qu'une cuisinière qui chipe deux sous sur un pot-au-feu... Aller gratter sur les additions! Foutre un franc cinquante dans sa poche!... Nom de Dieu! nom de Dieu!... Sois donc plus fier, salaud!... Emporte la caisse, et va la bouffer avec des actrices!

La pauvreté honteuse de ces vols l'indignait. En outre, il était furieux d'avoir été dupé de nouveau par ce moyen des additions fausses, si simple et si bête. Il se leva, il marcha pendant une heure dans son cabinet, hors de lui, ne sachant que faire, lâchant des phrases à voix haute.

— Décidément, c'est un homme toisé. Il faut agir... Je lui flanquerais une suée chaque matin, que ça ne l'empêcherait pas, tous les après-midi, de se coller dans le gousset sa pièce de trois francs... Mais, tonnerre de Dieu! où mange-t-il ça? Il ne sort plus, il se couche à neuf heures, et tout paraît si honnête, si gentil chez eux!... Est-ce que le cochon a encore des vices qu'on ne lui connaît pas?

Il se remit à son bureau, additionna les sommes soustraites, qui montaient à cinq cent quarante-cinq francs. Où prendre cet argent? L'inspection justement approchait; il suffisait que ce maniaque de colonel s'avisât de refaire une addition, pour que le pot aux roses fût découvert. Cette fois, Burle était fichu.

Cette idée calma le major. Il ne jurait plus, il restait glacé, avec l'image de Mme Burle toute droite et désespérée devant lui. En même temps, il avait le cœur si gros pour son compte, que sa poitrine éclatait.

— Voyons, murmura-t-il, il faut avant tout que je voie clair dans les histoires de ce bougre-là. Après, il sera toujours temps d'agir.

Il se rendit au bureau de Burle. Du trottoir d'en face, il aperçut une jupe qui disparaissait dans l'entre-bâillement de la porte. Croyant tenir le pot aux roses, il se glissa derrière elle, et écouta. C'était Mélanie, il la reconnut à sa voix flûtée de grosse femme. Elle se plaignait de ces messieurs du divan, elle parlait d'un billet,

qu'elle ne savait comment payer; les huissiers étaient chez elle, tout allait être vendu. Puis, comme le capitaine répondait à peine, disant qu'il n'avait pas un sou, elle finit par éclater en larmes. Elle le tutoya, l'appela " le chéri à sa mère ". Mais elle eut beau employer les grands moyens, ses séductions ne durent avoir aucun effet, car la voix sourde de Burle répétait toujours : " Pas possible! pas possible! " Au bout d'une heure, quand Mélanie se retira, elle était furieuse. Le major, étonné de la façon dont tournaient les choses, attendit un instant pour entrer dans la pièce, où le capitaine était resté seul. Il le trouva très calme, et, malgré une furieuse envie de le traiter de triple cochon, il ne lui dit rien, résolu à savoir la vérité d'abord.

Le bureau ne sentait pas la coquinerie. Devant la table de bois noir, il y avait, sur le fauteuil canné du capitaine, un honnête rond de cuir, et, dans un coin, la caisse était solidement fermée, sans une fente. L'été venait, un chant de serin entrait par une fenêtre. C'était très en ordre, les cartons exhalaient une odeur de vieux papiers, qui inspirait la confiance.

— N'est-ce pas cette carcasse de Mélanie qui sortait comme j'entrais? demanda Laguitte.

Burle haussa les épaules, en murmurant :

— Oui... Elle est encore venue me tanner pour que je lui donne deux cents francs... Pas dix francs, pas dix sous!

— Tiens! reprit l'autre voulant le sonder, on m'avait dit que tu la revoyais.

— Moi!... Ah! non, par exemple! j'en ai assez, de tous ces chameaux-là!

Laguitte se retira, très perplexe. A quoi avaient bien pu passer les cinq cent quarante-cinq francs? Est-ce que le brigand, après les femmes, aurait tâté du vin et du jeu? Il se promit de surprendre Burle chez lui, le soir même; peut-être, en le faisant causer et en questionnant sa mère, arriverait-il à connaître la vérité. Mais, l'après-midi, il souffrit cruellement de sa jambe; depuis quelque temps, ça n'allait plus du tout, il avait dû se résigner à se servir d'une canne, pour ne pas boiter trop violemment. Cette canne le désespérait; comme il le disait avec

une rage désolée, maintenant il était dans les invalides. Pourtant, le soir, par un effort de volonté, il se leva de son fauteuil; et, s'abandonnant sur sa canne dans la nuit noire, il se traîna rue des Récollets. Neuf heures sonnaient, quand il y arriva. En bas, la porte de la rue était entr'ouverte. Il soufflait sur le palier du troisième étage, lorsqu'un bruit de voix, à l'étage supérieur, le surprit. Il avait cru reconnaître la voix de Burle. Par curiosité, il monta. Au fond d'un couloir, à gauche, une porte laissait passer une raie de lumière; mais, au craquement de ses bottes, la porte se referma, et il se trouva dans une obscurité profonde.

— C'est idiot! pensa-t-il. Quelque cuisinière qui se couche.

Pourtant, il vint le plus doucement possible coller son oreille contre la porte. Deux voix causaient. Il resta béant. C'étaient ce cochon de Burle et ce monstre de Rose.

— Tu m'avais promis trois francs, disait rudement la petite bonne. Donne-moi trois francs.

— Ma chérie, je te les apporterai demain, reprenait le capitaine d'une voix suppliante. Aujourd'hui, je n'ai pas pu... Tu sais que je tiens toujours mes promesses.

— Non, donne-moi trois francs, ou tu vas redescendre.

Elle devait être déshabillée déjà, assise sur le bord de son lit de sangles, car le lit craquait à chacun de ses mouvements. Le capitaine, debout, piétinait. Il s'approcha.

— Sois gentille. Fais-moi de la place.

— Veux-tu me laisser! cria Rose de sa voix mauvaise. J'appelle, je dis tout à la vieille, en bas... Quand tu m'auras donné trois francs!

Et elle ne sortait pas de ses trois francs, comme une bête têtue qui refuse de passer.

Burle se fâcha, pleura; puis, pour l'attendrir, il sortit de sa poche un pot de confiture, qu'il avait pris dans l'armoire de sa mère. Rose l'accepta, se mit tout de suite à le vider, sans pain, avec le manche d'une fourchette qui traînait sur sa commode. C'était très bon. Mais, quand le capitaine crut l'avoir conquise, elle le repoussa du même geste obstiné.

— Je m'en fiche de ta confiture!... C'est les trois francs qu'il me faut!

A cette dernière exigence, le major leva sa canne pour fendre la porte en deux. Il suffoquait. Nom de Dieu! la sacrée garce! Et dire qu'un capitaine de l'armée française acceptait ça! Il oubliait la saleté de Burle, il aurait étranglé cette horreur de femme, à cause de ses manières. Est-ce qu'on marchandait, quand on avait une gueule comme la sienne! C'est elle qui aurait dû payer! Mais il se retint pour entendre la suite.

— Tu me fais beaucoup de peine, répétait le capitaine. Moi qui me suis montré si bon pour toi... Je t'ai donné une robe, puis des boucles d'oreilles, puis une petite montre... Tu ne te sers pas même de mes cadeaux.

— Tiens! pour les abîmer!... C'est papa qui me garde mes affaires.

— Et tout l'argent que tu m'as tiré?

— Papa me le place.

Il y eut un silence. Rose réfléchissait.

— Ecoute, si tu jures que tu m'apporteras six francs demain soir, je veux bien... Mets-toi à genoux et jure que tu m'apporteras six francs... Non, non, à genoux!

La major Laguitte, frémissant, s'éloigna de la porte et resta sur le palier, adossé au mur. Ses jambes s'en allaient, et il brandissait sa canne comme un sabre, dans la nuit noire de l'escalier. Ah! nom de Dieu! il comprenait pourquoi ce cochon de Burle ne quittait plus son chez-lui et se couchait à neuf heures! Une jolie conversion, je t'en fiche! et avec un sale trognon que le dernier des troupiers n'aurait pas ramassé sur un tas d'ordures!

— Mais, sacré nom! dit le major tout haut, pourquoi n'a-t-il pas gardé Mélanie?

Que faire maintenant? Entrer et leur flanquer à tous les deux une volée de coups de canne? C'était son idée d'abord; puis, il avait eu pitié de la pauvre vieille, en bas. Le mieux était de les laisser à leur ordure. On ne tirerait plus rien de propre du capitaine. Quand un homme en tombait là, on pouvait lui jeter une pelletée de terre sur la tête, pour en finir, comme avec une bête pourrie, empoisonnant le monde. Et l'on aurait beau lui mettre le nez dans son caca, il recommencerait le

lendemain, il finirait par prendre des sous afin de payer des sucres d'orge aux petites mendiantes pouilleuses. Nom de Dieu! l'argent de l'armée française! et l'honneur du drapeau! et le nom de Burle, ce nom respecté qui allait finir dans la crotte! Nom de Dieu de nom de Dieu! ça ne pouvait pas se terminer comme ça!

Un instant le major s'attendrit. Si encore il avait eu les cinq cent quarante-cinq francs; mais pas un liard! La veille, à la pension, après s'être grisé de cognac comme un sous-lieutenant, il avait pris une culotte abominable. C'était bien fait, s'il traînait la jambe! Il aurait mérité d'en crever!

Alors, il laissa les deux vaches faire dodo. Il descendit et sonna chez Mme Burle. Au bout de cinq grandes minutes, ce fut la vieille dame qui vint ouvrir elle-même.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Je croyais que cette marmotte de Rose était encore là... Il faut que j'aille la secouer dans son lit.

Le major la retint.

— Et Burle? demanda-t-il.

— Oh! lui ronfle depuis neuf heures... Voulez-vous frapper à la porte de sa chambre?

— Non, non... Je désire seulement vous dire un petit bonsoir.

Dans la salle à manger, Charles, devant la table, à sa place ordinaire, venait d'achever sa version. Mais il avait l'air terrifié, et ses pauvres mains blanches tremblaient. Sa grand'mère, avant de l'envoyer se coucher, lui lisait des récits de bataille, pour développer en lui l'héroïsme de la famille. Ce soir-là, l'histoire du *Vengeur*, ce vaisseau chargé de mourants qui s'engloutit dans la vaste mer, laissait l'enfant sous le coup d'une crise nerveuse, la tête emplie d'un horrible cauchemar.

Mme Burle demanda au major la permission d'achever sa lecture. Puis, elle ferma le livre solennellement, quand le dernier matelot eut crié : " Vive la République! " Charles était blanc comme un linge.

— Tu as entendu? dit la vieille dame. Le devoir de tout soldat français est de mourir pour la patrie.

— Oui, grand'mère.

Il l'embrassa sur le front, et s'en alla grelottant de

peur, se coucher dans sa grande chambre, où le moindre craquement des boiseries lui donnait des sueurs froides.

Le major avait écouté d'un air grave. Oui, nom de Dieu! l'honneur était l'honneur, et jamais il ne laisserait ce gredin de Burle déshonorer la pauvre vieille et ce moutard. Puisque le gamin avait tant de goût pour l'état militaire, il fallait qu'il pût entrer à Saint-Cyr, la tête haute. Pourtant, le major reculait devant une sacrée idée qui lui entrait dans la tête, depuis l'histoire des six francs là-haut, lorsque Mme Burle prit la lampe et l'accompagna. Comme elle passait devant la chambre du capitaine, elle fut surprise de voir la clef sur la porte, ce qui n'arrivait jamais.

— Entrez donc, dit-elle, c'est mauvais pour lui de tant dormir, ça le rend lourd.

Et, avant qu'il pût l'en empêcher, elle ouvrit la porte et demeura glacée, en trouvant la chambre vide. Laguitte était devenu très rouge, et il avait l'air si bête, qu'elle comprit tout d'un coup, éclairée par le souvenir de mille petits faits.

— Vous le saviez, vous le saviez, bégaya-t-elle. Pourquoi ne pas m'avertir?... Mon Dieu! chez moi, à côté de son fils, avec cette laveuse de vaisselle, avec ce monstre!... Et il a encore volé, je le sens!

Elle restait toute droite, blanche et raidie. Puis, elle ajouta d'une voix dure :

— Tenez! je le voudrais mort!

Laguitte lui prit les deux mains, qu'il tint un moment serrées fortement dans les siennes. Ensuite, il fila, car il avait un nœud en travers de la gorge, il aurait pleuré. Ah! nom de Dieu de nom de Dieu! cette fois, par exemple, il était décidé!

IV

L'inspection générale devait avoir lieu à la fin du mois. Le major avait dix jours devant lui. Dès le lendemain, il se traîna en boitant au Café de Paris, où il commanda un bock. Mélanie était devenue toute pâle, et ce fut avec la crainte de recevoir une gifle que Phrosine se résigna

à servir le bock demandé. Mais le major semblait très calme; il se fit donner une chaise pour allonger sa jambe; puis, il but sa bière en brave homme qui a soif. Depuis une heure, il était là, quand il vit passer sur la place du Palais deux officiers, le chef de bataillon Morandot et le capitaine Doucet. Et il les appela en agitant violemment sa canne.

— Entrez donc prendre un bock! leur cria-t-il, dès qu'ils se furent approchés.

Les officiers n'osèrent refuser. Lorsque la petite bonne les eut servis :

— Vous venez ici, maintenant? demanda Morandot au major.

— Oui, la bière y est bonne.

Le capitaine Doucet cligna les yeux d'un air malin.

— Est-ce que vous êtes du divan, major?

Laguitte se mit à rire, sans répondre. Alors, on le plaisanta sur Mélanie. Lui, haussait les épaules d'un air bonhomme. C'était tout de même un beau corps de femme, et l'on pouvait blaguer, ceux qui avaient l'air de cracher dessus, en auraient tout de même fait leurs choux gras. Puis, se tournant vers le comptoir, tâchant de prendre une mine gracieuse, il dit :

— Madame, d'autres bocks!

Mélanie était si surprise, qu'elle se leva et apporta la bière. Quand elle fut devant la table, le major la retint; même il s'oublia jusqu'à lui donner de petites tapes sur la main qu'elle avait posée au dossier d'une chaise. Alors, elle-même, habituée aux calottes et aux caresses, se montra très galante, croyant à une fantaisie chez ce vieux démoli, comme elle le nommait avec Phrosine. Doucet et Morandot se regardaient. Comment! ce sacré major succédait à Juponeux! Ah! saperlotte! on allait rire au régiment!

Tout d'un coup, Laguitte qui, à travers la porte ouverte, surveillait d'un œil la place du Palais, eut une exclamation.

— Tiens! Burle!

— Oui, c'est son heure, dit Phrosine en s'approchant, elle aussi. Le capitaine passe tous les après-midi, au retour de son bureau.

Le major, malgré sa mauvaise jambe, s'était mis debout. Il bousculait les chaises, il criait :

— Eh! Burle!... Arrive donc! tu prendras un bock!

Le capitaine, ahuri, ne comprenant pas comment Laguitte pouvait se trouver chez Mélanie, avec Doucet et Morandot, s'avança machinalement. C'était le renversement de toutes ses idées. Il s'arrêta sur le seuil, hésitant encore.

— Un bock! commanda le major.

Puis, se tournant :

— Qu'est-ce que tu as?... Entre donc, et assieds-toi. As-tu peur qu'on ne te mange!

Quand le capitaine se fut assis, il y eut une gêne. Mélanie apportait le bock avec un léger tremblement des mains, travaillée par la continuelle crainte d'une scène qui ferait fermer son établissement. Maintenant, la galanterie du major l'inquiétait. Elle tâcha de s'esquiver, lorsqu'il l'invita à prendre quelque chose avec ces messieurs. Mais, comme s'il eût parlé en maître dans la maison, il avait déjà commandé à Phrosine un petit verre d'anisette; et Mélanie fut forcée de s'asseoir, entre lui et le capitaine. Il répétait, d'un ton cassant :

— Moi, je veux qu'on respecte les dames... Soyons chevaliers français, nom de Dieu! A la santé de madame!

Burle, les yeux sur sa chope, gardait un sourire embarrassé. Les deux autres officiers, choqués de trinquer ainsi, avaient déjà tenté de partir. Heureusement, la salle était vide. Seuls, les petits rentiers, autour de leur table, faisaient leur partie de l'après-midi, tournant la tête à chaque juron, scandalisés de voir tant de monde et prêts à menacer Mélanie d'aller au Café de la Gare si la troupe devait les envahir. Tout un vol de mouches bourdonnait, attiré par la saleté des tables, que Phrosine ne lavait plus que le samedi. Etendue dans le comptoir, la petite bonne s'était remise à lire un roman.

— Eh bien! tu ne trinques pas avec madame? dit rudement le major à Burle. Sois poli, au moins!

Et, comme Doucet et Morandot se levaient de nouveau :

— Attendez donc, nom de Dieu! nous partons

ensemble... C'est cet animal-là qui n'a jamais su se conduire.

Les deux officiers restèrent debouts, étonnés de la brusque colère du major. Mélanie voulut mettre la paix, avec son rire de fille complaisante, en posant ses mains sur les bras des deux hommes. Mais Laguitte repartait.

— Non, laissez-moi... Pourquoi n'a-t-il pas trinqué? Je ne vous laisserai pas insulter, entendez-vous!... A la fin, j'en ai assez de ce cochon-là!

Burle, très pâle sous cette insulte, se leva et dit à Morandot :

— Qu'a-t-il donc? Il m'appelle pour me faire une scène... Est-ce qu'il est soûl?

— Nom de Dieu de nom de Dieu! gueula le major.

Et, se mettant debout à son tour, tremblant sur ses jambes, il allongea à toute volée une gifle au capitaine. Mélanie n'eut que le temps de se baisser pour n'en pas recevoir la moitié sur l'oreille. Ce fut un tapage affreux. Phrosine jeta des cris dans le comptoir, comme si on l'avait battue. Les petits rentiers, terrifiés, se retranchèrent derrière leur table, croyant que tous ces soldats allaient tirer leurs sabres et se massacrer. Cependant, Doucet et Morandot avaient saisi le capitaine par les bras, pour l'empêcher de sauter à la gorge du major; et ils l'emmenaient doucement vers la porte. Dehors, ils le calmèrent un peu, en donnant tous les torts à Laguitte. Le colonel prononcerait, car le soir même ils iraient lui soumettre le cas, comme témoins de l'affaire. Quand ils eurent éloigné Burle, ils rentrèrent dans le café, où Laguitte, très ému, des larmes sous les paupières, affectait un grand calme en achevant son bock.

— Ecoutez, major, dit le chef de bataillon, c'est très mal... Le capitaine n'a pas votre grade, et vous savez qu'on ne peut l'autoriser à se battre avec vous.

— Oh! nous verrons, répondit le major.

— Mais que vous a-t-il fait? Il ne vous parlait seulement pas... Deux vieux camarades, c'est absurde!

Le major eut un geste vague.

— Tant pis! Il m'embêtait.

Et il ne sortit pas de cette réponse. On n'en sut jamais davantage. Le bruit n'en fut pas moins énorme. En

somme, l'opinion de tout le régiment était que Mélanie, enragée d'avoir été lâchée par le capitaine, l'avait fait gifler par le major, tombé, lui aussi, dans ses griffes, et auquel elle devait raconter des histoires abominables. Qui aurait cru ça de cette vieille peau de Laguitte, après toutes les horreurs qu'il lâchait sur les femmes? A son tour, il était pincé. Malgré le soulèvement contre Mélanie, l'aventure la posa comme une femme très en vue, à la fois crainte et désirée, et dont la maison fit dès lors des affaires superbes.

Le lendemain, le colonel avait convoqué le major et le capitaine. Il les sermonna durement, en leur reprochant d'avoir déshonoré l'armée dans des endroits malpropres. Qu'allaient-ils résoudre à présent, puisqu'il ne pouvait les autoriser à se battre? C'était la question qui, depuis la veille, passionnait le régiment. Des excuses semblaient inacceptables, à cause de la gifle; pourtant, comme Laguitte, avec sa mauvaise jambe, ne se tenait plus debout, on pensait qu'une réconciliation aurait peut-être lieu, si le colonel l'exigeait.

— Voyons, reprit le colonel, me prenez-vous pour arbitre?

— Pardon, mon colonel, interrompit le major. Je viens vous apporter ma démission... La voici. Cela arrange tout. Veuillez fixer le jour de la rencontre.

Burle le regarda d'un air surpris. De son côté, le colonel crut devoir présenter quelques observations.

— C'est bien grave, major, la détermination que vous prenez là... Vous n'aviez plus que deux ans pour arriver à la retraite...

Mais, de nouveau, Laguitte lui coupa la parole, en disant d'une voix bourrue :

— Ça me regarde.

— Oh! parfaitement... Eh bien! je vais envoyer votre démission, et dès qu'elle aura été acceptée, je fixerai le jour de la rencontre.

Ce dénoûment stupéfia le régiment. Qu'avait-il donc dans le ventre, cet enragé de major, à vouloir quand même se couper la gorge avec son vieux camarade Burle? On reparla de Mélanie et de son beau corps de femme; tous les officiers en rêvaient maintenant, allumés par cette

idée qu'elle devait être décidément très bien, pour emballer ainsi de vieux durs à cuire. Le chef de bataillon Morandot, ayant rencontré Laguitte, ne lui cacha pas ses inquiétudes. S'il n'était pas tué, comment vivrait-il? car il n'avait pas de fortune, et c'était tout juste s'il mangerait du pain, avec la pension de sa croix d'officier et l'argent de sa retraite, réduite de moitié. Pendant que Morandot parlait, Laguitte, roulant ses gros yeux, regardait fixement le vide, enfoncé dans la muette obstination de son crâne étroit. Puis, lorsque l'autre tâcha de le questionner sur sa haine contre Burle, il répéta sa phrase, en l'accompagnant du même geste vague.

— Il m'embêtait. Tant pis!

Chaque matin, à la cantine, à la pension des officiers, la première parole était : " Eh bien! est-elle arrivée, cette démission? " On attendait le duel, on en discutait surtout l'issue probable. Le plus grand nombre croyait que Laguitte serait embroché en trois secondes, car c'était absurde de vouloir se battre à son âge, avec une jambe paralysée, qui ne lui permettrait seulement pas de se fendre. Quelques-uns pourtant hochaient la tête. Certes, Laguitte n'avait jamais été un prodige d'intelligence; on le citait même, depuis vingt ans, pour sa stupidité; mais, autrefois, il était connu comme le premier tireur du régiment; et, parti enfant de troupe, il avait gagné ses épaulettes de chef de bataillon par une bravoure d'homme sanguin qui n'a pas conscience du danger. Au contraire, Burle, tireur médiocre, passait pour un poltron. Enfin, il faudrait voir. Et l'émotion grandissait, car cette diablesse de démission restait bien longtemps en route.

Le plus inquiet, le plus bouleversé était certainement le major. Huit jours s'étaient passés, l'inspection générale devait commencer le surlendemain. Rien ne venait. Il tremblait d'avoir giflé son vieil ami, donné sa démission, pour le plaisir, sans retarder le scandale d'une minute. Lui tué, il n'aurait pas l'embêtement de voir ça; et, s'il tuait Burle, comme il y comptait, on étoufferait l'affaire tout de suite : il aurait sauvé l'honneur de l'armée, et le petit pourrait entrer à Saint-Cyr. Mais, nom de Dieu! ces gratte-papier du ministère avaient besoin de se presser! Le major ne tenait plus en place; on le

voyait rôder devant la poste, guetter les courriers, interroger le planton chez le colonel, pour savoir. Il ne dormait plus, et se fichant du monde désormais, il s'abandonnait sur sa canne, il boitait abominablement.

La veille de l'inspection, il se rendait chez le colonel une fois encore, lorsqu'il resta saisi, en apercevant à quelques pas Mme Burle, qui menait Charles au collège. Il ne l'avait pas revue, et, de son côté, elle s'était enfermée chez elle. Défaillant, il se rangea sur le trottoir, pour le lui laisser tout entier. Ni l'un ni l'autre ne se saluèrent, ce qui fit lever de grands yeux étonnés au petit garçon. Mme Burle, l'air froid, la taille haute, frôla le major, sans un tressaillement. Et lui, quand elle l'eut dépassé, la regarda s'éloigner d'un air d'ahurissement tendre.

— Nom de Dieu! je ne suis donc pas un homme! grogna-t-il en renfonçant ses larmes.

Comme il entrait chez le colonel, un capitaine, qui était là, lui dit :

— Eh bien! ça y est, le papier vient d'arriver.

— Ah! murmura-t-il, très pâle.

Et il revoyait la vieille dame s'en aller, avec l'enfant à la main, dans sa raideur implacable. Tonnerre de Dieu! dire qu'il avait souhaité si ardemment l'arrivée du papier depuis huit jours, et que ce chiffon-là, maintenant, le bousculait et lui chauffait à ce point les entrailles!

Le duel eut lieu le lendemain matin, dans la cour de la caserne, derrière un petit mur. L'air était vif, un clair soleil luisait. On fut presque obligé de porter Laguitte. Un de ses témoins lui donnait le bras, tandis qu'il s'appuyait de l'autre côté sur sa canne. Burle, le visage bouffi d'une mauvaise graisse jaune, avait l'air de dormir debout, comme assommé par une nuit de noce. Pas une parole ne fut échangée. Tout le monde avait hâte d'en finir.

Ce fut le capitaine Doucet, un des témoins, qui engagea le fer. Il recula et dit :

— Allez, messieurs!

Burle attaqua aussitôt, voulant tâter Laguitte et savoir ce qu'il devait en attendre. Depuis dix jours, cette affaire était pour lui un cauchemar absurde, où il ne pouvait se retrouver. Un soupçon lui venait bien; mais il

l'écartait avec un frisson car la mort était au bout; et il se refusait à croire qu'un ami lui jouât une pareille farce, pour arranger les choses. D'ailleurs, la jambe de Laguitte le rassurait un peu. Il le piquerait à l'épaule, et tout serait dit.

Pendant près de deux minutes, les épées se froissèrent avec leur petit bruit d'acier. Puis, le capitaine fit un dégagé et voulut se fendre. Mais le major, retrouvant son poignet d'autrefois, eut une terrible parade de quinte; et, s'il avait riposté, le capitaine était percé de part en part. Celui-ci se hâta de rompre, livide, se sentant à la merci de cet homme, qui venait de lui faire grâce cette fois. Il comprenait enfin, c'était bien une exécution.

Pourtant, Laguitte, carrément posé sur ses mauvaises jambes, devenu de pierre, attendait. Les deux adversaires se regardaient fixement. Dans les yeux troubles de Burle, parut une supplication, une prière de grâce; il savait pourquoi il allait mourir, et, comme un enfant, il jurait de ne plus recommencer. Mais les yeux du major restaient implacables; l'honneur parlait, il étranglait son attendrissement de brave homme.

— Finissons! murmura-t-il entre ses dents.

Cette fois, ce fut lui qui attaqua. Il y eut un éclair. Son épée flamba en passant de droite à gauche, revint, et alla se planter par un coup droit foudroyant dans la poitrine du capitaine, qui tomba comme une masse, sans même pousser un cri.

Laguitte avait lâché l'épée, tout en regardant sa pauvre vieille vache de Burle étendu sur le dos, avec son gros ventre en l'air. Il répétait, furieux et cassé d'émotion :

— Nom de Dieu de nom de Dieu!

On l'emmena. Ses deux jambes étaient prises; ses témoins durent le soutenir à droite et à gauche, car il ne pouvait même plus se servir de sa canne.

Deux mois plus tard, l'ancien major se traînait au soleil, dans une rue déserte de Vauchamp, lorsqu'il se trouva de nouveau face à face avec Mme Burle et le petit Charles. Tous les deux étaient en grand deuil. Il voulut les éviter, mais il marchait mal, et ils arrivaient droit sur lui, sans ralentir ni presser le pas. Charles avait toujours son doux visage effrayé de fille. Mme Burle gardait

sa haute mine rigide, plus dure et plus creusée. Comme Laguitte se rentrait dans l'angle d'une porte cochère, pour leur abandonner toute la rue, elle s'arrêta brusquement devant lui, elle tendit la main. Il hésita, il finit par la prendre et la serrer; mais il tremblait tellement, qu'il secouait le bras de la vieille dame. Il y eut un silence, un échange muet de regards.

— Charles, dit enfin la grand'mère, donne la main au major.

L'enfant obéit, sans comprendre. Le major était devenu très pâle. A peine osa-t-il effleurer les doigts délicats du petit. Puis, comprenant qu'il devait dire quelque chose, il ne trouva que cette phrase :

— C'est toujours à Saint-Cyr que vous comptez le mettre?

— Sans doute, quand il aura l'âge, répondit Mme Burle.

La semaine suivante, Charles fut emporté par une fièvre typhoïde. Un soir, sa grand'mère lui avait relu le combat du *Vengeur*, pour l'aguerrir; et le délire l'avait pris dans la nuit. Il était mort de peur.

Jacques Damour

I

Là-bas à Nouméa, lorsque Jacques Damour regardait l'horizon vide de la mer, il croyait y voir parfois toute son histoire, les misères du siège, les colères de la Commune, puis cet arrachement qui l'avait jeté si loin, meurtri et comme assommé. Ce n'était pas une vision nette, des souvenirs où il se plaisait et s'attendrissait, mais la sourde rumination d'une intelligence obscurcie, qui revenait d'elle-même à certains faits restés debout et précis, dans l'écroulement du reste.

A vingt-six ans, Jacques avait épousé Félicie, une grande belle fille de dix-huit ans, la nièce d'une fruitière de la Villette, qui lui louait une chambre. Lui, était ciseleur sur métaux et gagnait jusqu'à des douze francs par jour; elle, avait d'abord été couturière; mais, comme ils eurent tout de suite un garçon, elle arriva bien juste à nourrir le petit et à soigner le ménage. Eugène poussait gaillardement. Neuf ans plus tard, une fille vint à son tour; et celle-là, Louise, resta longtemps si chétive, qu'ils dépensèrent beaucoup en médecins et en drogues. Pourtant, le ménage n'était pas malheureux. Damour faisait bien parfois le lundi; seulement, il se montrait raisonnable, allait se coucher, s'il avait trop bu, et

retournait le lendemain au travail, en se traitant lui-même de propre à rien. Dès l'âge de douze ans, Eugène fut mis à l'étau. Le gamin savait à peine lire et écrire, qu'il gagnait déjà sa vie. Félicie, très propre, menait la maison en femme adroite et prudente, un peu " chienne " peut-être, disait le père, car elle leur servait des légumes plus souvent que de la viande, pour mettre des sous de côté, en cas de malheur. Ce fut leur meilleure époque. Ils habitaient, à Ménilmontant, rue des Envierges, un logement de trois pièces, la chambre du père et de la mère, celle d'Eugène, et une salle à manger où ils avaient installé les étaux, sans compter la cuisine et un cabinet pour Louise. C'était au fond d'une cour, dans un petit bâtiment; mais ils avaient tout de même de l'air, car leurs fenêtres ouvraient sur un chantier de démolitions, où, du matin au soir, des charrettes venaient décharger des tas de décombres et de vieilles planches.

Lorsque la guerre éclata, les Damour habitaient la rue des Envierges depuis dix ans. Félicie, bien qu'elle approchât de la quarantaine, restait jeune, un peu engraissée, d'une rondeur d'épaules et de hanches qui en faisait la belle femme du quartier. Au contraire, Jacques s'était comme séché, et les huit années qui les séparaient le montraient déjà vieux à côté d'elle. Louise, tirée de danger, mais toujours délicate, tenait de son père, avec ses maigreurs de fillette; tandis que Eugène, alors âgé de dix-neuf ans, avait la taille haute et le dos large de sa mère. Ils vivaient très unis, en dehors des quelques lundis où le père et le fils s'attardaient chez les marchands de vin. Félicie boudait, furieuse des sous mangés. Même, à deux ou trois reprises, ils se battirent; mais cela ne tirait point à conséquence, c'était la faute du vin, et il n'y avait pas dans la maison de famille plus rangée. On les citait pour le bon exemple. Quand les Prussiens marchèrent sur Paris, et que le terrible chômage commença, ils possédaient plus de mille francs à la Caisse d'épargne. C'était beau, pour des ouvriers qui avaient élevé deux enfants.

Les premiers mois du siège ne furent donc pas très durs. Dans la salle à manger, où les étaux dormaient, on mangeait encore du pain blanc et de la viande. Apitoyé

par la misère d'un voisin, un grand diable de peintre en bâtiment nommé Berru et qui crevait de faim. Damour put même lui faire la charité de l'inviter à dîner parfois; et bientôt le camarade vint matin et soir. C'était un farceur ayant le mot pour rire, si bien qu'il finit par désarmer Félicie, inquiète et révoltée devant cette large bouche qui engloutissait les meilleurs morceaux. Le soir, on jouait aux cartes, en tapant sur les Prussiens. Berru, patriote, parlait de creuser des mines, des souterrains dans la campagne, et d'aller ainsi jusque sous leurs batteries de Châtillon et de Montretout, afin de les faire sauter. Puis, il tombait sur le gouvernement, un tas de lâches qui, pour ramener Henri V, voulaient ouvrir les portes de Paris à Bismarck. La république de ces traîtres lui faisait hausser les épaules. Ah! la république! Et, les deux coudes sur la table, sa courte pipe à la bouche, il expliquait à Damour son gouvernement à lui, tous frères, tous libres, la richesse à tout le monde, la justice et l'égalité régnant partout, en haut et en bas.

— Comme en 93, ajoutait-il carrément, sans savoir.

Damour restait grave. Lui aussi était républicain, parce que, depuis le berceau, il entendait dire autour de lui que la république serait un jour le triomphe de l'ouvrier, le bonheur universel. Mais il n'avait pas d'idée arrêtée sur la façon dont les choses devaient se passer. Aussi écoutait-il Berru avec attention, trouvant qu'il raisonnait très bien, et que, pour sûr, la république arriverait comme il le disait. Il s'enflammait, il croyait fermement que, si Paris entier, les hommes, les femmes, les enfants, avaient marché sur Versailles en chantant *La Marseillaise*, on aurait culbuté les Prussiens, tendu la main à la province et fondé le gouvernement du peuple, celui qui devait donner des rentes à tous les citoyens.

— Prends garde, répétait Félicie pleine de méfiance, ça finira mal, avec ton Berru. Nourris-le, puisque ça te fait plaisir; mais laisse-le aller se faire casser la tête tout seul.

Elle aussi voulait la république. En 48, son père était mort sur une barricade. Seulement, ce souvenir, au lieu de l'affoler, la rendait raisonnable. A la place du peuple, elle savait, disait-elle, comment elle forcerait le gouver-

nement à être juste : elle se conduirait très bien. Les discours de Berru l'indignaient et lui faisaient peur, parce qu'ils ne lui semblaient pas honnêtes. Elle voyait que Damour changeait, prenait des façons, employait des mots qui ne lui plaisaient guère. Mais elle était plus inquiète encore de l'air ardent et sombre dont son fils Eugène écoutait Berru. Le soir, quand Louise s'était endormie sur la table, Eugène croisait les bras, buvait lentement un petit verre d'eau-de-vie, sans parler, les yeux fixés sur le peintre, qui rapportait toujours de Paris quelque histoire extraordinaire de traîtrise : des bonapartistes faisant, de Montmartre, des signaux aux Allemands, ou bien des sacs de farine et des barils de poudre noyés dans la Seine, pour livrer la ville plus tôt.

— En voilà des cancans! disait Félicie à son fils, quand Berru s'était décidé à partir. Ne va pas te monter la tête, toi! Tu sais qu'il ment.

— Je sais ce que je sais, répondait Eugène avec un geste terrible.

Vers le milieu de décembre, les Damour avaient mangé leurs économies. A chaque heure, on annonçait une défaite des Prussiens en province, une sortie victorieuse qui allait enfin délivrer Paris; et le ménage ne fut pas effrayé d'abord, espérant sans cesse que le travail reprendrait. Félicie faisait des miracles, on vécut au jour le jour de ce pain noir du siège, que seule la petite Louise ne pouvait digérer. Alors, Damour et Eugène achevèrent de se monter la tête, ainsi que disait la mère. Oisifs du matin au soir, sortis de leurs habitudes, et les bras mous depuis qu'ils avaient quitté l'étau, ils vivaient dans un malaise, dans un effarement plein d'imaginations baroques et sanglantes. Tous deux s'étaient bien mis d'un bataillon de marche; seulement, ce bataillon, comme beaucoup d'autres, ne sortit même pas des fortifications, caserné dans un poste où les hommes passaient les journées à jouer aux cartes. Et ce fut là que Damour, l'estomac vide, le cœur serré de savoir la misère chez lui, acquit la conviction, en écoutant les nouvelles des uns et des autres, que le gouvernement avait juré d'exterminer le peuple, pour être maître de la république. Berru avait raison : personne n'ignorait qu'Henri V était à Saint-Germain, dans

une maison sur laquelle flottait un drapeau blanc. Mais ça finirait. Un de ces quatre matins, on allait leur flanquer des coups de fusil, à ces crapules qui affamaient et qui laissaient bombarder les ouvriers, histoire simplement de faire de la place aux nobles et aux prêtres. Quand Damour rentrait avec Eugène, tous deux enfiévrés par le coup de folie du dehors, ils ne parlaient plus que de tuer le monde, devant Félicie pâle et muette, qui soignait la petite Louise retombée malade, à cause de la mauvaise nourriture.

Cependant, le siège s'acheva, l'armistice fut conclu, et les Prussiens défilèrent dans les Champs-Elysées. Rue des Envierges, on mangea du pain blanc, que Félicie était allée chercher à Saint-Denis. Mais le dîner fut sombre. Eugène, qui avait voulu voir les Prussiens, donnait des détails, lorsque Damour, brandissant une fourchette, cria furieusement qu'il aurait fallu guillotiner tous les généraux. Félicie se fâcha et lui arracha la fourchette. Les jours suivants, comme le travail ne reprenait toujours pas, il se décida à se remettre à l'étau pour son compte : il avait quelques pièces fondues, des flambeaux, qu'il voulait soigner, dans l'espoir de les vendre. Eugène, ne pouvant tenir en place, lâcha la besogne au bout d'une heure. Quant à Berru, il avait disparu depuis l'armistice; sans doute, il était tombé ailleurs sur une meilleure table. Mais, un matin, il se présenta très allumé, il raconta l'affaire des canons de Montmartre. Des barricades s'élevaient partout, le triomphe du peuple arrivait enfin; et il venait chercher Damour, en disant qu'on avait besoin de tous les bons citoyens. Damour quitta son étau, malgré la figure bouleversée de Félicie. C'était la Commune.

Alors, les journées de mars, d'avril et de mai se déroulèrent. Lorsque Damour était las et que sa femme le suppliait de rester à la maison, il répondait :

— Et mes trente sous? Qui nous donnera du pain?

Félicie baissait la tête. Ils n'avaient, pour manger, que les trente sous du père et les trente sous du fils, cette paie de la garde nationale que des distributions de vin et de viande salée augmentaient parfois. Du reste, Damour était convaincu de son droit, il tirait sur les Versaillais

comme il aurait tiré sur les Prussiens, persuadé qu'il sauvait la république et qu'il assurait le bonheur du peuple. Après les fatigues et les misères du siège, l'ébranlement de la guerre civile le faisait vivre dans un cauchemar de tyrannie, où il se débattait en héros obscur, décidé à mourir pour la défense de la liberté. Il n'entrait pas dans les complications théoriques de l'idée communaliste. A ses yeux, la Commune était simplement l'âge d'or annoncé, le commencement de la félicité universelle; tandis qu'il croyait, avec plus d'entêtement encore, qu'il y avait quelque part, à Saint-Germain ou à Versailles, un roi prêt à rétablir l'inquisition et les droits des seigneurs, si on le laissait entrer dans Paris. Chez lui, il n'aurait pas été capable d'écraser un insecte; mais, aux avant-postes, il démolissait les gendarmes, sans un scrupule. Quand il revenait, harassé, noir de sueur et de poudre, il passait des heures auprès de la petite Louise, à l'écouter respirer. Félicie ne tentait plus de le retenir, elle attendait avec son calme de femme avisée la fin de tout ce tremblement.

Pourtant, un jour, elle osa faire remarquer que ce grand diable de Berru, qui criait tant, n'était pas assez bête pour aller attraper des coups de fusil. Il avait eu l'habileté d'obtenir une bonne place dans l'intendance; ce qui ne l'empêchait pas, quand il venait en uniforme, avec des plumets et des galons, d'exalter les idées de Damour par des discours où il parlait de fusiller les ministres, la Chambre, et toute la boutique, le jour où l'on irait les prendre à Versailles.

— Pourquoi n'y va-t-il pas lui-même, au lieu de pousser les autres? disait Félicie.

Mais Damour répondait :

— Tais-toi. Je fais mon devoir. Tant pis pour ceux qui ne font pas le leur!

Un matin, vers la fin d'avril, on rapporta, rue des Envierges, Eugène sur un brancard. Il avait reçu une balle en pleine poitrine, aux Moulineaux. Comme on le montait, il expira dans l'escalier. Quand Damour rentra le soir, il trouva Félicie silencieuse auprès du cadavre de leur fils. Ce fut un coup terrible, il tomba par terre, et elle le laissa sangloter, assis contre le mur, sans rien lui dire,

parce qu'elle ne trouvait rien, et que, si elle avait lâché un mot, elle aurait crié : " C'est ta faute! " Elle avait fermé la porte du cabinet, elle ne faisait pas de bruit, de peur d'effrayer Louise. Aussi alla-t-elle voir si les sanglots du père ne réveillaient pas l'enfant. Lorsqu'il se releva, il regarda longtemps, contre la glace, une photographie d'Eugène, où le jeune homme s'était fait représenter en garde national. Il prit une plume et écrivit au bas de la carte : " Je te vengerai " avec la date et sa signature. Ce fut un soulagement. Le lendemain, un corbillard drapé de grands drapeaux rouges conduisit le corps au Père-Lachaise, suivi d'une foule énorme. Le père marchait tête nue, et la vue des drapeaux, cette pourpre sanglante qui assombrissait encore les bois noirs du corbillard, gonflait son cœur de pensées farouches. Rue des Envierges, Félicie était restée près de Louise. Dès le soir, Damour retourna aux avant-postes tuer des gendarmes.

Enfin, arrivèrent les journées de mai. L'armée de Versailles était dans Paris. Il ne rentra pas de deux jours, il se replia avec son bataillon, défendant les barricades, au milieu des incendies. Il ne savait plus, il tirait des coups de feu dans la fumée, parce que tel était son devoir. Le matin du troisième jour, il reparut rue des Envierges, en lambeaux, chancelant et hébété comme un homme ivre. Félicie le déshabillait et lui lavait les mains avec une serviette mouillée, lorsqu'une voisine dit que les communards tenaient encore dans le Père-Lachaise, et que les Versaillais ne savaient comment les en déloger.

— J'y vais, dit-il simplement.

Il se rhabilla, il reprit son fusil. Mais les derniers défenseurs de la Commune n'étaient pas sur le plateau, dans les terrains nus, où dormait Eugène. Lui, confusément, espérait se faire tuer sur la tombe de son fils. Il ne put même aller jusque-là. Des obus arrivaient, écornaient les grands tombeaux. Entre les ormes, cachés derrière les marbres qui blanchissaient au soleil, quelques gardes nationaux lâchaient encore des coups de feu sur les soldats, dont on voyait les pantalons rouges monter. Et Damour arriva juste à point pour être pris. On fusilla trente-sept de ses compagnons. Ce fut miracle

s'il échappa à cette justice sommaire. Comme sa femme venait de lui laver les mains et qu'il n'avait pas tiré, peut-être voulut-on lui faire grâce. D'ailleurs, dans la stupeur de sa lassitude, assommé par tant d'horreurs, jamais il ne s'était rappelé les journées qui avaient suivi. Cela restait en lui à l'état de cauchemars confus : de longues heures passées dans des endroits obscurs, des marches accablantes au soleil, des cris, des coups, des foules béantes au travers desquelles il passait. Lorsqu'il sortit de cette imbécillité, il était à Versailles, prisonnier.

Félicie vint le voir, toujours pâle et calme. Quand elle lui eut appris que Louise allait mieux, ils restèrent muets, ne trouvant plus rien à se dire. En se retirant, pour lui donner du courage, elle ajouta qu'on s'occupait de son affaire et qu'on le tirerait de là. Il demanda :

— Et Berru?

— Oh! répondit-elle, Berru est en sûreté... Il a filé trois jours avant l'entrée des troupes, on ne l'inquiétera même pas.

Un mois plus tard, Damour partait pour la Nouvelle-Calédonie. Il était condamné à la déportation simple. Comme il n'avait eu aucun grade, le conseil de guerre l'aurait peut-être acquitté, s'il n'avait avoué d'un air tranquille qu'il faisait le coup de feu depuis le premier jour. A leur dernière entrevue, il dit à Félicie :

— Je reviendrai. Attends-moi avec la petite.

Et c'était cette parole que Damour entendait le plus nettement, dans la confusion de ses souvenirs, lorsqu'il s'appesantissait, la tête lourde, devant l'horizon vide de la mer. La nuit qui tombait le surprenait là parfois. Au loin, une tache claire restait longtemps, comme un sillage de navire, trouant les ténèbres croissantes; et il lui semblait qu'il devait se lever et marcher sur les vagues, pour s'en aller par cette route blanche, puisqu'il avait promis de revenir.

II

A Nouméa, Damour se conduisait bien. Il avait trouvé du travail, on lui faisait espérer sa grâce. C'était un

homme très doux, qui aimait à jouer avec les enfants. Il ne s'occupait plus de politique, fréquentait peu ses compagnons, vivait solitaire; on ne pouvait lui reprocher que de boire de loin en loin, et encore avait-il l'ivresse bonne enfant, pleurant à chaudes larmes, allant se coucher de lui-même. Sa grâce paraissait donc certaine, lorsqu'un jour il disparut. On fut stupéfait d'apprendre qu'il s'était évadé avec quatre de ses compagnons. Depuis deux ans, il avait reçu plusieurs lettres de Félicie, d'abord régulières, bientôt plus rares et sans suite. Lui-même écrivait assez souvent. Trois mois se passèrent sans nouvelles. Alors, un désespoir l'avait pris, devant cette grâce qu'il lui faudrait peut-être attendre deux années encore; et il avait tout risqué, dans une de ces heures de fièvre dont on se repent le lendemain. Une semaine plus tard, on trouva sur la côte, à quelques lieues, une barque brisée et les cadavres de trois des fugitifs, nus et décomposés déjà, parmi lesquels des témoins affirmèrent qu'ils reconnaissaient Damour. C'étaient la même taille et la même barbe. Après une enquête sommaire, les formalités eurent lieu, un acte de décès fut dressé, puis envoyé en France sur la demande de la veuve, que l'administration avait avertie. Toute la presse s'occupa de l'aventure, un récit très dramatique de l'évasion et de son dénoûment tragique passa dans les journaux du monde entier.

Cependant, Damour vivait. On l'avait confondu avec un de ses compagnons, et cela d'une façon d'autant plus surprenante, que les deux hommes ne se ressemblaient pas. Tous deux, simplement, portaient leur barbe longue. Damour et le quatrième évadé, qui avait survécu comme par miracle, se séparèrent, dès qu'ils furent arrivés sur une terre anglaise; ils ne se revirent jamais, sans doute l'autre mourut de la fièvre jaune, qui faillit emporter Damour lui-même. Sa première pensée avait été de prévenir Félicie par une lettre. Mais un journal étant tombé entre ses mains, il y trouva le récit de son évasion et la nouvelle de sa mort. Dès ce moment, une lettre lui parut imprudente; on pouvait l'intercepter, la lire, arriver ainsi à la vérité. Ne valait-il pas mieux rester mort pour tout le monde? Personne ne s'inquiéterait plus de lui, il

rentrerait librement en France, où il attendrait l'amnistie pour se faire reconnaître. Et ce fut alors qu'une terrible attaque de fièvre jaune le retint pendant des semaines, dans un hôpital perdu.

Lorsque Damour entra en convalescence, il éprouva une paresse invincible. Pendant plusieurs mois, il resta très faible encore et sans volonté. La fièvre l'avait comme vidé de tous ses désirs anciens. Il ne souhaitait rien, il se demandait à quoi bon. Les images de Félicie et de Louise s'étaient effacées. Il les voyait bien toujours, mais très loin, dans un brouillard, où il hésitait parfois à les reconnaître. Sans doute, dès qu'il serait fort, il partirait pour les rejoindre. Puis, quand il fut enfin debout, un autre plan l'occupa tout entier. Avant d'aller retrouver sa femme et sa fille, il rêva de gagner une fortune. Que ferait-il à Paris? il crèverait de faim, il serait obligé de se remettre à son étau, et peut-être même ne trouverait-il plus de travail, car il se sentait terriblement vieilli. Au contraire, s'il passait en Amérique, en quelques mois il amasserait une centaine de mille francs, chiffre modeste auquel il s'arrêtait, au milieu des histoires prodigieuses de millions dont bourdonnaient ses oreilles. Dans une mine d'or qu'on lui indiquait, tous les hommes, jusqu'aux plus humbles terrassiers, roulaient carrosse au bout de six mois. Et il arrangeait déjà sa vie : il rentrait en France avec ses cent mille francs, achetait une petite maison du côté de Vincennes, vivait là de trois ou quatre mille francs de rente, entre Félicie et Louise, oublié, heureux, débarrassé de la politique. Un mois plus tard, Damour était en Amérique.

Alors, commença une existence trouble qui le roula au hasard, dans un flot d'aventures à la fois étranges et vulgaires. Il connut toutes les misères, il toucha à toutes les fortunes. Trois fois, il crut avoir enfin ses cent mille francs; mais tout coulait entre ses doigts, on le volait, il se dépouillait lui-même dans un dernier effort. En somme, il souffrit, travailla beaucoup, et resta sans une chemise. Après des courses aux quatre points du monde les événements le jetèrent en Angleterre. De là, il tomba à Bruxelles, à la frontière même de la France. Seulement, il ne songeait plus à y rentrer. Dès son arrivée en Amé-

rique, il avait fini par écrire à Félicie. Trois lettres étant restées sans réponse, il en était réduit aux suppositions : ou l'on interceptait ses lettres, ou sa femme était morte, ou elle avait elle-même quitté Paris. A un an de distance, il fit encore une tentative inutile. Pour ne pas se vendre, si on ouvrait ses lettres, il écrivait sous un nom supposé, entretenant Félicie d'une affaire imaginaire, comptant bien qu'elle reconnaîtrait son écriture et qu'elle comprendrait. Ce grand silence avait comme endormi ses souvenirs. Il était mort, il n'avait personne au monde, plus rien n'importait. Pendant près d'un an, il travailla dans une mine de charbon, sous terre, ne voyant plus le soleil, absolument supprimé, mangeant et dormant, sans rien désirer au delà.

Un soir, dans un cabaret, il entendit un homme dire que l'amnistie venait d'être votée et que tous les communards rentraient. Cela l'éveilla. Il reçut une secousse, il éprouva un besoin de partir avec les autres, d'aller revoir là-bas la rue où il avait logé. Ce fut d'abord une simple poussée instinctive. Puis, dans le wagon qui le ramenait, sa tête travailla, il songea qu'il pouvait maintenant reprendre sa place au soleil, s'il parvenait à découvrir Félicie et Louise. Des espoirs lui remontaient au cœur; il était libre, il les chercherait ouvertement; et il finissait par croire qu'il allait les retrouver bien tranquilles, dans leur logement de la rue des Envierges, la nappe mise, comme si elles l'avaient attendu. Tout s'expliquerait, quelque malentendu très simple. Il irait à sa mairie, se nommerait, et le ménage recommencerait sa vie d'autrefois.

A Paris, la gare du Nord était pleine d'une foule tumultueuse. Des acclamations s'élevèrent, dès que les voyageurs parurent, un enthousiasme fou, des bras qui agitaient des chapeaux, des bouches ouvertes qui hurlaient un nom. Damour eut peur un instant : il ne comprenait pas, il s'imaginait que tout ce monde était venu là pour le huer au passage. Puis, il reconnut le nom qu'on acclamait, celui d'un membre de la Commune qui se trouvait justement dans le même train, un contumace illustre auquel le peuple faisait une ovation. Damour le vit passer, très engraissé, l'œil humide, sou-

riant, ému de cet accueil. Quand le héros fut monté dans un fiacre, la foule parla de dételer le cheval. On s'écrasait, le flot humain s'engouffra dans la rue Lafayette, une mer de têtes, au-dessus desquelles on aperçut longtemps le fiacre rouler lentement, comme un char de triomphe. Et Damour, bousculé, écrasé, eut beaucoup de peine à gagner les boulevards extérieurs. Personne ne faisait attention à lui. Toutes ses souffrances, Versailles, la traversée, Nouméa, lui revinrent, dans un hoquet d'amertume.

Mais, sur les boulevards extérieurs, un attendrissement le prit. Il oublia tout, il lui semblait qu'il venait de reporter du travail dans Paris, et qu'il rentrait tranquillement rue des Envierges. Dix années de son existence se comblaient, si pleines et si confuses, qu'elles lui semblaient, derrière lui, n'être plus que le simple prolongement du trottoir. Pourtant, il éprouvait quelque étonnement, dans ces habitudes d'autrefois où il rentrait avec tant d'aisance. Les boulevards extérieurs devaient être plus larges; il s'arrêta pour lire des enseignes, surpris de les voir là. Ce n'était pas la joie franche de poser le pied sur ce coin de terre regretté; c'était un mélange de tendresse, où chantaient des refrains de romance, et d'inquiétude sourde, l'inquiétude de l'inconnu, devant ces vieilles choses connues qu'il retrouvait. Son trouble grandit encore, lorsqu'il approcha de la rue des Envierges. Il se sentait mollir, il avait des envies de ne pas aller plus loin, comme si une catastrophe l'attendait. Pourquoi revenir? qu'allait-il faire là?

Enfin, rue des Envierges, il passa trois fois devant la maison, sans pouvoir entrer. En face, la boutique du charbonnier avait disparu; c'était maintenant une boutique de fruitière; et la femme qui était sur la porte lui sembla si bien portante, si carrément chez elle, qu'il n'osa pas l'interroger, comme il en avait eu l'idée d'abord. Il préféra risquer tout, en marchant droit à la loge de la concierge. Que de fois il avait ainsi tourné à gauche, au bout de l'allée, et frappé au petit carreau!

— Madame Damour, s'il vous plaît?

— Connais pas... Nous n'avons pas ça ici.

Il était resté immobile. A la place de la concierge

d'autrefois, une femme énorme, il avait devant lui une petite femme sèche, hargneuse, qui le regardait d'un air soupçonneux. Il reprit :

— Mme Damour demeurait au fond, il y a dix ans.

— Dix ans! cria la concierge. Ah bien! il a passé de l'eau sous les ponts!... Nous ne sommes ici que du mois de janvier.

— Mme Damour a peut-être laissé son adresse.

— Non. Connais pas.

Et, comme il s'entêtait, elle se fâcha, elle menaça d'appeler son mari.

— Ah! ça, finirez-vous de moucharder dans la maison!... Il y a un tas de gens qui s'introduisent...

Il rougit et se retira en balbutiant, honteux de son pantalon effiloqué et de sa vieille blouse sale. Sur le trottoir, il s'en alla, la tête basse; puis, il revint, car il ne pouvait se décider à partir ainsi. C'était comme un adieu éternel qui le déchirait. On aurait pitié de lui, on lui donnerait quelque renseignement. Et il levait les yeux, regardait les fenêtres, examinait les boutiques, cherchant à se reconnaître. Dans ces maisons pauvres où les congés tombent dru comme grêle, dix années avaient suffi pour changer presque tous les locataires. D'ailleurs, une prudence lui restait, mêlée de honte, une sorte de sauvagerie effrayée, qui le faisait trembler à l'idée d'être reconnu. Comme il redescendait la rue, il aperçut enfin des figures de connaissance, la marchande de tabac, un épicier, une blanchisseuse, la boulangère où ils se fournissaient autrefois. Alors, pendant un quart d'heure, il hésita, se promena devant les boutiques, en se demandant dans laquelle il oserait entrer, pris d'une sueur, tellement il souffrait du combat qui se livrait en lui. Ce fut le cœur défaillant qu'il se décida pour la boulangère, une femme endormie, toujours blanche comme si elle sortait d'un sac de farine. Elle le regarda et ne bougea pas de son comptoir. Certainement, elle ne le reconnaissait pas, avec sa peau hâlée, son crâne nu, cuit par les grands soleils, sa longue barbe dure qui lui mangeait la moitié du visage. Cela lui rendit quelque hardiesse, et en payant un pain d'un sou, il se hasarda à demander :

— Est-ce que vous n'avez pas, parmi vos clientes, une femme avec une petite fille?... Madame Damour?

La boulangère resta songeuse; puis, de sa voix molle :

— Ah! oui, autrefois, c'est possible... Mais il y a longtemps. Je ne sais plus... On voit tant de monde!

Il dut se contenter de cette réponse. Les jours suivants, il revint, plus hardi, questionnant les gens; mais partout il trouva la même indifférence, le même oubli, avec des renseignements contradictoires qui l'égaraient davantage. En somme, il paraissait certain que Félicie avait quitté le quartier environ deux ans après son départ pour Nouméa, au moment même où il s'évadait. Et personne ne connaissait son adresse, les uns parla ent du Gros-Caillou, les autres de Bercy. On ne se souvenait même plus de la petite Louise. C'était fini, il s'assit un soir sur un banc du boulevard extérieur et se mit à pleurer, en se disant qu'il ne chercherait pas davantage. Qu'allait-il devenir? Paris lui semblait vide. Les quelques sous qui lui avaient permis de rentrer en France s'épuisaient. Un instant, il résolut de retourner en Belgique dans sa mine de charbon où il faisait si noir et où il avait vécu sans un souvenir, heureux comme une bête, dans l'écrasement du sommeil de la terre. Pourtant, il resta, et il resta misérable, affamé, sans pouvoir se procurer du travail. Partout on le repoussait, on le trouvait trop vieux. Il n'avait que cinquante-cinq ans; mais on lui en donnait soixante-dix, dans le décharnement de ses dix années de souffrance. Il rôdait comme un loup, il allait voir les chantiers des monuments brûlés par la Commune, cherchait les besognes que l'on confie aux enfants et aux infirmes. Un tailleur de pierre qui travaillait à l'Hôtel de Ville promettait de lui faire avoir la garde de leurs outils; mais cette promesse tardait à se réaliser, et il crevait de faim.

Un jour que, sur le pont Notre-Dame, il regardait couler l'eau avec le vertige des pauvres que le suicide attire, il s'arracha violemment du parapet et, dans ce mouvement, faillit renverser un passant, un grand gaillard en blouse blanche, qui se mit à l'injurier.

— Sacrée brute!

Mais Damour était demeuré béant, les yeux fixés sur l'homme.

— Berru! cria-t-il enfin.

C'était Berru, en effet, Berru qui n'avait changé qu'à son avantage, la mine fleurie, l'air plus jeune. Depuis son retour, Damour avait souvent songé à lui; mais où trouver le camarade qui déménageait de garni tous les quinze jours? Cependant, le peintre écarquillait les yeux, et quand l'autre se fut nommé, la voix tremblante, il refusa de le croire.

— Pas possible! quelle blague!

Pourtant, il finit par le reconnaître, avec des exclamations qui commençaient à ameuter le trottoir.

— Mais tu étais mort!... Tu sais, si je m'attendais à celle-là! On ne se fiche pas du monde de la sorte... Voyons, voyons, est-ce bien vrai que tu es vivant?

Damour parlait bas, le suppliant de se taire. Berru, qui trouvait ça très farce au fond, finit par le prendre sous le bras et l'emmena chez un marchand de vin de la rue Saint-Martin. Et il l'accablait de questions, il voulait savoir.

— Tout à l'heure, dit Damour, quand ils furent attablés dans un cabinet. Avant tout, et ma femme?

Berru le regarda d'un air stupéfait.

— Comment, ta femme?

— Oui, où est-elle? Sais-tu son adresse?

La stupéfaction du peintre augmentait. Il dit lentement :

— Sans doute, je sais son adresse... Mais toi tu ne sais donc pas l'histoire?

— Quoi? quelle histoire?

Alors, Berru éclata.

— Ah! celle-là est plus forte, par exemple. Comment! tu ne sais rien?... Mais ta femme est remariée, mon vieux!

Damour, qui tenait son verre, le reposa sur la table, pris d'un tel tremblement, que le vin coulait entre ses doigts. Il les essuyait à sa blouse, et répétait d'une voix sourde :

— Qu'est-ce que tu dis? remariée, remariée... Tu es sûr?

— Parbleu! tu étais mort, elle s'est remariée; ça n'a rien d'étonnant... Seulement, c'est drôle, parce que voilà que tu ressuscites.

Et, pendant que le pauvre homme restait pâle, les lèvres balbutiantes, le peintre lui donna des détails. Félicie, maintenant, était très heureuse. Elle avait épousé un boucher de la rue des Moines, aux Batignolles, un veuf dont elle conduisait joliment les affaires. Sagnard, le boucher s'appelait Sagnard, était un gros homme de soixante ans, mais parfaitement conservé. A l'angle de la rue Nollet, la boutique, une des mieux achalandées du quartier, avait des grilles peintes en rouge, avec des têtes de bœuf dorées, aux deux coins de l'enseigne.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire? répétait Berru, après chaque détail.

Le malheureux, que la description de la boutique étourdissait, répondait d'un geste vague de la main. Il fallait voir.

— Et Louise? demanda-t-il tout d'un coup.

— La petite? ah! je ne sais pas... Ils l'auront mise quelque part pour s'en débarrasser, car je ne l'ai pas vue avec eux... C'est vrai, ça, ils pourraient toujours te rendre l'enfant, puisqu'ils n'en font rien. Seulement, qu'est-ce que tu deviendrais, avec une gaillarde de vingt ans, toi qui n'as pas l'air d'être à la noce? Hein? sans te blesser, on peut dire qu'on te donnerait deux sous dans la rue.

Damour avait baissé la tête, étranglé, ne trouvant plus un mot. Berru commanda un second litre et voulut le consoler.

— Voyons, que diable! puisque tu es en vie, rigole un peu. Tout n'est pas perdu, ça s'arrangera... Que vas-tu faire?

Et les deux hommes s'enfoncèrent dans une discussion interminable, où les mêmes arguments revenaient sans cesse. Ce que le peintre ne disait pas, c'était que, tout de suite après le départ du déporté, il avait tâché de se mettre avec Félicie, dont les fortes épaules le séduisaient. Aussi gardait-il contre elle une sourde rancune de ce qu'elle lui avait préféré le boucher Sagnard, à cause de sa fortune sans doute. Quand il eut fait venir un troisième litre, il cria :

— Moi, à ta place, j'irais chez eux, et je m'installerais, et je flanquerais le Sagnard à la porte, s'il m'embê-

tait... Tu es le maître, après tout. La loi est pour toi.

Peu à peu, Damour se grisait, le vin faisait monter des flammes à ses joues blêmes. Il répétait qu'il faudrait voir. Mais Berru le poussait toujours, lui tapait sur les épaules, en lui demandant s'il était un homme. Bien sûr qu'il était un homme; et il l'avait tant aimée, cette femme! Il l'aimait encore à mettre le feu à Paris, pour la ravoir. Eh bien! alors, qu'est-ce qu'il attendait? Puisqu'elle était à lui, il n'avait qu'à la reprendre. Les deux hommes, très gris, se parlaient violemment dans le nez.

— J'y vais! dit tout d'un coup Damour en se mettant péniblement debout.

— A la bonne heure! c'était trop lâche! cria Berru. J'y vais avec toi.

Et ils partirent pour les Batignolles.

III

Au coin de la rue des Moines et de la rue Nollet, la boutique, avec ses grilles rouges et ses têtes de bœuf dorées, avait un air riche. Des quartiers de bêtes pendaient sur des nappes blanches, tandis que des files de gigots, dans des cornets de papier à bordure de dentelle, comme des bouquets, faisaient des guirlandes. Il y avait des entassements de chair, sur les tables de marbre, des morceaux coupés et parés, le veau rose, le mouton pourpre, le bœuf écarlate, dans les marbrures de la graisse. Des bassins de cuivre, le fléau d'une balance, les crochets d'un râtelier, luisaient. Et c'était une abondance, un épanouissement de santé dans la boutique claire, pavée de marbre, ouverte au grand jour, une bonne odeur de viande fraîche qui semblaient mettre du sang aux joues de tous les gens de la maison.

Au fond, en plein dans le coup de clarté de la rue, Félicie occupait un haut comptoir, où des glaces la protégaient des courants d'air. Là-dedans, dans les gais reflets, dans la lueur rose de la boutique, elle était très fraîche, de cette fraîcheur pleine et mûre des femmes qui ont dépassé la quarantaine. Propre, lisse de peau, avec

ses bandeaux noirs et son col blanc, elle avait la gravité souriante et affairée d'une bonne commerçante, qui, une plume à la main, l'autre main dans la monnaie du comptoir, représente l'honnêteté et la prospérité d'une maison. Des garçons coupaient, pesaient, criaient des chiffres; des clientes défilaient devant la caisse; et elle recevait leur argent, en échangeant d'une voix aimable les nouvelles du quartier. Justement, une petite femme, au visage maladif, payait deux côtelettes, qu'elle regardait d'un œil dolent.

— Quinze sous, n'est-ce pas? dit Félicie. Ça ne va donc pas mieux, madame Vernier?

— Non, ça ne va pas mieux, toujours l'estomac. Je rejette tout ce que je prends. Enfin, le médecin dit qu'il me faut de la viande; mais c'est si cher!... Vous savez que le charbonnier est mort.

— Pas possible!

— Lui, ce n'était pas l'estomac, c'était le ventre... Deux côtelettes, quinze sous! La volaille est moins chère.

— Dame! ce n'est pas notre faute, madame Vernier. Nous ne savons plus comment nous en tirer nous-mêmes... Qu'y a-t-il, Charles?

Tout en causant et en rendant la monnaie, elle avait l'œil à la boutique, et elle venait d'apercevoir un garçon qui causait avec deux hommes sur le trottoir. Comme le garçon ne l'entendait pas, elle éleva la voix davantage.

— Charles, que demande-t-on?

Mais elle n'attendit pas la réponse. Elle avait reconnu l'un des deux hommes qui entraient, celui qui marchait le premier.

— Ah! c'est vous, monsieur Berru.

Et elle ne paraissait guère contente, les lèvres pincées dans une légère moue de mépris. Les deux hommes, de la rue Saint-Martin aux Batignolles, avaient fait plusieurs stations chez des marchands de vin, car la course était longue, et ils avaient la bouche sèche, causant très haut, discutant toujours. Aussi paraissaient-ils fortement allumés. Damour avait reçu un coup au cœur, sur le trottoir d'en face, lorsque Berru, d'un geste brusque, lui avait montré Félicie, si belle et si jeune, dans les glaces du comptoir, en disant : " Tiens! la v'là! " Ce

n'était pas possible, ça devait être Louise qui ressemblait ainsi à sa mère; car, pour sûr, Félicie était plus vieille. Et toute cette boutique riche, les viandes qui saignaient, les cuivres qui luisaient, puis cette femme bien mise, l'air bourgeois, la main dans un tas d'argent, lui enlevaient sa colère et son audace, en lui causant une véritable peur. Il avait une envie de se sauver à toutes jambes, pris de honte, pâlissant à l'idée d'entrer là dedans. Jamais cette dame ne consentirait maintenant à le reprendre, lui qui avait une si fichue mine, avec sa grande barbe et sa blouse sale. Il tournait les talons, il allait enfiler la rue des Moines, pour qu'on ne l'aperçut même pas, lorsque Berru le retint.

— Tonnerre de Dieu! tu n'as donc pas de sang dans les veines!... Ah bien! à ta place, c'est moi qui ferais danser la bourgeoise! Et je ne m'en irais pas sans partager; oui, la moitié des gigots et du reste... Veux-tu bien marcher, poule mouillée!

Et il avait forcé Damour à traverser la rue. Puis, après avoir demandé à un garçon si M. Sagnard était là, et ayant appris que le boucher se trouvait à l'abattoir, il était entré le premier, pour brusquer les choses. Damour le suivait, étranglé, l'air imbécile.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Berru? reprit Félicie de sa voix peu engageante.

— Ce n'est pas moi, répondit le peintre, c'est le camarade qui a quelque chose à vous dire.

Il s'était effacé, et maintenant Damour se trouvait face à face avec Félicie. Elle le regardait; lui, affreusement gêné, souffrant une torture, baissait les yeux. D'abord, elle eut sa moue de dégoût, son calme et heureux visage exprima une répulsion pour ce vieil ivrogne, ce misérable, qui sentait la pauvreté. Mais elle le regardait toujours; et, brusquement, sans qu'elle eût échangé un mot avec lui, elle devint blanche, étouffant un cri, lâchant la monnaie qu'elle tenait, et dont on entendit le tintement clair dans le tiroir.

— Quoi donc? vous êtes malade? demanda Mme Vernier, qui était restée curieusement.

Félicie eut un geste de la main, pour écarter tout le monde. Elle ne pouvait parler. D'un mouvement pénible,

elle s'était mise debout et marchait vers la salle à manger, au fond de la boutique. Sans qu'elle leur eût dit de la suivre, les deux hommes disparurent derrière elle, Berru ricanant, Damour les yeux toujours fixés sur les dalles couvertes de sciure, comme s'il avait craint de tomber.

— Eh bien! c'est drôle tout de même! murmura Mme Vernier, quand elle fut seule avec les garçons.

Ceux-ci s'étaient arrêtés de couper et de peser, échangeant des regards surpris. Mais ils ne voulurent pas se compromettre, et ils se remirent à la besogne, l'air indifférent, sans répondre à la cliente, qui s'en alla avec ses deux côtelettes sur la main, en les étudiant d'un regard maussade.

Dans la salle à manger, Félicie parut ne pas se trouver encore assez seule. Elle poussa une seconde porte et fit entrer les deux hommes dans sa chambre à coucher. C'était une chambre très soignée, close, silencieuse, avec des rideaux blancs au lit et à la fenêtre, une pendule dorée, des meubles d'acajou dont le vernis luisait, sans un grain de poussière. Félicie se laissa tomber dans un fauteuil de reps bleu, et elle répétait ces mots :

— C'est vous... c'est vous...

Damour ne trouva pas une phrase. Il examinait la chambre, et il n'osait s'asseoir, parce que les chaises lui semblaient trop belles. Aussi fut-ce encore Berru qui commença.

— Oui, il y a quinze jours qu'il vous cherche... Alors, il m'a rencontré, et je l'ai amené.

Puis, comme s'il eût éprouvé le besoin de s'excuser auprès d'elle :

— Vous comprenez, je n'ai pu faire autrement. C'est un ancien camarade, et ça m'a retourné le cœur, quand je l'ai vu à ce point dans la crotte.

Pourtant, Félicie se remettait un peu. Elle était la plus raisonnable, la mieux portante aussi. Quand elle n'étrangla plus, elle voulut sortir d'une situation intolérable et entama la terrible explication.

— Voyons, Jacques, que viens-tu demander?

Il ne répondit pas.

— C'est vrai, continua-t-elle, je me suis remariée.

Mais il n'y a pas de ma faute, tu le sais. Je te croyais mort, et tu n'as rien fait pour me tirer d'erreur.

Damour parla enfin.

— Si, je t'ai écrit.

— Je te jure que je n'ai pas reçu tes lettres. Tu me connais, tu sais que je n'ai jamais menti... Et, tiens! j'ai l'acte ici, dans un tiroir.

Elle ouvrit un secrétaire, en tira fiévreusement un papier et le donna à Damour, qui se mit à le lire d'un air hébété. C'était son acte de décès. Elle ajoutait :

— Alors, je me suis vue toute seule, j'ai cédé à l'offre d'un homme qui voulait me sortir de ma misère et de mes tourments... Voilà toute ma faute. Je me suis laissé tenter par l'idée d'être heureuse. Ce n'est pas un crime, n'est-ce pas?

Il l'écoutait, la tête basse, plus humble et plus gêné qu'elle-même. Pourtant, il leva les yeux.

— Et ma fille? demanda-t-il.

Félicie s'était remise à trembler. Elle balbutia :

— Ta fille?... Je ne sais pas, je ne l'ai plus.

— Comment?

— Oui, je l'avais placée chez ma tante... Elle s'est sauvée, elle a mal tourné.

Damour, un instant, resta muet, l'air très calme, comme s'il n'avait pas compris. Puis, brusquement, lui si embarrassé, donna un coup de poing sur la commode, d'une telle violence, qu'une boîte en coquillages dansa au milieu du marbre. Mais il n'eut pas le temps de parler, car deux enfants, un petit garçon de six ans et une fillette de quatre, venaient d'ouvrir la porte et de se jeter au cou de Félicie, avec toute une explosion de joie.

— Bonjour, petite mère, nous sommes allés au jardin, là-bas, au bout de la rue... Françoise a dit comme ça qu'il fallait rentrer... Oh! si tu savais, il y a du sable, et il y a des poulets dans l'eau...

— C'est bien, laissez-moi, dit la mère rudement.

Et, appelant la bonne :

— Françoise, remmenez-les... C'est stupide, de rentrer à cette heure-ci.

Les enfants se retirèrent, le cœur gros, tandis que la bonne, blessée du ton de madame, se fâchait, en les

poussant tous deux devant elle. Félicie avait eu la peur folle que Jacques ne volât les petits; il pouvait les jeter sur son dos et se sauver. Berru, qu'on n'invitait point à s'asseoir, s'était allongé tranquillement dans le second fauteuil, après avoir murmuré à l'oreille de son ami :

— Les petits Sagnard... Hein? ça pousse vite, la graine de mioches!

Quand la porte fut refermée, Damour donna un autre coup de poing sur la commode, en criant :

— Ce n'est pas tout ça, il me faut ma fille, et je viens pour te reprendre.

Félicie était toute glacée.

— Assieds-toi et causons, dit-elle. Ça n'avancera à rien, de faire du bruit... Alors, tu viens me chercher?

— Oui, tu vas me suivre et tout de suite... Je suis ton mari, le seul bon. Oh! je connais mon droit... N'est-ce pas, Berru, que c'est mon droit?... Allons, mets un bonnet, sois gentille, si tu ne veux pas que tout le monde connaisse nos affaires.

Elle le regardait, et malgré elle son visage bouleversé disait qu'elle ne l'aimait plus, qu'il l'effrayait et la dégoûtait, avec sa vieillesse affreuse de misérable. Quoi! elle si blanche, si dodue, accoutumée maintenant à toutes les douceurs bourgeoises, recommencerait sa vie rude et pauvre d'autrefois, en compagnie de cet homme qui lui semblait un spectre!

— Tu refuses, reprit Damour qui lisait sur son visage. Oh! je comprends, tu es habituée à faire la dame dans un comptoir; et moi, je n'ai pas de belle boutique, ni de tiroir plein de monnaie, où tu puisses tripoter à ton aise... Puis, il y a les petits de tout à l'heure, que tu m'as l'air de mieux garder que Louise... Quand on a perdu la fille, on se fiche bien du père!... Mais tout ça m'est égal. Je veux que tu viennes, et tu viendras, ou bien je vais aller chez le commissaire de police, pour qu'il te ramène chez moi avec les gendarmes... C'est mon droit, n'est-ce pas, Berru?

Le peintre appuya de la tête. Cette scène l'amusait beaucoup. Pourtant, quand il vit Damour furieux, grisé de ses propres phrases, et Félicie à bout de force, près

de sangloter et de défaillir, il crut devoir jouer un beau rôle. Il intervint, en disant d'un ton sentencieux :

— Oui, oui, c'est ton droit; mais il faut voir, il faut réfléchir... Moi, je me suis toujours conduit proprement... Avant de rien décider, il serait convenable de causer avec M. Sagnard, et puisqu'il n'est pas là...

Il s'interrompit, puis continua, la voix changée, tremblante d'une fausse émotion :

— Seulement, le camarade est pressé. C'est dur d'attendre, dans sa position... Ah! madame, si vous saviez combien il a souffert! Et, maintenant, pas un radis, il crève de faim, on le repousse de partout... Lorsque je l'ai rencontré tout à l'heure, il n'avait pas mangé depuis hier.

Félicie, passant de la crainte à un brusque attendrissement, ne put retenir les larmes qui l'étouffaient. C'était une tristesse immense, le regret et le dégoût de la vie. Un cri lui échappa.

— Pardonne-moi, Jacques!

Et, quand elle put parler :

— Ce qui est fait est fait. Mais je ne veux pas que tu sois malheureux... Laisse-moi venir à ton aide.

Damour eut un geste violent.

— Bien sûr, dit vivement Berru, la maison est assez pleine ici, pour que ta femme ne te laisse pas le ventre vide... Mettons que tu refuses l'argent, tu peux toujours accepter un cadeau. Quand vous ne lui donneriez qu'un pot-au-feu, il se ferait un peu de bouillon, n'est-ce pas, madame?

— Oh! tout ce qu'il voudra, monsieur Berru.

Mais il se remit à taper sur la commode, criant :

— Merci, je ne mange pas de ce pain-là.

Et venant regarder sa femme dans les yeux :

— C'est toi seule que je veux, et je t'aurai... Garde ta viande!

Félicie avait reculé, reprise de répugnance et d'effroi. Damour alors devint terrible, parla de tout casser, s'emporta en accusations abominables. Il voulait l'adresse de sa fille, il secouait sa femme dans le fauteuil, en lui criant qu'elle avait vendu la petite; et elle, sans se défendre, dans la stupeur de tout ce qui lui arrivait,

répétait d'une voix lente qu'elle ne savait pas l'adresse, mais que pour sûr on l'aurait à la préfecture de police. Enfin, Damour, qui s'était installé sur une chaise, dont il jurait que le diable ne le ferait pas bouger, se leva brusquement; et, après un dernier coup de poing, plus violent que les autres :

— Eh bien! tonnerre de Dieu! je m'en vais... Oui, je m'en vais, parce que ça me fait plaisir... Mais tu ne perdras pas pour attendre, je reviendrai quand ton homme sera là, et je vous arrangerai, lui, toi, les mioches, toute ta sacrée baraque... Attends-moi, tu verras!

Il sortit en la menaçant du poing. Au fond, il était soulagé d'en finir ainsi. Berru, resté en arrière, dit d'un ton conciliant, enchanté d'être dans ces histoires :

— N'ayez pas peur, je ne le quitte pas... Il faut éviter un malheur.

Même il s'enhardit jusqu'à lui saisir la main et à la baiser. Elle le laissa faire, elle était rompue; si son mari l'avait prise par le bras, elle serait partie avec lui. Pourtant, elle écouta les pas des deux hommes qui traversaient la boutique. Un garçon, à grands coups de couperet, taillait un carré de mouton. Des voix criaient des chiffres. Alors, son instinct de bonne commerçante la ramena dans son comptoir, au milieu des glaces claires, très pâle, mais très calme, comme si rien ne s'était passé.

— Combien à recevoir? demanda-t-elle.

— Sept francs cinquante, madame.

Et elle rendit la monnaie.

IV

Le lendemain, Damour eut une chance : le tailleur de pierre le fit entrer comme gardien au chantier de l'Hôtel de Ville. Et il veilla ainsi sur le monument qu'il avait aidé à brûler, dix années plus tôt. C'était, en somme, un travail doux, une de ces besognes d'abrutissement qui engourdissent. La nuit, il rôdait au pied des échafaudages, écoutant les bruits, s'endormant parfois sur des sacs à plâtre. Il ne parlait plus de retourner aux Bati-

gnolles. Un jour pourtant, Berru étant venu lui payer à déjeuner, il avait crié au troisième litre que le grand coup était pour le lendemain. Le lendemain, il n'avait pas bougé du chantier. Et, dès lors, ce fut réglé, il ne s'emportait et ne réclamait ses droits que dans l'ivresse. Quand il était à jeun, il restait sombre, préoccupé et comme honteux. Le peintre avait fini par le plaisanter, en répétant qu'il n'était pas un homme. Mais lui, demeurait grave. Il murmurait :

— Faut les tuer alors!... J'attends que ça me dise.

Un soir, il partit, alla jusqu'à la place Moncey; puis, après être resté une heure sur un banc, il redescendit à son chantier. Dans la journée, il croyait avoir vu passer sa fille devant l'Hôtel de Ville, étalée sur les coussins d'un landau superbe. Berru lui offrait de faire des recherches, certain de trouver l'adresse de Louise, au bout de vingt-quatre heures. Mais il refusait. A quoi bon savoir? Cependant, cette pensée que sa fille pouvait être la belle personne, si bien mise, qu'il avait entrevue, au trot de deux grands chevaux blancs, lui retournait le cœur. Sa tristesse en augmenta. Il acheta un couteau et le montra à son camarade, en disant que c'était pour saigner le boucher. La phrase lui plaisait, il la répétait continuellement, avec un rire de plaisanterie.

— Je saignerai le boucher... Chacun son tour, pas vrai?

Berru, alors, le tenait des heures entières chez un marchand de vin de la rue du Temple, pour le convaincre qu'on ne devait saigner personne. C'était bête, parce que d'abord on vous raccourcissait. Et il lui prenait les mains, il exigeait de lui le serment de ne pas se coller sur le dos une vilaine affaire. Damour répétait avec un ricanement obstiné :

— Non, non, chacun son tour... Je saignerai le boucher.

Les jours passaient, il ne le saignait pas.

Un événement se produisit, qui parut devoir hâter la catastrophe. On le renvoya du chantier, comme incapable : pendant une nuit d'orage, il s'était endormi et avait laissé voler une pelle. Dès lors, il recommença à crever la faim, se traînant par les rues, trop fier encore

pour mendier, regardant avec des yeux luisants les boutiques des rôtisseurs. Mais la misère, au lieu de l'exciter, l'hébétait. Il pliait le dos, l'air enfoncé dans des réflexions tristes. On aurait dit qu'il n'osait plus se présenter aux Batignolles, maintenant qu'il n'avait pas à se mettre une blouse propre.

Aux Batignolles, Félicie vivait dans de continuelles alarmes. Le soir de la visite de Damour, elle n'avait pas voulu raconter l'histoire à Sagnard; puis, le lendemain, tourmentée de son silence de la veille, elle s'était senti un remords et n'avait plus trouvé la force de parler. Aussi tremblait-elle toujours, croyant voir entrer son premier mari à chaque heure, s'imaginant des scènes atroces. Le pis était qu'on devait se douter de quelque chose dans la boutique, car les garçons ricanaient, et quand Mme Vernier, régulièrement, venait chercher ses deux côtelettes, elle avait une façon inquiétante de ramasser sa monnaie. Enfin, un soir, Félicie se jeta au cou de Sagnard, et lui avoua tout, en sanglotant. Elle répéta ce qu'elle avait dit à Damour : ce n'était pas sa faute, car lorsque les gens sont morts, ils ne devraient pas revenir. Sagnard, encore très vert pour ses soixante ans, et qui était un brave homme, la consola. Mon Dieu, ça n'avait rien de drôle, mais ça finirait par s'arranger. Est-ce que tout ne s'arrangeait pas? Lui, en gaillard qui avait de l'argent et qui était carrément planté dans la vie, éprouvait surtout de la curiosité. On le verrait, ce revenant, on lui parlerait. L'histoire l'intéressait, et cela au point que, huit jours plus tard, l'autre ne paraissant pas, il dit à sa femme :

— Eh bien, quoi donc? il nous lâche?... Si tu savais son adresse, j'irais le trouver, moi.

Puis, comme elle le suppliait de se tenir tranquille, il ajouta :

— Mais, ma bonne, c'est pour te rassurer... Je vois bien que tu te mines. Il faut en finir.

Félicie maigrissait, en effet, sous la menace du drame dont l'attente augmentait son angoisse. Un jour enfin, le boucher s'emportait contre un garçon qui avait oublié de changer l'eau d'une tête de veau, lorsqu'elle arriva, blême, balbutiant :

— Le voilà !

— Ah! très bien! dit Sagnard en se calmant tout de suite. Fais-le entrer dans la salle à manger.

Et, sans se presser, se tournant vers le garçon :

— Lavez-la à grande eau, elle empoisonne.

Il passa dans la salle à manger, où il trouva Damour et Berru. C'était un hasard, s'ils venaient ensemble. Berru avait rencontré Damour rue de Clichy; il ne le voyait plus autant, ennuyé de sa misère. Mais, quand il avait su que le camarade se rendait rue des Moines, il s'était emporté en reproches, car cette affaire était aussi la sienne. Aussi avait-il recommencé à le sermonner, criant qu'il l'empêcherait bien d'aller là-bas faire des bêtises; et il barrait le trottoir, il voulait le forcer à lui remettre son couteau. Damour haussait les épaules, l'air entêté, ayant son idée qu'il ne disait point. A toutes les observations, il répondait :

— Viens, si tu veux, mais ne m'embête pas.

Dans la salle à manger, Sagnard laissa les deux hommes debout. Félicie s'était sauvée dans sa chambre, en emportant les enfants; et, derrière la porte fermée à double tour, elle restait assise, éperdue, elle serrait de ses bras les petits contre elle, comme pour les défendre et les garder. Cependant, l'oreille tendue et bourdonnante d'anxiété, elle n'entendait encore rien; car les deux maris, dans la pièce voisine, éprouvaient un embarras et se regardaient en silence.

— Alors, c'est vous? finit par demander Sagnard, pour dire quelque chose.

— Oui, c'est moi, répondit Damour.

Il trouvait Sagnard très bien et se sentait diminué. Le boucher ne paraissait guère plus de cinquante ans; c'était un bel homme, à figure fraîche, les cheveux coupés ras, et sans barbe. En manches de chemise, enveloppé d'un grand tablier blanc, d'un éclat de neige, il avait un air de gaîté et de jeunesse.

— C'est que, reprit Damour hésitant, ce n'est pas à vous que je veux parler, c'est à Félicie.

Alors, Sagnard retrouva tout son aplomb.

— Voyons, mon camarade, expliquons-nous. Que diable, nous n'avons rien à nous reprocher ni l'un ni

l'autre. Pourquoi se dévorer, lorsqu'il n'y a de la faute de personne?

Damour, la tête baissée, regardait obstinément un des pieds de la table. Il murmura d'une voix sourde :

— Je ne vous en veux pas, laissez-moi tranquille, allez-vous-en... C'est à Félicie que je désire parler.

— Pour ça, non, vous ne lui parlerez pas! dit tranquillement le boucher. Je n'ai pas envie que vous me la rendiez malade, comme l'autre fois. Nous pouvons causer sans elle... D'ailleurs, si vous êtes raisonnable, tout ira bien. Puisque vous dites l'aimer encore, voyez la position, réfléchissez, et agissez pour son bonheur à elle.

— Taisez-vous, interrompit l'autre, pris d'une rage brusque. Ne vous occupez de rien ou ça va mal tourner!

Berru, s'imaginant qu'il allait tirer son couteau de sa poche, se jeta entre les deux hommes, en faisant du zèle. Mais Damour le repoussa.

— Fiche-moi la paix, toi aussi!... De quoi as-tu peur? Tu es idiot!

— Du calme! répétait Sagnard. Quand on est en colère, on ne sait plus ce qu'on fait... Ecoutez, si j'appelle Félicie, promettez-moi d'être sage, parce qu'elle est très sensible, vous le savez comme moi. Nous ne voulons la tuer ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas?... Vous conduirez-vous bien?

— Eh! si j'étais venu pour mal me conduire, j'aurais commencé par vous étrangler, avec toutes vos phrases!

Il dit cela d'un ton si profond et si douloureux, que le boucher en parut très frappé.

— Alors, déclara-t-il, je vais appeler Félicie... Oh! moi, je suis très juste, je comprends que vous vouliez discuter la chose avec elle. C'est votre droit.

Il marcha vers la porte de la chambre, et frappa.

— Félicie! Félicie!

Puis, comme rien ne bougeait, comme Félicie, glacée à l'idée de cette entrevue, restait clouée sur sa chaise, en serrant plus fort ses enfants contre sa poitrine, il finit par s'impatienter.

— Félicie, viens donc... C'est bête, ce que tu fais là. Il promet d'être raisonnable.

Enfin, la clef tourna dans la serrure, elle parut et

referma soigneusement la porte, pour laisser ses enfants à l'abri. Il y eut un nouveau silence, plein d'embarras. C'était le coup de chien, ainsi que le disait Berru.

Damour parla en phrases lentes qui se brouillaient, tandis que Sagnard, debout devant la fenêtre, soulevant du doigt un des petits rideaux blancs, affectait de regarder dehors, afin de bien montrer qu'il était large en affaires.

— Ecoute, Félicie, tu sais que je n'ai jamais été méchant. Ça, tu peux le dire... Eh bien! ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai à l'être. D'abord, j'ai voulu tous vous massacrer ici. Puis, je me suis demandé à quoi ça m'avancerait... J'aime mieux te laisser maîtresse de choisir. Nous ferons ce que tu voudras. Oui, puisque les tribunaux ne peuvent rien pour nous avec leur justice, c'est toi qui décideras ce qui te plaît le mieux. Réponds... Avec lequel veux-tu aller, Félicie?

Mais elle ne put répondre. L'émotion l'étranglait.

— C'est bien, reprit Damour de la même voix sourde, je comprends, c'est avec lui que tu vas... En venant ici, je savais comment ça tournerait... Et je ne t'en veux point, je te donne raison, après tout. Moi, je suis fini, je n'ai rien, enfin tu ne m'aimes plus; tandis que lui, il te rend heureuse, sans compter qu'il y a encore les deux petits...

Félicie pleurait, bouleversée.

— Tu as tort de pleurer, ce ne sont pas des reproches. Les choses ont tourné comme ça, voilà tout... Et, alors, j'ai eu l'idée de te voir encore une fois, pour te dire que tu pouvais dormir tranquille. Maintenant que tu as choisi, je ne te tourmenterai plus... C'est fait, tu n'entendras jamais parler de moi.

Il se dirigeait vers la porte, mais Sagnard, très remué, l'arrêta en criant :

— Ah! vous êtes un brave homme, vous, par exemple!... Ce n'est pas possible qu'on se quitte comme ça. Vous allez dîner avec nous.

— Non, merci, répondit Damour.

Berru, surpris, trouvant que ça finissait drôlement, parut tout à fait scandalisé, quand le camarade refusa l'invitation.

— Au moins! nous boirons un coup, reprit le boucher. Vous voulez bien accepter un verre de vin chez nous, que diable?

Damour n'accepta pas tout de suite. Il promena un lent regard autour de la salle à manger, propre et gaie avec ses meubles de chêne blanc; puis, les yeux arrêtés sur Félicie qui le suppliait de son visage baigné de larmes, il dit :

— Oui, tout de même.

Alors, Sagnard fut enchanté. Il criait :

— Vite, Félicie, des verres. Nous n'avons pas besoin de la bonne... Quatre verres. Il faut que tu trinques, toi aussi... Ah! mon camarade, vous êtes bien gentil d'accepter, vous ne savez pas le plaisir que vous me faites, car moi j'aime les bons cœurs; et vous êtes un bon cœur, vous, j'en réponds!

Cependant, Félicie, les mains nerveuses, cherchait des verres et un litre dans le buffet. Elle avait la tête perdue, elle ne trouvait plus rien. Il fallut que Sagnard l'aidât. Puis, quand les verres furent pleins, la société autour de la table trinqua.

— A la vôtre!

Damour, en face de Félicie, dut allonger le bras pour toucher son verre. Tous deux se regardaient, muets, le passé dans les yeux. Elle tremblait tellement, qu'on entendit le cristal tinter, avec le petit claquement de dents des grosses fièvres. Ils ne se tutoyaient plus, ils étaient comme morts, ne vivant désormais que dans le souvenir.

— A la vôtre!

Et, pendant qu'ils buvaient tous les quatre, les voix des enfants vinrent de la pièce voisine, au milieu du grand silence. Ils s'étaient mis à jouer, ils se poursuivaient, avec des cris et des rires. Puis, ils tapèrent à la porte, ils appelèrent : Maman! maman!

— Voilà! adieu tout le monde, dit Damour, en reposant le verre sur la table.

Il s'en alla. Félicie, toute droite, toute pâle, le regarda partir, pendant que Sagnard accompagnait poliment ces messieurs jusqu'à la porte.

V

Dans la rue, Damour se mit à marcher si vite, que Berru avait de la peine à le suivre. Le peintre enrageait. Au boulevard des Batignolles, quand il vit son compagnon, les jambes cassées, se laisser tomber sur un banc et rester là, les joues blanches, les yeux fixes, il lâcha tout ce qu'il avait sur le cœur. Lui, aurait au moins giflé le bourgeois et la bourgeoise. Ça le révoltait, de voir un mari céder ainsi sa femme à un autre, sans faire seulement des réserves. Il fallait être joliment godiche; oui, godiche, pour ne pas dire un autre mot! Et il citait un exemple, un autre communard qui avait trouvé sa femme collée avec un particulier; eh bien! les deux hommes et la femme vivaient ensemble, très d'accord. On s'arrange, on ne se laisse pas dindonner, car enfin c'était lui le dindon, dans tout cela!

— Tu ne comprends pas, répondait Damour. Va-t-en aussi, puisque tu n'es pas mon ami.

— Moi, pas ton ami! quand je me suis mis en quatre!... Raisonne donc un peu. Que vas-tu devenir? Tu n'as personne, te voilà sur le pavé ainsi qu'un chien, et tu crèveras, si je ne te tire d'affaire... Pas ton ami! mais si je t'abandonne là, tu n'as plus qu'à mettre la tête sous ta patte, comme les poules qui ont assez de l'existence.

Damour eut un geste désespéré. C'était vrai, il ne lui restait qu'à se jeter à l'eau ou à se faire ramasser par les agents.

— Eh bien! continua le peintre, je suis tellement ton ami, que je vais te conduire chez quelqu'un où tu auras la niche et la pâtée.

Et il se leva, comme pris d'une résolution subite. Puis, il emmena de force son compagnon, qui balbutiait :

— Où donc? où donc?

— Tu le verras... Puisque tu n'as pas voulu dîner chez ta femme, tu dîneras ailleurs. Mets-toi bien dans la caboche que je ne te laisserai pas faire deux bêtises en un jour.

Il marchait vivement, descendant la rue d'Amster-

dam. Rue de Berlin, il s'arrêta devant un petit hôtel, sonna et demanda au valet de pied qui vint ouvrir, si Mme de Souvigny était chez elle. Et, comme le valet hésitait, il ajouta :

— Allez lui dire que c'est Berru.

Damour le suivait machinalement. Cette visite inattendue, cet hôtel luxueux achevaient de lui troubler la tête. Il monta. Puis, tout à coup, il se trouva dans les bras d'une petite femme blonde, très jolie, à peine vêtue d'un peignoir de dentelle. Et elle criait :

— Papa, c'est papa!... Ah! que vous êtes gentil de l'avoir décidé!

Elle était bonne fille, elle ne s'inquiétait point de la blouse noire du vieil homme, enchantée, battant des mains, dans une crise soudaine de tendresse filiale. Son père, saisi, ne la reconnaissait même pas.

— Mais c'est Louise, dit Berru.

Alors, il balbutia :

— Ah! oui... Vous êtes trop aimable...

Il n'osait la tutoyer. Louise le fit asseoir sur un canapé, puis elle sonna pour défendre sa porte. Lui, pendant ce temps, regardait la pièce tendue de cachemire, meublée avec une richesse délicate qui l'attendrissait. Et Berru triomphait, lui tapait sur l'épaule, en répétant :

— Hein? diras-tu encore que je ne suis pas un ami?... Je savais bien, moi, que tu aurais besoin de ta fille. Alors, je me suis procuré son adresse et je suis venu lui conter ton histoire. Tout de suite, elle m'a dit : Amenez-le!

— Mais sans doute, ce pauvre père! murmura Louise d'une voix câline. Oh! tu sais, je l'ai en horreur, ta république! Tous des sales gens, les communards, et qui ruineraient le monde, si on les laissait faire!... Mais toi, tu es mon cher papa. Je me souviens comme tu étais bon, quand j'étais malade, toute petite. Tu verras, nous nous entendrons très bien, pourvu que nous ne parlions jamais politique... D'abord, nous allons dîner tous les trois. Ah! que c'est gentil!

Elle s'était assise presque sur les genoux de l'ouvrier, riant de ses yeux clairs, ses fins cheveux pâles envolés autour des oreilles. Lui, sans force, se sentait envahi par

un bien-être délicieux. Il aurait voulu refuser, parce que cela ne lui paraissait pas honnête, de s'attabler dans cette maison. Mais il ne retrouvait plus son énergie de tout à l'heure, lorsqu'il était parti de chez la bouchère, sans même retourner la tête, après avoir trinqué une dernière fois. Sa fille était trop douce, et ses petites mains blanches, posées sur les siennes, l'attachaient.

— Voyons, tu acceptes? répétait Louise.

— Oui, dit-il enfin, pendant que deux larmes coulaient sur ses joues creusées par la misère.

Berru le trouva très raisonnable. Comme on passait dans la salle à manger, un valet vint prévenir madame que monsieur était là.

— Je ne puis le recevoir, répondit-elle tranquillement. Dites-lui que je suis avec mon père... Demain à six heures, s'il veut.

Le dîner fut charmant. Berru l'égaya par toutes sortes de mots drôles, dont Louise riait aux larmes. Elle se retrouvait rue des Envierges, et c'était un régal. Damour mangeait beaucoup, alourdi de fatigue et de nourriture; mais il avait un sourire d'une tendresse exquise, chaque fois que le regard de sa fille rencontrait le sien. Au dessert, ils burent un vin sucré et mousseux comme du champagne, qui les grisa tous les trois. Alors, quand les domestiques ne furent plus là, les coudes posés sur la table, ils parlèrent du passé, avec la mélancolie de leur ivresse. Berru avait roulé une cigarette, que Louise fumait, les yeux demi-clos, le visage noyé. Elle s'embrouillait dans ses souvenirs, en venait à parler de ses amants, du premier, un grand jeune homme qui avait très bien fait les choses. Puis, elle laissa échapper sur sa mère des jugements pleins de sévérité.

— Tu comprends, dit-elle à son père, je ne peux plus la voir, elle se conduit trop mal... Si tu veux, j'irai lui dire ce que je pense de la façon malpropre dont elle t'a lâché.

Mais Damour, gravement, déclara qu'elle n'existait plus. Tout à coup, Louise se leva, en criant :

— A propos, je vais te montrer quelque chose qui te fera plaisir.

Elle disparut, revint aussitôt, sa cigarette toujours

aux lèvres, et elle remit à son père une vieille photographie jaunie, cassée aux angles. Ce fut une secousse pour l'ouvrier, qui, fixant ses yeux troubles sur le portrait, bégaya :

— Eugène, mon pauvre Eugène.

Il passa la carte à Berru, et celui-ci, pris d'émotion, murmura de son côté :

— C'est bien ressemblant.

Puis, ce fut le tour de Louise. Elle garda la photographie un instant; mais des larmes l'étouffèrent, elle la rendit en disant :

— Oh! je me le rappelle... Il était si gentil!

Tous les trois, cédant à leur attendrissement, pleurèrent ensemble. Deux fois encore, le portrait fit le tour de la table, au milieu des réflexions les plus touchantes. L'air l'avait beaucoup pâli; le pauvre Eugène, vêtu de son uniforme de garde-national, semblait une ombre d'émeutier, perdu dans la légende. Mais, ayant retourné la carte, le père lut ce qu'il avait écrit là, autrefois : " Je te vengerai "; et, agitant un couteau à dessert au-dessus de sa tête, il refit son serment :

— Oui, oui, je te vengerai!

— Quand j'ai vu que maman tournait mal, raconta Louise, je n'ai pas voulu lui laisser le portrait de mon pauvre frère. Un soir, je le lui ai chipé... C'est pour toi, papa. Je te le donne.

Damour avait posé la photographie contre son verre, et il la regardait toujours. Cependant, on finit par causer raison. Louise, le cœur sur la main, voulait tirer son père d'embarras. Un instant, elle parla de le prendre avec elle; mais ce n'était guère possible. Enfin, elle eut une idée, elle lui demanda s'il consentirait à garder une propriété, qu'un monsieur venait de lui acheter, près de Mantes. Il y avait là un pavillon, où il vivrait très bien, avec deux cents francs par mois.

— Comment donc, mais c'est le paradis, cria Berru qui acceptait pour son camarade. S'il s'ennuie, j'irai le voir.

La semaine suivante, Damour était installé au Bel-Air, la propriété de sa fille, et c'est là qu'il vit mainte-

nant, dans un repos que la Providence lui devait bien, après tous les malheurs dont elle l'a accablé. Il engraisse, il refleurit, bourgeoisement vêtu, ayant la mine bonne enfant et honnête d'un ancien militaire. Les paysans le saluent très bas. Lui, chasse et pêche à la ligne. On le rencontre au soleil, dans les chemins, regardant pousser les blés, avec la conscience tranquille d'un homme qui n'a volé personne et qui mange des rentes rudement gagnées. Lorsque sa fille vient avec des messieurs, il sait garder son rang. Ses grandes joies sont les jours où elle s'échappe et où ils déjeunent ensemble, dans le petit pavillon. Alors, il lui parle avec des bégaiements de nourrice, il regarde ses toilettes d'un air d'adoration; et ce sont des déjeuners délicats, toutes sortes de bonnes choses qu'il fait cuire lui-même, sans compter le dessert, des gâteaux et des bonbons, que Louise apporte dans ses poches.

Damour n'a jamais cherché à revoir sa femme. Il n'a plus que sa fille, qui a eu pitié de son vieux père, et qui fait son orgueil et sa joie. Du reste, il s'est également refusé à tenter la moindre démarche pour rétablir son état civil. A quoi bon déranger les écritures du gouvernement? Cela augmente la tranquillité autour de lui. Il est dans son trou, perdu, oublié, n'étant personne, ne rougissant pas des cadeaux de son enfant; tandis que, si on le ressuscitait, peut-être bien que des envieux parleraient mal de sa situation, et que lui-même finirait par en souffrir.

Parfois, pourtant, on mène grand tapage dans le pavillon. C'est Berru qui vient passer des quatre et cinq jours à la campagne. Il a enfin trouvé, chez Damour, le coin qu'il rêvait pour se goberger. Il chasse, il pêche avec son ami; il vit des journées sur le dos, au bord de la rivière. Puis, le soir, les deux camarades causent politique. Berru apporte de Paris les journaux anarchistes; et, après les avoir lus, tous deux s'entendent sur les mesures radicales qu'il y aurait à prendre : fusiller le gouvernement, pendre les bourgeois, brûler Paris pour rebâtir une autre ville, la vraie ville du peuple. Ils en sont toujours au bonheur universel, obtenu par une extermination générale. Enfin, au moment de monter se coucher,

Damour, qui a fait encadrer la photographie d'Eugène, s'approche, la regarde, brandit sa pipe en criant :

— Oui, oui, je te vengerai!

Et, le lendemain, le dos rond, la face reposée, il retourne à la pêche, tandis que Berru, allongé sur la berge, dort le nez dans l'herbe.

La Fête à Coqueville

Coqueville est un petit village planté dans une fente de rochers, à deux lieues de Grandport. Une belle plage de sable s'élargit devant les masures collées au flanc de la falaise, à mi-côte, comme des coquillages laissés là par la marée. Lorsqu'on monte sur les hauteurs de Grandport, vers la gauche, on voit très nettement à l'ouest la nappe jaune de la plage, pareille à un flot de poussière d'or qui aurait coulé de la fente béante du roc; et même, avec de bons yeux, on distingue les maisons, dont le ton de rouille tache la pierre, et dont les fumées mettent des traînées bleuâtres, jusqu'à la crête de l'énorme rampe, barrant le ciel.

C'est un trou perdu. Coqueville n'a jamais pu atteindre le chiffre de deux cents habitants. La gorge qui débouche sur la mer, et au seuil de laquelle le village se trouve planté, s'enfonce dans les terres par des détours si brusques et des pentes si raides, qu'il est à peu près impossible d'y passer avec des voitures. Cela coupe toutes les communications et isole le pays, où l'on semble être à cent lieues des hameaux voisins. Aussi, les habitants n'ont-ils avec Grandport des communications que par eau. Presque tous pêcheurs, vivant de l'Océan, ils y

portent chaque jour le poisson dans leurs barques. Une grande maison de factage, la maison Dufeu, achète leur pêche à forfait. Le père Dufeu est mort depuis quelques années, mais la veuve Dufeu a continué les affaires; elle a simplement pris un commis, M. Mouchel, grand diable blond, chargé de battre la côte et de traiter avec les pêcheurs. Ce M. Mouchel est l'unique lien entre Coqueville et le monde civilisé.

Coqueville mériterait un historien. Il semble certain que le village, dans la nuit des temps, fut fondé par les Mahé, une famille qui vint s'établir là et qui poussa fortement au pied de la falaise. Ces Mahé durent prospérer d'abord, en se mariant toujours entre eux, car pendant des siècles on ne trouve que des Mahé. Puis, sous Louis XIII, apparaît un Floche. On ne sait trop d'où il venait, il épousa une Mahé, et dès ce moment un phénomène se produisit, les Floche prospérèrent à leur tour et se multiplièrent tellement, qu'ils finirent peu à peu par absorber les Mahé, dont le nombre diminuait, tandis que leur fortune passait aux mains des nouveaux venus. Sans doute, les Floche apportaient un sang nouveau, des organes plus vigoureux, un tempérament qui s'adaptait mieux à ce dur milieu de plein vent et de pleine mer. En tout cas, ils sont aujourd'hui les maîtres de Coqueville.

On comprend que ce déplacement du nombre et de la richesse ne se soit pas accompli sans de terribles secousses. Les Mahé et les Floche se détestent. Il y a entre eux une haine séculaire. Malgré leur déchéance, les Mahé gardent un orgueil d'anciens conquérants. En somme, ils sont les fondateurs, les ancêtres. Ils parlent avec mépris du premier Floche, un mendiant, un vagabond recueilli chez eux par pitié, et auquel leur éternel désespoir sera d'avoir donné une de leurs filles. Ce Floche, à les entendre, n'a engendré qu'une descendance de paillards et de voleurs, passant leurs nuits à faire des enfants et leurs journées à convoiter des héritages. Et il n'est pas d'injures dont ils n'accablent la puissante tribu des Floche, pris de la rage amère de ces nobles, décimés, ruinés, qui voient le pullulement de la bourgeoisie maîtresse de leurs rentes et de leurs châteaux. Naturellement, les Floche, de leur côté, ont le triomphe insolent. Ils jouissent, ce qui

les rend goguenards. Pleins de moquerie pour l'antique race des Mahé, ils jurent de les chasser du village, s'ils ne courbent pas la tête. Ce sont pour eux des meurt-de-faim, qui, au lieu de se draper dans leurs guenilles, feraient beaucoup mieux de les raccommoder. Coqueville se trouve ainsi en proie à deux factions féroces, quelque chose comme cent trente habitants résolus à manger les cinquante autres, par la simple raison qu'ils sont les plus forts. La lutte entre deux grands empires n'a pas d'autre histoire.

Parmi les querelles qui ont dernièrement bouleversé Coqueville, on cite la fameuse inimitié des deux frères Fouasse et Tupain, et les batailles retentissantes du ménage Rouget. Il faut savoir que chaque habitant recevait jadis un surnom, qui est devenu aujourd'hui un véritable nom de famille; car il était difficile de se reconnaître parmi les croisements des Mahé et des Floche. Rouget avait eu certainement un aïeul d'un blond ardent; quant à Fouasse et à Tupain, ils se nommaient ainsi sans qu'on sût pourquoi, beaucoup de surnoms ayant perdu tout sens raisonnable à la longue. Or, la vieille Françoise, une gaillarde de quatre-vingts ans qui vivait toujours, avait eu Fouasse d'un Mahé; puis, devenue veuve, elle s'était remariée avec un Floche, et était accouchée de Tupain. De là, la haine des deux frères, d'autant plus que des questions d'héritage avivaient cette haine. Chez les Rouget, on se battait comme plâtre, parce que Rouget accusait sa femme Marie de le trahir pour un Floche, le grand Brisemotte, un brun solide, sur lequel il s'était déjà jeté deux fois avec un couteau, en hurlant qu'il lui crèverait le ventre. Rouget, petit homme nerveux, était très rageur.

Mais ce qui passionnait alors Coqueville, ce n'étaient ni les fureurs de Rouget, ni les discussions de Tupain et de Fouasse. Une grosse rumeur circulait : Delphin, un Mahé, un galopin de vingt ans, osait aimer la belle Margot, la fille de La Queue, le plus riche des Floche et le maire du pays. Ce La Queue était en vérité un personnage considérable. On l'appelait La Queue parce que son père, sous Louis-Philippe, avait le dernier ficelé ses cheveux, avec une obstination de vieillard qui tient aux modes de sa

jeunesse. Donc, La Queue possédait l'un des deux grands bateaux de pêche de Coqueville, le *Zéphir*, le meilleur de beaucoup, tout neuf encore et solide à la mer. L'autre grand bateau, la *Baleine*, une patache pourrie, appartenait à Rouget, dont les matelots étaient Delphin et Fouasse, tandis que La Queue emmenait avec lui Tupain et Brisemotte. Ces derniers ne tarissaient pas en rires méprisants sur la *Baleine*, un sabot, disaient-ils, qui allait fondre un beau jour sous la vague comme une poignée de boue. Aussi, quand La Queue apprit que ce gueux de Delphin, le mousse de la *Baleine*, se permettait de rôder autour de sa fille, allongea-t-il deux claques soignées à Margot, histoire simplement de la prévenir que jamais elle ne serait la femme d'un Mahé. Du coup, Margot, furieuse, cria qu'elle passerait la paire de soufflets à Delphin, s'il se permettait de venir se frotter contre ses jupes. C'était vexant d'être calottée pour un garçon qu'elle ne regardait seulement jamais en face. Margot, forte à seize ans comme un homme et belle comme une dame, avait la réputation d'une personne méprisante, très dure aux amoureux. Et, là-dessus, sur cette histoire des deux claques, de l'audace de Delphin et de la colère de Margot, on doit comprendre les commérages sans fin de Coqueville.

Pourtant, certains disaient que Margot, au fond, n'était pas si furieuse de voir Delphin tourner autour d'elle. Ce Delphin était un petit blond, la peau dorée par le hâle de la mer, avec une toison de cheveux frisés qui lui descendait sur les yeux et dans le cou. Et très fort, malgré sa taille fine; très capable d'en rosser de trois fois plus gros que lui. On racontait qu'il se sauvait parfois et allait passer la nuit à Grandport. Cela lui donnait une réputation de loup-garou auprès des filles, qui l'accusaient entre elles de faire la vie, expression vague où elles mettaient toutes sortes de jouissances inconnues. Margot, quand elle parlait de Delphin, se passionnait trop. Lui, souriait d'un air sournois, la regardait avec des yeux minces et luisants, sans s'inquiéter le moins du monde de ses dédains ni de ses emportements. Il passait devant sa porte, il se coulait le long des broussailles, la guettait pendant des heures, plein d'une patience et d'une souplesse de chat

à l'affût d'une mésange; et, quand elle le découvrait tout d'un coup, derrière ses jupes, si près d'elle parfois qu'elle le devinait à la tiédeur de son haleine, il ne fuyait pas, il prenait un air doux et triste, qui la laissait interdite, suffoquée, ne retrouvant sa colère que lorsqu'il était loin. Sûrement, si son père la voyait, il la giflerait encore. Ça ne pouvait pas durer. Mais elle avait beau jurer que Delphin aurait un jour la paire de gifles qu'elle lui avait promise, elle ne saisissait jamais l'instant de les lui appliquer, quand il était là : ce qui faisait dire au monde qu'elle ne devrait pas en tant parler, puisqu'elle gardait en fin de compte les gifles pour elle.

Personne, cependant, ne supposait qu'elle pût jamais être la femme de Delphin. On voyait, dans son cas, une faiblesse de fille coquette. Quant à un mariage entre le plus gueux des Mahé, un garçon qui n'avait pas six chemises pour entrer en ménage, et la fille du maire, l'héritière la plus riche des Floche, il aurait simplement paru monstrueux. Les méchantes langues insinuaient que, tout de même, elle pourrait bien aller avec lui, mais que pour sûr elle ne l'épouserait pas. Une fille riche prend du plaisir comme elle l'entend; seulement, quand elle a de la tête, elle ne commet pas une sottise. Enfin, tout Coqueville s'intéressait à l'aventure, curieux de savoir de quelle façon les choses tourneraient. Delphin aurait-il ses deux gifles? ou bien Margot se laisserait-elle baiser sur les joues, dans quelque trou de la falaise? Il faudrait voir. Il y en avait pour les gifles et il y en avait pour les baisers. Coqueville était en révolution.

Dans le village, deux personnes seulement, le curé et le garde champêtre, n'appartenaient ni aux Mahé ni aux Floche. Le garde champêtre, un grand sec dont on ignorait le nom, mais qu'on appelait l'Empereur, sans doute parce qu'il avait servi sous Charles X, n'exerçait en réalité aucune surveillance sérieuse sur la commune, toute de rochers nus et de landes désertes. Un sous-préfet, qui le protégeait, lui avait créé là une sinécure, où il mangeait en paix de très petits appointements. Quant à l'abbé Radiguet, c'était un de ces prêtres simples d'esprit que les évêchés, désireux de s'en débarrasser, enterrent dans quelque trou perdu. Il vivait en brave

homme, redevenu paysan, bêchant son étroit jardin conquis sur le roc, fumant sa pipe en regardant pousser ses salades. Son seul défaut était une gourmandise qu'il ne savait comment raffiner, réduit à adorer le maquereau et à boire du cidre plus parfois qu'il n'en pouvait contenir. Au demeurant, le père de ses paroissiens, qui venaient de loin en loin entendre une messe, pour lui être agréables.

Mais le curé et le garde champêtre avaient dû prendre parti, après avoir longtemps réussi à rester neutres. Maintenant, l'Empereur tenait pour les Mahé, tandis que l'abbé Radiguet appuyait les Floche. De là, des complications. Comme l'Empereur, du matin au soir, vivait en bourgeois, et qu'il se lassait de compter les bateaux qui sortaient de Grandport, il s'était avisé de faire la police du village. Devenu le partisan des Mahé, par des instincts secrets de conservation sociale, il donnait raison à Fouasse contre Tupain, il tâchait de prendre la femme de Rouget en flagrant délit avec Brisemotte, il fermait surtout les yeux, quand il voyait Delphin se glisser dans la cour de Margot. Le pis était que ces agissements amenaient de fortes querelles entre l'Empereur et son supérieur naturel, le maire La Queue. Respectueux de la discipline, le premier écoutait les reproches du second, puis recommençait à n'agir qu'à sa tête : ce qui désorganisait les pouvoirs publics de Coqueville. On ne pouvait passer devant le hangar décoré du nom de mairie. sans être assourdi par l'éclat d'une dispute. D'un autre côté, l'abbé Radiguet, rallié aux Floche triomphants, qui le comblaient de maquereaux superbes, encourageait sourdement les résistances de la femme de Rouget, et menaçait Margot des flammes de l'enfer, si jamais elle laissait Delphin la toucher du doigt. C'était, en somme, l'anarchie complète, l'armée en révolte contre le pouvoir civil, la religion se faisant la complaisante des jouissances de la bourgeoisie, tout un peuple de cent quatre-vingts habitants se dévorant dans un trou, en face de la mer immense et de l'infini du ciel.

Seul, au milieu de Coqueville bouleversé, Delphin gardait son rire de garçon amoureux, qui se moquait du reste, pourvu que Margot fût à lui. Il la chassait au lacet, comme on chasse les lapins. Très sage, malgré son

air fou, il voulait que le curé les mariât pour que le plaisir durât toujours.

Un soir Margot leva enfin la main, dans un sentier où il la guettait. Mais elle resta toute rouge; car, sans attendre la gifle, il avait saisi cette main qui le menaçait, et la baisait furieusement.

Comme elle tremblait, il lui dit à voix basse :

— Je t'aime. Veux-tu de moi?

— Jamais! cria-t-elle révoltée.

Il haussa les épaules; puis, d'un air tranquille et tendre :

— Ne dis donc pas ça... Nous serons très bien tous les deux. Tu verras comme c'est bon.

II

Ce dimanche-là, le temps fut épouvantable, un de ces brusques orages de septembre qui déchaînent des tempêtes terribles sur les côtes rocheuses de Grandport. A la tombée du jour, Coqueville aperçut un navire en détresse, emporté par le vent. Mais l'ombre croissait, on ne pouvait songer à lui porter secours. Depuis la veille, le *Zéphir* et la *Baleine* étaient amarrés dans le petit port naturel, qui se trouve à gauche de la plage, entre deux bancs de granit. Ni La Queue ni Rouget n'avaient osé sortir. Le pis était que M. Mouchel, le représentant de la veuve Dufeu, avait pris la peine de venir en personne, le samedi, pour leur promettre une prime, s'ils faisaient un effort sérieux : la marée manquait, on se plaignait aux Halles. Aussi, le dimanche soir, en se couchant sous les rafales de pluie, Coqueville grognait-il, de méchante humeur. C'était l'éternelle histoire, les commandes arrivaient lorsque la mer gardait son poisson. Et tout le village parlait de ce navire qu'on avait vu passer dans l'ouragan, et qui bien sûr devait, à cette heure, dormir au fond de l'eau.

Le lendemain lundi, le ciel était toujours sombre. La mer, haute encore, grondait sans pouvoir se calmer, bien que le vent fût moins fort. Il tomba complètement,

mais les vagues gardèrent leur branle furieux. Malgré tout, les deux bateaux sortirent l'après-midi. Vers quatre heures, le *Zéphir* rentra, n'ayant rien pris. Pendant que les matelots Tupain et Brisemotte l'amarraient dans le petit port. La Queue, exaspéré sur la plage, montrait le poing à l'Océan. Et M. Mouchel qui attendait! Margot était là, avec la moitié de Coqueville, regardant les dernières houles de la tempête, partageant la rancune de son père contre la mer et le ciel.

— Où est donc la *Baleine?* demanda quelqu'un.

— Là-bas, derrière la pointe, dit La Queue. Si cette carcasse revient entière aujourd'hui, ce sera de la chance.

Il était plein de mépris. Puis, il laissa entendre que c'était bon pour des Mahé, de risquer leur peau de la sorte : quand on n'a pas un sou vaillant, on peut crever. Lui, préférait manquer de parole à M. Mouchel.

Cependant, Margot examinait la pointe de rochers derrière laquelle se trouvait la *Baleine*.

— Père, demanda-t-elle enfin, est-ce qu'ils ont pris quelque chose?

— Eux? cria-t-il. Rien du tout!

Il se calma et ajouta plus doucement, en voyant l'Empereur qui ricanait :

— Je ne sais pas s'ils ont pris quelque chose, mais comme ils ne prennent jamais rien...

— Peut-être qu'aujourd'hui tout de même ils ont pris quelque chose, dit méchamment l'Empereur. Ça s'est vu.

La Queue allait répondre avec colère. Mais l'abbé Radiguet, qui arrivait, l'apaisa. De la plate-forme de l'église, l'abbé venait d'apercevoir la *Baleine;* et la barque semblait donner la chasse à quelque gros poisson. Cette nouvelle passionna Coqueville. Il y avait, dans le groupe réuni sur la plage, des Mahé et des Floche, les uns souhaitant que le bateau revînt avec une pêche miraculeuse, les autres faisant des vœux pour qu'il rentrât vide.

Margot, toute droite, ne quittait pas la mer du regard.

— Les voilà, dit-elle simplement.

En effet, une tache noire se montrait derrière la pointe.

Tous regardèrent. On aurait dit un bouchon dansant sur l'eau. L'Empereur ne voyait pas même la tache noire.

Il fallait être de Coqueville, pour reconnaître à cette distance la *Baleine* et ceux qui la montaient.

— Tiens! reprit Margot, qui avait les meilleurs yeux de la côte, c'est Fouasse et Rouget qui rament... Le petit est debout à l'avant.

Elle appelait Delphin " le petit ", pour ne pas le nommer. Et, dès lors, on suivit la marche de la barque, en tâchant d'en expliquer les étranges mouvements. Comme le curé le disait, elle semblait donner la chasse à quelque poisson qui aurait fui devant elle. Cela parut extraordinaire. L'Empereur prétendit que leur filet venait sans doute d'être emporté. Mais La Queue criait que c'étaient des fainéants et qu'ils s'amusaient. Bien sûr qu'ils ne pêchaient pas des phoques! Tous les Floche s'égayèrent de cette plaisanterie, tandis que les Mahé, vexés, déclaraient que Rouget était un gaillard tout de même, et qu'il risquait sa peau, lorsque d'autres, au moindre coup de vent, préféraient le plancher aux vaches. L'abbé Radiguet dut s'interposer encore, car il y avait des claques dans l'air.

— Qu'ont-ils donc? dit brusquement Margot. Les voilà repartis.

On cessa de se menacer, et tout le monde fouilla l'horizon. La *Baleine*, de nouveau, était cachée derrière la pointe. Cette fois, La Queue lui-même devint inquiet. Il ne pouvait s'expliquer de pareilles manœuvres. La peur que Rouget ne fût réellement en train de prendre du poisson, le jetait hors de lui. Personne ne quitta la plage, bien qu'on ne vît rien de curieux. On resta là près de deux heures, on attendait toujours la barque qui paraissait de temps à autre, puis qui disparaissait. Elle finit par ne plus se montrer du tout. La Queue, enragé, faisant au fond ce souhait abominable, déclarait qu'elle avait dû sombrer; et comme justement la femme de Rouget était présente avec Brisemotte, il les regardait tous deux en ricanant, tandis qu'il tapait sur l'épaule de Tupain, pour le consoler déjà de la mort de son frère Fouasse. Mais il cessa de rire, lorsqu'il aperçut sa fille Margot, muette et grandie, les yeux au loin. C'était peut-être bien pour Delphin.

— Qu'est-ce que tu fiches là? gronda-t-il. Veux-tu filer à la maison!... Méfie-toi, Margot!

Elle ne bougeait pas. Puis, tout d'un coup :

— Ah! les voilà!

Il y eut un cri de surprise. Margot, avec ses bons yeux, jurait qu'elle ne voyait plus une âme dans la barque. Ni Rouget, ni Fouasse, ni personne! La *Baleine*, comme abandonnée, courait sous le vent, virant de bord à chaque minute, se balançant d'un air paresseux. Une brise d'ouest s'était heureusement levée et la poussait vers la terre, mais avec des caprices singuliers, qui la ballottaient de droite et de gauche. Alors, tout Coqueville descendit sur la plage. Les uns appelaient les autres; il ne resta pas une fille dans les maisons pour soigner la soupe. C'était une catastrophe, quelque chose d'inexplicable dont l'étrangeté mettait les têtes à l'envers. Marie, la femme de Rouget, après un instant de réflexion, crut devoir éclater en larmes. Tupain ne réussit qu'à prendre un air affligé. Tous les Mahé se désolaient, tandis que les Floche tâchaient d'être convenables. Margot s'était assise, comme si elle avait eu les jambes cassées.

— Qu'est-ce que tu fiches encore! cria La Queue, qui la rencontra sous ses pieds.

— Je suis lasse, répondit-elle simplement.

Et elle tourna son visage vers la mer, les joues entre les mains, se cachant les yeux du bout des doigts, regardant fixement la barque se balancer sur les vagues avec plus de paresse, de l'air d'une barque bonne enfant qui aurait trop bu.

Pourtant, les suppositions allaient bon train. Peut-être que les trois hommes étaient tombés à l'eau? Seulement, tous les trois à la fois, cela semblait drôle. La Queue aurait bien voulu faire croire que la *Baleine* avait crevé ainsi qu'un œuf pourri; mais le bateau tenait encore la mer, on haussait les épaules. Puis, comme si les trois hommes avaient réellement péri, il se souvint qu'il était maire, et il parla des formalités.

— Laissez donc! s'écria l'Empereur. Est-ce qu'on meurt si bêtement! S'ils étaient tombés, le petit Delphin serait déjà ici!

Tout Coqueville dut en convenir, Delphin nageait comme un hareng. Mais alors, où les trois hommes pouvaient-ils être? On criait : “ Je te dis que si!... Je te dis

que non!... Trop bête!... Bête toi-même! " Et les choses en vinrent au point qu'on échangea des gifles. L'abbé Radiguet dut faire un appel à la conciliation, tandis que l'Empereur bousculait le monde pour rétablir l'ordre. Cependant, la barque, sans se presser, continuait à danser devant le monde. Elle valsait, semblait se moquer des gens. La marée l'apportait, en lui faisant saluer la terre dans de longues révérences cadencées. Pour sûr, c'était une barque en folie.

Margot, les joues entre les mains, regardait toujours. Un canot venait de sortir du port, pour aller à la rencontre de la *Baleine*. C'était Brisemotte qui avait eu cette impatience, comme s'il lui eût tardé de donner une certitude à la femme de Rouget. Dès lors, tout Coqueville s'intéressa au canot. Les voix se haussaient. Eh bien! distinguait-il quelque chose? La *Baleine* avançait, de son air mystérieux et goguenard. Enfin, on le vit se dresser et regarder dans la barque, dont il avait réussi à prendre une amarre. Toutes les haleines étaient suspendues. Mais, brusquement, il éclata de rire. Ce fut une surprise. Qu'avait-il à s'égayer

—Quoi donc? qu'y a-t-il? lui criait-on furieusement.

Lui, sans répondre, riait plus fort. Il fit des gestes, comme pour dire qu'on allait voir. Puis, ayant attaché la *Baleine* au canot, il la remorqua. Et un spectacle imprévu stupéfia Coqueville.

Dans le fond de la barque, les trois hommes, Rouget, Delphin, Fouasse, étaient béatement allongés sur le dos, ronflant à poings fermés, ivres morts. Au milieu d'eux, se trouvait un petit tonneau défoncé, quelque tonneau plein, rencontré en mer, et auquel ils avaient goûté. Sans doute c'était très bon, car ils avaient tout bu, sauf la valeur d'un litre qui avait coulé dans la barque et qui s'y était mêlé à de l'eau de mer.

— Ah! le cochon! cria brutalement la femme à Rouget, cessant de pleurnicher.

— Eh bien! elle est propre, leur pêche! dit La Queue, qui affectait un grand dégoût.

— Dame! répondit l'Empereur, on pêche ce qu'on peut. Ils ont toujours pêché un tonneau, tandis que d'autres n'ont rien pêché du tout.

Le maire se tut, très vexé. Coqueville clabaudait. On comprenait, maintenant. Quand les barques sont soûles, elles dansent comme les hommes; et celle-là, en vérité, avait de la liqueur plein le ventre. Ah! la gredine, quelle cocarde! Elle festonnait sur l'Océan, de l'air d'un pochard qui ne reconnaît plus sa maison. Et Coqueville riait et se fâchait, les Mahé trouvaient ça drôle, tandis que les Floche trouvaient ça dégoûtant. On entourait la *Baleine*, les cous s'allongeaient, les yeux s'écarquillaient, pour regarder dormir ces trois gaillards qui étalaient des mines de jubilation, sans se douter de la foule, penchée au-dessus d'eux. Les injures et les rires ne les troublaient guère. Rouget n'entendait pas sa femme l'accuser de tout boire. Fouasse ne sentait pas les coups de pied sournois dont son frère Tupain lui bourrait les côtes. Quant à Delphin, il était joli, lorsqu'il avait bu, avec ses cheveux blonds, sa mise rose, noyée d'un ravissement. Margot s'était levée, et, silencieuse elle contemplait à présent le petit d'un air dur.

— Faut les coucher! cria une voix.

Mais, justement, Delphin ouvrait les yeux. Il promena des regards enchantés sur le monde. On le questionnait de toutes parts, avec une passion qui l'étourdissait un peu, d'autant plus qu'il était encore soûl comme une grive.

— Eh bien! quoi? bégaya-t-il, c'est un petit tonneau... Il n'y a pas de poisson. Alors, nous avons pris un petit tonneau.

Il ne sortit pas de là. A chaque phrase, il ajoutait simplement :

— C'était bien bon.

— Mais qu'y avait-il, dans le tonneau? lui demandait-on rageusement.

— Ah! je ne sais pas... C'était bien bon.

A cette heure, Coqueville brûlait de savoir. Tout le monde baissait le nez vers la barque, reniflant avec force. De l'avis unanime, ça sentait la liqueur; seulement, personne ne devinait quelle liqueur. L'Empereur, qui se flattait d'avoir bu de tout ce dont un homme peut boire, dit qu'il allait voir ça. Il prit gravement, dans le creux de la main, un peu du liquide qui nageait au fond

de la barque. La foule fit tout d'un coup silence. On attendait. Mais l'Empereur, après avoir humé une gorgée, hocha la tête, comme mal renseigné encore. Il goûta deux fois, de plus en plus embarrassé, l'air inquiet et surpris. Et il dut déclarer :

— Je ne sais pas... C'est drôle... S'il n'y avait pas d'eau de mer, je saurais sans doute... Ma parole d'honneur, c'est très drôle!

On se regarda. On restait frappé de ce que l'Empereur lui-même n'osait se prononcer. Coqueville considérait avec respect le petit tonneau vide.

— C'était bien bon, dit une fois encore Delphin qui semblait se ficher des gens.

Puis, montrant la mer d'un geste large, il ajouta :

— Si vous en voulez, il y en a encore... J'en ai vu, des petits tonneaux... des petits tonneaux... des petits tonneaux...

Et il se berçait de ce refrain qu'il chantonnait, en regardant Margot doucement. Il venait seulement de l'apercevoir. Furieuse, elle fit le geste de le gifler; mais il ne ferma même pas les yeux, il attendait la claque d'un air tendre.

L'abbé Radiguet, intrigué par cette gourmandise inconnue, trempa lui aussi le doigt dans la barque et le suça. Comme l'Empereur, il hocha la tête : non, il ne connaissait pas ça, c'était très étonnant. On ne tombait d'accord que sur un point : le tonneau devait être une épave du navire en détresse, signalé le dimanche soir. Des navires anglais apportaient souvent ainsi des chargements de liqueurs et de vins fins à Grandport.

Peu à peu, le jour pâlissait, et le monde finit par se retirer dans l'ombre. Mais La Queue restait absorbé, tourmenté d'une idée qu'il ne disait point. Il s'arrêta, il écouta une dernière fois Delphin, qu'on emportait et qui répétait de sa voix chantante :

— Des petits tonneaux... des petits tonneaux... des petits tonneaux... Si vous en voulez, il y en a encore!

III

Cette nuit-là, le temps changea complètement. Lorsque Coqueville s'éveilla, le lendemain, un clair soleil luisait, la mer s'étendait sans un pli, comme une grande pièce de satin vert. Et il faisait chaud, une de ces chaleurs blondes d'automne.

Le premier du village, La Queue s'était levé encore tout embarbouillé de ses rêves de la nuit. Il regarda longtemps la mer, à droite, à gauche. Enfin, l'air maussade, il dit qu'il fallait pourtant contenter M. Mouchel. Et il partit tout de suite avec Tupain et Brisemotte, en menaçant Margot de lui caresser les côtes, si elle ne marchait pas droit. Quand le *Zéphir* quitta le port, et qu'il vit la *Baleine* se balancer lourdement à son amarre, il s'égaya cependant un peu, criant :

— Aujourd'hui, par exemple, bernique!... Souffle la chandelle, Jeanneton, ces messieurs sont couchés!

Et, dès que le *Zéphir* eut gagné le large, La Queue tendit ses filets. Il alla visiter ensuite ses " jambins ". Les jambins sont des sortes de nasses allongées, dans lesquelles on prend surtout des langoustes et des rougets. Mais, malgré la mer calme, il eut beau visiter un à un ses jambins, tous étaient vides; au fond du dernier, comme par dérision, il trouva un petit maquereau, qu'il rejeta rageusement à la mer. C'était un véritable sort; il y avait comme ça des semaines où le poisson se fichait de Coqueville, et toujours dans les moments où M. Mouchel témoignait un désir. Quand, une heure plus tard, La Queue retira ses filets, il n'amena qu'un paquet d'algues. Du coup, il jura, les poings serrés, d'autant plus en colère que l'Océan avait une sérénité immense, paresseux et endormi, semblable à une nappe d'argent bruni, sous le ciel bleu. Le *Zéphir*, sans un balancement, glissait avec une douceur lente. La Queue se décida à rentrer, après avoir tendu de nouveau les filets. L'après-midi, il viendrait voir, et il menaçait Dieu et les saints, en sacrant des mots abominables.

Cependant, Rouget, Fouasse et Delphin dormaient

toujours. On ne parvint à les mettre debout qu'à l'heure du déjeuner. Ils ne se souvenaient de rien, ils avaient simplement conscience de s'être régalés avec quelque chose d'extraordinaire, qu'ils ne connaissaient pas. L'après-midi, comme ils étaient tous les trois sur le port, l'Empereur essaya de les questionner, maintenant qu'ils avaient leur bon sens. Ça ressemblait peut-être à de l'eau-de-vie avec du jus de réglisse dedans; ou bien, plutôt, on aurait dit du rhum, sucré et brûlé. Ils disaient oui, ils disaient non. D'après leurs réponses, l'Empereur soupçonna que c'était du ratafia; mais il ne l'aurait pas juré. Ce jour-là, Rouget et ses hommes avaient trop mal aux côtes pour aller à la pêche. D'ailleurs, ils savaient que La Queue était sorti inutilement dans la matinée, et ils parlaient d'attendre le lendemain, avant de visiter leurs jambins. Tous les trois assis sur des blocs de pierre, ils regardaient la marée monter, le dos arrondi, la bouche pâteuse, dormant à moitié.

Mais, brusquement, Delphin s'éveilla. Il sauta sur la pierre, les yeux au loin, criant :

— Voyez donc, patron... là-bas!

— Quoi? demanda Rouget qui s'étirait les membres.

— Un tonneau.

Rouget et Fouasse furent aussitôt debout, les regards luisants, fouillant l'horizon.

— Où ça, gamin? où ça, un tonneau? répétait le patron, très ému.

— Là bas... à gauche... ce point noir.

Les autres ne voyaient rien. Puis, Rouget poussa un juron.

— Nom de Dieu!

Il venait d'apercevoir le tonneau, gros comme une lentille sur l'eau blanche, dans un rayon oblique du soleil à son coucher. Et il courut à la *Baleine*, suivi par Delphin et Fouasse, qui se précipitaient, tapant leurs derrières de leurs talons et faisant rouler les cailloux.

La *Baleine* sortait du port, lorsque la nouvelle qu'on voyait en mer un tonneau, se répandit dans Coqueville. Les enfants, les femmes se mirent à courir. On criait :

— Un tonneau! un tonneau!

— Le voyez-vous? Le courant le pousse à Grandport.

— Ah! oui, à gauche... Un tonneau! Venez vite!

Et Coqueville dégringolait de son rocher, des enfants arrivaient en faisant la roue, tandis que les femmes ramassaient leurs jupes à deux mains, pour descendre plus vite. Bientôt, comme la veille, le village entier fut sur la plage.

Margot s'était montrée un instant, puis elle avait regagné à toutes jambes la maison, où elle voulait prévenir son père, qui discutait un procès-verbal avec l'Empereur. Enfin, La Queue parut. Il était blême, il disait au garde champêtre :

— Fichez-moi la paix!... C'est Rouget qui vous a envoyé pour m'amuser. Eh bien! il ne l'aura pas, celui-là. Vous allez voir.

Lorsqu'il aperçut la *Baleine* à trois cents mètres faisant force de rames vers le point noir qui se balançait au loin, sa fureur redoubla. Et il poussa Tupain et Brisemotte dans le *Zéphir*, il sortit du port à son tour, en répétant :

— Non, ils ne l'auront pas, je crèverais plutôt!

Alors, Coqueville eut un beau spectacle, une course enragée entre le *Zéphir* et la *Baleine*. Quand celle-ci vit l'autre quitter le port, elle comprit le danger, elle fila de toute sa vitesse. Elle pouvait avoir près de quatre cents mètres d'avance; mais les chances restaient égales, car le *Zéphir* était autrement léger et rapide. Aussi l'émotion se trouvait-elle à son comble sur la plage. Les Mahé et les Floche avaient instinctivement formé deux groupes, suivant avec passion les péripéties de la lutte, chacun soutenant son bateau. D'abord, la *Baleine* garda l'avantage; mais, lorsque le *Zéphir* eut pris son élan, on le vit qui la gagnait peu à peu. Elle fit un suprême effort, et parvint pendant quelques minutes à conserver les distances. Puis, elle fut de nouveau gagnée, le *Zéphir* arrivait sur elle avec une rapidité extraordinaire. Dès ce moment, il fut évident que les deux barques allaient se rencontrer dans les environs du tonneau. La victoire dépendrait d'une circonstance, de la moindre faute.

— La *Baleine!* la *Baleine!* criaient les Mahé.

Mais ils se turent. Comme la *Baleine* touchait presque le tonneau, le *Zéphir*, par une manœuvre hardie, venait

de passer devant elle et de rejeter le tonneau à gauche, où La Queue le harponna d'un coup de gaffe.

— Le *Zéphir !* le *Zéphir !* hurlèrent les Floche.

Et, l'Empereur ayant parlé de traîtrise, il y eut de gros mots échangés. Margot battait des mains. L'abbé Radiguet, descendu avec son bréviaire, fit une remarque profonde, qui calma brusquement le monde et le consterna.

— Ils vont peut-être tout boire, eux aussi, murmura-t-il d'un air mélancolique.

En mer, de la *Baleine* au *Zéphir*, avait éclaté une violente querelle. Rouget traitait La Queue de voleur, tandis que celui-ci l'appelait propre à rien. Les hommes prirent même leurs rames pour s'assommer; et il s'en fallut de peu que l'aventure ne tournât au combat naval. D'ailleurs, ils se donnaient rendez-vous à terre, en se montrant le poing et en menaçant de se vider le ventre, dès qu'ils se retrouveraient.

— La canaille! grognait Rouget. Vous savez, le tonneau est plus gros que celui d'hier... Il est jaune, celui-là. Ça doit être du fameux.

Puis, d'un accent désespéré :

— Allons voir les jambins... Peut-être bien qu'il y a des langoustes.

Et la *Baleine* s'éloigna lourdement, se dirigeant vers la pointe, à gauche.

Dans le *Zéphir*, La Queue devait se fâcher pour contenir Tupain et Brisemotte devant le tonneau. La gaffe, en brisant un cercle, avait amené un suintement d'un liquide rouge, que les deux hommes goûtaient du bout du doigt, et qu'ils trouvaient exquis. On pouvait bien en boire un verre, sans que cela tirât à conséquence. Mais La Queue ne voulait pas. Il cala le tonneau et déclara que le premier qui le sucerait aurait à causer avec lui. A terre, on verrait.

— Alors, demanda Tupain maussade, nous allons tirer les jambins?

— Oui, tout à l'heure, ça ne presse pas, répondit La Queue.

Lui aussi caressait le baril du regard. Il se sentait les membres mous, avec l'envie de rentrer tout de suite, pour goûter à ça. Le poisson l'ennuyait.

— Bah! dit-il au bout d'un silence, retournons, car il se fait tard... Nous reviendrons demain.

Et il lâchait la pêche, lorsqu'il aperçut un autre tonneau sur sa droite, celui-là tout petit, et qui se tenait debout, tournant sur lui-même comme une toupie. Ce fut le dernier coup pour les filets et les jambins. On n'en parla même plus. Le *Zéphir* donna la chasse au petit baril, qu'il pêcha fort aisément d'ailleurs.

Pendant ce temps, une pareille aventure arrivait à la *Baleine*. Comme Rouget avait déjà visité cinq jambins complètement vides, Delphin, toujours aux aguets, cria qu'il voyait quelque chose. Mais ça n'avait pas l'air d'un tonneau, c'était trop long.

— C'est une poutre, dit Fouasse.

Rouget laissa retomber son sixième jambin, sans le sortir complètement de l'eau.

— Allons voir tout de même, dit-il

A mesure qu'ils avançaient, ils croyaient reconnaître une planche, une caisse, un tronc d'arbre. Puis, ils poussèrent un cri de joie. C'était un vrai tonneau, mais un tonneau bien drôle, comme jamais ils n'en avaient vu. On aurait dit un tuyau renflé au milieu et fermé aux deux bouts par une couche de plâtre.

— Ah! il est comique! cria Rouget ravi. Celui-là, je veux que l'Empereur le goûte... Allons, rentrons, les enfants!

Ils tombèrent d'accord qu'ils n'y toucheraient pas, et la *Baleine* revint à Coqueville, au moment même où, de son côté, le *Zéphir* s'amarrait dans le petit port. Pas un curieux n'avait quitté la plage. Des cris de joie accueillirent cette pêche inespérée de trois tonneaux. Les gamins lançaient leurs casquettes en l'air, tandis que les femmes étaient allées chercher des verres en courant. Tout de suite, on avait décidé de déguster les liquides sur place. Les épaves appartenaient au village. Aucune contestation ne s'éleva. Seulement, il se forma deux groupes, les Mahé entourèrent Rouget, les Floche ne lâchèrent plus La Queue.

— L'Empereur, à vous le premier verre! cria Rouget. Dites-nous ce que c'est.

La liqueur était d'un beau jaune d'or. Le garde cham-

pêtre leva le verre, regarda, flaira, puis se décida à boire.

— Ça vient de Hollande, dit-il après un long silence.

Il ne donna aucun autre renseignement. Tous les Mahé burent avec respect. C'était un peu épais, et ils restaient surpris, à cause d'un goût de fleur. Les femmes trouvèrent ça très bon. Quant aux hommes, ils auraient préféré moins de sucre. Pourtant, au fond, ça finissait par être fort, au troisième ou au quatrième verre. Plus on en buvait, plus on l'aimait. Les hommes s'égayaient et les femmes devenaient drôles.

Mais l'Empereur, malgré ses récentes querelles avec le maire, était allé rôder dans le groupe des Floche. Le tonneau le plus grand donnait une liqueur d'un rouge foncé, tandis qu'on tirait du tout petit un liquide blanc comme de l'eau de roche; et c'était celui-ci qui était le plus raide, un vrai poivre, quelque chose dont la langue pelait. Pas un des Floche ne connaissait ça, ni le rouge, ni le blanc. Il y avait pourtant là des malins. Ça les ennuyait de se régaler sans savoir avec quoi.

— Tenez! l'Empereur, goûtez-moi ça, dit enfin La Queue, faisant ainsi le premier pas.

L'Empereur, qui attendait l'invitation, se posa de nouveau en dégustateur. Pour le rouge, il dit :

— Il y a de l'orange là-dedans!

Et, pour le blanc, il déclara :

— Ça, c'est du chouette!

On dut se contenter de ces réponses, car il hochait la tête d'un air entendu, avec la mine heureuse d'un homme qui avait satisfait son monde.

Seul, l'abbé Radiguet ne semblait pas convaincu. Il voulait connaître les noms. Selon lui, il avait les noms au bout de la langue; et, pour se renseigner tout à fait, il buvait des petits verres coup sur coup, en répétant :

— Attendez, attendez, je sais ce que c'est... Tout à l'heure, je vais vous le dire.

Cependant, peu à peu, on s'était égayé dans le groupe des Mahé et dans le groupe des Floche. Ceux-ci surtout riaient fort, parce qu'ils mélangeaient les liqueurs, ce qui les chatouillait davantage. Les uns et les autres, du reste, demeuraient à part. Ils ne s'offrirent pas de leurs

tonneaux, ils se jetaient simplement des regards sympathiques, pris du désir inavoué de goûter au liquide du voisin, qui devait être meilleur. Les frères ennemis, Tupain et Fouasse, voisinèrent toute la soirée sans se montrer les poings. On remarqua aussi que Rouget et sa femme buvaient dans la même tasse. Quant à Margot, elle distribuait la liqueur, chez les Floche; et, comme elle emplissait trop les verres, et que la liqueur lui coulait sur les doigts, elle se les suçait continuellement; si bien que, tout en obéissant à son père qui lui défendait de boire, elle s'était grisée ainsi qu'une fille en vendange. Ça ne lui allait pas mal; au contraire. Elle devenait toute rose, les yeux pareils à des chandelles.

Le soleil se couchait, la soirée était d'une douceur de printemps. Coqueville avait achevé les tonneaux et ne songeait pas à rentrer dîner. On se trouvait trop bien sur la plage. Quand il fit nuit noire, Margot, assise à l'écart, sentit quelqu'un lui souffler sur la nuque. C'était Delphin, très gai, marchant à quatre pattes, rôdant derrière elle comme un loup. Elle retint un cri, pour ne pas donner l'éveil à son père, qui aurait envoyé un coup de pied dans le derrière à Delphin.

— Va-t-en, imbécile! murmura-t-elle, moitié fâchée, moitié rieuse. Tu vas te faire prendre!

IV

Le jour suivant, Coqueville, à son réveil, trouva le soleil déjà haut sur l'horizon. Il faisait plus doux encore, une mer assoupie sous un ciel pur, un de ces temps de paresse où il est si bon de ne rien faire. On était au mercredi. Jusqu'au déjeuner, Coqueville se reposa du régal de la veille. Puis, on descendit sur la plage, pour voir.

Ce mercredi-là, la pêche, la veuve Dufeu, M. Mouchel, tout fut oublié. La Queue et Rouget ne parlèrent seulement pas d'aller visiter leurs jambins. Vers trois heures, on signala des tonneaux. Quatre dansaient en face du village. Le *Zéphir* et la *Baleine* se mirent en chasse;

mais, comme il y en avait pour tout le monde, on ne se disputa point, chaque bateau eut sa part.

A six heures, après avoir fouillé le petit golfe, Rouget et La Queue rentrèrent avec chacun trois tonneaux. Et la fête recommença. Les femmes avaient descendu des tables, pour plus de commodité. On apporta même des bancs, on établit deux cafés en plein air, ainsi qu'il y en avait à Grandport. Les Mahé étaient à gauche, les Floche à droite, séparés encore par une butte de sable. Pourtant, ce soir-là, l'Empereur qui allait d'un groupe à l'autre, promena des verres pleins, afin de faire goûter les six tonneaux à tout le monde. Vers neuf heures, on était beaucoup plus gai que la veille. Coqueville, le lendemain, ne put jamais se souvenir de quelle façon il s'était couché.

Le jeudi, le *Zéphir* et la *Baleine* ne pêchèrent que quatre tonneaux, deux chacun; mais ils étaient énormes. Le vendredi la pêche fut superbe, inespérée; il y eut sept tonneaux, trois pour Rouget et quatre pour La Queue. Alors, Coqueville entra dans un âge d'or. On ne faisait plus rien. Les pêcheurs, cuvant les alcools de la veille, dormaient jusqu'à midi. Puis, ils descendaient en flânant sur la plage, ils interrogeaient la mer. Leur seul souci était de se demander quelle liqueur la marée allait leur apporter. Ils restaient là des heures, les yeux braqués; ils poussaient des cris de joie, dès qu'une épave apparaissait. Les femmes et les enfants, du haut des rochers, signalaient avec de grands gestes jusqu'aux moindres paquets d'algues roulés par la vague. Et, à toute heure, le *Zéphir* et la *Baleine* étaient prêts à partir. Ils sortaient, ils battaient le golfe, ils pêchaient aux tonneaux, comme on pêche au thon, dédaigneux maintenant des maquereaux tranquillisés, qui cabriolaient au soleil, et des soles paresseuses, bercées à fleur d'eau. Coqueville suivait la pêche, en crevant de rire sur le sable. Puis, le soir, on buvait la pêche.

Ce qui enthousiasmait Coqueville, c'était que les tonneaux ne cessaient pas. Quand il n'y en avait plus, il y en avait encore. Il fallait vraiment que le navire qui s'était perdu, eût une jolie cargaison à bord; et Coqueville, devenu égoïste et gai, plaisantait ce navire naufragé, une vraie cave à liqueurs, de quoi soûler tous les poissons

de l'Océan. Avec ça, jamais on ne pêchait un tonneau semblable; il y en avait de toutes les formes, de toutes les grosseurs, de toutes les couleurs. Puis, à chaque tonneau, c'était un liquide différent. Aussi l'Empereur était-il plongé dans de profondes rêveries : lui, qui avait bu de tout, il ne s'y reconnaissait plus. La Queue déclarait que jamais il n'avait vu un chargement pareil. L'abbé Radiguet croyait à une commande faite par quelque roi sauvage, voulant monter sa cave. D'ailleurs, Coqueville ne cherchait plus à comprendre, bercé dans des griseries inconnues.

Les dames préféraient les crèmes : il y eut des crèmes de moka, de cacao, de menthe, de vanille. Marie Rouget but un soir tant d'anisette, qu'elle en fut malade. Margot et les autres demoiselles tapèrent sur le curaçao, la bénédictine, la trappistine, la chartreuse. Quant au cassis, il était réservé aux petits enfants. Naturellement, les hommes se réjouissaient davantage, lorsqu'on pêchait des cognacs, des rhums, des genièvres, tout ce qui emportait la bouche. Puis, des surprises se produisaient. Un tonneau de *raki* de Chio au mastic stupéfia Coqueville, qui crut être tombé sur un tonneau d'essence de térébenthine; on le but tout de même, parce qu'il ne faut rien perdre; mais on en parla longtemps. L'*arack* de Batavia, l'eau-de-vie suédoise au cumin, le *tuica calugaresca* de Roumanie, le *sliwowitz* de Serbie, bouleversèrent également toutes les idées que Coqueville se faisait de ce qu'on peut avaler. Au fond, il eut un faible pour le kummel et le kirsch, des liqueurs claires comme de l'eau et raides à tuer un homme. Etait-ce Dieu possible qu'on eût inventé tant de bonnes choses! A Coqueville, on ne connaissait que l'eau-de-vie; et encore pas tout le monde. Aussi les imaginations finissaient-elles par s'exalter, on en arrivait à une véritable dévotion, en face de cette variété inépuisable, dans ce qui soûle. Oh! se soûler chaque soir avec quelque chose de nouveau, et dont on ignorait même le nom! Ça semblait un conte de fée, une pluie, une fontaine, qui aurait craché des liquides extraordinaires, tous les alcools distillés, parfumés avec toutes les fleurs et tous les fruits de la création.

Donc, le vendredi soir, il y avait sept tonneaux sur

la plage. Coqueville ne quittait plus la plage. Il y vivait, grâce à la douceur du temps. Jamais, en septembre, on n'avait joui d'une semaine si belle. La fête durait depuis le lundi, et il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne durât pas toujours, si la Providence continuait à envoyer des tonneaux; car l'abbé Radiguet voyait là le doigt de la Providence. Toutes les affaires étaient suspendues; à quoi bon trimer, du moment où le plaisir venait en dormant? On était tous bourgeois, des bourgeois qui buvaient des liqueurs chères, sans avoir rien à payer au café. Les mains dans les poches, Coqueville jouissait du soleil, attendait le régal du soir. D'ailleurs, il ne dessoûlait plus; il mettait bout à bout les gaîtés du kummel, du kirsch, du ratafia; en sept jours, il connut les colères du gin, les attendrissements du curaçao, les rires du cognac. Et Coqueville restait innocent comme l'enfant qui vient de naître, ne sachant rien de rien, buvant avec conviction ce que le bon Dieu lui envoyait.

Ce fut le vendredi que les Mahé et les Floche fraternisèrent. On était très gai, ce soir-là. Déjà, la veille, les distances s'étaient rapprochées, les plus gris avaient piétiné la butte de sable, qui séparait les deux groupes. Il ne restait qu'un pas à faire. Du côté des Floche, les quatre tonneaux se vidaient, tandis que les Mahé achevaient également leurs trois petits barils, juste trois liqueurs qui faisaient le drapeau français, une bleue, une blanche et une rouge. La bleue emplissait les Floche de jalousie, parce qu'une liqueur bleue leur paraissait une chose vraiment surprenante. La Queue, devenu bonhomme, depuis qu'il ne dessoûlait plus, s'avança, un verre à la main, comprenant qu'il devait faire le premier pas, comme magistrat.

— Voyons, Rouget, bégaya-t-il, veux-tu trinquer?

— Je veux bien, répondit Rouget, qui chancelait d'attendrissement.

Et ils tombèrent au cou l'un de l'autre. Alors, tout le monde pleura, tellement on était ému. Les Mahé et les Floche s'embrassèrent, eux qui se dévoraient depuis trois siècles. L'abbé Radiguet, très touché, parla encore du doigt de Dieu. On trinqua avec les trois liqueurs, la bleue, la blanche et la rouge.

— Vive la France! criait l'Empereur.

La bleue ne valait rien, la blanche pas grand'chose, mais la rouge était vraiment réussie. On tapa ensuite sur les tonneaux des Floche. Puis, on dansa. Comme il n'y avait pas de musique, des garçons de bonne volonté frappaient dans leurs mains en sifflant, ce qui enlevait les filles. La fête devint superbe. Les sept tonneaux étaient rangés à la file; chacun pouvait choisir ce qu'il aimait le mieux. Ceux qui en avaient assez, s'allongeaient sur le sable, où ils dormaient d'un somme; et, quand ils se réveillaient, ils recommençaient. Les autres élargissaient peu à peu le bal, prenaient toute la plage. Jusqu'à minuit, on sauta en plein air. La mer avait un bruit doux, les étoiles luisaient dans un ciel profond, d'une paix immense. C'était une sérénité des âges enfants, enveloppant la joie d'une tribu de sauvages, grisée par son premier tonneau d'eau-de-vie.

Pourtant, Coqueville rentrait encore se coucher. Quand il n'y avait plus rien à boire, les Floche et les Mahé s'aidaient, se portaient, et finissaient tant bien que mal par retrouver leurs lits. Le samedi, la fête dura jusqu'à près de deux heures du matin. On avait pêché six tonneaux, dont deux énormes. Fouasse et Tupain faillirent se battre. Tupain, qui avait l'ivresse méchante, parlait d'en finir avec son frère. Mais cette querelle révolta tout le monde, aussi bien les Floche que les Mahé. Est-ce qu'il était raisonnable de se disputer encore, lorsque tout le village entier s'embrassait; on força les deux frères à trinquer ensemble; ils rechignaient, l'Empereur se promit de les surveiller. Le ménage Rouget non plus n'allait pas bien. Quand Marie avait bu de l'anisette, elle prodiguait à Brisemotte des amitiés que Rouget ne pouvait voir d'un œil calme; d'autant plus que, devenu sensible, lui aussi voulait être aimé. L'abbé Radiguet, plein de mansuétude, avait beau prêcher le pardon des injures, on redoutait un accident.

— Bah! disait La Queue, tout s'arrangera. Si la pêche est bonne demain, vous verrez... A votre santé!

Pourtant, La Queue lui-même n'était pas encore parfait. Il guettait toujours Delphin, et lui allongeait des coups de pied, dès qu'il le voyait s'approcher de Margot.

L'Empereur s'indignait, car il n'y avait pas de bon sens à empêcher deux jeunesses de rire. Mais La Queue jurait toujours de tuer sa fille plutôt que de la donner au petit. D'ailleurs, Margot n'aurait pas voulu.

— N'est-ce pas? tu es trop fière, criait-il. Jamais tu n'épouseras un gueux!

— Jamais, papa! répondait Margot.

Le samedi, Margot but beaucoup d'une liqueur sucrée. On n'avait pas idée d'un sucre pareil. Comme elle ne se méfiait point, elle se trouva bientôt assise près du tonneau. Elle riait, heureuse, en paradis; elle voyait des étoiles, et il lui semblait qu'il y avait en elle une musique jouant des airs de danse. Ce fut alors que Delphin se glissa dans l'ombre des tonneaux. Il lui prit la main, il demanda

— Dis, Margot, veux-tu?

Elle, souriait toujours. Puis, elle répondit :

— C'est papa qui ne veut pas.

— Oh! ça ne fait rien, reprit le petit. Tu sais, les vieux ne veulent jamais... Pourvu que tu veuilles, toi.

Et il s'enhardit, il lui mit un baiser sur le cou. Elle se rengorgea, des frissons couraient le long de ses épaules.

— Finis, tu me chatouilles.

Mais elle ne parlait plus de lui allonger des claques. D'abord, elle n'aurait pas pu, car elle avait les mains trop molles. Puis ça lui semblait bon, les petits baisers, sur le cou. C'était comme la liqueur qui l'engourdissait délicieusement. Elle finit par rouler la tête et par tendre le menton, ainsi qu'une chatte.

— Tiens! bégayait-elle, là, sous l'oreille, ça me démange... Oh! c'est bon!

Tous deux oubliaient La Queue. Heureusement, l'Empereur veillait. Il les fit voir à l'abbé Radiguet, en disant :

— Regardez donc, curé... Il vaudrait mieux les marier.

— Les mœurs y gagneraient, déclara sentencieusement le prêtre.

Et il se chargea de l'affaire pour le lendemain. C'était lui qui parlerait à La Queue. En attendant, La Queue avait tellement bu, que l'Empereur et le curé durent le porter chez lui. En chemin, ils tâchèrent de le raisonner

au sujet de sa fille; mais ils ne purent en tirer que des grognements. Derrière eux, Delphin ramenait Margot dans la nuit claire.

Le lendemain, à quatre heures, le *Zéphir* et la *Baleine* avaient déjà pêché sept tonneaux. A six heures, le *Zéphir* en pêcha deux autres. Ça faisait neuf. Alors, Coqueville fêta le dimanche. C'était le septième jour qu'il se grisait. Et la fête fut complète : une fête comme on n'en avait jamais vu et comme on n'en reverra jamais. Parlez-en dans la basse Normandie, on vous dira avec des rires : " Ah! oui, la fête à Coqueville! "

V

Cependant, dès le mardi, M. Mouchel s'était étonné de ne voir arriver à Grandport ni Rouget ni La Queue. Que diable ces gaillards pouvaient-ils faire? La mer était belle, la pêche aurait dû être superbe. Peut-être bien qu'ils voulaient d'un coup apporter toute une charge de soles et de langoustes. Et il patienta jusqu'au mercredi.

Le mercredi, M. Mouchel se fâcha. Il faut savoir que la veuve Dufeu n'était pas commode. C'était une femme qui, tout de suite, en venait aux gros mots. Bien qu'il fût un beau gaillard, blond et fort, il tremblait devant elle, d'autant plus qu'il rêvait de l'épouser, toujours aux petits soins, quitte à la calmer d'une gifle, s'il devenait jamais le maître. Or, le mercredi matin, la veuve Dufeu tempêta, en se plaignant que les envois ne se faisaient plus, que la marée manquait; et elle l'accusait de courir les filles de la côte, au lieu de s'occuper du merlan et du maquereau, qui auraient dû donner en abondance. M. Mouchel, vexé, se rejeta sur le singulier manque de parole de Coqueville. Un moment, la surprise apaisa la veuve Dufeu. A quoi songeait donc Coqueville? Jamais il ne s'était conduit de la sorte. Mais elle déclara aussitôt qu'elle se fichait de Coqueville, que c'était à M. Mouchel d'aviser, et qu'elle prendrait un parti, s'il se faisait berner encore par les pêcheurs. Du coup, très inquiet, il envoya

au diable Rouget et La Queue. Peut-être tout de même qu'ils viendraient le lendemain.

Le lendemain, jeudi, ni l'un ni l'autre ne parut. M. Mouchel, désespéré, monta vers le soir, à gauche de Grandport, sur le rocher d'où l'on découvre au loin Coqueville, avec la tache jaune de sa plage. Il regarda longtemps. Le village avait un air tranquille au soleil, des fumées légères sortaient des cheminées, sans doute les femmes préparaient la soupe. M. Mouchel constata que Coqueville était toujours à sa place, qu'un rocher de la falaise ne l'avait pas écrasé, et il comprit de moins en moins. Comme il allait redescendre, il crut apercevoir deux points noirs dans le golfe, la *Baleine* et le *Zéphir*. Alors, il revint calmer la veuve Dufeu. Coqueville pêchait.

La nuit se passa. On était au vendredi. Toujours pas de Coqueville. M. Mouchel monta plus de dix fois sur son rocher. Il commençait à perdre la tête, la veuve Dufeu le traitait abominablement, sans qu'il trouvât rien à répondre. Coqueville était toujours là, au soleil, se chauffant comme un lézard paresseux. Seulement, M. Mouchel ne vit plus de fumée. Le village semblait mort. Seraient-ils tous crevés dans leurs trous? Sur la plage, il y avait bien un grouillement; mais ce pouvait être des algues poussées par la mer.

Le samedi, toujours personne. La veuve Dufeu ne criait plus : elle avait les yeux fixes, les lèvres blanches. M. Mouchel passa deux heures sur le rocher. Une curiosité grandissait en lui, un besoin tout personnel de se rendre compte de l'étrange immobilité du village. Ces masures sommeillant béatement au soleil, finissaient par l'agacer. Sa résolution fut prise, il partirait le lundi, de très bon matin, et tâcherait d'être là-bas, vers neuf heures.

Ce n'était pas une promenade, que d'aller à Coqueville. M. Mouchel préféra suivre le chemin de terre; il tomberait ainsi sur le village, sans qu'on l'attendît. Une voiture le mena jusqu'à Robigneux, où il la laissa sous une grange, car il n'eût pas été prudent de la risquer au milieu des gorges. Et il partit gaillardement, ayant à faire près de sept kilomètres, dans le plus abominable des chemins. La route est d'ailleurs d'une beauté sauvage; elle descend avec de continuels détours, entre deux

rampes énormes de rochers, si étroite par endroits, que trois hommes ne pourraient passer de front. Plus loin, elle longe des précipices; la gorge s'ouvre brusquement; et l'on a des échappées sur la mer, d'immenses horizons bleus. Mais M. Mouchel n'était pas dans un état d'esprit à admirer le paysage. Il jurait, lorsque des pierres roulaient sous ses talons. C'était la faute à Coqueville, il se promettait de secouer ces fainéants de la belle manière. Cependant, il approchait. Tout d'un coup, au tournant de la dernière roche, il aperçut les vingt maisons du village pendues au flanc de la falaise.

Neuf heures sonnaient. On se serait cru en juin, tant le ciel était bleu et chaud; un temps superbe, un air limpide, doré d'une poussière de soleil, rafraîchi d'une bonne odeur marine. M. Mouchel s'engagea dans l'unique rue du village, où il venait bien souvent et comme il passait devant la maison de Rouget, il entra. La maison était vide. Il donna ensuite un coup d'œil chez Fouasse, chez Tupain, chez Brisemotte. Pas une âme; toutes les portes ouvertes, et personne dans les salles. Qu'est-ce que cela voulait dire? Un léger froid commençait à lui courir sur la peau. Alors, il songea aux autorités. Certainement, l'Empereur le renseignerait. Mais la maison de l'Empereur était vide comme les autres; jusqu'au garde champêtre qui manquait! Ce village désert et silencieux le terrifiait maintenant. Il courut chez le maire. Là, une autre surprise l'attendait : le ménage se trouvait dans un gâchis abominable; on n'avait pas fait les lits depuis trois jours; la vaisselle traînait, les chaises culbutées, semblaient indiquer quelque bataille. Bouleversé, rêvant des cataclysmes, M. Mouchel voulut aller jusqu'au bout, et il visita l'église. Pas plus de curé que de maire. Tous les pouvoirs et la religion elle-même avaient disparu. Coqueville, abandonné, dormait sans un souffle, sans un chien, sans un chat. Plus même de volailles, les poules s'en étaient allées. Rien, le vide, le silence, un sommeil de plomb, sous le grand ciel bleu.

Parbleu! ce n'était pas étonnant, si Coqueville n'apportait point sa pêche! Coqueville avait déménagé, Coqueville était mort. Il fallait prévenir la police. Cette catastrophe mystérieuse exaltait M. Mouchel, lorsque, ayant

eu l'idée de descendre sur la plage, il poussa un cri. Au milieu du sable, la population entière gisait. Il crut à un massacre général. Mais des ronflements sonores vinrent le détromper. Dans la nuit du dimanche, Coqueville avait fait la fête si tard, qu'il s'était trouvé dans l'impossibilité absolue de rentrer se coucher. Alors, il avait dormi sur le sable, à la place même où il était tombé, autour des neuf tonneaux complètement bus.

Oui, tout Coqueville ronflait là; j'entends les enfants, les femmes, les vieillards, et les hommes. Pas un n'était debout. Il y en avait sur le ventre, il y en avait sur le dos; d'autres se tenaient en chien de fusil. Comme on fait son lit, on se couche. Et les gaillards se trouvaient semés au petit bonheur de l'ivresse, pareils à une poignée de feuilles que le vent a roulées. Des hommes avaient culbuté, la tête plus basse que les talons. Des femmes montraient leurs derrières. C'était plein de bonhomie, un dortoir au grand air, des braves gens en famille qui se mettent à l'aise; car, où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.

Justement on était à la nouvelle lune. Coqueville, croyant avoir soufflé sa chandelle, s'était abandonné dans le noir. Puis, le jour avait grandi; et, maintenant, le soleil flambait, un soleil qui tombait d'aplomb sur les dormeurs, sans leur faire cligner les paupières. Ils dormaient rudement, tous la face réjouie, avec la belle innocence des ivrognes. Les poules, de grand matin, devaient être descendues piquer les tonneaux, car elles étaient soûles, elles aussi, couchées dans le sable. Même il y avait cinq chats et trois chiens, les pattes en l'air, gris d'avoir sucé les verres, ruisselants de sucre.

Un instant, M. Mouchel marcha au milieu des dormeurs, en ayant soin de n'écraser personne. Il comprenait, car on avait également recueilli à Grandport des tonneaux provenant du naufrage d'un navire anglais. Toute sa colère était tombée. Quel spectacle touchant et moral! Coqueville réconcilié, les Mahé et les Floche couchés ensemble! Au dernier verre, les pires ennemis s'étaient embrassés. Tupain et Fouasse ronflaient la main dans la main, en frères incapables à l'avenir de se disputer un héritage. Quant au ménage Rouget, il offrait

un tableau plus aimable encore. Marie dormait entre Rouget et Brisemotte, comme pour dire que, désormais, ils vivraient ainsi heureux tous les trois.

Mais un groupe surtout faisait une scène de famille attendrissante. C'était Delphin et Margot, au cou l'un de l'autre; ils sommeillaient la joue contre la joue, les lèvres encore ouvertes par un baiser. A leurs pieds, l'Empereur, couché en travers, les gardait. Au-dessus d'eux, La Queue ronflait en père satisfait d'avoir casé sa fille, tandis que l'abbé Radiguet, tombé là comme les autres, les bras élargis, semblait les bénir. En dormant, Margot tendait toujours son museau rose, pareille à une chatte amoureuse qui aime qu'on la gratte sous le menton.

La fête avait fini par un mariage. Et M. Mouchel lui-même, plus tard, épousa la veuve Dufeu, qu'il battit comme plâtre. Parlez-en dans la basse Normandie, on vous dira avec des rires : "Ah! oui, la fête à Coqueville! "

Madame Sourdis

I

Tous les samedis, régulièrement, Ferdinand Sourdis venait renouveler sa provision de couleurs et de pinceaux dans la boutique du père Morand, un rez-de-chaussée noir et humide, qui donnait sur une étroite place de Mercœur, à l'ombre d'un ancien couvent transformé en collège communal. Ferdinand, qui arrivait de Lille, disait-on, et qui depuis un an était " pion " au collège, s'occupait de peinture avec passion, s'enfermant, donnant toutes ses heures libres à des études qu'il ne montrait pas.

Le plus souvent, il tombait sur Mlle Adèle, la fille du père Morand, qui peignait elle-même de fines aquarelles, dont on parlait beaucoup à Mercœur. Il faisait sa commande.

— Trois tubes de blanc, je vous prie, un d'ocre jaune, deux de vert Véronèse.

Adèle, très au courant du petit commerce de son père, servait le jeune homme, en demandant chaque fois :

— Et avec ça?

— C'est tout pour aujourd'hui, mademoiselle.

Ferdinand glissait son petit paquet dans sa poche, payait avec une gaucherie de pauvre qui craint toujours

de rester en affront, puis s'en allait. Cela durait depuis une année, sans autre événement.

La clientèle du père Morand se composait bien d'une douzaine de personnes. Mercœur, qui comptait huit mille âmes, avait une grande réputation pour ses tanneries; mais les beaux-arts y végétaient. Il y avait quatre ou cinq galopins qui barbouillaient, sous l'œil pâle d'un Polonais, un homme sec, au profil d'oiseau malade; puis, les demoiselles Lévêque, les filles du notaire, s'étaient mises " à l'huile ", mais cela causait un scandale. Un seul client comptait, le célèbre Rennequin, un enfant du pays, qui avait eu de grands succès de peintre dans la capitale, des médailles, des commandes, et qu'on venait même de décorer. Quand il passait un mois à Mercœur, au beau temps, cela bouleversait l'étroite boutique de la place du Collège.

Morand faisait venir exprès des couleurs de Paris, et il se mettait lui-même en quatre, et il recevait Rennequin découvert, en l'interrogeant respectueusement sur ses nouveaux triomphes.

Le peintre, un gros homme bon diable, finissait par accepter à dîner, et regardait les aquarelles de la petite Adèle, qu'il déclarait un peu pâlottes, mais d'une fraîcheur de rose.

— Autant ça que de la tapisserie, disait-il en lui pinçant l'oreille. Et ce n'est pas bête, il y a là-dedans une petite sécheresse, une obstination qui arrive au style... Hein! travaille, et ne te retiens pas, fais ce que tu sens.

Certes, le père Morand ne vivait pas de son commerce. C'était chez lui une manie ancienne, un coin d'art qui n'avait pas abouti, et qui perçait aujourd'hui chez sa fille. La maison lui appartenait, des héritages successifs l'avaient enrichi, on lui donnait de six à huit mille francs de rente.

Mais il n'en tenait pas moins sa boutique de couleurs, dans son petit salon du rez-de-chaussée, dont la fenêtre servait de vitrine : un étroit étalage, où il y avait des tubes, des bâtons d'encre de Chine, des pinceaux, et où, de temps à autre, paraissaient des aquarelles d'Adèle, entre des petits tableaux de sainteté, œuvres du Polonais.

Des journées se passaient, sans qu'on vît un acheteur.

Le père Morand vivait quand même heureux, dans l'odeur de l'essence, et lorsque Mme Morand, une vieille femme languissante, presque toujours couchée, lui conseillait de se débarrasser du " magasin ", il s'emportait, en homme qui a la vague conscience de remplir une mission.

Bourgeois et réactionnaire, au fond, d'une grande rigidité dévote, un instinct d'artiste manqué le clouait au milieu de ses quatre toiles. Où la ville aurait-elle acheté des couleurs? A la vérité, personne n'en achetait, mais des gens pouvaient en avoir envie. Et il ne désertait pas.

C'était dans ce milieu que Mlle Adèle avait grandi. Elle venait d'avoir vingt-deux ans. De petite taille, un peu forte, elle avait une figure ronde agréable, avec des yeux minces; mais elle était si pâle et si jaune, qu'on ne la trouvait pas jolie.

On aurait dit une petite vieille, elle avait déjà le teint fatigué d'une institutrice vieillie dans la sourde irritation du célibat. Pourtant, Adèle ne souhaitait pas le mariage. Des partis s'étaient présentés, qu'elle avait refusés. On la jugeait fière, elle attendait un prince, sans doute; et de vilaines histoires couraient sur les familiarités paternelles que Rennequin, un vieux garçon débauché, se permettait avec elle. Adèle, très fermée, comme on dit, silencieuse et réfléchie d'habitude, paraissait ignorer ces calomnies. Elle vivait sans révolte, habituée à l'humidité blême de la place du Collège, voyant à toutes heures, devant elle, depuis son enfance, le même pavé moussu, le même carrefour sombre où personne ne passait; deux fois par jour seulement, les galopins de la ville se bousculaient à la porte du collège; et c'était là son unique récréation. Mais elle ne s'ennuyait jamais, comme si elle eût suivi, sans un écart, un plan d'existence arrêté en elle depuis longtemps.

Elle avait beaucoup de volonté et beaucoup d'ambition, avec une patience que rien ne lassait, ce qui trompait les gens sur son véritable caractère. Peu à peu, on la traitait en vieille fille. Elle semblait vouée pour toujours à ses aquarelles.

Cependant, quand le célèbre Rennequin arrivait et parlait de Paris, elle l'écoutait, muette, toute blanche, et ses minces yeux noirs flambaient.

— Pourquoi n'envoies-tu pas tes aquarelles au Salon? lui demanda un jour le peintre, qui continuait à la tutoyer en vieil ami. Je te les ferai recevoir.

Mais elle eut un haussement d'épaules et dit avec une modestie sincère, gâtée pourtant par une pointe d'amertume :

— Oh! de la peinture de femme, ça ne vaut pas la peine.

La venue de Ferdinand Sourdis fut toute une grosse affaire pour le père Morand. C'était un client de plus, et un client très sérieux, car jamais personne à Mercœur n'avait fait une telle consommation de tubes.

Pendant le premier mois, Morand s'occupa beaucoup du jeune homme, surpris de cette belle passion artistique chez un de ces " pions ", qu'il méprisait pour leur saleté et leur oisiveté, depuis près de cinquante ans qu'il les voyait passer devant sa porte.

Mais celui-ci, à ce qu'on lui raconta, appartenait à une grande famille ruinée; et il avait dû, à la mort de ses parents, accepter une situation quelconque, pour ne pas mourir de faim. Il continuait ses études de peinture, il rêvait d'être libre, d'aller à Paris, de tenter la gloire.

Une année se passa. Ferdinand semblait s'être résigné, cloué à Mercœur par la nécessité du pain quotidien. Le père Morand avait fini par le mettre dans ses habitudes, et il ne s'intéressait plus autrement à lui.

Un soir, cependant, une question de sa fille lui causa un étonnement. Elle dessinait sous la lampe, s'appliquant à reproduire avec une exactitude mathématique une photographie d'après un Raphaël, lorsque, sans lever la tête, elle dit, après un long silence :

— Papa, pourquoi ne demandes-tu pas une de ses toiles à M. Sourdis?... On la mettrait dans la vitrine.

— Tiens! c'est vrai, s'écria Morand. C'est une idée... Je n'ai jamais songé à voir ce qu'il faisait. Est-ce qu'il t'a montré quelque chose?

— Non, répondit-elle. Je dis ça en l'air... Nous verrons au moins la couleur de sa peinture.

Ferdinand avait fini par préoccuper Adèle. Il la frappait vivement par sa beauté de jeune blond, les cheveux coupés ras, mais la barbe longue, une barbe d'or, fine

et légère, qui laissait voir sa peau rose. Ses yeux bleus avaient une grande douceur, tandis que ses petites mains souples, sa physionomie tendre et noyée, indiquaient toute une nature mollement voluptueuse. Il ne devait avoir que des crises de volonté. En effet, à deux reprises, il était resté trois semaines sans paraître; la peinture était lâchée, et le bruit courait que le jeune homme menait une conduite déplorable dans une maison qui faisait la honte de Mercœur. Comme il avait découché deux nuits, et qu'un soir il était rentré ivre-mort, on avait parlé même un instant de le renvoyer du collège; mais, à jeun, il se montrait si séduisant, qu'on le gardait malgré ses abandons. Le père Morand évitait de parler de ces choses devant sa fille. Décidément, tous ces " pions " se valaient, des êtres sans moralité aucune; et il avait pris devant celui-ci une attitude rogue de bourgeois scandalisé, tout en gardant une tendresse sourde pour l'artiste.

Adèle n'en connaissait pas moins les débauches de Ferdinand, grâce aux bavardages de la bonne. Elle se taisait, elle aussi. Mais elle avait réfléchi à ces choses, et s'était senti une colère contre le jeune homme, au point que, pendant trois semaines, elle avait évité de le servir, se retirant dès qu'elle le voyait se diriger vers la boutique. Ce fut alors qu'elle s'occupa beaucoup de lui et que toutes sortes d'idées vagues commencèrent à germer en elle. Il était devenu intéressant. Quand il passait, elle le suivait des yeux; puis, réfléchissait, penchée sur ses aquarelles, du matin au soir.

— Eh bien! demanda-t-elle le dimanche à son père, est-ce qu'il t'apportera un tableau?

La veille, elle avait manœuvré de façon à ce que son père se trouvât à la boutique, lorsque Ferdinand s'était présenté.

— Oui, dit Morand, mais il s'est fait joliment prier... Je ne sais pas si c'est de la pose ou de la modestie. Il s'excusait, il disait que ça ne valait pas la peine d'être montré. Nous aurons le tableau demain.

Le lendemain, comme Adèle rentrait le soir d'une promenade aux ruines du vieux château de Mercœur, où elle était allée prendre un croquis, elle s'arrêta,

muette et absorbée, devant une toile sans cadre, posée sur un chevalet, au milieu de la boutique.

C'était le tableau de Ferdinand Sourdis. Il représentait le fond d'un large fossé, avec un grand talus vert, dont la ligne horizontale coupait le ciel bleu; et là une bande de collégiens en promenade s'ébattait, tandis que le " pion " lisait, allongé dans l'herbe: un motif que le peintre avait dû dessiner sur nature.

Mais Adèle était toute déconcertée par certaines vibrations de la couleur et certaines audaces de dessin, qu'elle n'aurait jamais osées elle-même. Elle montrait dans ses propres travaux une habileté extraordinaire, au point qu'elle s'était approprié le métier compliqué de Rennequin et de quelques autres artistes dont elle aimait les œuvres. Seulement, il y avait dans ce nouveau tempérament qu'elle ne connaissait pas, un accent personnel qui la surprenait.

— Eh bien! demanda le père Morand, debout derrière elle, attendant sa décision. Qu'en penses-tu?

Elle regardait toujours. Enfin, elle murmura, hésitante et prise pourtant :

— C'est drôle... c'est très joli...

Elle revint plusieurs fois devant la toile, l'air sérieux. Le lendemain, comme elle l'examinait encore, Rennequin, qui se trouvait justement à Mercœur, entra dans la boutique et poussa une légère exclamation :

— Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?

Il regardait, stupéfait. Puis, attirant une chaise, s'asseyant devant la toile, il détailla le tableau ; il s'enthousiasma peu à peu.

— Mais c'est très curieux!... Le ton est d'une finesse et d'une vérité... Voyez donc les blancs des chemises qui se détachent sur le vert... Et original! une vraie note!... Dis donc, fillette, ce n'est pas toi qui as peint ça?

Adèle écoutait, rougissant, comme si on lui avait fait à elle-même ces compliments. Elle se hâta de répondre :

— Non, non. C'est ce jeune homme, vous savez, celui qui est au collège.

— Vrai, ça te ressemble, continuait le peintre. C'est toi, avec de la puissance... Ah! c'est de ce jeune homme;

eh bien! il a du talent, et beaucoup. Un tableau pareil aurait un grand succès au Salon.

Rennequin dînait le soir avec les Morand, honneur qu'il leur faisait à chacun de ses voyages. Il parla peinture toute la soirée, revenant plusieurs fois sur Ferdinand Sourdis, qu'il se promettait de voir et d'encourager. Adèle, silencieuse, l'écoutait parler de Paris, de la vie qu'il y menait, des triomphes qu'il y obtenait; et sur son front pâle de jeune fille réfléchie, une ride profonde se creusait, comme si une pensée entrait et se fixait là, pour n'en plus sortir.

Le tableau de Ferdinand fut encadré et exposé dans la vitrine, où les demoiselles Lévêque vinrent le voir; mais elles ne le trouvèrent pas assez fini, et le Polonais, très inquiet, répandit dans la ville que c'était de la peinture d'une nouvelle école, qui niait Raphaël.

Pourtant, le tableau eut du succès; on trouvait ça joli; les familles venaient en procession reconnaître les collégiens qui avaient posé.

La situation de Ferdinand au collège n'en fut pas meilleure. Des professeurs se scandalisaient du bruit fait autour de ce " pion " assez peu moral pour prendre comme modèles les enfants dont on lui confiait la surveillance. On le garda cependant, en lui faisant promettre d'être plus sérieux à l'avenir. Quand Rennequin l'alla voir pour le complimenter, il le trouva pris de découragement, pleurant presque, parlant de lâcher la peinture.

— Laissez donc! lui dit-il avec sa brusque bonhomie. Vous avez assez de talent pour vous moquer de tous ces cocos-là... Et ne vous inquiétez pas, votre jour viendra, vous arriverez bien à vous tirer de la misère comme les camarades. J'ai servi les maçons, moi qui vous parle... En attendant, travaillez; tout est là.

Alors, une nouvelle vie commença pour Ferdinand. Il entra peu à peu dans l'intimité des Morand. Adèle s'était mise à copier son tableau : *La Promenade*. Elle abandonnait ses aquarelles et se risquait dans la peinture à l'huile. Rennequin avait dit un mot très juste : elle avait, comme artiste, les grâces du jeune peintre, sans en avoir les virilités, ou du moins elle possédait déjà

sa facture, même d'une habileté et d'une souplesse plus grandes, se jouant des difficultés.

Cette copie, lentement et soigneusement faite, les rapprocha davantage. Adèle démonta Ferdinand, pour ainsi dire, posséda bientôt son procédé, au point qu'il restait très étonné de se voir dédoublé ainsi, interprété et reproduit littéralement, avec une discrétion toute féminine. C'était lui, sans accent, mais plein de charme.

A Mercœur, la copie d'Adèle eut beaucoup plus de succès que l'original de Ferdinand. Seulement, on commençait à chuchoter d'abominables histoires.

A la vérité, Ferdinand ne songeait guère à ces choses. Adèle ne le tentait pas du tout. Il avait des habitudes de vice qu'il contentait ailleurs et très largement, ce qui le laissait très froid près de cette petite bourgeoise, dont l'embonpoint jaune lui était même désagréable. Il la traitait simplement en artiste, en camarade. Quand ils causaient, ce n'était jamais que sur la peinture.

Il s'enflammait, il rêvait tout haut de Paris, s'emportant contre la misère qui le clouait à Mercœur. Ah! s'il avait eu de quoi vivre, comme il aurait planté là le collège! Le succès lui semblait certain. Cette misérable question de l'argent, de la vie quotidienne à gagner, le jetait dans des rages.

Et elle l'écoutait, très grave, ayant l'air, elle aussi, d'étudier la question, de peser les chances du succès. Puis, sans jamais s'expliquer davantage, elle lui disait d'espérer.

Brusquement, un matin, on trouva le père Morand mort dans sa boutique. Une attaque d'apoplexie l'avait foudroyé, comme il déballait une caisse de couleurs et de pinceaux. Quinze jours se passèrent. Ferdinand avait évité de troubler la douleur de la fille et de la mère.

Quand il se présenta de nouveau, rien n'avait changé. Adèle peignait, en robe noire; Mme Morand restait dans sa chambre, à sommeiller. Et les habitudes reprirent, les causeries sur l'art, les rêves de triomphe à Paris.

Seulement, l'intimité des jeunes gens était plus grande. Mais jamais une familiarité tendre, jamais une parole d'amour ne les troublaient, dans leur amitié purement intellectuelle.

Un soir, Adèle, plus grave que de coutume, s'expliqua avec netteté après avoir regardé longuement Ferdinand de son clair regard. Elle l'avait sans doute assez étudié, l'heure était venue de prendre une résolution.

— Ecoutez, dit-elle. Il y a longtemps que je veux vous parler d'un projet... Aujourd'hui, je suis seule. Ma mère ne compte guère. Et vous me pardonnerez, si je vous parle directement...

Il attendait, surpris. Alors, sans un embarras, avec une grande simplicité, elle lui montra sa position, elle revint sur les plaintes continuelles qu'il laissait échapper. L'argent seul lui manquait. Il serait célèbre dans quelques années, s'il avait eu les premières avances nécessaires pour travailler librement et se produire à Paris.

— Eh bien! conclut-elle, permettez-moi de venir à votre aide. Mon père m'a laissé cinq mille francs de rente, et je puis en disposer tout de suite, car le sort de ma mère est également assuré. Elle n'a aucun besoin de moi.

Mais Ferdinand se récriait. Jamais il n'accepterait un pareil sacrifice, jamais il ne la dépouillerait. Elle le regardait fixement, voyant qu'il n'avait pas compris.

— Nous irions à Paris, reprit-elle avec lenteur, l'avenir serait à nous...

Puis, comme il restait effaré, elle eut un sourire, elle lui tendit la main, en lui disant d'un air de bonne camaraderie :

— Voulez-vous m'épouser, Ferdinand?... C'est encore moi qui serai votre obligée, car vous savez que je suis une ambitieuse; oui, j'ai toujours rêvé la gloire, et c'est vous qui me la donnerez.

Il balbutiait, ne se remettait pas de cette offre brusque; tandis que, tranquillement, elle achevait de lui exposer son projet, longtemps mûri. Puis, elle se fit maternelle, en exigeant de lui un seul serment : celui de se bien conduire. Le génie ne pouvait aller sans l'ordre. Et elle lui donna à entendre qu'elle connaissait ses débordements, que cela ne l'arrêtait pas, mais qu'elle entendait le corriger.

Ferdinand comprit parfaitement quel marché elle lui offrait : elle apportait l'argent, il devait apporter la gloire. Il ne l'aimait pas, il éprouvait même à ce moment

un véritable malaise, à l'idée de la posséder. Cependant, il tomba à genoux, il la remercia, et il ne trouva que cette phrase, qui sonna faux à ses oreilles :

— Vous serez mon bon ange.

Alors, dans sa froideur, elle fut emportée par un grand élan; elle le prit dans une étreinte et le baisa au visage, car elle l'aimait, séduite par sa beauté de jeune blond. Sa passion endormie se réveillait. Elle faisait là une affaire où ses désirs longtemps refoulés trouvaient leur compte.

Trois semaines plus tard, Ferdinand Sourdis était marié. Il avait cédé moins à un calcul qu'à des nécessités et à une série de faits dont il n'avait su comment sortir.

On avait vendu le fonds de tubes et de pinceaux à un petit papetier du voisinage.

Mme Morand ne s'était pas émue le moins du monde, habituée à la solitude.

Et le jeune ménage venait de partir tout de suite pour Paris, emportant *La Promenade* dans une malle, laissant Mercœur bouleversé par un dénoûment si prompt.

Les demoiselles Lévêque disaient que Mme Sourdis n'avait que juste le temps d'aller faire ses couches dans la capitale.

II

Mme Sourdis s'occupa de l'installation. C'était rue d'Assas, dans un atelier dont la grande baie vitrée donnait sur les arbres du Luxembourg.

Comme les ressources du ménage étaient modestes, Adèle fit des miracles pour avoir un intérieur confortable sans trop dépenser.

Elle voulait retenir Ferdinand près d'elle, lui faire aimer son atelier.

Et, dans les premiers temps, la vie à deux, au milieu de ce grand Paris, fut vraiment charmante.

L'hiver finissait. Les premières belles journées de mars avaient une grande douceur. Dès qu'il apprit l'arrivée du jeune peintre et de sa femme, Rennequin accourut.

Le mariage ne l'avait pas étonné, bien qu'il s'emportât d'ordinaire contre les unions entre artistes; selon lui, ça tournait toujours mal, il fallait que l'un des deux mangeât l'autre. Ferdinand mangerait Adèle, voilà tout; et c'était tant mieux pour lui, puisque ce garçon avait besoin d'argent.

Autant mettre dans son lit une fille peu appétissante, que de vivre de vache enragée dans les restaurants à quatorze sous.

Lorsque Rennequin entra, il aperçut *La Promenade*, richement encadrée, posée sur un chevalet, au beau milieu de l'atelier.

— Ah! ah! dit-il gaîment, vous avez apporté le chef-d'œuvre.

Il s'était assis, il se récriait de nouveau sur la finesse du ton, sur l'originalité spirituelle de l'œuvre. Puis, brusquement :

— J'espère que vous envoyez ça au Salon. C'est un triomphe certain... Vous arrivez juste à temps.

— C'est ce que je lui conseille, dit Adèle avec douceur. Mais il hésite, il voudrait débuter par quelque chose de plus grand, de plus complet.

Alors Rennequin s'emporta. Les œuvres de jeunesse étaient bénies. Jamais, peut-être, Ferdinand ne retrouverait cette fleur d'impression, ces naïves hardiesses du début. Il fallait être un âne bâté pour ne pas sentir ça.

Adèle souriait de cette violence. Certes, son mari irait plus loin, elle espérait bien qu'il ferait mieux, mais elle était heureuse de voir Rennequin combattre les étranges inquiétudes qui agitaient Ferdinand à la dernière heure.

Il fut convenu que, dès le lendemain, on enverrait *La Promenade* au Salon; les délais expiraient dans trois jours. Quant à la réception, elle était certaine, Rennequin faisant partie du jury, sur lequel il exerçait une influence considérable.

Au Salon, *La Promenade* eut un succès énorme. Pendant six semaines, la foule se pressa devant la toile. Ferdinand eut ce coup de foudre de la célébrité, tel qu'il se produit souvent à Paris, d'un jour à l'autre. Même la chance voulut qu'il fût discuté, ce qui doubla son succès. On ne l'attaquait pas brutalement, certains le chica-

naient seulement sur des détails que d'autres défendaient avec passion. En somme, *La Promenade* fut déclarée un petit chef-d'œuvre, et l'administration en offrit tout de suite six mille francs. Cela avait la pointe d'originalité nécessaire pour piquer le goût blasé du plus grand nombre, sans que pourtant le tempérament du peintre débordât au point de blesser les gens : en somme tout juste ce qu'il fallait au public de nouveauté et de puissance. On cria à la venue d'un maître, tant cet aimable équilibre enchantait.

Pendant que son mari triomphait ainsi bruyamment parmi la foule et dans la presse, Adèle, qui avait envoyé elle aussi ses essais de Mercœur, des aquarelles très fines, ne trouvait son nom nulle part, ni dans la bouche des visiteurs, ni dans les articles des journaux. Mais elle était sans envie, sa vanité d'artiste ne souffrait même aucunement. Elle avait mis tout son orgueil dans son beau Ferdinand. Chez cette fille silencieuse, qui avait comme moisi pendant vingt-deux ans dans l'ombre humide de la province, chez cette bourgeoise froide et jaunie, une passion de cœur et de tête avait éclaté, avec une violence extraordinaire.

Elle aimait Ferdinand pour la couleur d'or de sa barbe, pour sa peau rose, pour le charme et la grâce de toute sa personne; et cela au point d'être jalouse, de souffrir de ses plus courtes absences, de le surveiller continuellement, avec la peur qu'une autre femme ne le lui volât. Lorsqu'elle se regardait dans une glace, elle avait bien conscience de son infériorité, de sa taille épaisse et de son visage déjà plombé. Ce n'était pas elle, c'était lui qui avait apporté la beauté dans le ménage; et elle lui devait même ce qu'elle aurait dû avoir. Son cœur se fondait à cette pensée que tout venait de lui. Puis, sa tête travaillait, elle l'admirait comme un maître.

Alors, une reconnaissance infinie l'emplissait, elle se mettait de moitié dans son talent, dans ses victoires, dans cette célébrité qui allait la hausser elle-même au milieu d'une apothéose. Tout ce qu'elle avait rêvé se réalisait, non plus par elle-même, mais par un autre elle-même, qu'elle aimait à la fois en disciple, en mère et en épouse. Au fond, dans son orgueil, Ferdinand serait

son œuvre, et il n'y avait qu'elle là-dedans, après tout.

Ce fut pendant ces premiers mois qu'un enchantement perpétuel embellit l'atelier de la rue d'Assas. Adèle, malgré cette idée que tout lui venait de Ferdinand, n'avait aucune humilité; car la pensée qu'elle avait fait ces choses lui suffisait. Elle assistait avec un sourire attendri à l'épanouissement du bonheur qu'elle voulait et qu'elle cultivait. Sans que cette idée eût rien de bas, elle se disait que sa fortune avait seule pu réaliser ce bonheur. Aussi tenait-elle sa place, en se sentant nécessaire. Il n'y avait, dans son admiration et dans son adoration, que le tribut volontaire d'une personnalité qui consent à se laisser absorber, au profit d'une œuvre qu'elle regarde comme sienne et dont elle entend vivre. Les grands arbres du Luxembourg verdissaient, des chants d'oiseaux entraient dans l'atelier, avec les souffles tièdes des belles journées. Chaque matin, de nouveaux journaux arrivaient, avec des éloges; on publiait le portrait de Ferdinand, on reproduisait son tableau par tous les procédés et dans tous les formats. Et les deux jeunes mariés buvaient cette publicité bruyante, sentaient avec une joie d'enfants l'énorme et éclatant Paris s'occuper d'eux, tandis qu'ils déjeunaient sur leur petite table, dans le silence délicieux de leur retraite.

Cependant, Ferdinand ne s'était pas remis au travail. Il vivait dans la fièvre, dans une surexcitation qui lui ôtait, disait-il, toute la sûreté de la main.

Trois mois avaient passé, il renvoyait toujours au lendemain les études d'un grand tableau auquel il songeait depuis longtemps : une toile qu'il intitulait *Le Lac*, une allée du bois de Boulogne, à l'heure où la queue des équipages roule lentement, dans la lumière blonde du couchant. Déjà, il était allé prendre quelques croquis; mais il n'avait plus la belle flamme de ses jours de misère. Le bien-être où il vivait semblait l'endormir; puis, il jouissait de son brusque triomphe, en homme qui tremblait de le gâter par une œuvre nouvelle. Maintenant, il était toujours dehors. Souvent, il disparaissait le matin pour ne reparaître que le soir; à deux ou trois reprises, il rentra fort tard. C'étaient de continuels prétextes à sorties et à absences : une visite à un atelier,

une présentation à un maître contemporain, des documents à rassembler pour l'œuvre future, surtout des dîners d'amis. Il avait retrouvé plusieurs de ses camarades de Lille, il faisait déjà partie de diverses sociétés d'artistes, ce qui le lançait dans de continuels plaisirs, dont il revenait échauffé, fiévreux, parlant fort, avec des yeux brillants.

Adèle ne s'était pas encore permis un seul reproche, elle souffrait beaucoup de cette dissipation croissante, qui lui prenait son mari et la laissait seule pendant de longues heures. Mais elle plaidait elle-même contre sa jalousie et ses craintes : il fallait bien que Ferdinand fît ses affaires; un artiste n'était pas un bourgeois qui pouvait garder le coin de son feu; il avait besoin de connaître le monde, il se devait à son succès. Et elle éprouvait presque un remords de ses sourdes révoltes, lorsque Ferdinand lui jouait la comédie de l'homme excédé par ses obligations mondaines, en lui jurant qu'il avait de tout cela " plein le dos " et qu'il aurait tout donné pour ne jamais quitter sa petite femme. Une fois même, ce fut elle qui le mit dehors, comme il faisait mine de ne pas vouloir se rendre à un déjeuner de garçon, où on devait l'aboucher avec un très riche amateur. Puis, quand elle était seule, Adèle pleurait. Elle voulait être forte; et toujours elle voyait son mari avec d'autres femmes; elle avait le sentiment qu'il la trompait, ce qui la rendait si malade, qu'elle devait parfois se mettre au lit, dès qu'il l'avait quittée.

Souvent Rennequin venait chercher Ferdinand. Alors, elle tâchait de plaisanter.

— Vous serez sages, n'est-ce pas? Vous savez, je vous le confie.

— N'aie donc pas peur! répondait le peintre en riant. Si on l'enlève, je serai là... Je te rapporterai toujours son chapeau et sa canne.

Elle avait confiance en Rennequin. Puisque lui aussi emmenait Ferdinand, c'était qu'il le fallait. Elle se ferait à cette existence. Mais elle soupirait, en songeant à leurs premières semaines à Paris, avant le tapage du Salon, lorsqu'ils passaient tous les deux des journées si heureuses, dans la solitude de l'atelier. Maintenant,

elle était seule à y travailler, elle avait repris ses aquarelles avec acharnement, pour tuer les heures. Dès que Ferdinand avait tourné le coin de la rue en lui envoyant un dernier adieu, elle refermait la fenêtre et se mettait à la besogne. Lui, courait les rues, allait Dieu savait où, s'attardait dans les endroits louches, revenait brisé de fatigue et les yeux rougis. Elle, patiente, entêtée, restait les journées entières devant sa petite table, à reproduire continuellement les études qu'elle avait apportées de Mercœur, des bouts de paysages attendris, qu'elle traitait avec une habileté de plus en plus étonnante. C'était sa tapisserie, comme elle le disait avec un sourire pincé.

Un soir, elle veillait en attendant Ferdinand, très absorbée dans la copie d'une gravure qu'elle exécutait à la mine de plomb, lorsque le bruit sourd d'une chute, à la porte même de l'atelier, la fit tressaillir. Elle appela, se décida à ouvrir et se trouva en présence de son mari, qui tâchait de se relever, en riant d'un rire épais. Il était ivre.

Adèle, toute blanche, le remit sur pieds, le soutint en le poussant vers leur chambre. Il s'excusait, bégayait des mots sans suite. Elle, sans une parole, l'aida à se déshabiller. Puis, quand il fut dans le lit, ronflant, assommé par l'ivresse, elle ne se coucha pas, elle passa la nuit dans un fauteuil, les yeux ouverts, à réfléchir. Une ride coupait son front pâle.

Le lendemain, elle ne parla pas à Ferdinand de la scène honteuse de la veille. Il était fort gêné, encore étourdi, les yeux gros et la bouche amère. Ce silence absolu de sa femme redoubla son embarras; et il ne sortit pas de deux jours, il se fit très humble, il se remit au travail avec un empressement d'écolier qui a une faute à se faire pardonner. Il se décida à établir les grandes lignes de son tableau, consultant Adèle, s'appliquant à lui montrer en quelle estime il la tenait. Elle était d'abord restée silencieuse et très froide, comme un reproche vivant, toujours sans se permettre la moindre allusion.

Puis, devant le repentir de Ferdinand, elle redevint naturelle et bonne; tout fut tacitement pardonné et oublié. Mais, le troisième jour, Rennequin étant venu prendre son jeune ami pour le faire dîner avec un critique

d'art célèbre, au café Anglais, Adèle dut attendre son mari jusqu'à quatre heures du matin; et, quand il reparut, il avait une plaie sanglante au-dessus de l'œil gauche, quelque coup de bouteille attrapé dans une querelle de mauvais lieu. Elle le coucha et le pansa. Rennequin l'avait quitté sur le boulevard, à onze heures.

Alors ce fut réglé. Ferdinand ne put accepter un dîner, se rendre à une soirée, s'absenter le soir sous un prétexte quelconque, sans rentrer chez lui dans un état abominable. Il revenait affreusement gris, avec des noirs sur la peau, rapportant dans ses vêtements défaits des odeurs infâmes, l'âcreté de l'alcool et le musc des filles. C'étaient des vices monstrueux où il retombait toujours, par une lâcheté de tempérament. Et Adèle ne sortait pas de son silence, le soignait chaque fois avec une rigidité de statue, sans le questionner, sans le souffleter de sa conduite. Elle lui faisait du thé, lui tenait la cuvette, nettoyait tout, ne voulant pas réveiller la bonne et cachant son état comme une honte que la pudeur lui défendait de montrer. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-elle interrogé? Chaque fois, elle reconstruisait aisément le drame, la pointe d'ivresse prise avec des amis, puis les courses enragées dans le Paris nocturne, la débauche crapuleuse, avec des inconnus emmenés de cabaret en cabaret, avec des femmes rencontrées au coin d'un trottoir, disputées à des soldats et brutalisées dans la saleté de quelque taudis. Parfois, elle retrouvait au fond de ses poches des adresses étranges, des débris ignobles, toutes sortes de preuves qu'elle se hâtait de brûler, pour ne rien savoir de ces choses.

Quand il était égratigné par des ongles de femme, quand il lui revenait blessé et sali, elle se raidissait davantage, elle le lavait, dans un silence hautain, qu'il n'osait rompre. Puis, le lendemain, après le drame de ces nuits de débauche, lorsqu'il se réveillait et qu'il la trouvait muette devant lui, ils n'en parlaient ni l'un ni l'autre, ils semblaient avoir fait tous les deux un cauchemar, et le train de leur vie reprenait.

Une seule fois, Ferdinand, en une crise d'attendrissement involontaire, s'était au réveil jeté à son cou, avec des sanglots, en balbutiant :

— Pardonne-moi, pardonne-moi!

Mais elle l'avait repoussé, mécontente, feignant d'être surprise.

— Comment! te pardonner?... Tu n'as rien fait. Je ne me plains pas.

Et cet entêtement à paraître ignorer ses fautes, cette supériorité d'une femme qui se possédait au point de commander à ses passions, avait rendu Ferdinand tout petit.

A la vérité, Adèle agonisait de dégoût et de colère, dans l'attitude qu'elle avait prise. La conduite de Ferdinand révoltait en elle toute une éducation dévote, tout un sentiment de correction et de dignité. Son cœur se soulevait, quand il rentrait empoisonnant le vice, et qu'elle devait le toucher de ses mains et passer le reste de la nuit dans son haleine. Elle le méprisait. Mais, au fond de ce mépris, il y avait une jalousie atroce contre les amis, contre les femmes qui le lui renvoyaient ainsi souillé, dégradé. Ces femmes, elle aurait voulu les voir râler sur le trottoir, elle s'en faisait des monstres, ne comprenant pas comment la police n'en débarrassait pas les rues à coups de fusil.

Son amour n'avait pas diminué. Quand l'homme la dégoûtait, certains soirs, elle se réfugiait dans son admiration pour l'artiste; et cette admiration restait comme épurée, à ce point que, parfois, en bourgeoise pleine de légendes sur les désordres nécessaires du génie, elle finissait par accepter l'inconduite de Ferdinand ainsi que le fumier fatal des grandes œuvres.

D'ailleurs, si ses délicatesses de femme, si ses tendresses d'épouse étaient blessées par les trahisons dont il la récompensait si mal, elle lui reprochait peut-être plus amèrement de ne pas tenir ses engagements de travail, de briser le contrat qu'ils avaient fait, elle en apportant la vie matérielle, lui en apportant la gloire. Il y avait là un manque de parole qui l'indignait, et elle en arrivait à chercher un moyen de sauver au moins l'artiste, dans ce désastre de l'homme. Elle voulait être très forte, car il fallait qu'elle fût le maître.

En moins d'une année, Ferdinand se sentit redevenir un enfant. Adèle le dominait de toute sa volonté. C'était

elle le mâle, dans cette bataille de la vie. A chacune de ses fautes, chaque fois qu'elle l'avait soigné sans un reproche, avec une pitié sévère, il était devenu plus humble, devinant son mépris, courbant la tête. Entre eux, aucun mensonge n'était possible; elle était la raison, l'honnêteté, la force, tandis qu'il roulait à toutes les faiblesses, à toutes les déchéances; et ce dont il souffrait le plus, ce qui l'anéantissait devant elle, c'était cette froideur de juge qui n'ignore rien, qui pousse le dédain jusqu'au pardon, sans croire même devoir sermonner le coupable, comme si la moindre explication devait porter atteinte à la dignité du ménage. Elle ne parlait pas, pour rester haute, pour ne pas descendre elle-même et se salir à cette ordure.

Si elle s'était emportée, si elle lui avait jeté à la face ses amours d'une nuit, en femme que la jalousie enrage, il aurait certainement moins souffert. En s'abaissant, elle l'aurait redressé. Comme il était petit, et quel sentiment d'infériorité, lorsqu'il s'éveillait, brisé de honte, avec la certitude qu'elle savait tout et qu'elle ne daignait se plaindre de rien!

Cependant, son tableau marchait, il avait compris que son talent restait sa seule supériorité. Quand il travaillait, Adèle retrouvait pour lui ses tendresses de femme; elle redevenait petite à son tour, étudiait respectueusement son œuvre, debout derrière lui, et se montrait d'autant plus soumise que la besogne de la journée était meilleure. Il était son maître, c'était le mâle qui reprenait sa place dans le ménage. Mais d'invincibles paresses le tenaient maintenant. Quand il était rentré brisé, comme vidé par la vie qu'il menait, ses mains gardaient des mollesses, il hésitait, n'avait plus l'exécution franche.

Certains matins, une impuissance radicale engourdissait tout son être. Alors, il se traînait la journée entière, devant sa toile, prenant sa palette pour la rejeter bientôt, n'arrivant à rien et s'enrageant; ou bien il s'endormait sur un canapé d'un sommeil de plomb, dont il ne se réveillait que le soir, avec des migraines atroces. Adèle, ces jours-là, le regardait en silence. Elle marchait sur la pointe des pieds, pour ne pas l'énerver

et ne pas effaroucher l'inspiration, qui allait venir sans doute; car elle croyait à l'inspiration, à une flamme invisidle qui entrait par la fenêtre ouverte et se posait sur le front de l'artiste élu. Puis, des découragements la lassaient elle-même, elle était prise d'une inquiétude, à la pensée encore vague que Ferdinand pouvait faire banqueroute, en associé infidèle.

On était en février, l'époque du Salon approchait. Et *Le Lac* ne s'achevait pas. Le gros travail était fait, la toile se trouvait entièrement couverte, seulement, à part certaines parties très avancées, le reste restait brouillé et incomplet. On ne pouvait envoyer la toile ainsi, à l'état d'ébauche. Il y manquait cet ordre dernier, ces lumières, ce fini qui décident d'une œuvre; et Ferdinand n'avançait plus, il se perdait dans les détails, détruisait le soir ce qu'il avait fait le matin, tournant sur lui-même, se dévorant dans son impuissance.

Un soir, à la tombée du crépuscule, comme Adèle rentrait d'une course lointaine, elle entendit, dans l'atelier plein d'ombre, un bruit de sanglots. Devant sa toile, affaissé sur une chaise, elle aperçut son mari immobile.

— Mais tu pleures! dit-elle très émue. Qu'as-tu donc?

— Non, non, je n'ai rien, bégaya-t-il.

Depuis une heure, il était tombé là, à regarder stupidement cette toile, où il ne voyait plus rien. Tout dansait devant ses regards troubles. Son œuvre était un chaos qui lui semblait absurde et lamentable; et il se sentait paralysé, faible comme un enfant, d'une impuissance absolue à mettre de l'ordre dans ce gâchis de couleurs. Puis, quand l'ombre avait peu à peu effacé la toile, quand tout, jusqu'aux notes vives, avait sombré dans le noir comme dans un néant, il s'était senti mourir, étranglé par une tristesse immense. Et il avait éclaté en sanglots.

— Mais tu pleures, je le sens, répéta la jeune femme qui venait de porter les mains à son visage trempé de larmes chaudes. Est-ce que tu souffres?

Cette fois, il ne put répondre. Une nouvelle crise de sanglots l'étranglait. Alors, oubliant sa sourde rancune, cédant à une pitié pour ce pauvre homme insolvable, elle le baisa maternellement dans les ténèbres. C'était la faillite.

III

Le lendemain, Ferdinand fut obligé de sortir après le déjeuner. Lorsqu'il revint, deux heures plus tard, et qu'il se fut absorbé comme à son habitude devant sa toile, il eut une légère exclamation.

— Tiens, on a donc touché à mon tableau!

A gauche, on avait terminé un coin du ciel et un bouquet de feuillages. Adèle, penchée sur sa table, s'appliquant à une de ses aquarelles, ne répondit pas tout de suite.

— Qui est-ce qui s'est permis de faire ça? reprit-il plus étonné que fâché. Est-ce que Rennequin est venu?

— Non, dit enfin Adèle sans lever la tête. C'est moi qui me suis amusée... C'est dans les fonds, ça n'a pas d'importance.

Ferdinand se mit à rire d'un air gêné.

— Tu collabores donc, maintenant? Le ton est très juste, seulement il y a là une lumière qu'il faut atténuer.

— Où donc? demanda-t-elle en quittant sa table. Ah! oui, cette branche.

Elle avait pris un pinceau et elle fit la correction. Lui, la regardait. Au bout d'un silence, il se remit à lui donner des conseils, comme à une élève, tandis qu'elle continuait le ciel. Sans qu'une explication plus nette eût lieu, il fut entendu qu'elle se chargerait de finir les fonds. Le temps pressait, il fallait se hâter. Et il mentait, il se disait malade, ce qu'elle acceptait d'un air naturel.

— Puisque je suis malade, répétait-il à chaque instant, ton aide me soulagera beaucoup... Les fonds n'ont pas d'importance.

Dès lors, il s'habitua à la voir devant son chevalet. De temps à autre, il quittait le canapé, s'approchait en bâillant, jugeait d'un mot sa besogne, parfois lui faisait recommencer un morceau.

Il était très raide comme professeur.

Le second jour, se disant de plus en plus souffrant, il avait décidé qu'elle avancerait d'abord les fonds, avant qu'il terminât lui-même les premiers plans; cela, d'après

lui, devait faciliter le travail; on verrait plus clair, on irait plus vite.

Et ce fut toute une semaine de paresse absolue, de longs sommeils sur le canapé, pendant que sa femme, silencieuse, passait la journée debout devant le tableau.

Ensuite, il se secoua, il attaqua les premiers plans. Mais il la garda près de lui; et, quand il s'impatientait, elle le calmait, elle achevait les détails qu'il lui indiquait.

Souvent, elle le renvoyait, en lui conseillant d'aller prendre l'air dans le jardin du Luxembourg. Puisqu'il n'était pas bien portant, il devait se ménager, ça ne lui valait rien de s'échauffer la tête ainsi; et elle se faisait très affectueuse.

Puis, restée seule, elle se dépêchait, travaillait avec une obstination de femme, ne se gênant pas pour pousser les premiers plans le plus possible.

Lui, en était à une telle lassitude, qu'il ne s'apercevait pas de la besogne faite en son absence, ou du moins il n'en parlait pas, il semblait croire que son tableau avançait tout seul.

En quinze jours, *Le Lac* fut terminé.

Mais Adèle, elle-même n'était pas contente. Elle sentait bien que quelque chose manquait. Lorsque Ferdinand, soulagé, déclarait le tableau très bien, elle restait froide et hochait la tête.

— Que veux-tu donc? disait-il avec colère. Nous ne pouvons pas nous tuer là-dessus.

Ce qu'elle voulait, c'était qu'il signât le tableau de sa personnalité. Et, par des miracles de patience et de volonté, elle lui en donna l'énergie.

Pendant une semaine encore, elle le tourmenta, elle s'enflamma. Il ne sortait plus, elle le chauffait de ses caresses, le grisait de ses admirations. Puis, quand elle le sentait vibrant, elle lui mettait les pinceaux à la main et le tenait des heures devant le tableau, à causer, à discuter, à le jeter dans son excitation qui lui rendait sa force.

Et ce fut ainsi qu'il retravailla la toile, qu'il revint sur le travail d'Adèle, en lui donnant les vigueurs de touche et les notes originales qui manquaient. C'était peu de chose et ce fut tout. L'œuvre vivait maintenant.

La joie de la jeune femme fut grande. L'avenir de nouveau était souriant.

Elle aiderait son mari, puisque les longs travaux le fatiguaient. Ce serait une mission plus intime, dont les bonheurs secrets l'emplissaient d'espoir.

Mais, en plaisantant, elle lui fit jurer de ne pas révéler sa part de travail; ça ne valait pas la peine, ça la gênerait.

Ferdinand promit en s'étonnant. Il n'avait pas de jalousie artistique contre Adèle, il répétait partout qu'elle savait son métier de peintre beaucoup mieux que lui, ce qui était vrai.

Quand Rennequin vint voir *Le Lac*, il resta longtemps silencieux. Puis, très sincèrement, il fit de grands compliments à son jeune ami.

— C'est à coup sûr plus complet que *La Promenade*, dit-il, les fonds ont une légèreté et une finesse incroyables et les premiers plans s'enlèvent avec beaucoup de vigueur... Oui, oui, très bien, très original...

Il était visiblement étonné, mais il ne parla pas de la véritable cause de sa surprise. Ce diable de Ferdinand e déroutait, car jamais il ne l'aurait cru si habile, et il trouvait dans le tableau quelque chose de nouveau qu'il n'attendait pas.

Pourtant, sans le dire, il préférait *La Promenade*, certainement plus lâchée, plus rude, mais plus personnelle. Dans *Le Lac*, le talent s'était affermi et élargi, et l'œuvre toutefois le séduisait moins, parce qu'il y sentait un équilibre plus banal, un commencement au joli et à l'entortillé. Cela ne l'empêcha pas de s'en aller, en répétant :

— Etonnant, mon cher... Vous allez avoir un succès fou.

Et il avait prédit juste. Le succès du *Lac* fut encore plus grand que celui de *La Promenade*. Les femmes surtout se pâmèrent. Cela était exquis. Les voitures filant dans le soleil avec l'éclair de leurs roues, les petites figures en toilette, des taches claires qui s'enlevaient au milieu des verdures du Bois, charmèrent les visiteurs qui regardent de la peinture comme on regarde de l'orfèvrerie.

Et les gens plus sévères, ceux qui exigent de la force et

de la logique dans une œuvre d'art, étaient pris, eux aussi, par un métier savant, une entente très grande de l'effet, des qualités de factures rares.

Mais ce qui dominait, ce qui achevait la conquête du grand public, c'était la grâce un peu mièvre de la personnalité. Tous les critiques furent d'accord pour déclarer que Ferdinand Sourdis était en progrès.

Un seul, mais un homme brutal, qui se faisait exécrer par sa façon tranquille de dire la vérité, osa écrire que, si le peintre continuait à compliquer et à amollir sa facture, il ne lui donnait pas cinq ans pour gâter les précieux dons de son originalité.

Rue d'Assas, on était bien heureux. Ce n'était plus le coup de surprise du premier succès, mais comme une consécration définitive, un classement parmi les maîtres du jour.

En outre, la fortune arrivait, des commandes se produisaient de tous côtés, les quelques bouts de toile que le peintre avait chez lui furent disputés à coups de billets de banque, et il fallut se mettre au travail.

Adèle garda toute sa tête, dans cette fortune. Elle n'était pas avare, mais elle avait été élevée à cette école de l'économie provinciale, qui connaît le prix de l'argent, comme on dit. Aussi se montra-t-elle sévère et tint-elle la main à ce que Ferdinand ne manquât jamais aux engagements qu'il prenait. Elle inscrivait les commandes, veillait aux livraisons, plaçait l'argent.

Et son action, surtout, s'exerçait sur son mari, qu'elle menait à coups de férule.

Elle avait réglé sa vie : tant d'heures de travail par jour, puis des récréations. Jamais d'ailleurs elle ne se fâchait, c'était toujours la même femme silencieuse et digne; mais il s'était si mal conduit, il lui avait laissé prendre une telle autorité, que, maintenant, il tremblait devant elle.

Certainement, elle lui rendit alors le plus grand service; car, sans cette volonté qui le maintenait, il se serait abandonné, il n'aurait pas produit les œuvres qu'il donna pendant plusieurs années.

Elle était le meilleur de sa force, son guide et son soutien. Sans doute, cette crainte qu'elle lui inspirait ne

l'empêchait pas de retomber parfois dans ses anciens désordres. Comme elle ne satisfaisait pas ses vices, il s'échappait, courait les basses débauches, revenait malade, hébété pour trois ou quatre jours.

Mais, chaque fois, c'était une arme nouvelle qu'il lui donnait; elle montrait un mépris plus haut, l'écrasait de ses regards froids, et pendant une semaine alors, il ne quittait plus son chevalet.

Elle souffrait trop comme femme, lorsqu'il la trahissait, pour désirer une de ses escapades, qui le lui ramenaient si repentant et si obéissant. Cependant, quand elle voyait la crise se déclarer, lorsqu'elle le sentait travaillé de désirs, les yeux pâles, les gestes fiévreux, elle éprouvait une hâte furieuse à ce que la rue le lui rendît souple et inerte, comme une pâte molle qu'elle travaillait à sa guise, de ses mains courtes de femme volontaire et sans beauté. Elle se savait peu plaisante, avec son teint plombé, sa peau dure et ses gros os; et elle se vengeait sourdement sur ce joli homme, qui redevenait à elle, quand les belles filles l'avaient anéanti. D'ailleurs, Ferdinand vieillissait vite; des rhumatismes l'avaient pris; à quarante ans, des excès de toutes sortes faisaient déjà de lui un vieillard. L'âge allait forcément le calmer.

Dès *Le Lac*, ce fut une chose convenue, le mari et la femme travaillèrent ensemble. Ils s'en cachaient encore, il est vrai; mais, les portes fermées, ils se mettaient au même tableau, poussaient la besogne en commun. Ferdinand, la talent mâle, restait l'inspirateur, le constructeur, c'était lui qui choisissait les sujets et qui les jetait d'un trait large, en établissant chaque partie. Puis, pour l'exécution, il cédait la place à Adèle, au talent femelle, en se réservant toutefois la facture de certains morceaux de vigueur.

Dans les premiers temps, il gardait pour lui la grosse part; il tenait à l'honneur de ne se faire aider par sa femme que pour les coins, les épisodes; mais sa faiblesse s'aggravait, il était de jour en jour moins courageux à la besogne, et il s'abandonna, il laissa Adèle l'envahir. A chaque œuvre nouvelle, elle collabora davantage, par la force des choses, sans qu'elle-même eût le plan arrêté de substituer ainsi son travail à celui de son mari. Ce qu'elle vou-

lait, c'était d'abord que ce nom de Sourdis, qui était le sien, ne fît pas faillite à la gloire, c'était de maintenir au sommet cette célébrité, qui avait été tout son rêve de jeune fille laide et cloîtrée; ensuite, ce qu'elle voulait, c'était de ne pas manquer de parole aux acheteurs, de livrer les tableaux aux jours promis, en commerçante honnête qui n'a qu'une parole.

Et alors elle se trouvait bien obligée de terminer en hâte la besogne, de boucher tous les trous laissés par Ferdinand, de finir les toiles, lorsqu'elle le voyait s'enrager d'impuissance, les doigts tremblants, incapables de tenir un pinceau. Jamais, d'ailleurs, elle ne triomphait, elle affectait de rester l'élève, de se borner à une pure besogne de manœuvre, sous ses ordres. Elle le respectait encore comme artiste, elle l'admirait réellement, avertie par son instinct qu'il restait jusque-là le mâle, malgré sa déchéance. Sans lui, elle n'aurait pu faire de si larges toiles.

Rennequin, dont le ménage se cachait comme des autres peintres, suivait avec une surprise croissante la lente substitution de ce tempérament femelle à ce tempérament mâle, sans pouvoir comprendre.

Pour lui, Ferdinand n'était pas dans une mauvaise voie, puisqu'il produisait et qu'il se soutenait; mais il se développait dans un sens de facture qu'il n'avait pas semblé apporter d'abord. Son premier tableau, *La Promenade*, était plein d'une personnalité vive et spirituelle, qui peu à peu avait disparu dans les œuvres suivantes, qui maintenant se noyait au milieu d'une coulée de pâte molle et fluide, très agréable à l'œil, mais de plus en plus banale.

Pourtant, c'était la même main, ou du moins Rennequin l'aurait juré, tant Adèle, avec son adresse, avait pris la facture de son mari. Elle avait ce génie de démonter le métier des autres et de s'y glisser.

D'autre part, les tableaux de Ferdinand prenaient une odeur vague de puritanisme, une correction bourgeoise qui blessait le vieux maître. Lui qui avait salué dans son jeune ami un talent libre, il était irrité de ses raideurs nouvelles, du certain air pudibond et pincé qu'affectait maintenant sa peinture.

Un soir, dans une réunion d'artistes, il s'emporta en criant :

— Ce diable de Sourdis tourne au cabotin... Avez-vous vu sa dernière toile? Il n'a donc pas de sang dans les veines, ce bougre-là! Les filles l'ont vidé. Eh! oui, c'est l'éternelle histoire, on se laisse manger le cerveau par quelque bête de femme...

" Vous ne savez pas ce qui m'embête, moi? c'est qu'il fasse toujours bien. Parfaitement! vous avez beau rire! Je m'étais imaginé que, s'il tournait mal, il finirait dans un gâchis absolu, vous savez, un gâchis superbe d'homme foudroyé. Et pas du tout, il semble avoir trouvé une mécanique qui se règle de jour en jour et qui le mène à faire plat, couramment... C'est désastreux. Il est fini, il est incapable du mauvais. "

On était habitué aux sorties paradoxales de Rennequin, et l'on s'égaya. Mais lui se comprenait; et, comme il aimait Ferdinand, il éprouvait une réelle tristesse.

Le lendemain, il se rendit rue d'Assas. Trouvant la clef sur la porte, et s'étant permis d'entrer sans frapper, il resta stupéfait. Ferdinand n'y était pas. Devant un chevalet, Adèle terminait vivement un tableau dont les journaux s'occupaient déjà. Elle était si absorbée qu'elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir, ne se doutant pas d'ailleurs que la bonne venait, en rentrant, d'oublier sa clef dans la serrure. Et Rennequin, immobile, put la regarder une grande minute. Elle abattait la besogne avec une sûreté de main qui indiquait une grande pratique. Elle avait sa facture adroite, courante, cette mécanique bien réglée dont justement il parlait la veille. Tout d'un coup, il comprit, et son saisissement fut tel, il sentit si bien son indiscrétion, qu'il essaya de sortir pour frapper. Mais, brusquement, Adèle tourna la tête.

— Tiens! c'est vous, cria-t-elle. Vous étiez là, comment êtes-vous entré?

Et elle devint très rouge. Rennequin, embarrassé lui-même, répondit qu'il arrivait à peine. Puis il eut conscience que, s'il ne parlait pas de ce qu'il venait de voir, la situation serait plus gênante encore.

— Hein? la besogne presse, dit-il de son air le plus bonhomme. Tu donnes un petit coup de main à Ferdinand.

Elle avait repris sa pâleur de cire. Elle répondit tranquillement :

— Oui, ce tableau devrait être livré depuis lundi, et comme Ferdinand a eu ses douleurs... Oh! quelques glacis sans importance.

Mais elle ne s'abusait pas. On ne pouvait tromper un homme comme Rennequin. Pourtant, elle restait immobile, sa palette et ses pinceaux aux mains. Alors, il dut lui dire :

— Il ne faut pas que je te gêne. Continue.

Elle le regarda fixement quelques secondes. Enfin, elle se décida. Maintenant, il savait tout. A quoi bon feindre davantage? Et, comme elle avait formellement promis le tableau pour le soir, elle se remit à la besogne, abattant l'ouvrage avec une carrure toute masculine. Il s'était assis et suivait son travail, lorsque Ferdinand rentra. D'abord, il éprouva un saisissement, à trouver ainsi Rennequin installé derrière Adèle, et la regardant faire son tableau. Mais il paraissait très las, incapable d'un sentiment fort. Il vint se laisser tomber près du vieux maître, en poussant le soupir d'un homme qui n'a plus qu'un besoin de sommeil.

Puis, un silence régna, il ne sentait pas la nécessité d'expliquer les choses. C'était ainsi, il n'en souffrait pas. Au bout d'un instant, il se pencha seulement vers Rennequin tandis qu'Adèle, haussée sur les pieds, sabrait largement son ciel de grands coups de lumière, et il lui dit, avec un véritable orgueil :

— Vous savez, mon cher, elle est plus forte que moi... Oh! un métier! une facture!

Lorsque Rennequin descendit l'escalier, remué, hors de lui, il parla tout haut, dans le silence :

— Encore un de nettoyé!... Elle l'empêchera de descendre trop bas, mais jamais elle ne le laissera s'élever très haut. Il est foutu!

IV

Des années se passèrent. Les Sourdis avaient acheté à Mercœur une petite maison dont le jardin donnait sur la promenade du Mail. D'abord, ils étaient venus vivre là quelques mois de l'été, pour échapper, pendant les chaleurs de juillet et d'août, à l'étouffement de Paris.

C'était comme une retraite toujours prête. Mais, peu à peu, ils y vécurent davantage et, à mesure qu'ils s'y installaient, Paris leur devenait moins nécessaire.

Comme la maison était très étroite, ils firent bâtir dans le jardin un vaste atelier, qui s'augmenta bientôt de tout un corps de bâtiment. Maintenant, c'était à Paris qu'ils allaient en vacances, l'hiver, pendant deux ou trois mois au plus.

Ils vivaient à Mercœur, ils n'avaient plus qu'un pied-à-terre, dans une maison de la rue de Clichy, qui leur appartenait.

Cette retraite en province avait donc eu lieu petit à petit, sans plan arrêté. Lorsqu'on s'étonnait devant elle, Adèle parlait de la santé de Ferdinand, qui était fort mauvaise et, à l'entendre, il semblait qu'elle eût cédé au besoin de mettre son mari dans un milieu de paix et de grand air.

Mais la vérité était qu'elle-même avait obéi à d'anciens désirs, réalisant ainsi son dernier rêve. Lorsque jeune fille, elle regardait pendant des heures les pavés humides de la place du Collège, elle se voyait bien, à Paris, dans un avenir de gloire, avec des applaudissements tumultueux autour d'elle, un grand éclat rayonnant sur son nom; seulement, le songe s'achevait toujours à Mercœur, dans un coin mort de la petite ville, au milieu du respect étonné des habitants.

C'était là qu'elle était née, c'était là qu'elle avait eu la continuelle ambition de triompher, à ce point que la stupeur des bonnes femmes de Mercœur, plantées sur les portes, lorsqu'elle passait au bras de son mari, l'emplissait davantage du sentiment de sa célébrité, que les hommages délicats des salons de Paris.

Au fond, elle était restée bourgeoise et provinciale, s'inquiétant de ce que pensait sa petite ville, à chaque nouvelle victoire, y revenant avec des battements de cœur, y goûtant tout l'épanouissement de sa personnalité, depuis l'obscurité d'où elle était partie, jusqu'à la renommée où elle vivait. Sa mère était morte, il y avait dix ans déjà, et elle revenait simplement chercher sa jeunesse, cette vie glacée où elle avait dormi.

A cette heure, le nom de Ferdinand Sourdis ne pouvait plus grandir. Le peintre, à cinquante ans, avait obtenu toutes les récompenses et toutes les dignités, les médailles réglementaires, les croix et les titres. Il était commandeur de la Légion d'honneur, il faisait partie de l'Institut depuis plusieurs années.

Sa fortune seule s'élargissait encore, car les journaux avaient épuisé les éloges. Il y avait des formules toutes faites qui servaient couramment pour le louer : on l'appelait le maître fécond, le charmeur exquis auquel toutes les âmes appartenaient.

Mais cela ne semblait plus le toucher, il devenait indifférent, portant sa gloire comme un vieil habit auquel il était habitué. Lorsque les gens de Mercœur le voyaient passer, voûté déjà avec ses regards vagues qui ne se fixaient sur rien, il entrait beaucoup de surprise dans leur respect, car ils s'imaginaient difficilement que ce monsieur, si tranquille et si las, pût faire tant de bruit dans la capitale.

D'ailleurs, tout le monde à présent savait que Mme Sourdis aidait son mari dans sa peinture. Elle passait pour une maîtresse femme, bien qu'elle fût petite et très grosse. C'était même un autre étonnement, dans le pays, qu'une dame si corpulente pût piétiner devant des tableaux toute la journée, sans avoir le soir les jambes cassées. Affaire d'habitude, disaient les bourgeois.

Cette collaboration de sa femme ne jetait aucune déconsidération sur Ferdinand, au contraire.

Adèle, avec un tact supérieur, avait compris qu'elle ne devait pas supprimer son mari ouvertement; il gardait la signature, il était comme un roi constitutionnel qui régnait sans gouverner.

Les œuvres de Mme Sourdis n'auraient pris personne,

tandis que les œuvres de Ferdinand Sourdis conservaient toute leur force sur la critique et sur le public.

Aussi montrait-elle toujours la plus grande admiration pour son mari, et le singulier était que cette admiration restait sincère.

Bien que peu à peu il ne touchât que de loin un pinceau, elle le considérait comme le créateur véritable des œuvres qu'elle peignait presque entièrement.

Dans cette substitution de leurs tempéraments, c'était elle qui avait envahi l'œuvre commune, au point d'y dominer et de l'en chasser; mais elle ne se sentait pas moins dépendante encore de l'impulsion première, elle l'avait remplacé en se l'incorporant, en prenant pour ainsi dire de son sexe. Le résultat était un monstre.

A tous les visiteurs, lorsqu'elle montrait les œuvres, elle disait toujours : " Ferdinand a fait ceci, Ferdinand va faire cela ", lors même que Ferdinand n'avait pas donné et ne devait pas donner un seul coup de pinceau.

Puis, à la moindre critique, elle se fâchait, n'admettait pas qu'on pût discuter le génie de Ferdinand. En cela, elle se montrait superbe, dans un élan de croyance extraordinaire; jamais ses colères de femme trompée, jamais ses dégoûts ni ses mépris n'avaient détruit en elle la haute figure qu'elle s'était faite du grand artiste qu'elle avait aimé dans son mari, même lorsque cet artiste avait décliné et qu'elle avait dû se substituer à lui, pour éviter la faillite.

C'était un coin d'une naïveté charmante, d'un aveuglement tendre et orgueilleux à la fois, qui aidait Ferdinand à porter le sentiment sourd de son impuissance. Il ne souffrait pas de sa déchéance. Il disait également : " Mon tableau, mon œuvre ", sans songer combien peu il travaillait aux toiles qu'il signait.

Et tout cela était si naturel entre eux, il jalousait si peu cette femme qui lui avait pris jusqu'à sa personnalité, qu'il ne pouvait causer deux minutes sans la vanter. Toujours, il répétait ce qu'il avait dit un soir à Rennequin :

— Je vous jure, elle a plus de talent que moi... Le dessin me donne un mal du diable, tandis qu'elle, naturellement, vous plante une figure d'un trait... Oh! une

adresse dont vous n'avez pas l'idée! Décidément, on a ça ou l'on n'a pas ça dans les veines. C'est un don.

On souriait discrètement, en ne voyant là que la galanterie d'un mari amoureux.

Mais, si l'on avait le malheur de montrer qu'on estimait beaucoup Mme Sourdis, mais qu'on ne croyait pas à son talent d'artiste, il s'emportait, il entrait dans de grandes théories sur les tempéraments et le mécanisme de la production; discussions qu'il terminait toujours par ce cri :

— Quand je vous dis qu'elle est plus forte que moi! Est-ce étonnant que personne ne veuille me croire!

Le ménage était très uni. Sur le tard, l'âge et sa mauvaise santé avaient beaucoup calmé Ferdinand. Il ne pouvait plus boire, tellement son estomac se détraquait au moindre excès.

Les femmes seules l'emportaient encore dans des coups de folie qui duraient deux ou trois jours.

Mais quand le ménage vint s'installer complètement à Mercœur, le manque d'occasions le força à une fidélité presque absolue. Adèle n'eut plus à craindre que de brusques bordées avec les bonnes qui la servaient. Elle s'était bien résignée à n'en prendre que de très laides; seulement, cela n'empêchait pas Ferdinand de s'oublier avec elles, si elles y consentaient. C'étaient, chez lui, par certains jours d'énervement physique, des perversions, des besoins qu'il aurait contentés, au risque de tout détruire.

Elle en était quitte pour changer de domestique, chaque fois qu'elle croyait s'apercevoir d'une intimité trop grande avec Monsieur.

Alors, Ferdinand restait honteux pendant une semaine. Cela, jusque dans le vieil âge, rallumait la flamme de leur amour. Adèle adorait toujours son mari, avec cette jalousie contenue qu'elle n'avait jamais laissé éclater devant lui; et lui, lorsqu'il la voyait dans un de ces silences terribles, après le renvoi d'une bonne, il tâchait d'obtenir son pardon par toutes sortes de soumissions tendres. Elle le possédait alors comme un enfant. Il était très ravagé, le teint jauni, le visage creusé de rides profondes, mais il avait gardé sa barbe d'or, qui pâlissait

sans blanchir, et qui le faisait ressembler à quelque dieu vieilli, doré encore du charme de sa jeunesse.

Un jour vint où il eut, dans leur atelier de Mercœur, le dégoût de la peinture. C'était comme une répugnance physique; l'odeur de l'essence, la sensation grasse du pinceau sur la toile lui causaient une exaspération nerveuse; ses mains se mettaient à trembler, il avait des vertiges. Sans doute il y avait là une conséquence de son impuissance elle-même, un résultat du long détraquement de ses facultés d'artiste, arrivé à la période aiguë. Il devait finir par cette impossibilité matérielle. Adèle se montra très bonne, le réconfortant, lui jurant que c'était une mauvaise disposition passagère dont il guérirait; et elle le força à se reposer. Comme il ne travaillait absolument plus aux tableaux, il s'inquiéta, devint sombre. Mais elle trouva un arrangement : ce serait lui qui ferait les compositions à la mine de plomb, puis elle les reporterait sur les toiles, où elle les mettrait au carreau et les peindrait, sous ses ordres. Dès lors, les choses marchèrent ainsi, il n'y eut plus un seul coup de pinceau donné par lui dans les œuvres qu'il signait. Adèle exécutait tout le travail matériel, et il restait simplement l'inspirateur, il fournissait les idées, des crayonnages, parfois incomplets et incorrects, qu'elle était obligée de corriger, sans le lui dire. Depuis longtemps, le ménage travaillait surtout pour l'exportation. Après le grand succès remporté en France, des commandes étaient venues, surtout de Russie et d'Amérique; et, comme les amateurs de ces pays lointains ne se montraient pas difficiles, comme il suffisait d'expédier des caisses de tableaux et de toucher l'argent, sans avoir jamais un ennui, les Sourdis s'étaient peu à peu entièrement donnés à cette production commode. D'ailleurs, en France, la vente avait baissé. Lorsque, de loin en loin, Ferdinand envoyait un tableau au Salon, la critique l'accueillait avec les mêmes éloges : c'était un talent classé, consacré, pour lequel on ne se battait plus, et qui avait pu glisser peu à peu à une production abondante et médiocre, sans déranger les habitudes du public et des critiques. Le peintre était resté le même pour le plus grand nombre, il avait simplement vieilli et cédé la place à des réputations plus turbulentes. Seulement,

les acheteurs finissaient par se déshabituer de sa peinture. On le saluait encore comme un des maîtres contemporains, mais on ne l'achetait presque plus. L'étranger enlevait tout.

Cette année-là pourtant, une toile de Ferdinand Sourdis fit encore un effet considérable au Salon. C'était comme un pendant à son premier tableau : *La Promenade*. Dans une salle froide, aux murs blanchis, des élèves travaillaient, regardaient voler les mouches, riaient sournoisement, tandis que le " pion " enfoncé dans la lecture d'un roman semblait avoir oublié le monde entier; et la toile avait pour titre : *L'Etude*. On trouva cela charmant, et des critiques, comparant les deux œuvres, peintes à trente ans de distance, parlèrent même du chemin parcouru, des inexpériences de *La Promenade* et de la science parfaite de *L'Etude*. Presque tous s'ingéniaient à voir dans ce dernier tableau des finesses extraordinaires, un raffinement d'art exquis, une facture parfaite que personne ne dépasserait jamais. Cependant, la grande majorité des artistes protestait, et Rennequin se montrait parmi les plus violents. Il était très vieux, vert encore pour ses soixante-quinze ans, toujours passionné de vérité.

— Laissez donc! criait-il. J'aime Ferdinand comme un fils, mais c'est trop bête à la fin, de préférer ses œuvres actuelles aux œuvres de sa jeunesse! Cela n'a plus ni flamme, ni saveur, ni originalité d'aucune sorte. Ah! c'est joli, c'est facile, cela je vous l'accorde! Mais il faut vendre de la chandelle pour avoir le goût de cette facture banale, relevée par je ne sais quelle sauce compliquée, où il y a de tous les styles, et même de toutes les pourritures de style... Ce n'est plus mon Ferdinand qui peint ces machines-là...

Pourtant, il s'arrêtait. Lui, savait à quoi s'en tenir, et l'on sentait dans son amertume une sourde colère qu'il avait toujours professée contre les femmes, ces animaux nuisibles, comme il les nommait parfois. Il se contentait seulement de répéter en se fâchant :

— Non, ce n'est pas lui... Non, ce n'est pas lui...

Il avait suivi le lent travail d'envahissement d'Adèle, avec une curiosité d'observateur et d'analyste. A chaque œuvre nouvelle, il s'était aperçu des moindres modifica-

tions, reconnaissant les morceaux du mari et ceux de la femme, constatant que ceux-là diminuaient au profit de ceux-ci dans une progression régulière et constante. Le cas lui paraissait si intéressant, qu'il oubliait de se fâcher pour jouir uniquement de ce jeu des tempéraments, en homme qui adorait le spectacle de la vie. Il avait donc noté les plus légères nuances de la substitution, et à cette heure, il sentait bien que ce drame physiologique et psychologique était accompli. Le dénoûment, ce tableau de *L'Etude*, était là devant ses yeux. Pour lui, Adèle avait mangé Ferdinand, c'était fini.

Alors, comme toutes les années, au mois de juillet, il eut l'idée d'aller passer quelques jours à Mercœur. Depuis le Salon, d'ailleurs, il éprouvait la plus violente envie de revoir le ménage. C'était pour lui l'occasion de constater sur les faits s'il avait raisonné juste.

Quand il se présenta chez les Sourdis, par une brûlante après-midi, le jardin dormait sous ses ombrages. La maison et jusqu'aux plates-bandes, avaient une propreté, une régularité bourgeoise, qui annonçaient beaucoup d'ordre et de calme. Aucun bruit de la petite ville n'arrivait dans ce coin écarté, les rosiers grimpants étaient pleins d'un bourdonnement d'abeilles. La bonne dit au visiteur que madame était à l'atelier.

Quand Rennequin ouvrit la porte, il aperçut Adèle peignant debout, dans cette attitude où il l'avait surprise une première fois, bien des années auparavant. Mais, aujourd'hui, elle ne se cachait plus. Elle eut une légère exclamation de joie, et voulut lâcher sa palette. Mais Rennequin se récria :

— Je m'en vais si tu te déranges... Que diable! traite-moi en ami. Travaille, travaille!

Elle se laissa faire violence, en femme qui connaît le prix du temps.

— Eh bien! puisque vous le permettez!... Vous savez, on n'a jamais une heure de repos.

Malgré l'âge qui venait, malgré l'obésité dont elle était de plus en plus envahie, elle menait toujours rondement la besogne, avec une sûreté de main extraordinaire. Rennequin la regardait depuis un instant, lorsqu'il demanda :

— Et Ferdinand? Il est sorti?

— Mais non! il est là! répondit Adèle en désignant un coin de l'atelier du bout de son pinceau.

Ferdinand était là, en effet, allongé sur un divan, où il sommeillait. La voix de Rennequin l'avait réveillé, mais il ne la reconnaissait pas, la pensée lente, très affaibli.

— Ah! c'est vous, quelle bonne surprise! dit-il enfin.

Et il donna une molle poignée de main, en faisant un effort pour se mettre sur son séant. La veille, sa femme l'avait encore surpris avec une petite fille qui venait laver la vaisselle, et il était très humble, la mine effarée, accablé et ne sachant que faire pour gagner sa grâce. Rennequin le trouva plus vidé, plus écrasé qu'il ne s'y attendait. Cette fois, l'anéantissement était complet, et il éprouva une grande pitié pour le pauvre homme. Voulant voir s'il réveillerait en lui un peu de la flamme d'autrefois, il lui parla du beau succès de *L'Etude*, au dernier Salon :

— Ah! mon gaillard, vous remuez encore les masses... On parle de vous là-bas, comme aux premiers jours.

Ferdinand le regardait d'un air hébété. Puis, pour dire quelque chose :

— Oui, je sais, Adèle m'a lu les journaux. Mon tableau est très bien, n'est-ce pas?... Oh! je travaille toujours beaucoup... Mais, je vous assure, elle est plus forte que moi, elle a un métier épatant!

Et il clignait les yeux, en désignant sa femme avec un pâle sourire. Elle s'était approchée, elle haussait les épaules, d'un air de bonne femme, en disant :

— Ne l'écoutez donc pas! Vous connaissez sa toquade... Si l'on voulait le croire, ce serait moi le grand peintre... Je l'aide, et encore très mal. Enfin, puisque ça l'amuse!

Rennequin restait muet devant cette comédie qu'ils se jouaient à eux-mêmes, de bonne foi, sans doute. Il sentait nettement, dans cet atelier, la suppression totale de Ferdinand. Celui-ci ne crayonnait même plus des bouts d'esquisse, tombé au point de ne pas sentir le besoin de sauvegarder son orgueil par un mensonge; il lui suffisait maintenant d'être le mari. C'était Adèle qui composait, qui dessinait et peignait, sans lui demander

un conseil, entrée d'ailleurs si complètement dans sa peau d'artiste, qu'elle le continuait, sans que rien pût indiquer la minute où la rupture avait été complète. Elle seule était, à cette heure, et il ne restait, dans cette individualité femelle, que l'empreinte ancienne d'une individualité mâle.

Ferdinand bâillait :

— Vous restez à dîner, n'est-ce pas? dit-il. Oh! je suis éreinté... Comprenez-vous ça, Rennequin? Je n'ai rien fait aujourd'hui et je suis éreinté.

— Il ne fait rien, mais il travaille du matin au soir, dit Adèle. Jamais il ne veut m'écouter et se reposer une bonne fois.

— C'est vrai, dit-il, le repos me rend malade, il faut que je m'occupe.

Il s'était levé, s'était traîné un instant, puis avait fini par se rasseoir devant la petite table, sur laquelle anciennement sa femme faisait des aquarelles. Et il examinait une feuille de papier, où justement les premiers tons d'une aquarelle se trouvaient jetés. C'était une de ces œuvres de pensionnaire, un ruisseau faisant tourner les roues d'un moulin, avec un rideau de peupliers et un vieux saule. Rennequin, qui se penchait derrière lui, se mit à sourire, devant la maladresse enfantine du dessin et des teintes, un barbouillage presque comique.

— C'est drôle, murmura-t-il.

Mais il se tut, en voyant Adèle le regarder fixement. D'un bras solide, sans appuie-main, elle venait d'ébaucher toute une figure, enlevant du coup le morceau, avec une carrure magistrale :

— N'est-ce pas que c'est joli, ce moulin? dit complaisamment Ferdinand, toujours penché sur la feuille de papier, bien sage à cette place de petit garçon. Oh! vous savez, j'étudie, pas davantage.

Et Rennequin resta saisi. Maintenant, c'était Ferdinand qui faisait les aquarelles.



Une Victime de la Réclame

I

Pierre Landry naquit rue Saint-Honoré, près des Halles, en plein pays de badauderie. Sa nourrice lui donna ses premières leçons de lecture en lui faisant épeler les enseignes et les affiches. Il se prit d'amitié pour ces grands carrés de papier, rouges, jaunes, bleus, et plus tard, lorsqu'il polissonna dans les rues, il aima d'amour certaines affiches, celles où il y avait beaucoup à lire et où les lettres étaient énormes et bizarres.

Son père, un bonnetier retiré, compléta son éducation en lui confiant, chaque soir, la quatrième page de son journal. Il est admis que les enfants reconnaissent plus facilement les gros caractères des annonces.

A vingt ans, Pierre Landry resta orphelin. Il se trouva possesseur d'une fortune assez considérable, et il résolut de vivre en égoïste, ramenant à son bien-être personnel tous les progrès de la civilisation. Son père avait travaillé; lui, il allait se reposer dans les douceurs ineffables, dans l'âge d'or que lui avait annoncé la quatrième page des journaux et les affiches collées contre les murs.

— Notre siècle est un grand siècle, pensa-t-il, un siècle de lumières et de bienfaits. Je ne connais pas de spectacle plus touchant que celui de ces hommes se vouant

au bonheur de l'humanité, faisant sans cesse de merveilleuses inventions qui rendent la vie tranquille et heureuse et poussent la bonté jusqu'à mettre les joies de cette terre à la portée de toutes les bourses. Et dire que ces bienfaiteurs prennent la peine de nous avertir, de nous faire savoir où nous devons trouver, et à quel prix on nous vendra, les petits et les grands bonheurs de l'existence! Il y en a, et ceux-là on doit les remercier à genoux, qui consentent à perdre sur les marchandises qu'ils nous livrent. Les autres se contentent de rentrer dans leurs frais; ils travaillent uniquement pour que l'humanité vive dans la paix et dans la félicité. Le plan de ma vie est tout tracé. Je n'ai qu'à accepter aveuglément les bienfaits de mon âge. Pour vivre selon le progrès, il me suffira de lire les journaux et les affiches matin et soir, et de faire exactement ce que ces souverains guides me conseilleront. Là est la véritable sagesse, la seule félicité possible.

II

Dès ce jour, Pierre Landry prit les réclames des journaux et des affiches pour code de sa vie. Elles devinrent le guide infaillible qui le décidait en toutes choses; il n'acheta rien, n'entreprit rien qui ne lui fût recommandé par la grande voix de la publicité. Chaque matin, il dépouilla religieusement les feuilles publiques, il prit des notes consciencieuses sur les inventions et les produits nouveaux. Sa maison devint ainsi un vaste magasin qui contenait des échantillons de toutes les découvertes ridicules et de toutes les marchandises avariées de Paris.

Son raisonnement, au fond, ne manquait pas de logique. Suivant le progrès pas à pas, choisissant pour son usage les objets que les poëtes lyriques de la réclame célébraient avec le plus d'enthousiasme, il pouvait dire avec orgueil qu'il avait résolu le problème de la félicité parfaite, puisqu'il se servait des plus merveilleux produits de la civilisation la plus perfectionnée.

Mais, hélas! ce n'était là qu'un raisonnement. La réalité devenait chaque jour plus navrante. Tout devait

être pour le mieux, et tout allait de mal en pis. C'est ici que le drame commence.

Pierre Landry vivait dans un véritable enfer. Il avait acheté un terrain fait de terres rapportées, et la maison qu'il y fit bâtir s'enfonça peu à peu dans le sol. Cette maison, construite selon un système nouveau, tremblait au vent et s'émiettait sous les pluies d'orage. A l'intérieur, les cheminées, garnies de fumivores ingénieux, fumaient à vous aveugler; les sonnettes électriques s'obstinaient à garder le silence; les cabinets d'aisance, établis sur un modèle breveté, étaient devenus un horrible cloaque ; les meubles, qui devaient obéir à des mécanismes simples et commodes, refusaient de s'ouvrir et de se fermer. Il y avait surtout un piano mécanique qui était un mauvais orgue de Barbarie et encore un coffre-fort incrochetable et incombustible que des voleurs emportèrent tranquillement sur leur dos par une belle nuit d'hiver.

C'était une bien autre histoire à la maison de campagne que Pierre Landry avait achetée à Arcueil. Il y planta des arbres de tôle et voulut y cult ver des plantes rares qui poussèrent en maigres brins de chiendent. La citerne, qu'il fit creuser par un architecte dont une réclame lui avait donné l'adresse, s'écroula et il faillit être écrasé et noyé à la fois.

Pierre Landry souriait béatement au milieu de ces ennuis, de ces catastrophes. Sa foi n'était pas ébranlée, elle croissait, au contraire : " Tout n'est pas encore pour le mieux dans le meilleur des mondes, se disait-il; mais le progrès marche et la meilleure manière d'éviter les malheurs qui m'arrivent est de suivre les annonces avec plus d'attention que jamais. Puisque ma citerne s'est écroulée, c'est que j'avais pris un architecte que mon journal recommandait avec peu de chaleur; je vais en choisir un autre dont il soit chaudement enthousiasmé. J'arriverai certainement à la perfection, au bonheur parfait ".

III

Mais le malheureux Pierre Landry ne souffrait pas seulement dans ses propriétés, il souffrait aussi dans sa personne.

Ses vêtements craquaient dans les rues; il les achetait dans ces maisons qui annoncent un rabais considérable pour cause d'inventaire ou d'expropriation. Il cherchait à payer bon marché, non pas par avarice, mais uniquement afin de profiter des bienfaits de l'époque.

Je le rencontrai un jour, complètement chauve. Il avait eu l'idée de changer ses cheveux blonds pour des cheveux noirs, toujours guidé par son amour du progrès; l'eau qu'il venait d'employer avait fait tomber ses cheveux blonds, et il était enchanté, parce que, disait-il, il pouvait maintenant faire usage d'une certaine pommade qui, à coup sûr, lui donnerait une chevelure noire deux fois plus épaisse et plus belle que son ancienne chevelure blonde.

D'ailleurs, il avait sans cesse les joues et le menton balafrés par les rasoirs exquis dont il se servait. Ses chapeaux se déformaient au bout de huit jours; ses parapluies, garnis d'ingénieux ressorts, ne voulaient plus s'ouvrir quand il pleuvait.

Je ne parle pas de toutes les drogues qu'il avala. De robuste qu'il était, il devint maigre et essoufflé, et c'est alors que la réclame commença à l'assassiner. Il se crut malade; il se traita selon les excellentes recettes des annonces, et, pour que la médication fût plus efficace, il suivit tous les traitements à la fois, se trouvant fort embarrassé devant l'égale quantité d'éloges décerné à chaque drogue.

Ce qu'il mangea de chocolat est incalculable; il se croyait forcé à cette énorme consommation par les recommandations pressantes des divers fabricants. Il usait également beaucoup de parfumerie, et il alla à plusieurs reprises se faire arracher des dents pour donner un peu de travail à ces dentistes philanthropes qui jurent de ne vous faire aucun mal et qui vous brisent la mâchoire.

IV

La réclame ne respecta pas plus l'intelligence que le corps de Pierre Landry. Il avait acheté une bibliothèque à crémaillère mobile, et il l'emplit de tous les livres que les journaux lui recommandèrent. La classification qu'il adopta fut des plus ingénieuses; il rangea les volumes par ordre de mérite, je veux dire selon le plus ou le moins de lyrisme de ces notes que les libraires envoient aux journaux.

Jamais, jusque-là, on n'avait vu un tel amas de turpitudes et de folies. La bibliothèque de Pierre Landry contenait toutes les bêtises et toutes les infamies contemporaines, et il avait eu le soin de coller sur le dos de chaque volume la réclame qui le lui avait fait acheter. Lorsqu'il prenait un livre, il savait ainsi à l'avance l'enthousiasme qu'il devait témoigner, il riait ou il pleurait, selon la formule.

Avec un pareil régime, il devint complètement idiot. Je ne veux citer aucun titre, mais je pourrais nommer tels et tels ouvrages qui lui ramollirent tout particulièrement le cerveau. Il avait fini par être difficile et délicat, et il n'achetait plus que les œuvres annoncées comme des chefs-d'œuvre inimitables; il ne faisait donc plus l'emplette que d'une vingtaine de volumes par semaine.

Il faut dire aussi que certains journaux, recommandés vivement par des affiches étranges, contribuèrent puissamment à l'hébéter. Plus une publication sonnait de la trompette, et plus il la lisait avec délices et confiance.

Un jour, il fut ravi. Un directeur de journal eut l'idée de dresser une baraque de saltimbanque sur la place de la Concorde, et d'y faire annoncer sa nouvelle feuille par un paillasse qui exécutait des cabrioles. Pierre Landry tint à honneur d'être inscrit le premier sur la liste des abonnés.

V

J'en suis au dernier acte de ce drame navrant. Pierre Landry, ayant lu qu'une somnambule guérissait tous les

maux, s'empressa d'aller la consulter sur les maladies qu'il n'avait pas. La somnambule lui offrit obligeamment de le rajeunir, et lui indiqua le moyen de n'avoir plus que quinze ans. Il s'agissait simplement de prendre un certain bain et de boire une certaine eau. Pierre Landry la quitta enchanté, déclarant qu'une pareille recette était le dernier mot du progrès.

Il avala la drogue, se plongea dans le bain, et s'y rajeunit si bien que deux heures après on l'y trouva mort. Il avait la face souriante, et l'on devinait, à l'extase de ses traits, qu'il venait d'expirer en adorant la sainte Réclame. C'était là sans doute la cure radicale de tous les maux que promettait la somnambule.

Même après sa mort, Pierre Landry fut l'humble serviteur de l'annonce. Par testament, il voulut être enseveli dans une bière à embaumement instantané, dont un droguiste venait de prendre le brevet. La bière, au cimetière, s'ouvrit en deux, et le misérable glissa dans la boue et fut enterré avec les planches brisées de la caisse.

Son tombeau, en carton-pierre et en simili-marbre, ne résista à la pluie que pendant un hiver, et ne fut bientôt plus sur sa fosse qu'un tas de pourriture sans nom.

Si j'étais un moraliste, je prononcerais un discours sur ce tas de fange, et tirerais ainsi la morale de cette histoire. Pierre Landry, la déplorable victime de la réclame, montre ce que nous deviendrons, nous, les badauds d'aujourd'hui, si nous avons la naïveté de vivre la vie douce et heureuse que promettent les annonces. Puisque les trafiquants abusent d'une façon ridicule et mauvaise de la liberté qu'ils ont d'appeler le public dans leur boutique, ne cédons pas, comme Pierre Landry, à la faiblesse que nous avons trop souvent de les écouter et de nous laisser duper.

Voyage Circulaire

Il y a huit jours que Lucien Bérard et Hortense Larivière sont mariés. Mme veuve Larivière, la mère, tient, depuis trente ans, un commerce de bimbeloterie, rue de la Chaussée-d'Antin. C'est une femme sèche et pointue, de caractère despotique, qui n'a pu refuser sa fille à Lucien, le fils unique d'un quincaillier du quartier, mais qui entend surveiller de près le jeune ménage. Dans le contrat, elle a cédé la boutique de bimbeloterie à Hortense, tout en se réservant une chambre dans l'appartement; et, en réalité, c'est elle qui continue à diriger la maison, sous le prétexte de mettre les enfants au courant de la vente.

On est au mois d'août, la chaleur est intense, les affaires vont fort mal. Aussi Mme Larivière est-elle plus aigre que jamais. Elle ne tolère point que Lucien s'oublie une seule minute près d'Hortense. Ne les a-t-elle pas surpris, un matin, en train de s'embrasser dans la boutique! Et cela, huit jours après la noce! Voilà qui est propre et qui donne tout de suite une bonne renommée à une maison! Jamais elle n'a permis à M. Larivière de la toucher du bout des doigts dans la boutique. Il n'y pensait guère, d'ailleurs. Et c'était ainsi qu'ils avaient fondé leur établissement.

Lucien, n'osant encore se révolter, envoie des baisers

à sa femme, quand sa belle-mère a le dos tourné. Un jour, pourtant, il se permet de rappeler que les familles, avant la noce, ont promis de leur payer un voyage, pour leur lune de miel. Mme Larivière pince ses lèvres minces.

— Eh bien! leur dit-elle, allez vous promener une après-midi au bois de Vincennes.

Les nouveaux mariés se regardent d'un air consterné. Hortense commence à trouver sa mère vraiment ridicule. C'est à peine, si, la nuit, elle est seule avec son mari. Au moindre bruit, Mme Larivière vient, pieds nus, frapper à leur porte, pour leur demander s'ils ne sont pas malades. Et lorsqu'ils répondent qu'ils se portent très bien, elle leur crie :

— Vous feriez mieux de dormir, alors... Demain, vous dormirez encore dans le comptoir.

Ce n'est plus tolérable. Lucien cite tous les boutiquiers du quartier qui se permettent de petits voyages, tandis que des parents ou des commis fidèles tiennent les magasins. Il y a le marchand de gants du coin de la rue La Fayette qui est à Dieppe, le coutelier de la rue Saint-Nicolas qui vient de partir pour Luchon, le bijoutier près du boulevard qui a emmené sa femme en Suisse. Maintenant, tous les gens à leur aise s'accordent un mois de villégiature.

— C'est la mort du commerce, monsieur, entendez-vous! crie Mme Larivière. Du temps de M. Larivière, nous allions à Vincennes une fois par an, le lundi de Pâques, et nous ne nous en portions pas plus mal... Voulez-vous que je vous dise une chose? eh bien! vous perdrez la maison, avec ces goûts de courir le monde. Oui, la maison est perdue.

— Pourtant, il était bien convenu que nous ferions un voyage, ose dire Hortense. Souviens-toi, maman, tu avais consenti.

— Peut-être, mais c'était avant la noce. Avant la noce, on dit comme ça toutes sortes de bêtises... Hein? Soyons sérieux, maintenant!

Lucien est sorti pour éviter une querelle. Il se sent une envie féroce d'étrangler sa belle-mère. Mais quand il rentre, au bout de deux heures, il est tout changé, il

parle d'une voix douce à Mme Larivière, avec un petit sourire au coin des lèvres.

Le soir, il demande à sa femme :

— Est-ce que tu connais la Normandie?

— Tu sais bien que non, répond Hortense. Je ne suis jamais allée qu'au bois de Vincennes.

Le lendemain, un coup de tonnerre éclate dans la boutique de bimbeloterie. Le père de Lucien, le père Bérard, comme on le nomme dans le quartier, où il est connu pour un bon vivant menant rondement les affaires, vient s'inviter à déjeuner. Au café, il s'écrie :

— J'apporte un cadeau à nos enfants. Et il tire triomphalement deux tickets de chemin de fer.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demande la belle-mère d'une voix étranglée.

— Ça, ce sont deux places de première classe pour un voyage circulaire en Normandie... Hein? mes petits, un mois au grand air! Vous allez revenir frais comme des roses.

Mme Larivière est atterrée. Elle veut protester; mais, au fond, elle ne se soucie pas d'une querelle avec le père Bérard qui a toujours le dernier mot. Ce qui achève de l'ahurir, c'est que le quincaillier parle de mener tout de suite les voyageurs à la gare. Il ne les lâchera que lorsqu'il les verra dans le wagon.

— C'est bien, déclare-t-elle avec une rage sourde, enlevez-moi ma fille. J'aime mieux ça, ils ne s'embrasseront plus dans la boutique, et je veillerai à l'honneur de la maison!

Enfin, les mariés sont à la gare Saint-Lazare, accompagnés du beau-père, qui leur a laissé le temps tout juste de jeter un peu de linge et quelques vêtements au fond d'une malle. Il leur pose sur les joues des baisers sonores, en leur recommandant de bien tout regarder, pour lui raconter ensuite ce qu'ils auront vu. Ça l'amusera!

Sur le quai du départ, Lucien et Hortense se hâtent le long du train, cherchant un compartiment vide. Ils ont l'heureuse chance d'en trouver un, ils s'y précipitent et s'arrangent déjà pour un tête-à-tête, lorsqu'ils ont la douleur de voir monter avec eux un monsieur à lunettes

qui, aussitôt assis, les regarde d'un air sévère. Le train s'ébranle : Hortense, désolée, tourne la tête et affecte de regarder le paysage ; des larmes montent à ses yeux, elle ne voit pas seulement les arbres. Lucien cherche un moyen ingénieux de se débarrasser du vieux monsieur, et ne trouve que des expédients trop énergiques. Un moment, il espère que leur compagnon de route descendra à Mantes ou à Vernon. Vain espoir, le monsieur va jusqu'au Havre. Alors, Lucien, exaspéré, se décide à prendre la main de sa femme. Après tout, ils sont mariés, ils peuvent bien avouer leur tendresse. Mais les regards du vieux monsieur deviennent de plus en plus sévères, et il est si évident qu'il désapprouve absolument cette marque d'affection, que la jeune femme, rougissante, retire sa main. Le reste du voyage se fait dans un silence gêné. Heureusement, on arrive à Rouen.

Lucien, en quittant Paris, a acheté un Guide. Ils descendent dans un hôtel recommandé, et ils sont aussitôt la proie des garçons. A la table d'hôte, c'est à peine s'ils osent échanger une parole, devant tout ce monde qui les regarde. Enfin, ils se couchent de bonne heure; mais les cloisons sont si minces, que leurs voisins, à droite et à gauche, ne peuvent faire un mouvement sans qu'ils l'entendent. Alors, ils n'osent plus remuer, ni même tousser dans leur lit.

— Visitons la ville, dit Lucien, le matin, en se levant, et partons vite pour le Havre.

Toute la journée, ils restent sur pieds. Ils vont voir la cathédrale où on leur montre la tour de Beurre, une tour qui a été construite avec un impôt dont le clergé avait frappé les beurres de la contrée. Ils visitent l'ancien palais des ducs de Normandie, les vieilles églises dont on a fait des greniers à fourrage, la place Jeanne-d'Arc, le Musée, jusqu'au cimetière monumental. C'est comme un devoir qu'ils remplissent, ils ne se font pas grâce d'une maison historique. Hortense surtout s'ennuie à mourir, et elle est tellement lasse, qu'elle dort le lendemain en chemin de fer.

Au Havre, une autre contrariété les attend. Les lits de l'hôtel où ils descendent sont si étroits, qu'on les loge dans une chambre à deux lits. Hortense voit là une

insulte et se met à pleurer. Il faut que Lucien la console, en lui jurant qu'ils ne resteront au Havre que le temps de voir la ville. Et les courses folles recommencent.

Et ils quittent Le Havre, et ils s'arrêtent ainsi quelques jours dans chaque ville importante marquée sur l'itinéraire. Ils visitent Honfleur, Pont-l'Evêque, Caen, Bayeux, Cherbourg, la tête pleine d'une débandade de rues et de monuments, confondant les églises, hébétés par cette succession rapide d'horizons qui ne les intéressent pas du tout. Nulle part, ils n'ont encore trouvé un coin de paix et de bonheur, où ils pourraient s'embrasser loin des oreilles indiscrètes. Ils en sont venus à ne plus rien regarder, continuant strictement leur voyage, ainsi qu'une corvée dont ils ne savent comment se débarrasser. Puisqu'ils sont partis, il faut bien qu'ils reviennent. Un soir, à Cherbourg, Lucien laisse échapper cette parole grave : — " Je crois que je préfère ta mère. " Le lendemain, ils partent pour Granville. Mais Lucien reste sombre et jette des regards farouches sur la campagne, dont les champs se déploient en éventail, aux deux côtés de la voie. Tout d'un coup, comme le train s'arrête à une petite station, dont le nom ne leur arrive même pas aux oreilles, un trou adorable de verdure perdu dans les arbres, Lucien s'écrie :

— Descendons, ma chère, descendons vite!

— Mais cette station n'est pas sur le Guide, dit Hortense stupéfaite.

— Le Guide! le Guide! reprend-il, tu vas voir ce que je vais en faire du Guide! Allons, vite, descend!

— Mais nos bagages?

— Je me moque bien de nos bagages!

Et Hortense descend, le train file et les laisse tous les deux dans le trou adorable de verdure. Ils se trouvent en pleine campagne, au sortir de la petite gare. Pas un bruit. Des oiseaux chantent dans les arbres, un clair ruisseau coule au fond d'un vallon. Le premier soin de Lucien est de lancer le Guide au milieu d'une mare. Enfin, c'est fini, ils sont libres!

A trois cents pas, il y a une auberge isolée, dont l'hôtesse leur donne une grande chambre blanchie à la chaux, d'une gaîté printanière. Les murs ont un mètre

d'épaisseur. D'ailleurs, il n'y a pas un voyageur dans cette auberge, et, seules, les poules les regardent d'un air curieux.

— Nos billets sont encore valables pour huit jours, dit Lucien; eh bien! nous passerons nos huit jours ici.

Quelle délicieuse semaine! Ils s'en vont dès le matin par les sentiers perdus, ils s'enfoncent dans un bois, sur la pente d'une colline, et là ils vivent leurs journées, cachés au fond des herbes qui abritent leurs jeunes amours. D'autres fois, ils suivent le ruisseau, Hortense court comme une écolière échappée; puis, elle ôte ses bottines et prend des bains de pieds, tandis que Lucien lui fait pousser de petits cris, en lui posant sur la nuque de brusques baisers. Leur manque de linge, l'état de dénûment où ils se trouvent, les égaie beaucoup. Ils sont enchantés d'être ainsi abandonnés, dans un désert où personne ne les soupçonne. Il a fallu qu'Hortense empruntât du gros linge à l'aubergiste, des chemises de toile qui lui grattent la peau et qui la font rire. Leur chambre est si gaie. Ils s'y enferment dès huit heures, lorsque la campagne noire et silencieuse ne les tente plus. Surtout, ils recommandent qu'on ne les réveille pas. Lucien descend parfois en pantoufles, remonte lui-même le déjeuner, des œufs et des côtelettes, sans permettre à personne d'entrer dans la chambre. Et ce sont des déjeuners exquis, mangés au bord du lit, et qui n'en finissent pas, grâce aux baisers plus nombreux que les bouchées de pain.

Le septième jour, ils restent surpris et désolés d'avoir vécu si vite. Et ils partent sans même vouloir connaître le nom du pays où ils se sont aimés. Au moins, ils auront eu un quartier de leur lune de miel. C'est à Paris seulement qu'ils rattrapent leurs bagages.

Quand le père Bérard les interroge, ils s'embrouillent. Ils ont vu la mer à Caen, et ils placent la tour de Beurre au Havre.

— Mais que diable! s'écrie le quincaillier, vous ne me parlez pas de Cherbourg... et l'arsenal?

— Oh! un tout petit arsenal, répond tranquillement Lucien. Ça manque d'arbres.

Alors, Mme Larivière, toujours sévère, hausse les épaules en murmurant :

— Si ça vaut la peine de voyager! Ils ne connaissent seulement pas les monuments... Allons, Hortense, assez de folies, mets-toi au comptoir.

Une Farce
ou
Bohèmes en villégiature

— Ohé! du canot!... venez me prendre ici.

Et le grand Planchet, long comme un jour sans pain, se hausse encore parmi les saules de la rive, pour se faire voir de la petite barque qui descend lentement la Seine, et dans laquelle se trouvent cinq jeunes gens et deux femmes. Il y a là des peintres, Charlot et Bernicard, un sculpteur, Chamborel, puis Morand, un rédacteur du *Messager des Théâtres*, et Laquerrière, un jeune poëte qui termine un drame pour l'Odéon. Des deux femmes, Louise, une grosse blonde, est la maîtresse de Morand et Marguerite, une petite brune, celle de Chamborel.

— Ohé! répète Planchet, venez donc me prendre! Je ne veux pas rentrer à pied. Merci! près de trois kilomètres!... Ohé!

Mais la barque file doucement. Chamborel, qui tient la barre, fume sa pipe, sans même tourner la tête, comme s'il n'entendait pas.

— Est-il assez assommant, ce Planchet! dit Louise. Qui donc l'a amené chez la mère Gigoux?

— Personne, répond Bernicard. Il a entendu parler de Gloton à l'atelier, et il est tombé sur notre dos, il y a une quinzaine de jours... Je ne connais pas de garçon plus collant.

— Ah bien! reprend Louise, je me charge de vous en débarrasser, moi, si vous voulez...

Sur la berge, au milieu des saules, Planchet se fâche peu à peu.

— Voyons, pas de blague! Abordez ici... Vous pouvez bien aborder.

Alors, Charlot, qui rame, se décide à répondre. Jamais il n'abordera à cet endroit, il ne veut pas rester dans la vase, bien sûr! Et, comme Planchet offre d'aller attendre la barque sur un autre point, Morand s'en mêle et lui crie que, lorsqu'un peintre a l'idée bête de venir pêcher à la ligne, il doit s'en retourner tout seul et à pied. Les femmes applaudissent. Laquerrière, debout, commence un discours sur les devoirs du pêcheur à la ligne. Le canot file toujours, Planchet leur montre le poing, puis se met à courir pour rentrer à Gloton en même temps qu'eux.

— Vous ne savez pas, dit Louise, au milieu des rires, je vais faire semblant de tomber amoureuse de lui... Je demande trois jours pour le forcer à reprendre le chemin de fer.

— Oui, oui, ce sera drôle! s'écrie la bande.

Cependant, Charlot rame furieusement, pour devancer Planchet, de façon à déjeuner sans lui, ce qui le vexera.

Il faut connaître ce coin de nature, un désert à une quinzaine de lieues de Paris. Au pied du coteau, la Seine coule, s'élargit, semée de grandes îles qui ménagent entre elles des bras de rivière délicieux. Le chemin de fer de Rouen passe à Bonnières, un bourg situé sur la rive gauche. Mais de l'autre côté du fleuve, que l'on traverse dans un vieux bac craquant sur ses chaînes, il y a un petit village, où la bande s'est installée. C'est presque toujours un peintre qui, sa boîte aux épaules, tombe un beau jour dans une auberge borgne, qu'il invente pour la saison prochaine. Telle est l'histoire de l'auberge de la mère Gigoux, à Gloton, inventée par le peintre Bernicard.

Les paysans, stupéfaits, voient, depuis le mois de mai, des messieurs étranges envahir le pays. Ils arrivent en paletot; mais, dès le soir, ils ont des chapeaux défoncés, des blouses bariolées de couleurs, des pantalons verdis par les herbes. Il y a aussi des dames, des dames qui ne

se gênent pas et qui retirent tranquillement leur chemise derrière un tronc d'arbre, pour prendre des bains en pleine Seine. Et tous gesticulent, se battent avec les arbres, conquièrent les îles, où ils crient si fort, qu'ils mettent en fuite des vols de corbeaux.

— Vite, vite, mère Gigoux, servez-nous! dit Louise, en arrivant à l'auberge.

Planchet n'a pas encore paru. Ils se mettent tous à table, dévorent une omelette et des pommes de terre frites. Le plat est vide, lorsque, enfin, le peintre fait son entrée. Il est hors de lui.

— Ah! vous êtes gentils!... Vous pouvez me demander un service, par exemple!

Chamborel lui explique gravement que le canot aurait coulé, si l'on avait pris un passager de plus.

— Allons donc! dit Planchet, nous y avons tenu jusqu'à dix.

— Ça dépend du vent, répond Charlot.

La mère Gigoux apporte deux œufs sur le plat au retardataire. Mais il est très vexé de voir que les pommes de terre frites sont finies. Il continue à grogner, lorsque, brusquement, un fait imprévu lui coupe la parole. Sous la table, il a senti le genou de sa voisine, Louise, lui donner de petits coups, pour le faire taire; puis la jeune femme a posé tendrement son pied sur le sien. Cette aventure suffoque Planchet qui, d'ordinaire, n'a pas de chance avec les femmes. Il ne s'aperçoit pas que tout le monde étouffe des rires, en voyant son saisissement. Ah! quelle vengeance, s'il pouvait enlever une maîtresse à Morand qui se moque toujours de lui!

Au sortir de table, Marguerite le prend à part et lui dit d'un air effrayé :

— Vous vous perdez, malheureux!... Je connais Louise, c'est une femme qui vous mènera loin.

— Comment? balbutia-t-il, qu'est-ce que vous voulez dire?

— Ne faites donc pas l'innocent! J'ai tout vu, à table... Mais prenez garde que Morand ne s'aperçoive de quelque chose. Il vous tuerait.

A partir de ce moment, le pauvre Planchet devient le jouet de la bande. Jusque-là, on s'est contenté de lui

faire les farces classiques : on a attaché un hareng saur à sa ligne; on a emporté ses vêtements pendant qu'il se baignait; on a introduit, dans ses draps, des orties fraîches. Mais, à présent, comme il s'agit de le mettre en fuite, on se montre féroce.

Le soir, après le dîner, la société va s'étendre sur deux bottes de paille, que la mère Gigoux a eu la générosité d'étaler au fond de la cour. C'est l'heure des théories, des discussions furibondes qui durent jusqu'à minuit et qui tiennent éveillés les paysans tremblants. On fume des pipes en regardant la lune. On se traite d'idiot et de crétin, pour la moindre divergence d'opinion. Ce qui enflamme surtout les querelles, c'est que Laquerrière, le poëte, défend le Romantisme, tandis que les peintres Bernicard et Charlot sont des réalistes enragés. Les deux femmes, très au courant des questions que l'on discute, portent, elles aussi, des jugements carrés. On exécute les hommes connus, on se grise de l'espoir de renverser prochainement tout ce qui existe, pour révéler un nouvel art, dont on sera les prophètes. Ces jeunes gens, sur cette paille, au milieu de la nuit calme, font la conquête du monde.

Mais, depuis qu'on se moque " de cette grande andouille de Planchet ", comme disent les dames, les discussions du soir cessent parfois et Morand entre en scène. Il raconte ses duels. A l'entendre, il a déjà couché dix hommes sur l'herbe, toujours pour des affaires de femmes. Il faut l'écouter raconter chaque duel avec des détails effrayants. Il a embroché l'un de part en part; il a fendu le nez à l'autre; il a crevé les deux yeux à un troisième. Chaque fois, c'est un raffinement de vengeance à donner froid au plus brave. Et, pendant ce temps, Louise affecte de chercher la main de Planchet, ou bien elle lui jette une jambe en travers des siennes. Le malheureux, grelottant de peur, a beau se reculer. Il ne veut pas paraître trop lâche, il tient bon. Cette Louise est si jolie! Alors, on se décide aux grands moyens.

Un soir, Louise donne rendez-vous à Planchet dans une île. La société doit aller à Bennecourt, un village voisin. Mais elle se dira malade, et, quant à lui, il pourra rester, sous le prétexte de terminer une étude. Les choses s'ar-

rangent à merveille. Planchet prend le bac, pendant que Louise passe dans le canot de la mère Gigoux. Une fois dans l'île, elle commence à le promener durant une heure; elle affecte de se méfier de tous les trous de verdure; chaque fois qu'il veut s'arrêter, elle murmure :

— Oh! non, pas là, on nous verrait.

Enfin, quand elle l'a entraîné à l'extrémité de l'île, elle consent à s'asseoir, au bord de l'eau. Mais à peine est-il allongé près d'elle que des voix s'élèvent :

— Mon Dieu! s'écrie-t-elle, c'est Morand. Il va nous tuer tous les deux... Sans doute il aura soupçonné quelque chose et il nous a suivis... Mon Dieu! Mon Dieu! cachez-vous vite!

Et comme Planchet effaré se trouve acculé à cette pointe extrême de l'île, il n'a qu'un moyen de se cacher, celui d'entrer dans l'eau.

— Enfoncez-vous davantage, murmure Louise. Encore, encore, jusqu'au cou!... Là, maintenant, mettez des feuilles de nénuphar sur votre tête. Et ne bougez plus!

Morand semble stupéfait de trouver Louise en cet endroit. Puis, il s'emporte, il lui crie qu'elle ne devait pas être seule, et il se jette dans les buissons voisins. Planchet, sous ses nénuphars, est blanc comme un linge. Mais le pis est que la société s'installe. Morand paraît convaincu qu'il s'est trompé. On est bien là, on est très gai, on reste une heure sur l'herbe à se lancer des théories sans fin. Un instant même, Chamborel prend des cailloux et fait des ricochets. Planchet, condamné à l'immobilité, a une peur affreuse d'être éborgné. Enfin, la société s'en va, et le pauvre diable peut rentrer en courant, trempé et ruisselant comme un fleuve. Il reste un jour au lit avec une assez forte fièvre.

Dès le lendemain, les plaisanteries recommencent. Louise, pourtant, devient rêveuse. Le jour où Planchet a gardé le lit, elle lui a monté deux fois de la tisane. On se moque des gens, mais ce n'est pas une raison pour les faire crever. D'ailleurs, il n'est pas plus ridicule qu'un autre, ce Planchet, un peu long, peut-être.

Un soir, après une promenade en canot, une de ces promenades furibondes d'où l'on ramène le canot en

pièces, pour l'avoir jeté contre les pierres des berges, une discussion s'élève sur la réalité dans l'art. Morand, de son ton doctoral de critique, déclare que les réalistes vont trop loin. Ainsi, ils ne peuvent tout reproduire dans la nature.

— Crétin! crie Bernicard exaspéré.

— Ecoutez-moi...

— Idiot! dit à son tour Chamborel.

Mais Laquerrière prend parti pour Morand.

Louise, qui ne les écoute pas, les interrompt tout d'un coup. Planchet vient d'aller chercher des allumettes.

— Dites donc, ce sera pour demain, si vous voulez... Je dis à Planchet que je file avec lui. Puis, quand il sera dans le train, je le traite de jobard et je m'esquive.

La farce est bonne. Le lendemain, Louise disparaît avec Planchet. Mais la bande va se cacher dans un bouquet d'arbres, de l'autre côté de la gare. Et quand le train est sur le point de partir, on se montre, pour blaguer.

— Tiens, dit Chamborel, Louise qui reste à la portière!... Elle n'a juste que le temps de descendre.

La locomotive siffle, le train s'ébranle.

— Eh bien! eh bien! elle ne descend pas, s'écrie Charlot. Mais ce n'est plus drôle, alors!

— Ma foi! elle file avec lui, murmure Marguerite. C'est du propre!

Tous se mettent à ricaner, en regardant Morand. Celui-ci est un peu pâle. Il suit le train qui disparaît à toute vapeur. Puis, il fait un grand geste d'insouciance.

— Rentrons dîner, hein! dit-il. La mère Gigoux a mis une poule... Je vous disais donc hier soir, que l'on ne peut pas toujours reproduire la réalité...

— Crétin! crie Chamborel.

— Idiot! hurle Bernicard.

Et la discussion recommence, dans le crépuscule qui tombe sur les champs mélancoliques.

Comment on se marie

Au XVIIe siècle, l'amour, en France, est un seigneur empanaché, magnifiquement vêtu, qui s'avance dans les salons précédé d'une musique grave. Il obéit à un cérémonial très compliqué, ne risque point un pas sans qu'il soit réglé à l'avance. D'ailleurs, il reste parfaitement noble, d'une tendresse réfléchie, d'une joie honnête.

Au XVIIIe siècle, l'amour est un garnement qui se débraille. Il aime comme il rit, pour le plaisir d'aimer et de rire, déjeunant d'une blonde, dînant d'une brune, traitant les femmes en bonnes déesses, dont les mains ouvertes distribuent le plaisir à tous leurs dévots. Une haleine de volupté passe sur la société entière, mène la ronde des bergères et des nymphes, des gorges décolletées frissonnantes sous les dentelles : époque adorable où la chair fut reine, grande jouissance dont le souffle lointain nous arrive tiède encore, avec l'odeur des chevelures dénouées.

Au XIXe siècle, l'amour est un garçon rangé, correct comme un notaire, ayant des rentes sur l'Etat. Il va dans le monde ou vend quelque chose dans une boutique. La politique l'occupe, les affaires lui prennent sa journée de neuf heures du matin à six heures du soir. Quant à ses nuits, il les donne au vice pratique, à une maîtresse qu'il paie ou à une femme légitime qui le paie.

Ainsi donc, l'amour héroïque du XVIIe siècle, l'amour sensuel du XVIIIe, est devenu l'amour positif qu'on bâcle, comme un marché en Bourse.

J'entendais un industriel se plaindre dernièrement qu'on n'eût pas inventé encore une machine à faire les enfants. On fait bien des machines pour battre le blé, pour tisser la toile, pour remplacer les muscles humains par des rouages dans toutes les besognes. Le jour où une machine aimera pour eux, les grands travailleurs du siècle, ceux qui donnent chacune de leurs minutes à l'activité moderne, économiseront du temps, resteront plus âpres et plus virils dans la bataille de la vie. Depuis la formidable secousse de la Révolution, les hommes, en France, n'ont pas encore retrouvé le loisir de songer aux femmes. Sous Napoléon Ier, le canon empêchait les amants de s'entendre. Pendant la Restauration et pendant la Monarchie de Juillet, un besoin furieux de fortune s'est emparé de la société. Enfin, le règne de Napoléon III n'a fait que grossir les appétits d'argent, sans même apporter un vice original, une débauche nouvelle. Et il y a une autre cause, la science, la vapeur, l'électricité, toutes les découvertes de ces cinquante dernières années. Il faut voir l'homme moderne avec ses occupations multiples, vivant au dehors, dévoré par la nécessité de conserver sa fortune et de l'accroître, l'intelligence prise par des problèmes toujours renaissants, la chair endormie par la fatigue de sa bataille quotidienne, devenu lui-même un pur engrenage dans la gigantesque machine sociale en plein labour. Il a des maîtresses, ainsi qu'on a des chevaux, pour faire de l'exercice. S'il se marie, c'est que le mariage est devenu une opération comme une autre, et s'il a des enfants, c'est que sa femme l'a voulu.

Il est une autre cause aux fâcheux mariages d'aujourd'hui, sur laquelle je veux insister, avant d'arriver aux exemples. Cette cause est le fossé profond que l'éducation et l'instruction creusent chez nous, dès l'enfance, entre les garçons et les filles. Je prends la petite Marie et le petit Pierre. Jusqu'à six ou sept ans, on les laisse jouer ensemble. Leurs mères sont amies; ils se tutoient, s'allongent fraternellement des claques, se roulent dans les

coins, sans honte. Mais, à sept ans, la société les sépare et s'empare d'eux. Pierre est enfermé dans un collège où l'on s'évertue à lui emplir le crâne du résumé de toutes les connaissances humaines; plus tard, il entre dans les écoles spéciales, choisit une carrière, devient un homme. Livré à lui-même, lâché à travers le bien et le mal pendant ce long apprentissage de l'existence, il a côtoyé les vilenies, goûté aux douleurs et aux joies, fait une expérience des choses et des hommes. Marie, au contraire, a passé tout ce temps cloîtrée dans l'appartement de sa mère; on lui a enseigné ce qu'une jeune fille bien élevée doit savoir : la littérature et l'histoire expurgées, la géographie, l'arithmétique, le catéchisme, elle sait en outre jouer du piano, danser, dessiner des paysages aux deux crayons. Aussi Marie ignore-t-elle le monde, qu'elle a vu seulement par la fenêtre, et encore a-t-on fermé la fenêtre quand la vie passait trop bruyante dans la rue. Jamais elle ne s'est risquée seule sur le trottoir. On l'a soigneusement gardée, telle qu'une plante de serre, en lui ménageant l'air et le jour, en la développant dans un milieu artificiel, loin de tout contact. Et maintenant, j'imagine que, dix à douze ans plus tard, Pierre et Marie se retrouvent en présence. Ils sont devenus étrangers, la rencontre est fatalement pleine de gêne. Ils ne se tutoient plus, ne se poussent plus dans les coins pour rire. Elle, rougissante, reste inquiète, en face de l'inconnu qu'il apporte. Lui, entre eux, sent le torrent de la vie, les vérités cruelles, dont il n'ose parler tout haut. Que pourraient-ils se dire? Ils ont une langue différente, ne sont plus des créatures semblables. Ils en restent réduits à la banalité des conversations courantes, se tenant chacun sur la défensive, presque ennemis, se mentant déjà l'un à l'autre.

Certes, je ne prétends pas qu'on devrait laisser pousser ensemble nos fils et nos filles comme les herbes folles de nos jardins. La question de cette double éducation est trop grosse pour un simple observateur! Je me contente de dire ce qui est : nos fils savent tout, nos filles ne savent rien. Un de mes amis m'a souvent raconté l'étrange sensation qu'il a éprouvée pendant sa jeunesse, à sentir peu à peu ses sœurs lui devenir étrangères. Quand

il revenait du collège, chaque année, il sentait le fossé plus profond, la froideur plus grande. Un jour enfin, il ne trouva plus rien à leur dire. Et, quand il les avait embrassées de tout son cœur, il ne lui restait qu'à prendre son chapeau et à s'en aller. Que sera-ce donc dans la grosse affaire du mariage? Là, les deux mondes se rencontrent en un choc inévitable, et le heurt menace toujours de briser la femme ou l'homme. Pierre épouse Marie sans pouvoir la connaître, sans pouvoir se faire connaître d'elle, car il n'est pas permis de tenter un essai mutuel. La famille de la jeune personne est généralement heureuse de la caser enfin. Elle la remet au fiancé, en le priant de remarquer qu'elle la lui livre en bon état, intacte, telle qu'une mariée doit être. Maintenant, c'est l'homme qui veillera sur sa femme. Et voilà Marie jetée brusquement dans l'amour, dans la vie, dans les secrets si longtemps cachés. D'une minute à l'autre, l'inconnu se révèle. Les épouses les meilleures en gardent parfois une longue secousse. Mais le pis est que l'antagonisme des deux éducations persiste. Si le mari ne refait pas sa femme à son image, elle lui restera à jamais étrangère, avec ses croyances, le pli de sa nature, la niaiserie incurable de son instruction. Quel étrange système, partager l'humanité en deux camps, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; puis, après avoir armé les deux camps l'un contre l'autre, les unir en leur disant : “ Vivez en paix! ”.

En somme, l'homme de nos jours n'a pas le temps d'aimer et il épouse la femme sans la connaître, sans être connu d'elle. Ce sont là deux traits distinctifs du mariage moderne. J'évite de compliquer la donnée générale en spécifiant davantage, et je passe aux exercices.

I

Le comte Maxime de La Roche-Mablon a trente-deux ans. Il appartient à l'une des plus vieilles familles de l'Anjou. Son père a été sénateur sous l'Empire, sans avoir abandonné, dit-il, une seule de ses convictions légitimistes. Les La Roche-Mablon, d'ailleurs, n'ont pas perdu un lopin de terre pendant l'émigration, et on les cite encore parmi les grands propriétaires de France. Quant à Maxime, il a mené une belle jeunesse, il s'est engagé comme zouave pontifical, puis est revenu à Paris où il a fait courir; il a joué, a eu des maîtresses, s'est battu en duel, sans pouvoir s'afficher. C'est un grand garçon blond, beau cavalier, d'une intelligence moyenne, sans passions extrêmes, et qui songe maintenant à entrer dans la diplomatie, pour faire une fin.

La forte tête des La Roche-Mablon est une tante, la baronne de Bussière, une vieille dame remuante, lancée dans le monde académique et le monde politique. Dès que son neveu Maxime lui confie ses projets, elle s'écrie que, d'abord, il doit se marier, le mariage étant la base de toutes les carrières sérieuses. Maxime n'a aucune objection grave contre le mariage. Il n'y a pas songé;

il préférerait rester garçon, mais enfin, s'il faut absolument qu'il se marie, pour tenir son rang dans le monde, il passera par cette formalité comme par toutes les autres. Seulement, il avoue en riant que, n'ayant aucun amour au cœur, il a beau fouiller sa mémoire, toutes les jeunes filles avec lesquelles il a dansé, dans les salons, lui semblent avoir la même robe blanche et le même sourire. Mme de Bussière est enchantée. Elle se charge de tout.

Le surlendemain, la baronne parle à Maxime de Mlle Henriette de Salneuve. Fortune considérable, ancienne noblesse de Normandie, convenances parfaites de part et d'autre. Et elle appuie sur le côté correct de cette union. On ne saurait trouver un parti satisfaisant davantage aux exigences du monde. Ce sera un de ces mariages qui n'étonnent personne. Maxime hoche la tête d'un air de complaisance. En effet, tout cela lui semble très raisonnable. Les noms se valent, les fortunes sont les mêmes à peu de chose près, les alliances se présentent comme très précieuses, s'il persiste à vouloir entrer dans la diplomatie.

— Elle est blonde, je crois, finit-il par demander.

— Non, brune, répond la baronne ; c'est-à-dire que je ne sais pas trop!

D'ailleurs, peu importe. Ce qu'il y a de certain, c'est que Henriette a dix-neuf ans. Maxime croit avoir dansé avec elle, à moins pourtant que ce ne soit avec sa sœur cadette. On ne parle pas de son éducation, c'est inutile : elle a été élevée par sa mère, et cela suffit. Quant à son caractère, il ne saurait en être question, personne ne le connaît. Mme de Bussière affirme qu'elle lui a entendu jouer, un jour, une valse de Chopin avec beaucoup d'âme. Et, pour le reste, dès le soir, une rencontre doit avoir lieu dans un salon neutre.

Lorsque Maxime, le soir, aperçoit Mlle de Salneuve, il est très surpris de la trouver jolie. Il danse avec elle, la complimente sur son éventail, reçoit en remercîment un sourire. Quinze jours plus tard, la demande officielle est faite et le contrat se débat devant les notaires. Maxime a vu Henriette cinq fois. Elle est vraiment fort bien, blanche de peau, la taille ronde, et elle saura s'habiller quand elle pourra jeter ses robes de jeune fille. Au demeu-

rant, elle paraît aimer la musique, déteste l'odeur du musc, a eu une amie qui s'appelait Claire et qui est morte. C'est tout. Maxime, d'ailleurs, trouve que c'est assez : elle est une Salneuve, il la prend des mains d'une mère rigide. Plus tard, ils auront le temps de se connaître. En attendant, il pense à elle sans déplaisir. Il n'est pas positivement amoureux, mais il n'est point fâché qu'elle soit agréable, parce que, si elle s'était rencontrée laide, il l'aurait évidemment épousée tout de même.

Huit jours avant le mariage, le jeune comte règle sa vie de garçon. Il est alors avec la grande Antonia, une ancienne écuyère qui est revenue du Brésil couverte de diamants. Il renouvelle son mobilier et rompt avec elle en toute amitié, après un souper où l'on boit à son bonheur conjugal. Il paie son valet de chambre, brûle des lettres inutiles, fait ouvrir les fenêtres pour que son hôtel prenne l'air. Et il est prêt. Pourtant, tout au fond de lui, il y a des heures de sa vie qu'il garde et sur lesquelles il croit suffisant d'avoir fermé à jamais les portes de son cœur.

Les notaires des deux familles ont rédigé le contrat. Toute cette basse besogne de l'argent leur a été livrée. En somme, rien de plus simple, les apports des époux sont connus, le mariage doit avoir lieu sous le régime dotal. Pendant la lecture du contrat, les deux familles demeurent muettes; puis, on signe, sans une observation, en se passant la plume avec des sourires. Et l'on parle d'autre chose, d'une fête de charité dont la baronne a eu l'idée, d'un sermon dans lequel le père Dulac a montré vraiment bien du talent.

Le mariage civil a eu lieu un lundi, un jour où l'on ne marie pas d'ordinaire à la mairie. La mariée a une robe de soie grise, très simple; le marié est en redingote et en pantalon clair. Pas une invitation n'a été faite, il n'y a là que la famille et les quatre témoins, des personnages considérables. Pendant que le maire lit les articles du Code, les regards de Maxime et d'Henriette se rencontrent, et ils se sourient. Quelle langue barbare cette langue de la loi! Est-ce que vraiment le mariage est une chose si terrible que cela? Ils disent, l'un après l'autre, le " oui " solennel, sans la moindre émotion, le maire

étant un petit homme presque bossu, dont la chétive personne manque de majesté. La baronne, en toilette sombre, regarde la salle avec un binocle, trouve que la loi est logée bien pauvrement. En quittant la mairie, Maxime et Henriette laissent chacun mille francs pour les pauvres.

Mais toute la pompe, toutes les larmes d'attendrissement sont réservées pour la cérémonie religieuse. Afin de n'être pas confondu avec les noces vulgaires, on a choisi une église privée, la petite chapelle des Missions. Cela donne tout de suite au mariage un parfum de piété supérieure. C'est Mgr Félibien, un évêque du midi, quelque peu parent des Salneuve, qui doit bénir l'union. Le grand jour arrive, la chapelle se trouve trop petite; trois rues voisines sont barrées par les équipages; à l'intérieur, dans le demi-jour des vitraux, c'est un froissement d'étoffes riches, un murmure discret de voix. On a mis des tapis partout. Il y a cinq rangées de fauteuils devant l'autel. Toute la noblesse de France est là chez elle, avec son Dieu. Cependant, Maxime, en habit irréprochable, paraît un peu pâle. Henriette arrive, toute blanche dans un nuage de tulle; elle aussi est très émue, elle a les yeux rouges, elle a pleuré. Quand Mgr Félibien étend les mains sur leurs têtes, tous deux restent courbés quelques secondes, avec une ferveur qui produit la meilleure impression. Puis, l'évêque parle des devoirs des époux d'une voix chantante. Et la famille essuie des larmes, Mme de Bussière surtout, qui a été très malheureuse en ménage. La cérémonie s'achève, au milieu des odeurs d'encens, dans la magnificence des cierges allumés. Ce n'est point un luxe bourgeois, mais une distinction suprême, raffinant la religion pour l'usage des gens bien nés. Jusqu'aux dernières poignées de main échangées, après la signature des pièces, l'église reste un salon.

Le soir, on dîne en famille, portes et fenêtres closes. Et brusquement, vers minuit, lorsque Henriette grelotte dans son lit d'épouse, la face tournée vers le mur, elle sent Maxime qui lui pose un baiser sur les cheveux. Il est entré, derrière les parents, sans faire de bruit. Elle jette un cri, le supplie de la laisser seule. Lui, sourit,

la traite en enfant qu'on cherche à rassurer. Il est trop galant homme pour ne pas mettre d'abord tous les ménagements possibles. Mais il connaît les femmes, il sait de quelle façon on doit procéder avec elles. Il reste donc là, à lui baiser les mains, avec des caresses de parole. Elle n'a rien à craindre, n'est-il pas son mari, ne doit-il pas veiller sur sa chère existence? Puis, comme elle s'effare de plus en plus et se met à sangloter en appelant sa mère, il croit devoir brusquer un peu les choses, pour éviter que la situation ne tourne au ridicule. D'ailleurs, il demeure homme du monde, déplace la lampe, se souvient fort à propos de la façon dont il a débuté avec la petite Laurence, des Folies, qui ne voulait pas de lui, à la suite d'un souper. Henriette est beaucoup mieux élevée que Laurence, elle ne l'égratigne pas, ne lui lance pas de coups de pied. C'est à peine si elle se débat dans un frisson de peur; et elle lui appartient pleurante, fiévreuse, n'osant plus ouvrir les yeux. Toute la nuit, elle pleure, collant sa bouche à l'oreiller pour qu'il ne l'entende pas. Cet homme allongé à côté d'elle, lui cause une répugnance terrifiée. Ah! quelle horrible chose, pourquoi ne lui a-t-on jamais parlé de cela? elle ne se serait pas mariée. Ce viol du mariage, sa longue jeunesse rigide et d'ignorance aboutissant à cette initiation brutale, lui apparaît comme un malheur irréparable dont elle ne se consolera pas.

Quatorze mois plus tard, monsieur n'entre plus dans la chambre de madame. Ils ont eu une lune de miel de trois semaines. La cause de la rupture a été très délicate. Maxime, habitué à la grande Antonia, a voulu faire une maîtresse d'Henriette, et celle-ci, de sens endormis encore, de nature froide, s'est refusée à certains caprices. D'autre part, ils ont découvert, dès le deuxième jour, qu'ils ne s'entendraient jamais ensemble. Maxime est d'un tempérament sanguin, violent et entêté. Henriette a une grande langueur, une tranquillité de gestes énervante, tout en montrant, pour le moins, un entêtement pareil. Aussi s'accusent-ils, l'un et l'autre, d'une méchanceté noire. Mais, comme des personnes de leur rang doivent toujours sauver les apparences, ils vivent dans des termes de grande politesse. Ils font prendre de leurs nouvelles chaque matin, se quittent le soir avec

un salut cérémonieux. Ils sont plus étrangers que s'ils habitaient à des milliers de lieues, lorsqu'un salon seulement sépare leurs chambres.

Cependant Maxime s'est remis avec Antonia. Il a renoncé complètement à l'idée d'entrer dans la diplomatie. C'était sot, cette idée. Un de La Roche-Mablon n'a pas besoin d'aller se compromettre dans la politique, par ces temps de cohue démocratique. Ce qui le fait sourire parfois, quand il rencontre la baronne de Bussière, c'est de songer qu'il s'est marié d'une façon si absolument inutile. D'ailleurs, il ne regrette rien. Le titre, la fortune, tout y est. De nouveau, il fait courir, passe ses nuits au cercle, mène la haute vie d'un gentilhomme de grande race.

Henriette s'est d'abord beaucoup ennuyée. Puis, elle a goûté vivement la liberté du mariage. Elle fait atteler dix fois par jour, court les magasins, va voir des amies, jouit du monde. Elle a tous les bénéfices d'une jeune veuve. Jusqu'ici, sa grande tranquillité de tempérament l'a sauvée des fautes graves. C'est tout au plus si elle s'est laissé baiser les doigts. Mais il y a des heures où elle se trouve bien sotte. Et elle est à discuter avec elle, posément, si elle doit prendre un amant, l'hiver prochain.

II

M. Jules Beaugrand est le fils du célèbre Beaugrand, l'avocat, le célèbre orateur de nos assemblées politiques. Antoine Beaugrand, le grand-père, était un paisible bourgeois d'Angers, d'une famille de notaire très estimée dans sa province. Lui, n'avait pas mordu au notariat, et il mangeait ses rentes tranquillement. Son fils aîné, le célèbre Beaugrand, très actif et très ambitieux au contraire, a fait une belle fortune. Quant à Jules Beaugrand, il a les grandes visées de son père, la vanité d'une haute situation, le besoin d'un luxe princier. Malheureusement, il vient d'avoir trente ans, et il commence à se sentir médiocre. D'abord, il a rêvé la députation, les succès de tribune, un portefeuille de ministre à la première catastrophe gouvernementale. Mais, dans la parlotte de jeunes avocats où il s'est essayé à l'éloquence, il s'est découvert un bredouillement de langue intolérable, une paresse d'idées et de mots qui lui interdisent absolument les triomphes politiques. Il a ensuite un moment hésité, en réfléchissant qu'il devrait peut-être entrer dans l'industrie. Les études spéciales lui ont fait peur. Et, en fin de compte, il s'est décidé tout simplement pour une étude d'avoué. Son père qui était très embar-

rassé de sa personne lui a acheté fort cher une des meilleures études, dont le dernier titulaire a gagné une couple de millions.

Depuis six mois, Jules est donc avoué. L'étude est installée dans un appartement sombre de la rue Sainte-Anne. Mais il habite un hôtel de la rue d'Amsterdam, passe ses soirées dans le monde, collectionne des tableaux, affecte d'être avoué le moins possible. Cependant, il trouve la fortune lente. Il manque, autour de lui, un élargissement de luxe, un dîner chaque semaine, par exemple, offert à des personnages considérables, ou encore son salon ouvert le mardi soir, réunissant les amis politiques de son père. Même, il se persuade qu'un train plus grand, des réceptions, cinq chevaux dans son écurie, enfin, un agrandissement de toute sa maison, serait une chose excellente qui doublerait sa clientèle.

— Marie-toi, lui dit son père, auquel il demande conseil. Une femme mettra chez toi du bruit, de l'éclat... Prends-la riche, parce qu'une femme, dans ces conditions, coûte très cher. Tiens, Mlle Desvignes, la fille du manufacturier... Elle a un million de dot. C'est ton affaire.

Jules ne se presse pas, mûrit l'idée. Sans doute un mariage assoirait sa position; mais c'est une affaire grave, qu'il ne faut pas conclure à la légère. Il pèse donc les fortunes autour de lui. Son père, avec son coup d'œil supérieur, avait raison : c'est encore Mlle Marguerite Desvignes qui est le parti le plus solide. Alors, il prend des renseignements précis sur la prospérité de l'usine Desvignes. Il fait même causer habilement le notaire de la famille. Le père donne, en effet, un million : peut-être irait-il jusqu'à douze cent mille francs. Si le père donne douze cent mille francs, Jules est décidé : il épouse.

Pendant près de trois mois, l'opération est savamment menée. Le célèbre Beaugrand joue un rôle décisif. C'est lui qui rentre en relation avec Desvignes, un de ses anciens collègues à la Constituante, et qui, peu à peu, l'éblouit, le pousse à offrir sa fille, avec les douze cent mille francs.

— Je le tiens! dit-il en riant à Jules. Maintenant, tu peux faire ta cour.

Jules a connu autrefois Marguerite, quand elle était

enfant : les deux familles passaient l'été à la campagne, du côté de Fontainebleau, et voisinaient. Marguerite a déjà vingt-cinq ans. Mais, bon Dieu! qu'il la trouve enlaidie lorsqu'il la revoit. Elle n'a jamais été belle, sans doute; elle était autrefois noire comme une jeune taupe; seulement, elle est devenue presque bossue et elle a un œil plus grand que l'autre. Au demeurant, la plus aimable fille du monde, très spirituelle, dit-on, et d'une exigence extraordinaire sur les qualités qu'elle exige d'un homme; elle a refusé les plus beaux partis, ce qui explique comment elle est restée fille si tard, avec son million. Lorsque Jules la quitte, après la première rencontre, il la déclare tout à fait bien; elle s'habille à ravir, parle de tout avec un aplomb superbe, paraît femme à tenir supérieurement un salon, en Parisienne à qui sa laideur donne, simplement, une pointe d'originalité. Puis, en vérité, une fille de douze cent mille francs peut se permettre d'être laide.

Les choses sont, dès lors, conduites fort rondement. Les fiancés ne sont pas gens à s'attarder aux bagatelles de la porte. L'un et l'autre savent parfaitement quel marché ils concluent. D'un sourire, ils se sont compris. Marguerite a été élevée dans un pensionnat aristocratique; elle avait perdu sa mère à sept ans, et son père n'a pu veiller sur son éducation. Elle est donc restée en pension jusqu'à dix-sept ans, apprenant tout ce qu'une jeune fille riche ne peut ignorer, la musique, la danse, les belles manières, même un peu de grammaire, d'histoire et d'arithmétique. Mais son éducation s'est faite surtout en compagnie de ses camarades, des petites personnes venues de tous les beaux quartiers de Paris. Dans ce monde étroit, qui était l'image en raccourci du vaste monde, entre les quatre murs du jardin où elle a grandi, elle a su, dès quatorze ans, les douceurs de la fortune, l'esprit pratique du siècle, la puissance de la femme, tout ce qui fait notre civilisation avancée. Si elle hésite sur une question d'économie domestique, elle distingue d'un coup d'œil tous les points de dentelle imaginables, parle des modes en grande couturière, connaît les actrices par leurs petits noms, parie aux courses et juge les chevaux avec des mots techniques. Et elle sait encore autre

chose, en toute honnêteté, d'ailleurs, car elle a mené la vie de garçon depuis huit ans qu'elle a quitté le pensionnat.

Jules, cependant, lui envoie chaque jour un bouquet de trois louis. Quand il va la voir, il se montre très galant. Mais la conversation tourne vite, ils en reviennent toujours à leur installation prochaine. En dehors de deux ou trois compliments d'usage, ils ne parlent guère que tapissier, carrossier, fournisseurs de toutes sortes. Marguerite s'est enfin décidée à accepter Jules, parce qu'il lui a semblé d'une médiocrité suffisante, et qu'elle s'est trop ennuyée chez son père, l'hiver dernier. Leur première promenade d'amour est d'aller visiter l'hôtel de la rue d'Amsterdam. Elle le trouve un peu petit ; mais elle fera abattre deux cloisons, changera les portes de place. Puis, elle discute la couleur des ameublements, s'inquiète de savoir où sera sa chambre à coucher, descend jusqu'aux écuries, dont elle se déclare satisfaite. Elle revient encore deux fois à l'hôtel, pour donner elle-même des ordres à l'architecte. Jules est ravi, il a trouvé la femme qu'il lui fallait.

Huit jours avant la cérémonie, les deux familles sont sur les dents. Le célèbre Beaugrand et le vieux Desvignes ont eu déjà trois conférences avec les notaires. Ils surveillent les moindres clauses, en hommes méfiants, sans illusion sur la probité humaine. Jules, de son côté, se donne un mal inouï pour la corbeille. Marguerite, contre les convenances, avec un sourire d'enfant gâté, lui a demandé de choisir elle-même les bijoux et les dentelles. Et ils sont partis, accompagnés seulement d'une parente pauvre, battant les magasins, estimant les diamants et les valenciennes du matin au soir. Cela les amuse, d'ailleurs. Ils ne vont point, comme les amoureux naïfs, les mains enlacées, le long des haies; ils se sourient, assis devant les comptoirs de bijoutiers, se passant les bagues et les broches, les doigts refroidis par les pierres précieuses.

Enfin, on a signé le contrat. Pendant la lecture, une dernière discussion s'est élevée entre le célèbre Beaugrand et Desvignes. Mais Jules est intervenu, tandis que Marguerite écoutait, avec de grands yeux

attentifs, toute prête à défendre d'un mot ses intérêts, si elle les voyait compromis. Le contrat est très compliqué: il laisse la moitié de la dot à la disposition du mari, et constitue, avec l'autre moitié, un bien inaliénable dont la rente entrera dans la communauté, à la condition toutefois qu'une somme de douze mille francs par an sera accordée à la femme pour sa toilette. Le célèbre Beaugrand qui est l'auteur de ce chef-d'œuvre est enchanté d'avoir " roulé " son vieil ami Desvignes.

A la mairie, on invite au plus dix personnes. Le maire est un cousin de Jules; il reprend son sérieux pour lire le Code, mais, dès qu'il a posé le livre, il se hâte de redevenir homme du monde, il complimente les dames, il tient à présenter lui-même la plume aux témoins, parmi lesquels il y a deux sénateurs, un ministre et un général. Marguerite a dit le " oui " sacramentel d'une voix un peu forte, l'air sérieux, car elle connaît la loi. Tous les assistants restent graves, comme s'ils aidaient de leur présence à la conclusion d'une affaire remuant de gros capitaux. Chaque époux laisse quinze cents francs pour les pauvres. Et le soir, il y a, chez Desvignes, un dîner auquel on a invité les témoins; seul, le ministre n'a pas pu venir, ce qui a vivement contrarié les deux familles.

Le mariage religieux a eu lieu à la Madeleine. Trois jours auparavant, Jules et son père sont allés s'entendre pour les prix. Ils ont voulu tout le luxe possible et ont débattu certains chiffres : tant pour la messe au maître-autel, tant pour les orgues, tant pour les tapis. Il est convenu qu'un tapis descendra les vingt marches, et viendra jusqu'au trottoir; il est entendu également que les orgues salueront d'une marche triomphale l'entrée du cortège; c'est cinquante francs de plus, mais cela est d'un grand effet. On a lancé un millier d'invitations. Quand les voitures arrivent en longue file correcte, l'église est déjà pleine de toute une foule, des hommes en habit, des femmes en grande toilette. Par un miracle de coquetterie, Marguerite n'est presque plus laide, sous son voile blanc et sa couronne de fleurs d'oranger. Jules est tout gonflé de son importance, en voyant qu'il a dérangé tant de monde. Cependant, les orgues grondent,

les chantres ont des voix de cuivre, la cérémonie dure près d'une heure et demie, sous la majesté des voûtes. C'est fort beau. Puis, dans la sacristie, commence un défilé interminable. Les connaissances, les invités, jusqu'à des inconnus, entrent par une porte, et sortent par une autre, après avoir serré les mains des époux et des deux familles. Cette formalité demande encore plus d'une heure. Il y a là beaucoup d'hommes politiques, des avocats, des avoués, de grands industriels, des artistes, des journalistes; et Jules donne une poignée de main particulièrement cordiale à un petit jeune homme pâle qu'il connaît un peu, et qui écrit dans une feuille des boulevards où il mettra peut-être une note sur le mariage.

Comme ni les Beaugrand, ni les Desvignes n'ont un salon assez vaste pour donner le repas, on mange et on danse le soir à l'Hôtel du Louvre. Le repas est médiocre. Le bal, dans la salle des fêtes de l'hôtel, a beaucoup d'éclat. A minuit, une voiture emporte les mariés rue d'Amsterdam; et ils plaisantent tout le long du chemin, au milieu de Paris noir, tandis que des ombres de femmes rôdent au coin des rues. Quand Jules entre dans la chambre nuptiale, il trouve Marguerite qui l'attend tranquillement, un coude enfoncé dans l'oreiller. Elle est un peu pâle, avec un sourire gêné, rien de plus. Et le mariage se consomme tout naturellement, comme une chose dès longtemps attendue.

Voici deux ans que les Beaugrand sont mariés. Ils n'ont pas rompu, mais ils s'oublient depuis six mois. Quand Jules est repris d'un caprice pour sa femme, il doit lui faire la cour toute une semaine, avant d'être admis dans sa chambre; le plus souvent, pour économiser son temps qui est précieux, il va contenter son caprice ailleurs. Il a tant d'affaires! C'est aujourd'hui un homme très lancé; il ne se contente plus de son étude, il est de plusieurs sociétés, joue même à la Bourse. Sa joie est d'occuper Paris de lui, les journaux lui prêtent des mots d'esprit. D'ailleurs, il ne bat pas sa femme, et il n'a pu encore trouver le moyen, malgré les conseils de son père, de toucher aux six cent mille francs immobilisés par le contrat.

De son côté, Marguerite est une charmante femme. La jeune fille a tenu ses promesses. Elle a fait de l'hôtel de la rue d'Amsterdam un rendez-vous de luxe et de fêtes. Toute la prodigalité folle de Paris, les toilettes de mille écus gâchées en une soirée; les billets de banque tordus pour allumer les bougies, mettent là un éclat de richesse extraordinaire. Du matin au soir, les équipages roulent sous la voûte; et, certaines nuits, le quartier, jusqu'à l'aube, entend une musique lointaine berçant des rires adoucis de danseuses. Marguerite est toute resplendissante de sa laideur; elle s'est arrangée pour être plus désirable qu'une jolie femme; elle est mieux que belle, elle est pire, ainsi qu'elle le dit elle-même en riant. Les douze cent mille francs de sa dot flambent comme un feu de paille. Elle ruinerait son mari avant un an si elle n'était pas d'une intelligence rare. On sait qu'elle dispose seulement de mille francs par mois pour sa toilette: mais personne n'a le mauvais goût de s'étonner, en lui voyant dépenser en un mois ce qu'elle touche pour une année. Jules est enchanté, aucune femme n'aurait tenu sa maison sur un pied pareil, et il lui est sincèrement reconnaissant de tout ce qu'elle fait dans le but d'élargir le cercle de leurs relations. En ce moment, Marguerite se montre filiale pour un des sénateurs qui lui ont servi de témoins; elle se laisse baiser les épaules, derrière les portes, et se fait offrir des titres de rente dans des boîtes de pastilles.

III

Louise Bodin a dépassé la trentaine. C'est une grande personne, ni belle, ni laide, à figure plate, dont le célibat commence à couperoser les joues. Elle est fille d'un petit mercier de la rue Saint-Jacques, établi depuis plus de vingt ans dans une boutique obscure, où il n'a pu encore mettre de côté qu'une dizaine de mille francs, et il a fallu pour cela manger de la viande deux fois par semaine au plus, porter les mêmes vêtements trois années, compter l'hiver les pelletées de charbon jetées dans le poële. Depuis vingt ans, Louise est là, derrière le comptoir, à ne voir que des fiacres éclabousser les piétons. Deux fois, elle est allée à la campagne, une fois à Vincennes, l'autre fois à Saint-Denis. Quand elle se met sur la porte, elle aperçoit, au bas de la rue, le pont sous lequel coule la rivière. D'ailleurs, elle est raisonnable, elle a grandi dans le respect du sou d'aiguilles et des deux sous de fil qu'elle vend aux ouvrières du quartier. Sa mère l'envoyait à une petite pension voisine, mais elle l'a retirée dès l'âge de douze ans, pour éviter de prendre une demoiselle de magasin. Louise sait lire et écrire, sans être ferrée sur l'orthographe; ce qu'elle sait le mieux, ce sont les quatre règles. Comme elle le dit de sa voix

posée, elle est bien assez savante pour être dans le commerce.

Cependant, son père a déclaré qu'il lui donnerait deux mille francs de dot. Cette promesse s'est répandue dans le quartier, personne n'ignore que la demoiselle Bodin aura deux mille francs. Aussi, les partis n'ont-ils pas manqué. Mais Louise est une fille prudente. Elle dit très nettement qu'elle n'épousera jamais un garçon qui n'aurait rien. On ne se met pas ensemble pour se croiser les bras et se regarder le blanc des yeux. Des enfants peuvent venir; puis, on est bien content d'avoir un morceau de pain quand on est vieux. Elle veut donc un mari qui ait au moins deux mille francs, comme elle. Ils pourront prendre une petite boutique, ils gagneront honorablement leur vie. Mais si les maris de deux mille francs ne sont pas rares, ils ambitionnent d'ordinaire des femmes qui ont le double ou le triple. C'est pour cela que Louise menace de rester vieille fille. Elle a écarté les mauvais sujets, les hommes qui venaient tourner autour d'elle, dans l'espoir de lui croquer sa dot. Elle consent bien à être épousée pour son argent, puisque l'argent, en somme, est tout dans la vie. Seulement, elle entend trouver un mari qui ait, lui aussi, le respect de l'argent.

Enfin, on parla aux Bodin d'un jeune homme très bon sujet, un ouvrier horloger, de mœurs excellentes. Il habite le voisinage avec sa mère qui vit d'une petite rente. Mme Meunier a mis de côté, par des prodiges d'économies, la somme de quinze cents francs, afin de faciliter le mariage de son fils. Alexandre Meunier, qui a un an de moins que Louise, est très timide, tout à fait convenable. Mais Louise, devant le chiffre de quinze cents francs, dit carrément qu'il est inutile de pousser les choses plus loin, elle veut deux mille francs, elle a fait tous ses calculs. Cependant, des relations s'établissent entre les deux familles, Mme Meunier en vient elle-même à souhaiter un mariage désirable pour son fils : et, quand elle apprend la somme demandée par Louise, elle approuve beaucoup cette sage résolution de la jeune fille, elle promet, en dix-huit mois, de compléter les deux mille francs. Tout, dès lors, se trouve entendu.

Les familles vivent sur un pied étroit d'intimité. Les enfants, Alexandre et Louise, attendent tranquillement, en se donnant des poignées de main amicales. Chaque soir, on se réunit, et ils restent là, dans l'arrière-boutique, aux deux côtés de la table, sans une rougeur ni une impatience, à causer du quartier, de la prospérité des uns, de l'inconduite ou de la mauvaise chance des autres. En dix-huit mois, ils n'échangent pas une parole d'amour. Louise trouve Alexandre très honnête, car elle lui a entendu dire, un jour, qu'il n'osait pas réclamer dix francs prêtés à un ami depuis six semaines. Alexandre déclare que Louise est née pour le commerce; ce qui est, dans sa bouche, un grand compliment.

Au jour dit, comme à une échéance, Mme Meunier a les deux mille francs. Voilà un an et demi qu'elle se prive de café et qu'elle rogne des sous sur la nourriture, sur l'éclairage et le chauffage. On fixe alors la date du mariage à trois mois, pour avoir le temps de se préparer. Il est décidé qu'Alexandre s'établira horloger dans une petite boutique qu'on a découverte rue Saint-Jacques même, la boutique d'une fruitière dont le commerce a mal tourné. Et il s'agit, avant tout, de faire mettre la boutique en état. On finit par se contenter de blanchir le plafond et de lessiver les peintures, car le peintre demandait deux cents francs pour repeindre le tout à neuf. Quant aux marchandises, elles consisteront d'abord en quelques bijoux communs et en quelques pendules d'occasion. Alexandre commencera par faire les réparations d'horlogerie dans le quartier; et, peu à peu, quand ils seront connus, avec beaucoup d'ordre, ils arriveront à avoir une des boutiques les plus belles et les mieux garnies de la rue. Tout compte fait, la boutique prête, les frais d'installation payés, il leur restera trois mille francs, avec lesquels ils pourront guetter les bons achats. Ces arrangements les occupent jusqu'à la veille du mariage.

Lorsqu'on a parlé d'un contrat, Louise a haussé les épaules et Alexandre s'est mis à rire. Un contrat coûte au moins deux cents francs. Ils mettront tout en commun, et ils auront tout par moitié, c'est bien plus naturel. Cependant, ils se sont décidés à faire proprement les choses. Alexandre, outre l'alliance, une alliance d'or

de quinze francs, donne à Louise une chaîne de montre. La noce doit avoir lieu dans un restaurant de la banlieue, à Saint-Mandé, au "Panier Fleuri"; mais les Bodin ont déclaré que les frais du repas les regardaient.

Le mariage est fixé à un samedi, parce qu'on a, de cette façon, tout le dimanche pour se reposer. La noce compte cinq voitures, louées pour la journée. Alexandre s'est fait faire une redingote et un pantalon noirs. Louise a fait elle-même sa robe blanche; et c'est une tante qui lui a donné la couronne et le bouquet de fleurs d'oranger. Tous les invités, du reste, près de vingt personnes, se sont mis en frais de toilette; les dames ont des toilettes de soie roses, vertes, jaunes; les messieurs sont en redingote, un ancien marchand de meubles a même un habit. Mais les deux demoiselles d'honneur, surtout, font retourner les passants, deux grandes filles blondes en mousseline blanche, la taille serrée par de larges ceintures bleues. Et, dès onze heures du matin, le cortège s'ébranle, part pour la mairie où la noce envahit la salle des mariages. Le maire se fait attendre près de trois quarts d'heure. C'est un gros homme à l'air ennuyé, qui expédie les articles du Code en regardant continuellement l'horloge en face de lui; il doit avoir un rendez-vous d'affaires. Mme Bodin et Mme Meunier pleurent beaucoup. Les mariés répondent " oui " en adressant au maire un salut poli. Pendant ce temps, l'ancien marchand de meubles se permet des gaillardises, qui font ricaner les messieurs; Alexandre et Louise ont chacun préparé une pièce de cinq francs, pour les pauvres. Puis, la noce remonte en voiture, traverse la place et redescend devant l'église. La veille, M. Bodin et Alexandre sont venus régler la cérémonie; ils ont pris tout ce qu'il y a de plus simple, parce qu'on n'a pas besoin d'engraisser les curés; même M. Bodin, qui est libre-penseur, voulait qu'on n'allât pas à l'église et, s'il a cédé, c'est par convenance. Le prêtre mène vivement la messe, une messe basse à l'autel de la Vierge. Les assistants se lèvent et se rassoient quand le bedeau leur fait un signe. Seules, les femmes ont des livres de messe, qu'elles ne lisent pas. Les mariés restent graves, avec des visages vaguement ennuyés et distraits, comme s'ils ne pensaient à rien. Enfin,

quand la noce sort de l'église, tout le monde a un soupir de soulagement. C'est donc fini, on va donc pouvoir rire un peu!

Vers deux heures, les voitures arrivent à Saint-Mandé. Le dîner n'est que pour six heures. On pousse alors jusqu'au bois de Vincennes. Et, pendant trois heures, c'est une promenade endimanchée au milieu des arbres; les demoiselles d'honneur courent comme des gamines, les dames cherchent l'ombre, les messieurs allument des cigares. Comme toute la noce est rompue de fatigue, on finit par s'asseoir au milieu d'une clairière et on s'oublie là, à écouter les clairons du fort voisin, le sifflet aigu des locomotives qui passent, le grondement lointain de Paris à l'horizon.

Cependant, l'heure du repas approche, on retourne au restaurant. Le couvert est mis dans une vaste salle éclairée par dix becs de gaz, comme un café, il y a de gros bouquets artificiels dont l'usage a fané les fleurs. Et le service commence, au milieu du tapage des cuillers dans les assiettes à soupe. Puis, on s'échauffe, on plaisante, d'une extrémité de la table à l'autre. Le moment le plus gai de la soirée est celui où un jeune homme, un commis de nouveautés, se glisse sous la table et va dénouer la jarretière de la mariée, un flot de rubans dont les messieurs se partagent les brins, pour en décorer leurs boutonnières. Louise voulait qu'on lui évitât cette plaisanterie classique, mais son père lui a fait entendre que ça attristerait la noce, et elle s'est conformée à la coutume avec son bon sens ordinaire. Alexandre rit très haut, déborde d'une joie de brave garçon qui ne s'amuse pas souvent. La jarretière, d'ailleurs, a soulevé des plaisanteries très risquées. Quand il en part une trop forte, les dames se cachent la figure dans leur serviette, pour rire à leur aise.

Il est neuf heures. Les garçons du restaurant prient la noce de passer un instant dans une pièce voisine. Pendant ce temps, ils enlèvent vivement la table; et la vaste salle à manger se trouve changée en un salon de danse. Deux violons, un cornet à piston, une clarinette et une contrebasse sont installés sur une estrade. Le bal commence; les robes des demoiselles d'honneur, fouettées

du bleu de leurs ceintures, flottent toute la nuit d'un bout de la salle à l'autre, au milieu des redingotes noires. Il fait très chaud, des dames ouvrent une fenêtre, respirent l'air pur du dehors. On sert sur des plateaux des verres de sirop de groseille. Vers deux heures, on cherche la mariée partout, mais elle a disparu, elle est rentrée à Paris avec sa mère et son mari. M. Bodin est resté pour représenter la famille et pour entretenir la belle humeur des convives. Il faut qu'on danse jusqu'au jour.

Rue Saint-Jacques, Mme Bodin et deux autres dames procèdent à la toilette de nuit de la mariée. Elles la couchent et se mettent toutes les trois à pleurer. Louise, qu'elles impatientent, les renvoie, après avoir été forcée elle-même de les encourager. Elle est très tranquille, fatiguée seulement, avec une grosse envie de dormir. Et, en effet, comme Alexandre, intimidé, tarde trop à se présenter, elle finit par s'endormir, à sa place, au fond du lit. Alexandre, pourtant, s'avance sur la pointe des pieds. Il s'arrête, la regarde sommeiller, un instant, soulagé. Puis, avec mille précautions, il se déshabille, se glisse sous le drap en évitant les secousses. Il ne l'embrasse même pas. Ce sera pour le lendemain matin. Ils ont bien le temps, puisqu'ils sont ensemble pour la vie.

Et ils mènent une vie très heureuse. Ils ont la chance de n'avoir pas d'enfants; des enfants les dérangeraient. Leur commerce prospère, la petite boutique s'agrandit, les vitrines s'emplissent de bijoux et de pendules. C'est Louise qui conduit la maison en maîtresse femme. Elle est, pendant des heures, au comptoir, à sourire aux clientes, à donner comme fabriqués de la veille des bijoux démodés; le soir, une plume à l'oreille, elle vérifie les comptes. Souvent aussi, elle passe les journées en courses, aux quatre coins de Paris, pour les commandes. Son existence entière s'écoule dans le souci constant du commerce; la femme disparaît; il ne reste qu'un commis actif et rusé, sans sexe, incapable d'une chute, ayant l'idée fixe de se retirer avec cinq ou six mille francs de rente, pour aller les manger, à Suresnes, dans une villa bâtie en forme de chalet suisse. Aussi, Alexandre montre-t-il une sérénité absolue, une confiance aveugle en sa

femme. Lui, s'occupe seulement des travaux d'horlogerie, de la réparation des montres et des pendules; et il semble que la maison elle-même est une grande horloge, dont ils ont réglé à eux deux le balancier pour toujours. Jamais ils ne sauront s'ils se sont aimés. Mais ils savent, à coup sûr, qu'ils sont des associés honnêtes, âpres à l'argent, qui continuent à coucher ensemble pour éviter un double blanchissage de draps.

IV

Valentin est un grand gaillard de vingt-cinq ans, menuisier de son état, qui est né en plein faubourg Saint-Antoine. Son père et son grand-père étaient menuisiers. Il a poussé au milieu des copeaux, il a joué aux billes, jusqu'à dix ans, sur le trottoir de la place de la Bastille, autour de la colonne de Juillet. Maintenant, il couche rue de la Roquette, dans un garni borgne, où il a, pour dix francs par mois, un trou sous les toits, juste la place d'un lit et d'une chaise; et encore, pour monter sur le lit, est-il obligé de se plier en deux, s'il ne veut pas se cogner la tête au plafond. D'ailleurs, il en plaisante lui-même. Il ne reçoit pas dans ses appartements; il rentre se coucher à dix heures, et dès cinq heures du matin, hiver et été, il secoue ses puces. Il dit seulement que ça le vexe, quand il fait une connaissance, parce qu'il n'ose pas amener les dames chez lui. C'est si petit que, si on couchait à deux, il y en aurait pour sûr un qui laisserait ses jambes dans l'escalier.

Un bon diable, ce Valentin! Il travaille dur, parce qu'il est jeune encore et qu'il croit au travail. Avec ça, pas soûlard, pas joueur, un peu juponnier, peut-être. Les femmes, c'est son grand défaut. Quand, le matin,

il pousse sa varlope d'un bras de papier mâché, les camarades le blaguent, lui crient qu'il a vu Mlle Lise. Ça vient de ce qu'une ancienne à Valentin s'appelait Lise, et que, les jours où la paresse l'empoignait, il avait coutume de dire : " Cré nom! ça ne va pas, j'ai vu Lise hier soir! " Dans les bastringues du faubourg, on l'appelle le beau menuisier. Il a une grosse tête joyeuse, avec des cheveux crépus; et, lorsqu'il danse, il lui arrive de retrousser les manches de sa blouse, pour être plus à l'aise, dit-il, mais en réalité pour montrer ses bras forts, qui sont blancs comme ceux d'une femme. Il a eu les plus belles filles, la grande Nana, la petite Augustine, et la grosse Adèle qui n'a qu'un œil, et jusqu'à la Bordelaise, une brocheuse pour laquelle deux militaires se sont tués. Chaque soir, il fait le tour des bals, un regard ici, un regard là, uniquement pour voir s'il n'y a pas, dans les coins, des demoiselles qu'il ne connaît pas.

Un soir, comme il entre au " Jardin de Flore ", un bastringue de la rue de Charonne, voilà qu'il aperçoit Clémence, une fleuriste de seize ans, dont les beaux cheveux blonds lui semblent un soleil allumé dans la salle. Du coup, il est toqué. Pendant toute la soirée, il fait l'aimable, il danse avec la petite, paie un saladier de vin à la française. Puis, vers onze heures, quand Clémence rentre chez elle, il l'accompagne et, naturellement, il veut monter. Mais elle refuse d'une voix nette. Elle passe volontiers une soirée au bal; seulement, ça ne va pas plus loin. Et elle lui referme la porte au nez. Lui, le lendemain, prend des informations. Clémence a déjà eu un amant, qui l'a plantée là en lui laissant deux termes de loyer sur le dos. Alors, elle a juré de se venger sur le premier homme qui ferait la bêtise de l'aimer.

Cependant, les jours suivants, Valentin l'attend sur le trottoir, se risque à monter lui dire bonjour, la poursuit partout.

— Eh bien! est-ce pour ce soir? lui crie-t-il en riant.

Mais elle répond d'une voix gaie :

— Non, non, c'est pour demain!

Tous les dimanches, il la rencontre au " Jardin de Flore ". Elle est là, assise contre l'orchestre des musiciens. Elle

accepte très bien le vin à la française, elle danse avec lui, mais, dès qu'il veut l'embrasser, elle lui allonge une tape; et, s'il lui parle de se mettre ensemble, elle lui dit d'un air très raisonnable qu'il a tort de s'entêter, qu'elle ne veut pas parce que cela ne lui plaît pas. Pendant six semaines, ils plaisantent ainsi, sans cesser de rire.

A la fin du deuxième mois, Valentin devient sombre. Il ne peut plus dormir la nuit, dans son trou, sous les toits. Il y étouffe. Quand il est couché, les yeux grands ouverts, il aperçoit dans le noir la face blonde de Clémence, dont les cheveux luisent, avec leur rayonnement de soleil. Alors, la fièvre le prend, il reste jusqu'au jour à se retourner, comme sur des charbons; et le lendemain, à l'atelier, il ne fait rien, les yeux perdus, les outils tombés des mains. Les camarades lui crient : " Tu as donc vu Mlle Lise ?" Hélas! non, il n'a pas vu Mlle Lise. Trois fois, il est allé chez Clémence, il s'est mis à genoux, en la suppliant de bien vouloir de lui. Mais elle a dit non, toujours non; si bien qu'il a pleuré comme une bête, dans la rue. Il rêve d'aller coucher devant sa porte, sur le palier, parce qu'il lui semble qu'il serait mieux là, à entendre son léger souffle, par les fentes. Le désir de cette petite fille à laquelle il tordrait le cou entre deux doigts, comme à un poulet, lui ôte de la bouche le boire et le manger.

Enfin, un soir, il monte chez Clémence et lui offre brusquement de l'épouser. Elle reste saisie, mais elle accepte bien vite. Elle-même l'aime de tout son cœur; seulement, elle avait trop pleuré, quand le premier l'avait quittée. Du moment qu'il s'agit de se mettre ensemble pour toujours, elle veut bien.

Le lendemain, ils se rendent à la mairie pour savoir. La longueur des formalités les consterne. Clémence ne sait où trouver l'acte de décès de son père. Valentin court de bureau en bureau avant d'obtenir la pièce constatant sa libération du service. Ils se voient tous les jours, maintenant, ils vont se promener sur les fortifications et manger de la galette dans les fêtes de la banlieue. Le soir, quand ils reviennent par les longues rues des faubourgs, ils ne disent rien, ils se pressent doucement le bras. Leur cœur est gros d'une joie dont ils ne savent

comment parler. Clémence, une fois, a chanté à Valentin une romance, où il était question d'une dame à un balcon et d'un prince qui lui baisait les cheveux; et Valentin a trouvé ça si bien qu'il avait les yeux mouillés de larmes.

Les formalités sont remplies, le mariage est fixé à un samedi. On se mariera tout tranquillement. Valentin est allé voir à l'église, mais comme le prêtre lui demandait six francs, il lui a répondu qu'il n'avait pas besoin de sa messe, et Clémence s'est écriée que le mariage à la mairie était le seul bon. D'abord, ils parlaient de ne pas faire de noce du tout; puis, pour ne pas paraître se cacher, ils ont organisé un pique-nique à cent sous par tête, chez un marchand de vins de la barrière du Trône. On sera dix-huit à table. Clémence doit amener trois de ses amies qui sont mariées. Valentin a recruté toute une bande de menuisiers et d'ébénistes, avec des dames. Le rendez-vous, chez le marchand de vins, est pour deux heures, parce qu'on a le projet d'aller faire un tour de promenade avant le dîner.

A la mairie, Valentin et Clémence se présentent accompagnés seulement de leurs témoins. Valentin a fait dégraisser sa redingote. Clémence, depuis trois jours, passe les nuits pour s'arranger une vieille robe bleue qu'une de ses amies, plus grande qu'elle, lui a vendue dix francs. Elle a un bonnet garni de fleurs rouges. Et elle est si jolie, avec sa mine blanche de petite fille, sous les mèches folles de ses cheveux blonds, que le maire lui sourit paternellement. Quand son tour arrive de dire " oui ", elle sent Valentin qui lui donne un coup de coude, elle éclate de rire. Tout le monde rit dans la salle, jusqu'aux garçons de bureau. Il passe comme un souffle de jeunesse, au travers des feuilles jaunies du Code. Puis, quand il s'agit de signer sur le registre, les témoins s'appliquent. Valentin trace une croix, parce qu'il ne sait pas écrire. Clémence fait un gros pâté. A la quête pour les pauvres, tous mettent deux sous. Seule, la mariée, après avoir longuement fouillé ses poches, finit par donner dix sous.

A deux heures, la société se trouve réunie chez le marchand de vin de la place du Trône. On part de là, on va sur les fortifications, on marche devant soi; puis, les hommes organisent une partie de colin-maillard, dans le fossé.

Lorsqu'un des menuisiers attrape une dame, il la garde un instant dans ses bras, il lui pince les hanches; et la dame jette de petits cris, dit que c'est défendu, qu'on ne doit pas pincer. Toute la société rit aux éclats, trouble ce coin désert d'un tel vacarme que les moineaux effarés s'envolent des arbres, le long du chemin de ronde. Au retour, il y a trois enfants que leurs pères sont obligés de mettre à califourchon sur le cou, parce qu'ils ne peuvent plus marcher.

Ça n'empêche personne de donner un furieux coup de fourchette, le soir, au dîner. Chacun veut manger pour ses cent sous. On paie, n'est-ce pas? on peut bien vider les plats. Aussi faut-il voir avec quel soin les os sont nettoyés. On ne laisse rien remporter à la cuisine. Valentin, que les camarades veulent griser, par farce, surveille son verre; mais Clémence qui ne boit pas de vin pur d'habitude, est très rouge et parle comme une pie, avec des cris d'oiseau. Au dessert, les chansons commencent. Chacun dit la sienne. Pendant trois heures, c'est un roucoulement de couplets interminables. L'un chante la romance, une histoire où il est question de Venise et des gondoles; l'autre a la spécialité des chansonnettes comiques et raconte les méfaits du vin à quat'sous, en faisant l'homme ivre au refrain; un troisième entame une gaudriole, quelque chose de salé, que les dames, en riant très fort, accompagnent avec les manches des couteaux sur les verres. Pourtant, lorsqu'il s'agit de payer, on se fâche. Le marchand de vin réclame des suppléments. Comment! des suppléments? On est convenu de cent sous, c'est cent sous, pas davantage! Et comme le marchand de vin menace d'appeler les sergents de ville, ça tourne mal, on échange des coups de poing, une partie de la noce va finir la nuit au poste. Heureusement, les mariés ont eu la sagesse de gagner la porte, dès le commencement de la querelle.

Il est quatre heures du matin, lorsque Valentin et Clémence rentrent dans la chambre de celle-ci, qu'ils sont décidés à garder jusqu'au terme prochain. Ils ont descendu tout le faubourg Saint-Antoine à pied, par un petit vent froid qu'ils ne sentaient pas, tant ils marchaient vite. Et, dès que la porte est refermée, Valentin prend Clémence entre ses bras, lui couvre la figure de baisers,

avec une brutalité de passion qui la fait rire. Elle se pend à son cou, elle l'embrasse aussi de toutes ses forces, pour lui prouver qu'elle l'aime. Le lit n'est pas seulement fait, elle s'est tant pressée le matin qu'elle a simplement étalé la couverture. Et il l'aide à retourner le matelas. Puis, le jour se lève, quand ils se couchent. Le serin de Clémence, dont la cage est accrochée près de la fenêtre, a un gazouillis très doux. Dans la chambre pauvre, sous les rideaux fanés du lit, l'amour met comme une battement d'ailes.

Tout compte fait, Valentin et Clémence sont entrés en ménage avec vingt-trois sous. Le lundi, ils retournent tranquillement à l'ouvrage, chacun de son côté. Et les jours s'écoulent, et la vie passe. A trente ans, Clémence est laide, ses cheveux blonds sont devenus d'un jaune sale, les trois enfants qu'elle a nourris l'ont déformée, Valentin est tombé dans le vin, l'haleine forte, ses beaux bras durcis et maigris par le rabot. Les jours de paie, quand le menuisier rentre soûl, les poches vides, le ménage s'allonge des claques, pendant que les mioches hurlent. Peu à peu, la femme s'habitue à aller chercher son homme chez le marchand de vin; et elle finit par s'attabler, elle prend sa part des litres, au milieu de la fumée des pipes. Mais elle aime son homme tout de même, elle l'excuse, quand il lui envoie quelque gifle. D'ailleurs, elle reste honnête femme; on ne peut pas l'accuser de coucher avec le premier venu, comme certaines créatures. Et, dans cette vie de querelles et de misère, dans la saleté du logis souvent sans feu et sans pain, dans la lente dégradation du ménage, il y a, jusqu'à la mort, sous les rideaux en guenilles du lit, des nuits où l'amour met la caresse de son battement d'ailes.


Comment on meurt

I

Le comte de Verteuil a cinquante-cinq ans. Il appartient à une des plus illustres familles de France, et possède une grande fortune. Boudant le Gouvernement, il s'est occupé comme il a pu, a donné des articles aux revues sérieuses, qui l'ont fait entrer à l'Académie des sciences morales et politiques, s'est jeté dans les affaires, s'est passionné successivement pour l'agriculture, l'élevage, les beaux-arts. Même, un instant, il a été député, et s'est distingué par la violence de son opposition.

La comtesse Mathilde de Verteuil a quarante-six ans. Elle est encore citée comme la blonde la plus adorable de Paris. L'âge semble blanchir sa peau. Elle était un peu maigre : maintenant, ses épaules, en mûrissant, ont pris la rondeur d'un fruit soyeux. Jamais elle n'a été plus belle. Quand elle entre dans un salon, avec ses cheveux d'or et le satin de sa gorge, elle paraît être un astre à son lever; et les femmes de vingt ans la jalousent.

Le ménage du comte et de la comtesse est un de ceux dont on ne dit rien. Ils se sont épousés comme on s'épouse le plus souvent dans leur monde. Même on assure qu'ils ont vécu six ans très bien ensemble. A cette époque, ils

ont eu un fils, Roger, qui est lieutenant, et une fille, Blanche, qu'ils ont mariée l'année dernière à M. de Bussac, maître des requêtes. Ils se rallient dans leurs enfants. Depuis des années qu'ils ont rompu, ils restent bons amis, avec un grand fond d'égoïsme. Ils se consultent, sont parfaits l'un pour l'autre devant le monde, mais s'enferment ensuite dans leurs appartements, où ils reçoivent des intimes à leur guise.

Cependant, une nuit, Mathilde rentre d'un bal vers deux heures du matin. Sa femme de chambre la déshabille; puis, au moment de se retirer, elle dit :

— Monsieur le comte s'est trouvé un peu indisposé ce soir.

La comtesse, à demi endormie, tourne paresseusement la tête.

— Ah! murmure-t-elle.

Elle s'allonge, elle ajoute :

— Réveillez-moi demain à dix heures, j'attends la modiste.

Le lendemain, au déjeuner, comme le comte ne paraît pas, la comtesse fait d'abord demander de ses nouvelles; ensuite, elle se décide à monter auprès de lui. Elle le trouve très pâle dans son lit, très correct. Trois médecins sont déjà venus, ont causé à voix basse et laissé des ordonnances; ils doivent revenir le soir. Le malade est soigné par deux domestiques, qui s'agitent graves et muets, étouffant le bruit de leurs talons sur les tapis. La grande chambre sommeille, dans une sévérité froide; pas un linge ne traîne, pas un meuble n'est dérangé. C'est la maladie propre et digne, la maladie cérémonieuse, qui attend des visites.

— Vous souffrez donc, mon ami? demande la comtesse en entrant.

Le comte fait un effort pour sourire.

— Oh! un peu de fatigue, répond-il. Je n'ai besoin que de repos... Je vous remercie de vous être dérangée.

Deux jours se passent. La chambre reste digne; chaque objet est à sa place, les potions disparaissent sans tacher un meuble. Les faces rasées des domestiques ne se permettent même pas d'exprimer un sentiment d'ennui. Cependant, le comte sait qu'il est en danger de mort; il

a exigé la vérité des médecins, et il les laisse agir, sans une plainte. Le plus souvent, il demeure les yeux fermés, ou bien il regarde fixement devant lui, comme s'il réfléchissait à sa solitude.

Dans le monde, la comtesse dit que son mari est souffrant. Elle n'a rien changé à son existence, mange et dort, se promène à ses heures. Chaque matin et chaque soir, elle vient elle-même demander au comte comment il se porte.

— Eh bien? allez-vous mieux, mon ami?

— Mais oui, beaucoup mieux, je vous remercie, ma chère Mathilde.

— Si vous le désiriez, je resterais près de vous.

— Non, c'est inutile. Julien et François suffisent... A quoi bon vous fatiguer?

Entre eux, ils se comprennent, ils ont vécu séparés et tiennent à mourir séparés. Le comte a cette jouissance amère de l'égoïste, désireux de s'en aller seul, sans avoir autour de sa couche l'ennui des comédies de la douleur. Il abrège le plus possible, pour lui et pour la comtesse, le désagrément du suprême tête-à-tête. Sa volonté dernière est de disparaître proprement, en homme du monde qui entend ne déranger et ne répugner personne.

Pourtant, un soir, il n'a plus que le souffle, il sait qu'il ne passera pas la nuit. Alors, quand la comtesse monte faire sa visite accoutumée, il lui dit en trouvant un dernier sourire :

— Ne sortez pas... Je ne me sens pas bien.

Il veut lui éviter les propos du monde. Elle, de son côté, attendait cet avis. Et elle s'installe dans la chambre. Les médecins ne quittent plus l'agonisant. Les deux domestiques achèvent leur service, avec le même empressement silencieux. On a envoyé chercher les enfants, Roger et Blanche, qui se tiennent près du lit, à côté de leur mère. D'autres parents occupent une pièce voisine. La nuit se passe de la sorte, dans une attente grave. Au matin, les derniers sacrements sont apportés, le comte communie devant tous, pour donner un dernier appui à la religion. Le cérémonial est rempli, il peut mourir.

Mais il ne se hâte point, semble retrouver des forces, afin d'éviter une mort convulsée et bruyante. Son souffle,

dans la vaste pièce sévère, émet seulement le bruit cassé d'une horloge qui se détraque. C'est un homme bien élevé qui s'en va. Et, lorsqu'il a embrassé sa femme et ses enfants, il les repousse d'un geste, il retombe du côté de la muraille, et meurt seul.

Alors, un des médecins se penche, ferme les yeux du mort. Puis, il dit à demi-voix :

— C'est fini.

Des soupirs et des larmes montent dans le silence. La comtesse, Roger et Blanche se sont agenouillés. Ils pleurent entre leurs mains jointes; on ne voit pas leurs visages. Puis, les deux enfants emmènent leur mère, qui, à la porte, voulant marquer son désespoir, balance sa taille dans un dernier sanglot. Et, dès ce moment, le mort appartient à la pompe de ses obsèques.

Les médecins s'en sont allés, en arrondissant le dos et en prenant une figure vaguement désolée. On a fait demander un prêtre à la paroisse, pour veiller le corps. Les deux domestiques restent avec ce prêtre, assis sur des chaises, raides et dignes; c'est la fin attendue de leur service. L'un d'eux aperçoit une cuiller oubliée sur un meuble; il se lève et la glisse vivement dans sa poche, pour que le bel ordre de la chambre ne soit pas troublé.

On entend au-dessous, dans le grand salon, un bruit de marteaux : ce sont les tapissiers qui disposent cette pièce en chapelle ardente. Toute la journée est prise par l'embaumement; les portes sont fermées, l'embaumeur est seul avec ses aides. Lorsqu'on descend le comte, le lendemain, et qu'on l'expose, il est en habit, il a une fraîcheur de jeunesse.

Dès neuf heures, le matin des obsèques, l'hôtel s'emplit d'un murmure de voix. Le fils et le gendre du défunt, dans un salon du rez-de-chaussée, recoivent la cohue; ils s'inclinent, ils gardent une politesse muette de gens affligés. Toutes les illustrations sont là, la noblesse, l'armée, la magistrature; il y a jusqu'à des sénateurs et des membres de l'Institut.

A dix heures enfin, le convoi se met en marche pour se rendre à l'église. Le corbillard est une voiture de première classe, empanachée de plumes, drapée de tentures à franges d'argent. Les cordons du poële sont tenus par

un maréchal de France, un duc, vieil ami du défunt, un ancien ministre et un académicien. Roger de Verteuil et M. de Bussac conduisent le deuil. Ensuite, vient le cortège, un flot de monde ganté et cravaté de noir, tous des personnages importants qui soufflent dans la poussière et marchent avec le piétinement sourd d'un troupeau débandé.

Le quartier ameuté est aux fenêtres; des gens font la haie sur les trottoirs, se découvrent et regardent passer avec des hochements de tête le corbillard triomphal. La circulation est interrompue par la file interminable des voitures de deuil, presque toutes vides; les omnibus, les fiacres, s'amassent dans les carrefours; on entend les jurons des cochers et les claquements des fouets. Et pendant ce temps, la comtesse de Verteuil, restée chez elle, s'est enfermée dans son appartement, en faisant dire que les larmes l'ont brisée.Etendue sur une chaise longue, jouant avec le gland de sa ceinture, elle regarde le plafond, soulagée et rêveuse.

A l'église, la cérémonie dure près de deux heures. Tout le clergé est en l'air depuis le matin, on ne voit que des prêtres affairés courir en surplis, donner des ordres, s'éponger le front et se moucher avec des bruits retentissants. Au milieu de la nef tendue de noir, un catafalque flamboie. Enfin le cortège s'est casé, les femmes à gauche, les hommes à droite; et les orgues roulent leurs lamentations, les chantres gémissent sourdement, les enfants de chœur ont des sanglots aigus; tandis que, dans des torchères, brûlent de hautes flammes vertes, qui ajoutent leur pâleur funèbre à la pompe de la cérémonie.

— Est-ce que Faure ne doit pas chanter? demande un député à son voisin.

— Oui, je crois, répond le voisin, un ancien préfet, homme superbe qui sourit de loin aux dames.

Et, lorsque la voix du chanteur s'élève dans la nef frissonnante :

— Hein! quelle méthode, quelle ampleur! reprend-il à demi-voix, en balançant la tête de ravissement.

Toute l'assistance est séduite. Les dames, un vague sourire aux lèvres, songent à leurs soirées de l'Opéra. Ce Faure a vraiment du talent! Un ami du défunt va jusqu'à dire :

— Jamais il n'a mieux chanté!... C'est fâcheux que ce pauvre Verteuil ne puisse l'entendre, lui qui l'aimait tant!

Les chantres, en chapes noires, se promènent autour du catafalque. Les prêtres, au nombre d'une vingtaine, compliquent le cérémonial, saluent, reprennent des phrases latines, agitent des goupillons. Enfin, les assistants eux-mêmes défilent devant le cercueil, les goupillons circulent. Et l'on sort, après les poignées de main à la famille. Dehors, le plein jour aveugle la cohue.

C'est une belle journée de juin. Dans l'air chaud, des fils légers volent. Alors, devant l'église, sur la petite place, il y a des bousculades. Le cortège est long à se réorganiser. Ceux qui ne veulent pas aller plus loin, disparaissent. A deux cents mètres, au bout d'une rue, on aperçoit déjà les plumets du corbillard qui se balancent et se perdent, lorsque la place est encore toute encombrée de voitures. On entend les claquements des portières et le trot brusque des chevaux sur le pavé. Pourtant, les cochers prennent la file, le convoi se dirige vers le cimetière.

Dans les voitures, on est à l'aise, on peut croire qu'on se rend au Bois lentement, au milieu de Paris printanier. Comme on n'aperçoit plus le corbillard, on oublie vite l'enterrement; et des conversations s'engagent, les dames parlent de la saison d'été, les hommes causent de leurs affaires.

— Dites donc, ma chère, allez-vous encore à Dieppe, cette année?

— Oui, peut-être. Mais ce ne serait jamais qu'en août... Nous partons samedi pour notre propriété de la Loire.

— Alors, mon cher, il a surpris la lettre, et ils se sont battus, oh! très gentiment, une simple égratignure... Le soir, j'ai dîné avec lui au cercle. Il m'a même gagné vingt-cinq louis.

— N'est-ce pas? la réunion des actionnaires est pour après-demain... On veut me nommer du comité. Je suis si occupé, je ne sais si je pourrai.

Le cortège, depuis un instant, suit une avenue. Une ombre fraîche tombe des arbres, et les gaîtés du soleil

chantent dans les verdures. Tout d'un coup, une dame étourdie, qui se penche à une portière, laisse échapper :

— Tiens! c'est charmant par ici!

Justement le convoi entre dans le cimetière Montparnasse. Les voix se taisent, on n'entend plus que le grincement des roues sur le sable des allées. Il faut aller tout au bout, la sépulture des Verteuil est au fond, à gauche : un grand tombeau de marbre blanc, une sorte de chapelle, très ornée de sculptures. On pose le cercueil devant la porte de cette chapelle, et les discours commencent.

Il y en a quatre. L'ancien ministre retrace la vie politique du défunt, qu'il présente comme un génie modeste, qui aurait sauvé la France, s'il n'avait pas méprisé l'intrigue. Ensuite, un ami parle des vertus privées de celui que tout le monde pleure. Puis, un monsieur inconnu prend la parole comme délégué d'une société industrielle dont le comte de Verteuil était président honoraire. Enfin, un petit homme à mine grise dit les regrets de l'Académie des sciences morales et politiques.

Pendant ce temps, les assistants s'intéressent aux tombes voisines, lisent des inscriptions sur les plaques de marbre. Ceux qui tendent l'oreille, attrapent seulement des mots. Un vieillard, aux lèvres pincées, après avoir saisi ce bout de phrase : “ ... les qualités du cœur, la générosité et la bonté des grands caractères... ” hoche le menton, en murmurant :

— Ah bien! oui, je l'ai connu, c'était un chien fini!

Le dernier adieu s'envole dans l'air. Quand les prêtres ont béni le corps, le monde se retire, et il n'y a plus, dans ce coin écarté, que les fossoyeurs qui descendent le cercueil. Les cordes ont un frottement sourd, la bière de chêne craque. M. le comte de Verteuil est chez lui.

Et la comtesse, sur sa chaise longue, n'a pas bougé. Elle joue toujours avec le gland de sa ceinture, les yeux au plafond, perdue dans une rêverie, qui, peu à peu, fait monter une rougeur à ses joues de belle blonde.

II

Mme Guérard est veuve. Son mari, qu'elle a perdu depuis huit ans, était magistrat. Elle appartient à la haute bourgeoisie et possède une fortune de deux millions. Elle a trois enfants, trois fils, qui, à la mort de leur père, ont hérité chacun de cinq cent mille francs. Mais ces fils, dans cette famille sévère, froide et guindée, ont poussé comme des rejetons sauvages, avec des appétits et des fêlures venus on ne sait d'où. En quelques années, ils ont mangé leurs cinq cent mille francs. L'aîné, Charles, s'est passionné pour la mécanique et a gâché un argent fou en inventions extraordinaires. Le second, Georges, s'est laissé dévorer par les femmes. Le troisième, Maurice, a été volé par un ami, avec lequel il a entrepris de bâtir un théâtre. Aujourd'hui, les trois fils sont à la charge de la mère, qui veut bien les nourrir et les loger, mais qui garde sur elle, par prudence, les clefs des armoires.

Tout ce monde habite un vaste appartement de la rue de Turenne, au Marais. Mme Guérard a soixante-huit ans. Avec l'âge, les manies sont venues. Elle exige, chez elle, une tranquillité et une propreté de cloître. Elle est avare, compte les morceaux de sucre, serre elle-même les bouteilles entamées, donne le linge et la vaisselle au fur et

à mesure des besoins du service. Ses fils sans doute l'aiment beaucoup, et elle a gardé sur eux, malgré leurs trente ans et leurs sottises, une autorité absolue. Mais, quand elle se voit seule au milieu de ces trois grands diables, elle a des inquiétudes sourdes, elle craint toujours des demandes d'argent, qu'elle ne saurait comment repousser. Aussi a-t-elle eu soin de mettre sa fortune en propriétés foncières : elle possède trois maisons dans Paris et des terrains du côté de Vincennes. Ces propriétés lui donnent le plus grand mal; seulement, elle est tranquille, elle trouve des excuses pour ne pas donner de grosses sommes à la fois.

Charles, Georges et Maurice, d'ailleurs, grugent la maison le plus qu'ils peuvent. Ils campent là, se disputant les morceaux, se reprochant mutuellement leur grosse faim. La mort de leur mère les enrichira de nouveau; ils le savent, et le prétexte leur semble suffisant pour attendre sans rien faire. Bien qu'ils n'en causent jamais, leur continuelle préoccupation est de savoir comment le partage aura lieu; s'ils ne s'entendent pas, il faudra vendre, ce qui est toujours une opération ruineuse. Et ils songent à ces choses sans aucun mauvais désir, uniquement parce qu'il faut tout prévoir. Ils sont gais, bons enfants, d'une honnêteté moyenne; comme tout le monde, ils souhaitent que leur mère vive le plus longtemps possible. Elle ne les gêne pas. Ils attendent, voilà tout.

Un soir, en sortant de table, Mme Guérard est prise d'un malaise. Ses fils la forcent de se coucher, et ils la laissent avec sa femme de chambre, lorsqu'elle leur assure qu'elle est mieux, qu'elle a seulement une grosse migraine. Mais, le lendemain, l'état de la vieille dame a empiré, le médecin de la famille, inquiet, demande une consultation. Mme Guérard est en grand danger. Alors, pendant huit jours, un drame se joue autour du lit de la mourante.

Son premier soin, lorsqu'elle s'est vue clouée dans sa chambre par la maladie, a été de se faire donner toutes les clefs et de les cacher sous son oreiller. Elle veut, de son lit, gouverner encore, protéger ses armoires contre le gaspillage. Des luttes se livrent en elle, des doutes la déchirent. Elle ne se décide qu'après de longues hésita-

tions. Ses trois fils sont là, et elle les étudie de ses yeux vagues, elle attend une bonne inspiration.

Un jour, c'est dans Georges qu'elle a confiance. Elle lui fait signe d'approcher, elle lui dit à demi-voix :

— Tiens, voilà la clef du buffet, prends le sucre... Tu refermeras bien et tu me rapporteras la clef.

Un autre jour, elle se défie de Georges, elle le suit du regard, dès qu'il bouge, comme si elle craignait de lui voir glisser les bibelots de la cheminée dans ses poches. Elle appelle Charles, lui confie une clef à son tour, en murmurant :

— La femme de chambre va aller avec toi. Tu la regarderas prendre des draps et tu refermeras toi-même.

Dans son agonie, c'est là son supplice : ne plus pouvoir veiller aux dépenses de la maison. Elle se souvient des folies de ses enfants, elle les sait paresseux, gros mangeurs, le crâne fêlé, les mains ouvertes. Depuis longtemps, elle n'a plus d'estime pour eux, qui n'ont réalisé aucun de ses rêves, qui blessent ses habitudes d'économie et de rigidité. L'affection seule surnage et pardonne. Au fond de ses yeux suppliants, on lit qu'elle leur demande en grâce d'attendre qu'elle ne soit plus là, avant de vider ses tiroirs et de se partager son bien. Ce partage, devant elle, serait une torture pour son avarice expirante.

Cependant, Charles, Georges et Maurice se montrent très bons. Il s'entendent de façon à ce qu'un d'eux soit toujours près de leur mère. Une sincère affection paraît dans leurs moindres soins. Mais, forcément, ils apportent avec eux les insouciances du dehors, l'odeur du cigare qu'ils ont fumé, la préoccupation des nouvelles qui courent la ville. Et l'égoïsme de la malade souffre de n'être pas tout pour ses enfants, à son heure dernière. Puis, lorsqu'elle s'affaiblit, ses méfiances mettent une gêne croissante entre les jeunes gens et elle. S'ils ne songeaient pas à la fortune dont ils vont hériter, elle leur donnerait la pensée de cet argent, par la manière dont elle le défend jusqu'au dernier souffle. Elle les regarde d'un air si aigu, avec des craintes si claires, qu'ils détournent la tête. Alors, elle croit qu'ils guettent son agonie; et, en vérité, ils y pensent, ils sont ramenés continuellement à cette idée, par l'interrogation muette de ses

regards. C'est elle qui fait pousser en eux la cupidité. Quand elle en surprend un rêveur, la face pâle, elle lui dit :

— Viens près de moi... A quoi réfléchis-tu?

— A rien, mère.

Mais il a eu un sursaut. Elle hoche lentement la tête, elle ajoute :

— Je vous donne bien du souci, mes enfants. Allez, ne vous tourmentez pas, je ne serai bientôt plus là.

Ils l'entourent, ils lui jurent qu'ils l'aiment et qu'ils la sauveront. Elle répond que non, d'un signe entêté; elle s'enfonce davantage dans sa défiance. C'est une agonie affreuse, empoisonnée par l'argent.

La maladie dure trois semaines. Il y a déjà eu cinq consultations, on a fait venir les plus grandes célébrités médicales. La femme de chambre aide les fils de madame à la soigner; et, malgré les précautions, un peu de désordre s'est mis dans l'appartement. Tout espoir est perdu, le médecin annonce que, d'une heure à l'autre, la malade peut succomber.

Alors, un matin que ses fils la croient endormie, ils causent entre eux, près d'une fenêtre, d'une difficulté qui se présente. On est au 15 juillet, elle avait l'habitude de toucher elle-même les loyers de ses maisons, et ils sont fort embarrassés, ne sachant comment faire rentrer cet argent. Déjà, les concierges ont demandé des ordres. Dans l'état de faiblesse où elle est, ils ne peuvent lui parler d'affaires. Cependant, si une catastrophe arrivait, ils auraient besoin des loyers, pour parer à certains frais personnels.

— Mon Dieu! dit Charles à demi-voix, je vais, si vous le voulez, me présenter chez les locataires... Ils comprendront la situation, ils paieront.

Mais Georges et Maurice paraissent peu goûter ce moyen. Eux aussi, sont devenus défiants.

— Nous pourrions t'accompagner, dit le premier. Nous avons tous les trois des dépenses à faire.

— Eh bien! je vous remettrai l'argent... Vous ne me croyez pas capable de me sauver avec, bien sûr!

— Non, mais il est bon que nous soyons ensemble. Ce sera plus régulier.

Et ils se regardent, avec des yeux où luisent déjà les colères et les rancunes du partage. La succession est ouverte, chacun veut s'assurer la part la plus large. Charles reprend brusquement, en continuant tout haut les réflexions que ses frères font tout bas :

— Ecoutez, nous vendrons, ça vaudra mieux... Si nous nous querellons aujourd'hui, nous nous mangerons demain.

Mais un râle leur fait vivement tourner la tête. Leur mère s'est soulevée, blanche, les yeux hagards, le corps secoué d'un frisson. Elle a entendu, elle tend ses bras maigres, elle répète d'une voix épouvantée :

— Mes enfants... mes enfants...

Et une convulsion la rejette sur l'oreiller, elle meurt dans la pensée abominable que ses fils la volent.

Tous les trois, terrifiés, sont tombés à genoux devant le lit. Ils baisent les mains de la morte, ils lui ferment les yeux avec des sanglots. A ce moment, leur enfance leur revient au cœur, et ils ne sont plus que des orphelins. Mais cette mort affreuse reste au fond d'eux, comme un remords et comme une haine.

La toilette de la morte est faite par la femme de chambre. On envoie chercher une religieuse pour veiller le corps. Pendant ce temps, les trois fils sont en course; ils vont déclarer le décès, commander les lettres de faire part, régler la cérémonie funèbre. La nuit, ils se relaient et veillent chacun à son tour avec la religieuse. Dans la chambre, dont les rideaux sont tirés, la morte est restée étendue au milieu du lit, la tête roide, les mains croisées, un crucifix d'argent sur la poitrine. A côté d'elle, brûle un cierge. Un brin de buis trempe au bord d'un vase plein d'eau bénite. Et la veillée s'achève dans le frisson du matin. La religieuse demande du lait chaud, parce qu'elle n'est pas à son aise.

Une heure avant le convoi, l'escalier s'emplit de monde. La porte cochère est tendue de draperies noires, à frange d'argent C'est là que le cercueil est exposé, comme au fond d'une étroite chapelle, entouré de cierges, recouvert de couronnes et de bouquets. Chaque personne qui entre prend un goupillon dans un bénitier, au pied de la bière, et asperge le corps. A onze heures, le convoi

se met en marche. Les fils de la défunte conduisent le deuil. Derrière eux, on reconnaît des magistrats, quelques grands industriels, toute une bourgeoisie grave et importante, qui marche à pas comptés, avec des regards obliques sur les curieux arrêtés le long des trottoirs. Il y a, au bout du cortège, douze voitures de deuil. On les compte, on les remarque beaucoup dans le quartier.

Cependant, les assistants s'apitoyent sur Charles, Georges et Maurice, en habit, gantés de noir, qui marchent derrière le cercueil, la tête basse, le visage rougi de larmes. Du reste, il n'y a qu'un cri : ils enterrent leur mère d'une façon très convenable. Le corbillard est de troisième classe, on calcule qu'ils en auront pour plusieurs milliers de francs. Un vieux notaire dit avec un fin sourire :

— Si Mme Guérard avait payé elle-même son convoi, elle aurait économisé six voitures.

A l'église, la porte est tendue, les orgues jouent, l'absoute est donnée par le curé de la paroisse. Puis, quand les assistants ont défilé devant le corps, ils trouvent à l'entrée de la nef les trois fils rangés sur une seule file, placés là pour recevoir les poignées de main des assistants qui ne peuvent aller jusqu'au cimetière. Pendant dix minutes, ils ont le bras tendu, ils serrent des mains sans même reconnaître les gens, mordant leurs lèvres, rentrant leurs larmes. Et c'est un grand soulagement pour eux, lorsque l'église est vide et qu'ils reprennent leur marche lente derrière le corbillard.

Le caveau de famille des Guérard est au cimetière du Père-Lachaise. Beaucoup de personnes restent à pied, d'autres montent dans les voitures de deuil. Le cortège traverse la place de la Bastille et suit la rue de la Roquette. Des passants lèvent les yeux, se découvrent. C'est un convoi riche, que les ouvriers de ce quartier populeux regardent passer, en mangeant des saucisses dans des morceaux de pain fendus.

En arrivant au cimetière, le convoi tourne à gauche et se trouve tout de suite devant le tombeau : un petit monument, une chapelle gothique, qui porte sur son fronton ces mots gravés en noir : *Famille Guérard*. La porte en fonte découpée, grande ouverte, laisse aperce-

voir la table d'un autel, où des cierges brûlent. Autour du monument, d'autres constructions dans le même goût s'alignent et forment des rues; on dirait la devanture d'un marchand de meubles, avec des armoires, des commodes des secrétaires, fraîchement terminés et rangés symétriquement à l'étalage. Les assistants sont distraits, occupés de cette architecture, cherchant un peu d'ombre sous les arbres de l'allée voisine. Une dame s'est éloignée pour admirer un rosier magnifique, un bouquet fleuri et odorant, qui a poussé sur une tombe.

Cependant, le cercueil a été descendu. Un prêtre dit les dernières prières, tandis que les fossoyeurs, en veste bleue, attendent à quelques pas. Les trois fils sanglotent, les yeux fixés sur le caveau béant, dont on a enlevé la dalle; c'est là, dans cette ombre fraîche, qu'ils viendront dormir à leur tour. Des amis les emmènent, quand les fossoyeurs s'approchent.

Et, deux jours plus tard, chez le notaire de leur mère, ils discutent, les dents serrées, les yeux secs, avec un emportement d'ennemis décidés à ne pas céder sur un centime. Leur intérêt serait d'attendre, de ne pas hâter la vente des propriétés. Mais ils se jettent leurs vérités à la face : Charles mangerait tout avec ses inventions; Georges doit avoir quelque fille qui le plume; Maurice est certainement encore dans une spéculation folle, où il engloutirait leurs capitaux. Vainement, le notaire essaye de leur faire conclure un arrangement à l'amiable. Ils se séparent, en menaçant de s'envoyer du papier timbré.

C'est la morte qui se réveille en eux, avec son avarice et ses terreurs d'être volée. Quand l'argent empoisonne la mort, il ne sort de la mort que de la colère. On se bat sur les cercueils.

III

M. Rousseau s'est marié à vingt ans avec une orpheline, Adèle Lemercier, qui en avait dix-huit. A eux deux, ils possédaient soixante-dix francs, le soir de leur entrée en ménage. Ils ont d'abord vendu du papier à lettre et des bâtons de cire à cacheter, sous une porte cochère. Puis, ils ont loué un trou, une boutique large comme la main, dans laquelle ils sont restés dix ans à élargir petit à petit leur commerce. Maintenant, ils possèdent un magasin de papeterie, rue de Clichy, qui vaut bien une cinquantaine de mille francs.

Adèle n'est pas d'une forte santé. Elle a toujours toussé un peu. L'air enfermé de la boutique, l'immobilité du comptoir, ne lui valent rien. Un médecin qu'ils ont consulté, lui a recommandé le repos et les promenades par les beaux temps. Mais ce sont là des ordonnances qu'on ne peut suivre, quand on veut vite amasser de petites rentes, pour les manger en paix. Adèle dit qu'elle se reposera, qu'elle se promènera plus tard, lorsqu'ils auront vendu et qu'ils se seront retirés en province.

M. Rousseau, lui, s'inquiète bien, les jours où il la voit pâle, avec des taches rouges sur les joues. Seulement, il a sa papeterie qui l'absorbe, il ne saurait être sans cesse

derrière elle, à l'empêcher de commettre des imprudences. Pendant des semaines, il ne trouve pas une minute pour lui parler de sa santé. Puis, s'il vient à entendre sa petite toux sèche, il se fâche, il la force à mettre son châle et à faire un tour avec lui aux Champs-Elysées. Mais elle rentre plus fatiguée, toussant davantage; les tracas du commerce reprennent M. Rousseau; la maladie est de nouveau oubliée, jusqu'à une nouvelle crise. C'est ainsi dans le commerce : on y meurt, sans avoir le temps de se soigner.

Un jour, M. Rousseau prend le médecin à part et lui demande franchement si sa femme est en danger. Le médecin commence par dire qu'on doit compter sur la nature, qu'il a vu des gens beaucoup plus malades se tirer d'affaire. Puis, pressé de questions, il confesse que Mme Rousseau est phtisique, même à un degré assez avancé. Le mari est devenu blême, en entendant cet aveu. Il aime Adèle pour le long effort qu'ils ont fait ensemble, avant de manger du pain blanc tous les jours. Il n'a pas seulement en elle une femme, il a aussi un associé, dont il connaît l'activité et l'intelligence. S'il la perd, il sera frappé à la fois dans son affection et dans son commerce. Cependant, il faut du courage, il ne peut fermer sa boutique pour pleurer à son aise. Alors, il ne laisse rien voir, il tâche de ne pas effrayer Adèle en lui montrant des yeux rouges. Il reprend son train-train. Au bout d'un mois, quand il pense à ces choses tristes, il finit par se persuader que les médecins se trompent souvent. Sa femme n'a pas l'air plus malade. Et il en arrive à la voir mourir lentement, sans trop souffrir lui-même, distrait par ses occupations, s'attendant à une catastrophe, mais la reculant dans un avenir illimité.

Adèle répète parfois :

— Ah! quand nous serons à la campagne, tu verras comme je me porterai!... Mon Dieu! il n'y a plus que huit ans à attendre. Ça passera vite.

Et M. Rousseau ne songe pas qu'ils pourraient se retirer tout de suite, avec de plus petites économies. Adèle ne voudrait pas d'abord. Quand on s'est fixé un chiffre, on doit l'atteindre.

Pourtant, deux fois déjà, Mme Rousseau a dû prendre

le lit. Elle s'est relevée, est redescendue au comptoir. Les voisins disent : " Voilà une petite femme qui n'ira pas loin ". Et ils ne se trompent pas. Juste au moment de l'inventaire, elle reprend le lit une troisième fois. Le médecin vient le matin, cause avec elle, signe une ordonnance d'une main distraite. M. Rousseau, prévenu, sait que le fatal dénoûment approche. Mais l'inventaire le tient en bas, dans la boutique, et c'est à peine s'il peut s'échapper cinq minutes, de temps à autre. Il monte, quand le médecin est là; puis, il s'en va avec lui et reparaît un instant avant le déjeuner; il se couche à onze heures, au fond d'un cabinet, où il a fait mettre un lit de sangles. C'est la bonne, Françoise, qui soigne la malade. Une terrible fille, cette Françoise, une Auvergnate aux grosses mains brutales, d'une politesse et d'une propreté douteuses! Elle bouscule la mourante, lui apporte ses potions d'un air maussade, fait un bruit intolérable en balayant la chambre, qu'elle laisse dans un grand désordre; des fioles toutes poissées traînent sur la commode, les cuvettes ne sont jamais lavées, les torchons pendent aux dossiers des chaises; on ne sait plus où mettre le pied, tant le carreau est encombré. Mme Rousseau, cependant, ne se plaint pas et se contente de donner des coups de poing contre le mur, lorsqu'elle appelle la bonne et que celle-ci ne veut pas répondre. Françoise n'a pas qu'à la soigner; il faut, en bas, qu'elle tienne la boutique propre, qu'elle fasse la cuisine pour le patron et les employés, sans compter les courses dans le quartier et les autres besognes imprévues. Aussi madame ne peut-elle exiger de l'avoir toujours auprès d'elle. On la soigne quand on a le temps.

D'ailleurs, même dans son lit, Adèle s'occupe de son commerce. Elle suit la vente, demande chaque soir comment ça marche. L'inventaire l'inquiète. Dès que son mari peut monter quelques minutes, elle ne lui parle jamais de sa santé, elle le questionne uniquement sur les bénéfices probables. C'est un grand chagrin pour elle d'apprendre que l'année est médiocre, quatorze cents francs de moins que l'année précédente. Quand la fièvre la brûle, elle se souvient encore sur l'oreiller des commandes de la dernière semaine, elle débrouille des comptes, elle

dirige la maison. Et c'est elle qui renvoie son mari, s'il s'oublie dans la chambre. Ça ne la guérit pas qu'il soit là, et ça compromet les affaires. Elle est sûre que les commis regardent passer le monde, elle lui répète :

— Descends, mon ami, je n'ai besoin de rien, je t'assure. Et n'oublie pas de t'approvisionner de registres, parce que voilà la rentrée des classes, et que nous en manquerions.

Longtemps, elle s'abuse sur son véritable état. Elle espère toujours se lever le lendemain et reprendre sa place au comptoir. Elle fait même des projets : si elle peut sortir bientôt, ils iront passer un dimanche à Saint-Cloud. Jamais elle n'a eu un si gros désir de voir des arbres. Puis, tout d'un coup, un matin, elle devient grave. Dans la nuit, toute seule, les yeux ouverts, elle a compris qu'elle allait mourir. Elle ne dit rien jusqu'au soir, réfléchit, les regards au plafond. Et, le soir, elle retient son mari, elle cause tranquillement, comme si elle lui soumettait une facture.

— Ecoute, dit-elle, tu iras chercher demain un notaire. Il y en a un près d'ici, rue Saint-Lazare.

— Pourquoi un notaire? s'écrie M. Rousseau, nous n'en sommes pas là, bien sûr!

Mais elle reprend de son air calme et raisonnable :

— Possible! Seulement, cela me tranquillisera, de savoir nos affaires en ordre... Nous nous sommes mariés sous le régime de la communauté, quand nous ne possédions rien ni l'un ni l'autre. Aujourd'hui que nous avons gagné quelques sous, je ne veux pas que ma famille puisse venir te dépouiller... Ma sœur Agathe n'est pas si gentille pour que je lui laisse quelque chose. J'aimerais mieux tout emporter avec moi.

Et elle s'entête, il faut que son mari aille le lendemain chercher le notaire. Elle questionne ce dernier longuement, désirant que les précautions soient bien prises et qu'il n'y ait pas de contestations. Quand le testament est fait et que le notaire est parti, elle s'allonge, en murmurant :

— Maintenant, je mourrai contente... J'avais bien gagné d'aller à la campagne, je ne peux pas dire que je ne regrette pas la campagne. Mais, tu iras, toi... Promets-

moi de te retirer dans l'endroit que nous avions choisi, tu sais, le village où ta mère est née, près de Melun... Ça me fera plaisir.

M. Rousseau pleure à chaudes larmes. Elle le console, lui donne de bons conseils. S'il s'ennuie tout seul, il aura raison de se remarier; seulement, il devra choisir une femme un peu âgée, parce que les jeunes filles qui épousent des veufs, épousent leur argent. Et elle lui indique une dame de leur connaissance, avec laquelle elle serait heureuse de le savoir.

Puis, la nuit même, elle a une agonie affreuse. Elle étouffe, demande de l'air. Françoise s'est endormie sur une chaise. M. Rousseau, debout au chevet du lit, ne peut que prendre la main de la mourante et la serrer, pour lui dire qu'il est là, qu'il ne la quitte pas. Le matin, tout d'un coup, elle éprouve un grand calme; elle est très blanche, les yeux fermés, respirant lentement. Son mari croit pouvoir descendre avec Françoise, pour ouvrir la boutique. Quand il remonte, il trouve sa femme toujours très blanche, raidie dans la même attitude; seulement, ses yeux se sont ouverts. Elle est morte.

Depuis trop longtemps, M. Rousseau s'attendait à la perdre. Il ne pleure pas, il est simplement écrasé de lassitude. Il redescend, regarde Françoise remettre les volets de la boutique; et, lui-même, il écrit sur une feuille de papier : "*Fermé pour cause de décès* "; puis, il colle cette feuille sur le volet du milieu, avec quatre pains à cacheter. En haut, toute la matinée est employée à nettoyer et à disposer la chambre. Françoise passe un torchon par terre, fait disparaître les fioles, met près de la morte un cierge allumé et une tasse d'eau bénite; car on attend la sœur d'Adèle, cette Agathe qui a une langue de serpent, et la bonne ne veut pas qu'on puisse l'accuser de mal tenir le ménage. M. Rousseau a envoyé un commis remplir les formalités nécessaires. Lui, se rend à l'église et discute longuement le tarif des convois. Ce n'est pas parce qu'il a du chagrin qu'on doit le voler. Il aimait bien sa femme, et, si elle peut encore le voir, il est certain qu'il lui fait plaisir, en marchandant les curés et les employés des pompes funèbres. Cependant, il veut, pour le quartier, que l'enterrement soit convenable. Enfin, il

tombe d'accord, il donnera cent soixante francs à l'église et trois cents francs aux pompes funèbres. Il estime qu'avec les petits frais, il n'en sera pas quitte à moins de cinq cents francs.

Quand M. Rousseau rentre chez lui, il aperçoit Agathe, sa belle-sœur, installée près de la morte. Agathe est une grande personne sèche, aux yeux rouges, aux lèvres bleuâtres et minces. Depuis trois ans, le ménage était brouillé avec elle et ne la voyait plus. Elle se lève cérémonieusement, puis embrasse son beau-frère. Devant la mort, toutes les querelles finissent. M. Rousseau qui n'a pu pleurer, le matin, sanglote alors, en retrouvant sa pauvre femme blanche et raide, le nez pincé davantage, la face si diminuée, qu'il la reconnaît à peine. Agathe reste les yeux secs. Elle a pris le meilleur fauteuil, elle promène lentement ses regards dans la chambre, comme si elle dressait un inventaire minutieux des meubles qui la garnissent. Jusque-là, elle n'a pas soulevé la question des intérêts, mais il est visible qu'elle est très anxieuse et qu'elle doit se demander s'il existe un testament.

Le matin des obsèques, au moment de la mise en bière, il arrive que les pompes funèbres se sont trompées et ont envoyé un cercueil trop court. Les croque-morts doivent aller en chercher un autre. Cependant, le corbillard attend devant la porte, le quartier est en révolution. C'est là une nouvelle torture pour M. Rousseau. Si encore ça ressuscitait sa femme, de la garder si longtemps! Enfin, on descend la pauvre Mme Rousseau, et le cercueil ne reste exposé que dix minutes en bas, sous la porte, tendue de noir. Une centaine de personnes attendent dans la rue, des commerçants du quartier, les locataires de la maison, les amis du ménage, quelques ouvriers en paletot. Le cortège part, M. Rousseau conduit le deuil.

Et, sur le passage du convoi, les voisines font un signe de croix rapide, en parlant à voix basse. C'est la papetière, n'est-ce pas? cette petite femme si jaune, qui n'avait plus que la peau et les os. Ah bien! elle sera mieux dans la terre! Ce que c'est que de nous pourtant! des commerçants très à leur aise, qui travaillaient pour prendre du plaisir sur leurs vieux jours! Elle va en prendre maintenant, du plaisir, la papetière! Et les

voisines trouvent M. Rousseau très bien, parce qu'il marche derrière le corbillard, tête nue, tout seul, pâle et ses rares cheveux envolés dans le vent.

En quarante minutes, à l'église, les prêtres bâclent la cérémonie. Agathe, qui s'est assise au premier rang, semble compter les cierges allumés. Sans doute, elle pense que son beau-frère aurait pu y mettre moins d'ostentation; car, enfin, s'il n'y a pas de testament et qu'elle hérite de la moitié de la fortune, elle devra payer sa part du convoi. Les prêtres disent une dernière oraison, le goupillon passe de main en main, et l'on sort. Presque tout le monde s'en va. On a fait avancer les trois voitures de deuil, dans lesquelles des dames sont montées. Derrière le corbillard, il ne reste que M. Rousseau, toujours tête nue, et une trentaine de personnes; les amis qui n'osent s'esquiver. Le corbillard est simplement orné d'une draperie noire à frange blanche. Les passants se découvrent et filent vite.

Comme M. Rousseau n'a pas de tombeau de famille, il a simplement pris une concession de cinq ans au cimetière Montmartre, en se promettant d'acheter plus tard une concession à perpétuité, et d'exhumer sa femme, pour l'installer définitivement chez elle.

Le corbillard s'arrête au bout d'une allée, et l'on porte à bras le cercueil parmi des tombes basses, jusqu'à une fosse, creusée dans la terre molle. Les assistants piétinent, silencieux. Puis, le prêtre se retire, après avoir mâché vingt paroles entre ses dents. De tous côtés s'étendent des petits jardins fermés de grilles, des sépultures garnies de giroflées et d'arbres verts; les pierres blanches, au milieu de ces verdures, semblent toutes neuves et toutes gaies. M. Rousseau est très frappé par la vue d'un monument, une colonne mince, surmontée de l'urne symbolique. Le matin, un marbrier est venu le tourmenter avec des plans. Et il songe que, lorsqu'il achètera une concession à perpétuité, il fera mettre, sur la tombe de sa femme, une colonne pareille, avec ce joli vase.

Cependant, Agathe l'emmène, et de retour à la boutique, elle se décide enfin à parler intérêts. Quand elle apprend qu'il existe un testament, elle se lève toute

droite, elle s'en va, en faisant claquer la porte. Jamais elle ne remettra les pieds dans cette baraque. M. Rousseau a toujours, par moments, un gros chagrin qui l'étrangle; mais ce qui le rend bête surtout, la tête perdue et les membres inquiets, c'est que le magasin soit fermé, un jour de semaine.

IV

Janvier a été dur. Pas de travail, pas de pain et pas de feu à la maison. Les Morisseau ont crevé la misère. La femme est blanchisseuse, le mari est maçon. Ils habitent aux Batignolles, rue Cardinet, dans une maison noire, qui empoisonne le quartier. Leur chambre, au cinquième, est si délabrée, que la pluie entre par les fentes du plafond. Encore ne se plaindraient-ils pas, si leur petit Charlot, un gamin de dix ans, n'avait besoin d'une bonne nourriture pour devenir un homme.

L'enfant est chétif, un rien le met sur le flanc. Lorsqu'il allait à l'école, s'il s'appliquait en voulant tout apprendre d'un coup, il revenait malade. Avec ça, très intelligent, un crapaud trop gentil, qui a une conversation au-dessus de son âge. Les jours où ils n'ont pas de pain à lui donner, les parents pleurent comme des bêtes. D'autant plus que les enfants meurent ainsi que des mouches du haut en bas de la maison, tant c'est malsain.

On casse la glace dans les rues. Même le père a pu se faire embaucher; il déblaie les ruisseaux à coups de pioche, et le soir il rapporte quarante sous. En attendant que la bâtisse reprenne, c'est toujours de quoi ne pas mourir de faim.

Mais, un jour, l'homme en rentrant trouve Charlot couché. La mère ne sait ce qu'il a. Elle l'avait envoyé à Courcelles, chez sa tante, qui est fripière, voir s'il ne trouverait pas une veste plus chaude que sa blouse de toile, dans laquelle il grelotte. Sa tante n'avait que de vieux paletots d'homme trop larges, et le petit est rentré tout frissonnant, l'air ivre, comme s'il avait bu. Maintenant, il est très rouge sur l'oreiller, il dit des bêtises, il croit qu'il joue aux billes et il chante des chansons.

La mère a pendu un lambeau de châle devant la fenêtre, pour boucher un carreau cassé; en haut, il ne reste que deux vitres libres, qui laissent pénétrer le gris livide du ciel. La misère a vidé la commode, tout le linge est au Mont-de-Piété. Un soir, on a vendu une table et deux chaises. Charlot couchait par terre; mais, depuis qu'il est malade, on lui a donné le lit, et encore y est-il très mal, car on a porté poignée à poignée la laine du matelas chez une brocanteuse, des demi-livres à la fois, pour quatre ou cinq sous. A cette heure, ce sont le père et la mère qui couchent dans un coin, sur une paillasse dont les chiens ne voudraient pas.

Cependant, tous deux regardent Charlot sauter dans le lit. Qu'a-t-il donc, ce mioche, à battre la campagne? Peut-être bien qu'une bête l'a mordu ou qu'on lui a fait boire quelque chose de mauvais. Une voisine, Mme Bonnet, est entrée; et, après avoir flairé le petit, elle prétend que c'est un froid et chaud. Elle s'y connaît, elle a perdu son mari dans une maladie pareille.

La mère pleure en serrant Charlot entre ses bras. Le père sort comme un fou et court chercher un médecin. Il en ramène un, très grand, l'air pincé, qui écoute dans le dos de l'enfant, lui tape sur la poitrine, sans dire une parole. Puis, il faut que Mme Bonnet aille prendre chez elle un crayon et du papier, pour qu'il puisse écrire son ordonnance. Quand il se retire, toujours muet, la mère l'interroge d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce que c'est, monsieur?

— Une pleurésie, répond-il d'un ton bref, sans explication.

Puis, il demande à son tour :

— Etes-vous inscrits au bureau de bienfaisance?

— Non, monsieur... Nous étions à notre aise, l'été dernier. C'est l'hiver qui nous a tués.

— Tant pis! tant pis!

Et il promet de revenir. Mme Bonnet prête vingt sous pour aller chez le pharmacien. Avec les quarante sous de Morisseau, on a acheté deux livres de bœuf, du charbon de terre et de la chandelle. Cette première nuit se passe bien. On entretient le feu. Le malade, comme endormi par la grosse chaleur, ne cause plus. Ses petites mains brûlent. En le voyant écrasé sous la fièvre, les parents se tranquillisent; et, le lendemain, ils restent hébétés, repris d'épouvante, lorsque le médecin hoche la tête devant le lit, avec la grimace d'un homme qui n'a plus d'espoir.

Pendant cinq jours, aucun changement ne se produit. Charlot dort, assommé sur l'oreiller. Dans la chambre, la misère qui souffle plus fort, semble entrer avec le vent, par les trous de la toiture et de la fenêtre. Le deuxième soir, on a vendu la dernière chemise de la mère; le troisième, il a fallu retirer encore des poignées de laine, sous le malade, pour payer le pharmacien. Puis, tout a manqué, il n'y a plus rien eu.

Morisseau casse toujours la glace; seulement, ses quarante sous ne suffisent pas. Comme ce froid rigoureux peut tuer Charlot, il souhaite le dégel, tout en le redoutant. Quand il part au travail, il est heureux de voir les rues blanches; puis, il songe au petit qui agonise là-haut, et il demande ardemment un rayon de soleil, une tiédeur de printemps balayant la neige. S'ils étaient seulement inscrits au bureau de bienfaisance, ils auraient le médecin et les remèdes pour rien. La mère s'est présentée à la mairie, mais on lui a répondu que les demandes étaient trop nombreuses, qu'elle devait attendre. Pourtant, elle a obtenu quelques bons de pain; une dame charitable lui a donné cinq francs. Ensuite, la misère a recommencé.

Le cinquième jour, Morisseau apporte sa dernière pièce de quarante sous. Le dégel est venu, on l'a remercié. Alors, c'est la fin de tout : le poêle reste froid, le pain manque, on ne descend plus les ordonnances chez le pharmacien. Dans la chambre ruisselante d'humidité,

le père et la mère grelottent, en face du petit qui râle. Mme Bonnet n'entre plus les voir, parce qu'elle est sensible et que ça lui fait trop de peine. Les gens de la maison passent vite devant leur porte. Par moments, la mère, prise d'une crise de larmes, se jette sur le lit, embrasse l'enfant, comme pour le soulager et le guérir. Le père, imbécile, reste des heures devant la fenêtre, soulevant le vieux châle, regardant le dégel ruisseler, l'eau tomber des toits, à grosses gouttes, et noircir la rue. Peut-être ça fait-il du bien à Charlot.

Un matin, le médecin déclare qu'il ne reviendra pas. L'enfant est perdu.

— C'est ce temps humide qui l'a achevé, dit-il.

Morisseau montre le poing au ciel. Tous les temps font donc crever le pauvre monde! Il gelait, et cela ne valait rien; il dégèle, et cela est pis encore. Si la femme voulait, ils allumeraient un boisseau de charbon, ils s'en iraient tous les trois ensemble. Ce serait plus vite fini.

Pourtant, la mère est retournée à la mairie; on a promis de leur envoyer des secours, et ils attendent. Quelle affreuse journée! Un froid noir tombe du plafond; dans un coin, la pluie coule; il faut mettre un seau, pour recevoir les gouttes. Depuis la veille, ils n'ont rien mangé, l'enfant a bu seulement une tasse de tisane, que la concierge a montée. Le père, assis devant la table, la tête dans les mains, demeure stupide, les oreilles bourdonnantes. A chaque bruit de pas, la mère court à la porte, croit que ce sont enfin les secours promis. Six heures sonnent, rien n'est venu. Le crépuscule est boueux, lent et sinistre comme une agonie.

Brusquement, dans la nuit qui augmente, Charlot balbutie des paroles entrecoupées :

— Maman... maman...

La mère s'approche, reçoit au visage un souffle fort. Et elle n'entend plus rien; elle distingue vaguement l'enfant, la tête renversée, le cou raidi. Elle crie, affolée, suppliante :

— De la lumière! vite, de la lumière!... Mon Charlot, parle-moi!

Il n'y a plus de chandelle. Dans sa hâte, elle frotte des

allumettes, les casse entre ses doigts. Puis, de ses mains tremblantes, elle tâte le visage de l'enfant.

— Ah! mon Dieu! il est mort!... Dis donc, Morisseau, il est mort!

Le père lève la tête, aveuglé par les ténèbres.

— Eh bien! que veux-tu? il est mort... Ça vaut mieux.

Aux sanglots de la mère, Mme Bonnet s'est décidée à paraître avec sa lampe. Alors, comme les deux femmes arrangent proprement Charlot, on frappe : ce sont les secours qui arrivent, dix francs, des bons de pain et de viande. Morisseau rit d'un air imbécile, en disant qu'ils manquent toujours le train, au bureau de bienfaisance.

Et quel pauvre cadavre d'enfant, maigre, léger comme une plume! On aurait couché sur le matelas un moineau tué par la neige et ramassé dans la rue, qu'il ne ferait pas un tas plus petit.

Pourtant, Mme Bonnet, qui est redevenue très obligeante, explique que ça ne ressuscitera pas Charlot, de jeûner à côté de lui. Elle offre d'aller chercher du pain et de la viande, en ajoutant qu'elle rapportera aussi de la chandelle. Ils la laissent faire. Quand elle rentre, elle met la table, sert des saucisses toutes chaudes. Et les Morisseau, affamés, mangent gloutonnement près du mort, dont on aperçoit dans l'ombre la petite figure blanche. Le poêle ronfle, on est très bien. Par moments, les yeux de la mère se mouillent. De grosses larmes tombent sur son pain. Comme Charlot aurait chaud! comme il mangerait volontiers de la saucisse!

Mme Bonnet veut veiller à toute force. Vers une heure, lorsque Morisseau a fini par s'endormir, la tête posée sur le pied du lit, les deux femmes font du café. Une autre voisine, une couturière de dix-huit ans, est invitée; et elle apporte un fond de bouteille d'eau-de-vie, pour payer quelque chose. Alors, les trois femmes boivent leur café à petits coups, en parlant tout bas, en se contant des histoires de morts extraordinaires; peu à peu, leurs voix s'élèvent, leurs cancans s'élargissent, elles causent de la maison, du quartier, d'un crime qu'on a commis rue Nollet. Et, parfois, la mère se lève, vient regarder Charlot, comme pour s'assurer qu'il n'a pas remué.

La déclaration n'ayant pas été faite le soir, il leur faut

garder le petit le lendemain, toute la journée. Ils n'ont qu'une chambre, ils vivent avec Charlot, mangent et dorment avec lui. Par instants, ils l'oublient; puis, quand ils le retrouvent, c'est comme s'ils le perdaient une fois encore.

Enfin, le surlendemain, on apporte la bière, pas plus grande qu'une boîte à joujoux, quatre planches mal rabotées, fournies gratuitement par l'administration, sur le certificat d'indigence. Et, en route! on se rend à l'église en courant. Derrière Charlot, il y a le père avec deux camarades rencontrés en chemin, puis la mère, Mme Bonnet et l'autre voisine, la couturière. Ce monde patauge dans la crotte jusqu'à mi-jambe. Il ne pleut pas, mais le brouillard est si mouillé, qu'il trempe les vêtements. A l'église, on expédie la cérémonie. Et la course reprend sur le pavé gras.

Le cimetière est au diable, en dehors des fortifications. On descend l'avenue de Saint-Ouen, on passe la barrière, enfin on arrive. C'est un vaste enclos, un terrain vague, fermé de murailles blanches. Des herbes y poussent, la terre remuée fait des bosses, tandis qu'au fond il y a une rangée d'arbres maigres, salissant le ciel de leurs branches noires.

Lentement, le convoi avance dans la terre molle. Maintenant, il pleut; et il faut attendre sous l'averse un vieux prêtre, qui se décide à sortir d'une petite chapelle. Charlot va dormir au fond de la fosse commune. Le champ est semé de croix renversées par le vent, de couronnes pourries par la pluie, un champ de misère et de deuil, dévasté, piétiné, suant cet encombrement de cadavres qu'entassent la faim et le froid des faubourgs.

C'est fini. La terre coule, Charlot est au fond du trou, et les parents s'en vont, sans avoir pu s'agenouiller, dans la boue liquide où ils enfoncent. Dehors, comme il pleut toujours, Morisseau, qui a encore trois francs sur les dix francs du bureau de bienfaisance, invite les camarades et les voisines à prendre quelque chose, chez un marchand de vin. On s'attable, on boit deux litres, on mange un morceau de fromage de Brie. Puis, les camarades, à leur tour, paient deux autres litres. Quand la société rentre dans Paris, elle est très gaie.

V

Jean-Louis Lacour a soixante-dix ans. Il est né à La Courteille, un hameau de cent cinquante habitants, perdu dans un pays de loups. En sa vie, il est allé une seule fois à Angers, qui se trouve à quinze lieues; mais il était si jeune, qu'il ne se souvient plus. Il a eu trois enfants, deux fils, Antoine et Joseph, et une fille, Catherine. Celle-ci s'est mariée; puis, son mari est mort, et elle est revenue chez son père, avec un petit de douze ans, Jacquinet. La famille vit sur cinq ou six arpents, juste assez de terre pour manger du pain et ne pas aller tout nu. Quand ils boivent un verre de vin, ils l'ont sué.

La Courteille est au fond d'un vallon, avec des bois de tous les côtés, qui l'enferment et la cachent. Il n'y a pas d'église, la commune est trop pauvre. C'est le curé des Cormiers qui vient dire la messe; et, comme on compte deux bonnes lieues de chemin, il ne vient que tous les quinze jours. Les maisons, une vingtaine de masures branlantes, sont jetées le long de la grand'route. Des poules grattent le fumier devant les portes. Lorsqu'un étranger passe, les femmes allongent la tête, tandis que les enfants, en train de se vautrer au soleil, se sauvent au milieu des bandes d'oies effarées.

Jamais Jean-Louis n'a été malade. Il est grand et noueux comme un chêne. Le soleil l'a séché, a cuit et fendu sa peau; et il a pris la couleur, la rudesse et le calme des arbres. En vieillissant, il a perdu sa langue. Il ne parle plus, trouvant ça inutile. D'un pas long et entêté, il marche, avec la force paisible des bœufs.

L'année dernière, il était encore plus vigoureux que ses fils, il réservait pour lui les grosses besognes, silencieux dans son champ, qui semblait le connaître et trembler. Mais, un jour, voici deux mois, ses membres ont craqué tout d'un coup; et il est resté deux heures en travers d'un sillon, ainsi qu'un tronc abattu. Le lendemain, il a voulu se remettre au travail; seulement, ses bras s'en étaient allés, la terre ne lui obéissait plus. Ses fils hochent la tête. Sa fille tâche de le retenir à la maison. Il s'obstine, et on le fait accompagner par Jacquinet, pour que l'enfant crie, si le grand-père tombe.

— Que fais-tu là, paresseux? demande Jean-Louis au gamin, qui ne le quitte pas. A ton âge, je gagnais mon pain.

— Grand-père, je vous garde, répond l'enfant.

Ce mot donne une secousse au vieillard. Il n'ajoute rien. Le soir, il se couche et ne se relève plus. Quand les fils et la fille vont aux champs, le lendemain, ils entrent voir le père, qu'ils n'entendent pas remuer. Ils le trouvent étendu sur son lit, les yeux ouverts, avec un air de réfléchir. Il a la peau si dure et si tannée, qu'on ne peut pas savoir seulement la couleur de sa maladie.

— Eh bien? père, ça ne va donc pas?

Il grogne, il dit non de la tête.

— Alors, vous ne venez pas, nous partons sans vous?

Oui, il leur fait signe de partir sans lui. On a commencé la moisson, tous les bras sont nécessaires. Peut-être bien que, si l'on perdait une matinée, un orage brusque emporterait les gerbes. Jacquinet lui-même suit sa mère et ses oncles. Le père Lacour reste seul. Le soir, quand les enfants reviennent, il est à la même place, toujours sur le dos, les yeux ouverts, avec son air de réfléchir.

— Alors, père, ça ne va pas mieux?

Non, ça ne va pas mieux. Il grogne, il branle la tête. Qu'est-ce qu'on pourrait bien lui faire? Catherine a

l'idée de mettre bouillir du vin avec des herbes; mais c'est trop fort, ça manque de le tuer. Joseph dit qu'on verra le lendemain, et tout le monde se couche

Le lendemain, avant de partir pour la moisson, les fils et la fille restent un instant debout devant le lit. Décidément, le vieux est malade. Jamais il n'a vécu comme ça sur le dos. On devrait peut-être bien tout de même faire venir le médecin. L'ennui, c'est qu'il faut aller à Rougemont; six lieues pour aller, six lieues pour revenir, ça fait douze. On perdra tout un jour. Le vieux, qui écoute les enfants, s'agite et semble se fâcher. Il n'a pas besoin de médecin, ça ne sert à rien et ça coûte.

— Vous ne voulez pas? demande Antoine. Alors, nous partons travailler?

Sans doute, qu'ils partent travailler. Ils ne le soulageraient pas bien sûr, en restant là. La terre a plus besoin d'être soignée que lui. Et trois jours se passent, les enfants vont chaque matin aux champs, Jean-Louis ne bouge point, tout seul, buvant à une cruche quand il a soif. Il est comme un de ces vieux chevaux qui tombent de fatigue dans un coin, et qu'on laisse mourir. Il a travaillé soixante ans, il peut bien s'en aller, puisqu'il n'est plus bon à rien, qu'à tenir de la place et à gêner le monde.

Les enfants eux-mêmes n'ont pas une grande douleur. La terre les a résignés à ces choses; ils sont trop près d'elle, pour lui en vouloir de reprendre le vieux. Un coup d'œil le matin, un coup d'œil le soir, ils ne peuvent pas faire davantage. Si le père s'en relevait tout de même, ça prouverait qu'il est rudement bâti. S'il meurt, c'est qu'il avait la mort dans le corps; et tout le monde sait que, lorsqu'on a la mort dans le corps, rien ne l'en déloge, pas plus les signes de croix que les médicaments. Une vache encore, ça se soigne.

Jean-Louis, le soir, interroge d'un regard les enfants sur la moisson. Quand il les entend compter les gerbes, se féliciter du beau temps qui favorise la besogne, il a une joie dans les yeux. Une fois encore, on parle d'aller chercher le médecin; mais le vieux s'emporte, et l'on craint de le tuer plus vite, si on le contrarie. Il fait seulement demander le garde champêtre, un ancien camarade. Le père Nicolas est son aîné, car il a eu soixante-quinze ans à

la Chandeleur. Lui, reste droit comme un peuplier. Il vient et s'asseoit près de Jean-Louis, d'un air sérieux. Jean-Louis qui ne peut plus parler, le regarde de ses petits yeux pâlis. Le père Nicolas le regarde aussi, n'ayant rien à lui dire. Et ces deux vieillards restent face à face pendant une heure, sans prononcer une parole, heureux de se voir, se rappelant sans doute des choses, bien loin, dans leurs jours d'autrefois. C'est ce soir-là que les enfants, au retour de la moisson, trouvent Jean-Louis, mort, étendu sur le dos, raide et les yeux en l'air.

Oui, le vieux est mort, sans remuer un membre. Il a soufflé son dernier souffle droit devant lui, une haleine de plus dans la vaste campagne. Comme les bêtes qui se cachent et se résignent, il n'a pas même dérangé un voisin, il a fait sa petite affaire tout seul

— Le père est mort, dit Joseph, en appelant les autres.

Et tous, Antoine, Catherine, Jacquinet, répètent :

— Le père est mort.

Ça ne les étonne pas. Jacquinet allonge curieusement le cou, la femme tire son mouchoir, les deux garçons marchent sans rien dire, la face grave et blêmie sous le hâle. Il a tout de même joliment duré, il était solide, le vieux père! Cette idée console les enfants, ils sont fiers de la solidité de la famille.

La nuit, on veille le père jusqu'à onze heures, puis tout le monde cède au sommeil; et Jean-Louis dort seul encore, avec son visage fermé qui semble toujours réfléchir.

Dès le petit jour, Joseph part pour les Cormiers, afin d'avertir le curé. Cependant, comme il y a encore des gerbes à rentrer, Antoine et Catherine s'en vont tout de même aux champs le matin, en laissant le corps à la garde de Jacquinet. Le petit s'ennuie avec le vieux, qui ne remue seulement pas, et il sort par moments sur la route, lance des pierres aux moineaux, regarde un colporteur étalant des foulards devant deux voisines; puis, quand il se souvient du grand-père, il rentre vite, s'assure qu'il n'a point bougé, et s'échappe de nouveau pour voir deux chiens se battre.

Comme la porte reste ouverte, les poules entrent, se promènent tranquillement, en fouillant à coups de bec

le sol battu. Un coq rouge se dresse sur ses pattes, allonge le cou, arrondit son œil de braise, inquiet de ce corps dont il ne s'explique pas la présence; c'est un coq prudent et sagace, qui sait sans doute que le vieux n'a pas l'habitude de rester au lit après le soleil levé; et il finit par jeter son cri sonore de clairon, chantant la mort du vieux, tandis que les poules ressortent une à une, en gloussant et en piquant la terre.

Le curé des Cormiers ne peut venir qu'à cinq heures. Depuis le matin, on entend le charron qui scie du sapin et enfonce des clous. Ceux qui ignorent la nouvelle, disent : " Tiens! c'est donc que Jean-Louis est mort ", parce que les gens de La Courteille connaissent bien ces bruits-là.

Antoine et Catherine sont revenus, la moisson est terminée; ils ne peuvent pas dire qu'ils sont mécontents, car, depuis dix ans, le grain n'a pas été si beau.

Toute la famille attend le curé, on s'occupe pour prendre patience : Catherine met la soupe au feu, Joseph tire de l'eau, on envoie Jacquinet voir si le trou a été fait au cimetière. Enfin, à six heures seulement, le curé arrive. Il est dans une carriole, avec un gamin qui lui sert de clerc. Il descend devant la porte des Lacour, sort d'un journal son étole et son surplis; puis, il s'habille, en disant :

— Dépêchons-nous, il faut que je sois rentré à sept heures.

Pourtant, personne ne se presse. On est obligé d'aller chercher les deux voisins qui doivent porter le défunt sur la vieille civière de bois noir. Comme on va partir enfin, Jacquinet accourt et crie que le trou n'est pas fini, mais qu'on peut venir tout de même.

Alors, le prêtre marche le premier, en lisant du latin dans un livre. Le petit clerc qui le suit, tient un vieux bénitier de cuivre bossué, dans lequel trempe un goupillon. C'est seulement au milieu du village qu'un autre enfant sort de la grange où l'on dit la messe tous les quinze jours, et prend la tête du cortège, avec une croix emmanchée au bout d'un bâton. La famille est derrière le corps; peu à peu, tous les gens du village se joignent à elle; une queue de galopins, nu-tête, débraillés, sans souliers, ferme la marche.

Le cimetière se trouve à l'autre bout de La Courteille. Aussi les deux voisins lâchent-ils la civière à trois reprises; ils soufflent, pendant que le convoi s'arrête; et l'on repart. On entend le piétinement des sabots sur la terre dure. Quand on arrive, le trou, en effet, n'est pas terminé; le fossoyeur est encore dedans, et on le voit qui s'enfonce, puis qui reparaît, régulièrement, à chaque pelletée de terre.

Une simple haie entoure le cimetière. Des ronces ont poussé, où les gamins viennent, les soirs de septembre, manger des mûres. C'est un jardin en rase campagne. Au fond, il y a des groseilliers énormes; un poirier, dans un coin, a grandi comme un chêne; une courte allée de tilleuls, au milieu, fait un ombrage, sous lequel les vieux en été fument leur pipe. Le soleil brûle, des sauterelles s'effarent, des mouches d'or ronflent dans le frisson de la chaleur. Le silence est tout frémissant de vie, la sève de cette terre grasse coule avec le sang rouge des coquelicots.

On a posé le cercueil près du trou. Le gamin qui porte la croix, vient la planter aux pieds du mort, pendant que le prêtre, debout à la tête, continue de lire du latin dans son livre. Mais les assistants s'intéressent surtout au travail du fossoyeur. Ils entourent la fosse, suivent la pelle des yeux; et, quand ils se retournent, le curé s'en est allé avec les deux enfants; il n'y a plus là que la famille, qui attend d'un air de patience.

Enfin, la fosse est creusée.

— C'est assez profond, va! crie l'un des paysans qui ont porté le corps.

Et tout le monde aide pour descendre le cercueil. Le père Lacour sera bien, dans ce trou. Il connaît la terre, et la terre le connaît. Ils feront bon ménage ensemble. Voici près de soixante ans qu'elle lui a donné ce rendez-vous, le jour où il l'a entamée de son premier coup de pioche. Leurs tendresses devaient finir par là, la terre devait le prendre et le garder. Et quel bon repos! Il entendra seulement les pattes légères des oiseaux plier les brins d'herbe. Personne ne marchera sur sa tête, il restera des années chez lui, sans qu'on le dérange. C'est la mort ensoleillée, le sommeil sans fin dans la paix des campagnes.

Les enfants se sont approchés. Catherine, Antoine, Joseph, ramassent une poignée de terre et la jettent sur le vieux. Jacquinet, qui a cueilli des coquelicots, jette aussi son bouquet. Puis, la famille rentre manger la soupe, les bêtes reviennent des champs, le soleil se couche. Une nuit chaude endort le village.

Les Trois Guerres

La guerre! En France, dans ma génération, la génération des hommes qui ont dépassé la cinquantaine, ce mot terrible éveille surtout trois souvenirs, ceux de l'expédition de Crimée, de la campagne d'Italie et de nos désastres de 1870. Quelles victoires, quelles défaites et quelle leçon!

Certes, la guerre est maudite, c'est une affreuse chose que de s'égorger entre peuples. Dans nos idées humanitaires de progrès, la guerre doit disparaître, le jour où les nations échangeront entre elles un baiser de paix. Il y a de très grands esprits qui, par-dessus la patrie, voient l'humanité et qui prophétisent la concorde universelle. Mais comme ces théories tombent, le jour où la Patrie est menacée! Les philosophes eux-mêmes prennent un fusil et font le coup de feu. Toutes les assurances de fraternité cessent, on n'entend plus qu'un cri d'extermination sortir de la poitrine du peuple entier. C'est que la guerre est une sombre nécessité, comme la mort. Peut-être faut-il du fumier pour que la civilisation fleurisse. Il faut que la mort affirme la vie, et la guerre ressemble à ces cataclysmes du monde antédiluvien, qui préparaient le monde de l'homme.

Nous sommes devenus tendres, nous nous lamentons à chaque existence qui s'en va : savons-nous, cependant,

combien il faut d'existences en plus ou en moins pour équilibrer la vie de la terre? Nous cédons à cette idée qu'une existence est sacrée. Peut-être le fatalisme antique qui assistait aux massacres des premiers âges, sans se perdre dans l'utopie d'une fraternité universelle, avait-il une grandeur plus vraie. Rester viril, accepter cette sombre besogne que fait la mort dans la nuit où personne n'a pu lire, se dire qu'on meurt quand même et qu'il y a simplement des heures où l'on meurt davantage, c'est en somme l'attitude du sage. Ceux qui se fâchent contre la guerre devraient se fâcher contre toutes les infirmités humaines. Les philosophes attendris qui l'ont maudite avec le plus de violence, ont dû reconnaître eux-mêmes qu'elle resterait l'arme du progrès, jusqu'au jour où la civilisation idéale étant conquise, on fêterait la paix éternelle entre les peuples. Seulement, cette civilisation idéale se trouve tellement reculée dans le bleu de l'avenir, qu'on se battra certainement encore pendant des siècles. Il est de grand ton, aujourd'hui, de regarder la guerre comme un vieux restant de barbarie dont la république nous débarrassera un jour. Mais, qu'un cri d'alarme retentisse à la frontière, qu'un clairon sonne dans la rue, et tous demandent des armes. La guerre est dans le sang de l'homme.

Victor Hugo a écrit que les rois seuls voulaient la guerre, lorsque les peuples avaient l'unique désir d'échanger des embrassades. Hélas! ce n'est là qu'un vœu poétique. Le poëte a été le grand prêtre de cette paix rêvée dont je parlais, il célébrait les Etats-Unis d'Europe, il mettait en avant la fraternité des peuples, il prophétisait le nouvel âge d'or. Rien de plus doux ni de plus large. Mais il importe peu d'être frères, il faut s'aimer avant tout, et les peuples ne s'aiment pas. Un mensonge est mauvais, par cela seul qu'il est un mensonge. Certes, un monarque se voyant en péril, peut tenter le sort des armes contre une nation voisine, pour consolider sa dynastie dans la victoire. Seulement, dès la première victoire ou la première défaite, le peuple fait la guerre sienne, et c'est pour lui qu'il se bat. S'il ne se battait pas pour lui, il ne se battrait pas. Et que dire des guerres véritablement nationales? Admettez qu'un jour

la France et l'Allemagne se retrouvent en présence, république, empire ou royauté, le gouvernement ne comptera pas, ce sera la nation entière qui se lèvera. D'un bout à l'autre du pays, passera un grand frisson, les trompettes sonneront toutes seules pour appeler les hommes. Voici vingt ans, que la guerre, dans notre sol, germe malgré nous, et elle sortira de chaque sillon comme une moisson débordante, si jamais l'heure doit venir.

Trois fois dans ma vie, je le répète, j'ai senti le vol de la guerre passer au-dessus de la France, et je n'oublierai jamais le bruit particulier que font ses ailes. C'est d'abord comme une rumeur lointaine, on devine l'approche d'un grand vent. La rumeur s'accroît, le fracas éclate, et toutes les poitrines battent, un vertige d'enthousiasme, un besoin de tueries et de victoires s'emparent de la nation. Puis, quand les hommes sont partis, quand le bruit s'est perdu, un silence anxieux règne, toutes les oreilles se tendent pour entendre le premier cri de l'armée. Sera-ce un cri de triomphe ou un cri de défaite? Moment terrible, des nouvelles contradictoires arrivent, on se jette sur les moindres renseignements, on commente chaque mot, jusqu'à l'heure où la vérité est connue. Et quelle heure de joie délirante ou d'affreux désespoir!

I

J'avais quatorze ans à l'époque de la guerre de Crimée. J'étais alors pensionnaire au collège d'Aix, enfermé avec deux ou trois cents autres galopins dans un ancien couvent de bénédictines, dont les longs corridors et les vastes salles gardaient une grande mélancolie. Mais les deux cours étaient gaies, sous ce ciel splendide du midi, élargissant son immensité bleue. J'ai conservé de ce collège un tendre souvenir, malgré les souffrances que j'y ai endurées.

J'avais donc quatorze ans, je n'étais plus un gamin, et j'ai pourtant conscience aujourd'hui de la parfaite ignorance du monde dans laquelle nous vivions. Au fond de ce trou perdu, l'écho des grands événements arrivait à peine. La ville, avec sa tristesse d'ancienne capitale morte, sommeillait au milieu de sa campagne aride, et le collège, près des remparts, dans un quartier désert, dormait plus profondément encore. Je ne me rappelle pas qu'une seule catastrophe politique en ait passé les murailles pendant que j'y étais cloîtré. Seule, la guerre de Crimée nous remua, et encore est-il à croire que des semaines se passèrent avant que le bruit en vînt jusqu'à nous.

Lorsque j'évoque mes souvenirs de cette époque, je souris de ce que la guerre était alors pour nous autres, écoliers de province. D'abord, tout restait dans un grand vague. Le théâtre de la lutte était si éloigné, si perdu, dans un pays étrange et barbare, que nous pensions assister à la réalisation d'un conte des Mille et une Nuits. Nous ne savions pas au juste où l'on se battait, et je ne crois pas que nous ayons eu un seul instant la curiosité de consulter les atlas qui se trouvaient entre nos mains. Il faut dire que nos professeurs nous entretenaient dans une ignorance absolue du monde moderne. Eux, lisaient les journaux, connaissaient les nouvelles; mais jamais ils n'ouvraient la bouche de ces choses, et si nous les avions interrogés, ils nous auraient renvoyés rudement à nos thèmes et à nos versions. Nous ne savions rien d'exact, si ce n'était que la France se battait en Orient, pour des raisons qui nous échappaient.

Cependant, certains points lumineux surgissaient. Nous répétions les plaisanteries classiques sur les Cosaques. Nous savions les noms de deux ou trois généraux russes, et nous n'étions pas éloignés de nous figurer ces généraux avec des têtes de monstres, dévorant les petits enfants. D'ailleurs, nous n'admettions pas une minute que les Français puissent être vaincus. Cela nous aurait paru contre nature. Puis, il y avait des trous. Comme la campagne se prolongeait, nous restions des mois à oublier qu'on se battait, jusqu'au jour où quelque rumeur nous remettait en haleine. Je ne pourrais dire si nous avons connu en leur temps les batailles, si nous avons reçu la secousse que la prise de Sébastopol détermina en France. Tout cela demeure confus : Virgile et Homère étaient, pour nous, des réalités plus inquiétantes que les querelles contemporaines des nations.

Je me souviens seulement qu'un jeu fut un moment très en faveur dans nos cours. Nous nous divisions en deux camps adverses. Nous tracions à terre deux lignes et il s'agissait de se battre réciproquement. C'était le jeu de barres simplifié. L'un des camps représentait l'armée russe, l'autre, l'armée française. Naturellement, les Russes devaient être vaincus; mais le contraire arrivait parfois, et c'était alors une fureur extraordinaire, un

effroyable tapage. Au bout de huit jours, le proviseur fut forcé d'interdire ce joli jeu : deux élèves avaient dû être conduits à l'infirmerie, la tête fendue.

Parmi les plus glorieux dans ces combats, il y avait un grand blond, qui se faisait toujours nommer général. Louis, d'une vieille famille bretonne qui était venue se fixer dans le midi, prenait des allures de conquérant. Il était très souple, et très fort aux exercices corporels. Je le revois, avec un mouchoir noué au front en guise de panache, les reins serrés dans une ceinture de cuir, enlevant ses soldats d'un geste de la main, comme d'un grand geste d'épée. Il faisait notre admiration, et nous éprouvions même quelque respect pour lui. Chose singulière, il avait un frère jumeau, Julien, beaucoup plus petit que lui, frêle et maladif, auquel ces jeux violents répugnaient beaucoup. Quand nous nous séparions en deux camps, il s'écartait, s'asseyait sur un banc de pierre, et, de là, il nous regardait de ses yeux tristes et un peu effrayés. Un jour, Louis, bousculé, assailli par toute une bande, étant tombé sous les coups, Julien avait poussé un cri, blême, frissonnant, pâmé comme une femme. Les deux frères s'adoraient, et pas un de nous n'aurait osé plaisanter le petit sur son peu de courage, par terreur du grand.

Le souvenir des deux jumeaux est intimement lié en moi au souvenir de cette époque. Vers le printemps, j'étais devenu demi-pensionnaire, je ne couchais plus au collège, et j'y arrivais seulement le matin, pour l'étude de sept heures. Les deux frères, eux aussi, étaient demi-pensionnaires. Tous les trois nous étions inséparables. Comme nous logions dans la même rue, nous nous attendions pour nous rendre au collège ensemble. Louis, très précoce, et qui rêvait des aventures, nous débaucha. Il fut convenu que nous partirions de chez nous à six heures, et que nous aurions une heure d'entière liberté, pendant laquelle nous pourrions faire les hommes. Pour nous, faire les hommes consistait à fumer des cigares et à aller boire des petits verres chez un liquoriste borgne que Louis avait découvert dans une ruelle écartée. Les cigares et les petits verres nous rendaient effroyablement malades, mais quelle émotion, lorsque nous entrions chez

le liquoriste, en jetant un regard à droite et à gauche, pour voir si personne ne nous apercevait!

Ces belles équipées avaient lieu vers la fin de l'hiver. Je me rappelle certaines matinées où l'eau tombait à torrents. Nous pataugions, nous arrivions trempés à l'étude. Puis, les matinées devinrent tièdes et claires, et alors une folie nous prit, celle d'aller voir partir les soldats. Aix se trouve sur la route de Marseille. Des régiments entraient dans la ville par la route d'Avignon; ils y couchaient une nuit, et le lendemain, ils repartaient par la route de Marseille. A cette époque, on envoyait des renforts en Crimée, de la cavalerie surtout et de l'artillerie. Pas une semaine ne s'écoulait sans qu'il passât des troupes. Un journal de la localité annonçait même à l'avance ces mouvements, pour que les habitants chez qui les hommes logeaient, fussent prévenus. Seulement, nous ne lisions pas le journal, et notre grand souci était de savoir chaque jour s'il y aurait un départ le lendemain. Comme les départs avaient lieu à cinq heures de matin, nous étions obligés de nous lever de très bonne heure, souvent inutilement.

Quel temps heureux! Louis et Julien venaient m'appeler du milieu de la rue où pas un habitant ne se montrait encore. Je descendais à la hâte. Il faisait un peu froid, malgré la douceur printanière des journées; et nous allions tous les trois au travers de la ville déserte. Quand un régiment devait partir, les soldats se réunissaient sur le Cours, devant un hôtel où le colonel logeait d'habitude. Aussi, dès que nous débouchions par la rue d'Italie, allongions-nous la tête avec anxiété. Si le Cours était vide, c'était une désolation. Et souvent il était vide. Alors, sans le dire, nous regrettions notre lit, nous traînions les pieds jusqu'à sept heures, ne sachant à quoi employer notre liberté. Mais quelle joie aussi, lorsque, au détour de la rue, nous apercevions le Cours plein d'hommes et de chevaux! Dans le petit froid du matin, montait un brouhaha extraordinaire. Des soldats arrivaient de toutes parts, pendant que des tambours roulaient et que des clairons sonnaient. Les officiers avaient grand'peine à masser leurs hommes sur cette promenade. Pourtant l'ordre s'établissait peu à peu, les rangs se for-

maient et nous causions avec les hommes, nous nous glissions sous les pieds des chevaux, au risque de nous faire écraser. D'ailleurs, nous n'étions pas les seuls à jouir du spectacle. Des petits rentiers apparaissaient un à un, des bourgeois matineux, toute la population qui sort de bonne heure. Bientôt, il y avait foule. Le soleil se levait. L'or et l'acier des uniformes resplendissaient dans la claire matinée.

Nous avons vu ainsi, sur le Cours de la ville paisible, encore lourde de sommeil, des dragons, des chasseurs à cheval, des lanciers, toutes les armes de la grosse cavalerie et de la cavalerie légère. Mais ceux que nous préférions, ceux qui excitaient en nous le plus vif enthousiasme, c'étaient les cuirassiers. Ceux-là nous éblouissaient, assis carrément sur leurs gros chevaux, avec l'astre éclatant de leurs cuirasses sur la poitrine. Leurs casques s'allumaient au soleil levant, leurs rangs étaient comme une file de soleils dont les rayons dansaient le long des maisons voisines. Quand les cuirassiers devaient partir, nous nous levions à quatre heures, avec la hâte de nous emplir les yeux de leur flamboiement.

Cependant, le colonel finissait par paraître. Le drapeau, qui couchait chez lui, se déployait. Et tout d'un coup, après deux ou trois commandements criés d'une voix forte, le régiment s'ébranlait. Il descendait le Cours, avec le premier trot des chevaux sur la terre dure, dans un roulement grandissant qui faisait sauter nos cœurs dans nos poitrines. Et nous courions, pour nous maintenir à la tête de la colonne, près de la musique, qui saluait la ville d'un pas redoublé. C'étaient d'abord trois appels aigus de clairon, pour avertir les musiciens; puis, la fanfare éclatait en sonorités qui couvraient tout. Hors des portes, elle achevait son pas redoublé dans la campagne, où les dernières notes se perdaient. On tournait à gauche, on prenait la route de Marseille, une belle route plantée d'ormes séculaires. Les chevaux allaient au pas, un peu débandés sur cette large voie, blanche de poussière. Il nous semblait que nous partions, nous aussi. La ville était loin, le collège était oublié, nous tapions des talons, ravis de cette escapade. C'était chaque semaine notre départ pour la guerre.

Ah! les belles matinées! Il était six heures, le soleil déjà haut éclairait la campagne d'un grand rayon oblique. Une tiédeur frissonnait dans le petit souffle glacé du matin. Des bandes d'oiseaux s'envolaient des haies. Au loin, les prairies étaient baignées d'une vapeur rose. Et au milieu de cet horizon souriant, les beaux soldats, les cuirassiers luisant comme des astres passaient avec leurs poitrines rayonnantes. La route tournait brusquement, une large vallée se creusait. Jamais les bourgeois curieux n'allaient plus loin, bientôt, nous étions les seuls à nous entêter. Nous descendions la côte, nous arrivions au pont qui enjambe la rivière, tout au fond. Là seulement, une inquiétude nous prenait. Il devait être près de sept heures, nous avions le temps tout juste de revenir au galop, si nous ne voulions pas manquer le collège. Souvent, nous nous laissions emporter, nous poussions plus loin encore, et ces jours-là, nous faisions l'école buissonnière, polissonnant jusqu'à midi, nous cachant dans les trous d'herbe, le long du torrent. D'autres fois, nous nous arrêtions au pont, assis sur le parapet de pierre, ne perdant pas de vue le régiment qui montait, devant nous, l'autre versant de la vallée.

C'était un spectacle bien émotionnant. La route escaladait la côte en ligne droite, pendant près de deux kilomètres. Les chevaux ralentissaient encore le pas, on voyait les hommes diminuer, dans le balancement rythmique de leurs montures. D'abord, chaque cuirasse, chaque casque était comme un soleil. Puis les soleils se rapetissaient, et bientôt ce n'était plus qu'une armée d'étoiles en marche. Enfin, les derniers hommes disparaissaient, la route restait nue. Du beau régiment qui était passé, il n'y avait plus qu'un souvenir.

Nous n'étions que des enfants. Mais, tout de même, ce spectacle nous rendait graves. A mesure que le régiment montait la côte, nous étions pris par un gros silence, les yeux fixés sur lui, désespérés à la pensée de le perdre; et, quand il avait disparu, nous avions la gorge serrée, nous regardions encore un instant la roche lointaine, derrière laquelle il venait de s'évanouir. Reviendrait-il jamais? Redescendrait-il un jour cette côte? Ces questions, vaguement, nous emplissaient de tristesse. Adieu! beau régiment!

Julien, surtout, rentrait très las. Il ne nous accompagnait si loin que pour ne pas quitter son frère. Ces parties le courbaturaient, et il avait une peur atroce des chevaux. Je me souviens qu'un jour, attardés à la suite d'un régiment d'artillerie, nous passâmes la journée en pleins champs, Louis était fou d'enthousiasme. Quand nous eûmes déjeuné d'une omelette dans un village, il nous mena à un trou de la rivière, où il voulut absolument prendre un bain. Ensuite, il parla de s'engager, dès qu'il aurait l'âge.

— Non! non! cria Julien, en lui jetant les bras autour du cou.

Il était tout pâle. Et son frère riait, l'appelait grande bête. Mais lui, répétait :

— On te tuerait, je le sais bien.

Ce jour-là, excité, plaisanté par nous, Julien vida son cœur. Il trouvait les soldats très laids, il ne voyait pas ce qui pouvait nous séduire en eux. Les soldats étaient la cause de tout, parce que, s'il n'y avait pas eu de soldats, on ne se serait pas battu. Enfin, il abominait la guerre, elle le terrifiait, et plus tard, il saurait bien s'arranger de façon à ce que son frère ne partît pas. C'était comme une répugnance maladive, invincible.

Des semaines, des mois s'écoulèrent. Nous nous étions lassés des régiments, nous avions inventé un autre jeu, celui d'aller pêcher le matin des petits poissons de vase et de manger notre pêche dans un cabaret borgne. L'eau était glaciale. Julien prit une fluxion dont il faillit mourir. Au collège, on ne parlait plus de la guerre. Nous étions retombés plus profondément dans Homère et dans Virgile. Tout d'un coup, nous apprîmes que les Français avaient remporté la victoire, ce qui nous parut tout naturel. Puis, des régiments se mirent à passer de nouveau, en sens inverse. Ils ne nous intéressaient plus. Pourtant, nous en vîmes deux ou trois qui nous semblèrent moins beaux, diminués de moitié. Telle a été la guerre de Crimée, en France, pour des écoliers enfermés dans un collège de province.

II

En 1859, j'étais à Paris, au collège Saint-Louis, où j'achevais mes études. Justement, je me trouvais là avec mes deux condisciples d'Aix, Louis et Julien. Louis se préparait aux examens d'admission à l'école Polytechnique. Julien avait décidé qu'il ferait son droit. Nous étions externes tous les trois.

A cette époque, nous n'étions plus les sauvages qui ignoraient tout du monde contemporain. Paris nous avait déniaisés. Aussi, lorsque la guerre d'Italie éclata, étions-nous au courant des événements politiques qui l'avaient amenée. Nous raisonnions même cette guerre en stratégistes et en hommes d'Etat. Ce fut alors une mode, au collège, de s'intéresser à la campagne et de suivre les mouvements des armées sur des cartes. A l'étude, nous pointions avec des épingles les diverses positions, nous livrions et nous gagnions des batailles. Pour se tenir au courant, on faisait une consommation effrayante de journaux. C'étaient nous autres, les externes, qui nous chargions de les introduire. Nous arrivions les poches bourrées, avec des épaisseurs de papier sous nos paletots, cuirassés des pieds à la tête. Et, pendant les classes, les journaux circulaient, on négli-

geait les leçons, les devoirs, on se gorgeait de nouvelles, derrière le dos de son voisin. Pour dissimuler les grandes feuilles, on les coupait en quatre, on les ouvrait dans des livres. Les professeurs n'étaient pas toujours dupes, mais ils laissaient faire, avec une tolérance d'hommes résignés à abandonner les paresseux à leur paresse.

Dans les commencements, Julien haussait les épaules. Il s'était pris d'une belle passion pour les poëtes de 1830, il avait toujours dans sa poche un volume de Musset ou d'Hugo, qu'il lisait en classe. Aussi, lorsqu'on lui passait un morceau de journal, le faisait-il circuler dédaigneusement, sans vouloir même y jeter un regard. Puis, il continuait la lecture de la pièce de vers commencée. Cela lui semblait monstrueux, qu'on pût se passionner pour des hommes qui se battaient. Mais une catastrophe qui bouleversa sa vie, le fit brusquement changer d'opinion.

Louis, qui venait d'échouer dans ses examens, s'engagea un beau jour. C'était un coup de tête, qu'il méditait depuis longtemps. Il avait un oncle général, il croyait être certain de faire son chemin, sans passer par les écoles. D'ailleurs, après la guerre, il pourrait encore tenter d'entrer à Saint-Cyr. Lorsque Julien apprit la nouvelle, il resta foudroyé. Il n'était plus le gamin qui s'emportait contre la guerre, avec des arguments de demoiselle; mais il gardait une répugnance insurmontable. Il voulut se montrer homme fort, et il réussit à ne pas pleurer devant nous. Seulement, dès que son frère fut parti, il devint un des plus acharnés à dévorer les journaux. Nous entrions au lycée et nous en sortions ensemble. Nos conversations ne roulaient plus que sur les batailles probables. Je me rappelle qu'il m'emmenait chaque soir au jardin du Luxembourg. Il laissait ses livres sur un banc, il traçait dans le sable toute une carte de l'Italie du Nord. Cela l'occupait de son frère. Au fond, il était éperdu à l'idée constante qu'on pouvait le lui tuer.

Aujourd'hui encore, quand je m'interroge, j'ai peine à démêler de quoi était faite, chez Julien, cette horreur de la guerre. Il n'était pas lâche. Il avait seulement une répugnance pour les exercices du corps, mettant bien au-dessus les pures spéculations de l'esprit. Vivre une

vie de savant ou de poëte, dans une chambre close, lui semblait le vrai but de l'homme sur cette terre; tandis que les agitations de la rue, les batailles à coups de poing ou à coups d'épée, tout ce qui développe les muscles, lui paraissait le fait d'une nation de sauvages. Il avait le mépris des hercules de foire, des gymnastes, des dompteurs de bêtes. Je dois ajouter qu'il n'était point patriote. Nous l'écrasions de notre mépris à ce sujet, et je revois le sourire et le haussement d'épaules par lesquels il nous répondait.

Un des souvenirs les plus vibrants de cette époque qui soit resté en moi, est celui de la belle journée d'été où la victoire de Magenta fut connue à Paris. On était en juin, un mois de juin superbe, comme nous en avons rarement en France. C'était un dimanche. Nous avions fait le projet, la veille, Julien et moi, d'aller flâner aux Champs-Elysées. Il était très inquiet de son frère, dont il n'avait pas reçu de lettre, et je voulais le distraire. Je le pris chez lui, à une heure, puis nous descendîmes vers la Seine, de ce pas nonchalant des écoliers qui n'ont plus derrière eux la surveillance du maître d'étude. Il faut connaître Paris par un de ces jours fériés de grosse chaleur. L'ombre noire des maisons coupe nettement la blancheur des pavés. Entre les façades closes, on ne voit qu'une bande de ciel, d'un bleu dur. Je ne sais pas d'endroit au monde où il fasse plus chaud qu'à Paris, lorsqu'il fait chaud : c'est un embrasement, un étouffement d'asphyxie. Certains coins de Paris sont déserts, les quais entre autres, que les promeneurs abandonnent pour les bois de la banlieue. Et quelle adorable promenade pourtant, ces quais si paisibles et si larges, avec leur rangée de petits arbres touffus et la coulée superbe de la rivière, en bas, toute vivante d'une population mouvante de bateaux!

Nous étions donc arrivés à la Seine, nous suivions les quais, à l'ombre des arbres. Des bruits légers montaient du fleuve, dont les eaux frissonnaient au soleil avec un grand froissement de moires d'argent. Dans l'air de fête de ce beau dimanche, il y avait comme un souffle particulier. Paris, positivement, s'emplissait déjà de l'approche d'une grande nouvelle, que tout le monde, les maisons elles-mêmes paraissaient attendre. La campagne

d'Italie, si rapide comme on le sait, avait débuté par des succès; mais il n'y avait pas eu encore de bataille importante, et c'était cette bataille que Paris, depuis deux jours, sentait. La grande ville, recueillie, entendait le canon lointain.

J'ai conservé nettement le souvenir de cette impression. Je venais de communiquer à Julien la sensation étrange que j'éprouvais, en lui disant que Paris " avait l'air drôle ", lorsque, en arrivant au quai Voltaire, nous remarquâmes de loin, devant la maison où l'on imprimait *Le Moniteur*, un petit groupe de gens en train de lire une affiche. Il n'y avait pas là plus de sept à huit personnes. Du trottoir où nous étions, nous les apercevions qui gesticulaient, riant, élevant la voix. Nous traversâmes la chaussée vivement. L'affiche était une dépêche manuscrite, annonçant en quatre lignes la victoire de Magenta. Les pains à cacheter qui la fixaient au mur n'étaient pas encore secs. Evidemment, nous étions les premiers à savoir, dans ce grand Paris endimanché. Des gens accouraient, et il fallait voir quel enthousiasme! On fraternisait tout de suite, on échangeait des poignées de main sans se connaître; un monsieur décoré expliquait à un ouvrier où la bataille avait dû avoir lieu; les femmes riaient, avec de jolis rires, et paraissaient tentées de se jeter au cou des passants. Peu à peu, le groupe grandissait, on appelait de la main les promeneurs, des cochers arrêtaient leurs voitures et descendaient de leurs sièges. Quand nous partîmes, il y avait là plus de mille personnes.

Alors, ce fut une magnifique journée. La nouvelle, en quelques minutes, avait gagné la ville entière. Nous pensions la porter avec nous, et elle nous devançait, car nous ne pouvions tourner une rue, longer une promenade, sans comprendre aussitôt à la joie des visages, qu'elle était connue. Elle flottait dans le soleil, elle volait avec le vent. En une demi-heure, l'aspect de Paris changea, l'attente recueillie était devenue une explosion de triomphe. Nous nous promenâmes pendant deux heures aux Champs-Elysées, parmi la foule qui riait d'aise. Les yeux des femmes avaient pris une beauté particulière. Et ce mot " Magenta! " sortait, sonore, de toutes les bouches.

Cependant, Julien bouleversé, restait très pâle, et je compris quelle était son angoisse secrète, lorsqu'il murmura :

— On rit aujourd'hui, mais combien pleureront demain!

Il songeait à son frère. Je le plaisantai pour le rassurer, je lui dis que Louis allait revenir capitaine.

— Pourvu qu'il revienne! reprit-il en hochant la tête.

Dès que la nuit fut tombée, Paris s'illumina. A toutes les fenêtres, des lanternes vénitiennes se balançaient. Les plus pauvres avaient allumé des chandelles, et même j'aperçus des chambres dont les locataires s'étaient contentés de poser leur lampe sur une table, dans l'embrasure de la fenêtre. La nuit était superbe, tout Paris descendit dans la rue. Il y avait du monde assis sur les portes, d'un bout à l'autre des trottoirs, comme pour le passage d'une procession. On stationnait dans les carrefours, on s'écrasait dans les cafés et chez les marchands de vin. Et les gamins tiraient des pétards, qui mettaient dans l'air une bonne odeur de poudre.

Je le répète, jamais je n'ai vu Paris plus beau. Ce jour-là, ce fut une rencontre de toutes les joies; du soleil, un dimanche et une victoire. Plus tard, Paris apprit la bataille décisive de Solférino, mais il ne retrouva pas le même enthousiasme, malgré la conclusion immédiate de la paix. Même le jour où les troupes rentrèrent, si la manifestation fut plus solennelle, elle n'eut pas cette spontanéité de joie populaire.

On nous avait donné un congé de deux jours, après Magenta. Nous nous passionnions de plus en plus, nous fûmes de ceux qui trouvèrent la paix trop hâtive. L'année scolaire tirait à sa fin, les vacances arrivaient, avec leur préoccupation enfiévrée de liberté, et l'Italie, l'armée, les victoires, tout disparut alors dans la débandade de la distribution des prix. Je me souviens que, cette année-là, je devais aller passer les vacances dans le midi. Comme j'étais sur le point de partir, vers les premiers jours d'août, Julien me supplia de rester jusqu'au 14, date à laquelle avait été fixée la rentrée triomphale des troupes. Il était bien joyeux : Louis revenait avec le grade de sergent, et

il voulait que j'assistasse au triomphe de son frère. Je lui promis de rester.

On faisait de grands préparatifs pour recevoir l'armée, campée depuis quelques jours aux portes mêmes de Paris. Elle devait arriver par la place de la Bastille, suivre toute la ligne des boulevards, descendre la rue de la Paix et traverser la place Vendôme. Les boulevards étaient ornés de bannières. On avait construit, sur la place Vendôme, d'immenses estrades pour les corps de l'Etat et les invités. Le temps fut splendide. Quand les troupes parurent, le long des boulevards, une immense acclamation retentit. Sur les deux trottoirs, la foule s'écrasait. Des têtes s'entassaient aux fenêtres. Et les femmes agitaient leurs mouchoirs, un grand nombre jetèrent aux soldats les bouquets de leur corsage. Cependant, les régiments défilaient toujours, du même pas cadencé, au milieu de bravos frénétiques. Les musiques jouaient, les drapeaux battaient dans le soleil. Plusieurs, troués de balles, furent applaudis, un surtout en lambeaux et décoré. Au coin de la rue du Temple, une vieille femme se lança tête baissée dans les rangs, pour aller embrasser un caporal, son fils sans doute. On faillit porter cette brave mère en triomphe. Des soldats pleuraient.

Place Vendôme eut lieu la cérémonie officielle. Des dames en grande toilette, des magistrats en robes, des fonctionnaires en uniformes, applaudissaient avec plus de gravité. Il y eut des présentations et des compliments. Le soir, au Louvre, dans la salle des Etats, l'Empereur donna un banquet de trois cents couverts. Au dessert, en portant un toast qui est resté célèbre, il s'écria : “ Si la France a tant fait pour un peuple ami, que ne ferait-elle pas pour son indépendance? ” Parole imprudente, qu'il a dû regretter plus tard.

Julien et moi, nous avions vu défiler les troupes d'une fenêtre du boulevard Poissonnière. Il était la veille au camp, il avait indiqué à Louis où nous serions. Aussi, lorsque son régiment passa, Louis leva-t-il la tête, pour nous saluer d'un signe. Il était très vieilli, avec une figure brune et maigre. J'eus peine à le reconnaître. Il avait l'air d'un homme, à côté de nous, fluets et blancs comme des femmes. Julien le suivit du regard aussi loin

qu'il put, et je l'entendis murmurer, les yeux en pleurs, secoué d'une émotion nerveuse :

— C'est beau... c'est beau...

Le soir, je les retrouvai tous deux dans un café du Quartier Latin. C'était une étroite salle, perdue au fond d'une ruelle, où nous allions d'habitude parce que nous y étions seuls et que nous pouvions y causer à l'aise. Quand j'arrivai, Julien, les deux coudes sur la table, écoutait déjà Louis qui parlait de Solférino. Il disait que jamais bataille n'avait été moins prévue. On croyait que les Autrichiens se repliaient, et les armées alliées marchaient en avant lorsque, le 24, brusquement, vers cinq heures du matin, on avait entendu le canon : c'étaient les Autrichiens qui, faisant volte-face, nous attaquaient. Alors avait commencé une série de combats, chaque division donnant à son tour. Toute la journée, les généraux s'étaient battus isolément, sans avoir aucune idée nette sur l'ensemble de la lutte. Louis avait pris part à un corps à corps terrible, dans un cimetière, au milieu des tombes; et c'était même là tout ce qu'il avait vu. Il parla aussi de l'effroyable orage qui avait éclaté vers le soir. Le ciel s'en mêlait, le tonnerre fit taire le canon. Les Autrichiens durent abandonner la place, sous un véritable déluge. On se canonnait depuis seize heures, et la nuit qui suivit fut pleine d'angoisse, car les soldats ignoraient de quel côté au juste était la victoire, et à chaque bruit dans l'ombre, ils croyaient que la bataille recommençait.

Pendant ce long récit, Julien regardait toujours son frère. Peut-être n'écoutait-il pas, heureux simplement de l'avoir devant lui. Je n'oublierai jamais la soirée que j'ai passée de la sorte, dans ce café borgne, si paisible, d'où l'on entendait le grondement de Paris en fête, tandis que Louis nous promenait à travers les champs sanglants de Solférino. Quand il eut fini, Julien dit tranquillement :

— Enfin, tu es là, qu'importe le reste!

III

Onze ans plus tard, en 1870, nous étions des hommes. Louis avait le grade de capitaine. Julien, après des tentatives diverses, s'était résigné à mener la vie oisive et si occupée des Parisiens riches, qui fréquentent le monde des lettres et des arts, sans jamais toucher eux-mêmes à une plume ni à un pinceau. Pour tout dire, il avait publié un recueil de vers, d'une bonne moyenne, et s'en était tenu là. Je le voyais parfois, il me donnait des nouvelles de son frère, qui menait en province la vie de garnison.

Au premier bruit d'une guerre avec l'Allemagne, l'émotion fut grande. Si Napoléon III jeta la France dans cette guerre, par un intérêt dynastique, il faut ajouter que la nation entière répondit à son appel. Je dis ce que j'ai vu et ressenti autour de moi. Les têtes s'échauffaient, on réclamait nos frontières naturelles du Rhin, on parlait de venger Waterloo, qui était resté comme un poids sur toutes les poitrines. Qu'une victoire eût ouvert la campagne, et la France aurait certainement acclamé cette guerre qu'elle devait maudire. Certes, Paris eût éprouvé une déception, si la paix avait été maintenue, après les séances orageuses du Corps législatif. Le jour où la lutte devint inévitable, tous les cœurs battirent. Je ne parle

pas des scènes qui eurent lieu, le soir, sur les boulevards, des bandes hurlantes, des cris poussés par des gens, payés peut-être, comme on l'a prétendu plus tard. Je dis seulement que de très honnêtes bourgeois, la grande majorité, pointaient déjà sur des cartes les étapes de nos armées, jusqu'à Berlin. On allait reconduire les Prussiens à coups de crosse. Cette confiance absolue dans la victoire nous venait de l'époque où nos soldats s'étaient promenés en conquérants dans l'Europe entière. Aujourd'hui, nous sommes bien guéris de cette fanfaronnade patriotique et dangereuse!

Un soir, sur le boulevard des Capucines, comme je regardais passer des cohues d'hommes en blouse, qui hurlaient : " A Berlin! à Berlin! ", je me sentis frapper sur l'épaule. C'était Julien. Il était très sombre. Je lui reprochai en riant son manque d'enthousiasme.

— Nous serons battus, me dit-il simplement.

Je me récriai. Mais lui hochait la tête, sans donner de raisons. Il sentait cela, disait-il. Je lui parlai de son frère, qui était déjà à Metz, avec son régiment. Alors, il me montra une lettre qu'il avait reçue la veille, une lettre pleine de gaîté, dans laquelle Louis disait qu'il serait mort de la vie de garnison, si une campagne ne l'en avait tiré. Il jurait de revenir colonel et décoré.

Et comme je me servais de cette lettre pour combattre les idées noires de Julien, celui-ci se contenta de répéter :

— Nous sommes battus!

L'anxiété de Paris recommença. Je connaissais ce silence recueilli de la grande ville, je l'avais déjà entendu en 1859, avant les premières hostilités de la campagne d'Italie. Mais, cette fois, le silence me parut plus frissonnant. Personne ne semblait douter de la victoire. Pourtant, des bruits mauvais couraient, venus on ne savait d'où. On s'étonnait que nos armées n'eussent pas pris l'offensive, en portant tout de suite la lutte sur le territoire ennemi.

Un après-midi, à la Bourse, une grande nouvelle éclata : nous avions remporté une immense victoire, pris un nombre considérable de canons, fait prisonnier tout un corps d'armée. Déjà les maisons se pavoisaient, les passants s'embrassaient dans les rues, lorsqu'on dut

reconnaître la fausseté de la nouvelle. Il n'y avait pas eu de bataille. La victoire m'avait paru naturelle, dans l'ordre prévu des choses, mais ce brusque démenti, cette duperie d'un peuple qui se réjouit trop vite et doit remettre son enthousiasme à un autre jour, me fit froid au cœur. J'éprouvai tout à coup une immense tristesse, je sentis passer sur nos têtes le frisson d'un désastre sans exemple.

Toujours, je me rappellerai le dimanche sinistre. C'était encore un dimanche, et bien des gens durent évoquer le dimanche rayonnant de Magenta. On était aux premiers jours d'août, le ciel n'avait plus la gaîté jeune du mois de juin. Il faisait très lourd, de grands lambeaux de nuages orageux pesaient sur la ville. Je revenais d'une petite ville de Normandie, et je fus particulièrement frappé de l'aspect funèbre de Paris. Les dimanches d'été sont graves parfois, avec les rues désertes et les boutiques fermées. Mais ce dimanche-là avait une pesanteur de désespoir extraordinaire. Sur les boulevards, des groupes de trois ou quatre personnes stationnaient, parlant à voix basse. Enfin, je sus l'abominable nouvelle, nous venions d'être écrasés à Frœschviller, et le torrent de l'invasion coulait en France.

Jamais je n'ai vu une consternation si profonde. Paris entier était dans la stupeur. Comment, était-ce possible? Nous étions vaincus! La défaite nous semblait injuste et monstrueuse. Elle ne nous frappait pas seulement dans notre patriotisme, elle détruisait en nous une foi. Nous ne pouvions alors mesurer toutes les conséquences désastreuses de ce revers, nous espérions encore que nos soldats prendraient leur revanche; et pourtant nous restions anéantis. Il y avait une grande honte dans le silence désolé de la ville.

La journée et la soirée furent atroces. Ce n'était plus la gaîté publique des jours de victoire. Les femmes ne souriaient plus d'un air tendre, et l'on ne fraternisait plus d'un groupe à un autre. La nuit tomba toute noire, sur cette population désespérée. Pas un pétard dans les rues, pas un lampion aux fenêtres. Le lendemain matin, de bonne heure, je vis un régiment qui suivait les boulevards. Des gens s'arrêtaient d'un air morne, et les

soldats passaient la tête basse, comme s'ils avaient pris leur part de la défaite. Rien ne m'attrista comme ce régiment que personne n'acclamait, à cette même place où j'avais vu défiler triomphalement l'armée d'Italie, tandis que les applaudissements de la foule faisaient trembler les maisons.

Alors commencèrent les jours maudits d'anxiété. J'allais, toutes les deux ou trois heures, à la porte de la mairie du neuvième arrondissement, rue Drouot, où l'on affichait les dépêches. Il y avait toujours là des rassemblements, une centaine de personnes qui attendaient. La foule souvent refluait jusqu'au boulevard. Et ces groupes n'avaient rien de bruyant, on parlait à demi-voix, comme dans la chambre d'un malade. Dès qu'un employé apparaissait pour mettre dans le tableau une dépêche manuscrite, on se précipitait. Mais, depuis longtemps, les nouvelles étaient constamment mauvaises, et la consternation grandissait. Aujourd'hui encore, je ne puis passer rue Drouot sans songer à ces jours de deuil. C'est là, sur ce trottoir, que les Parisiens ont enduré la plus longue, la plus abominable des tortures. D'heure en heure, on entendait le galop des armées allemandes se rapprocher de Paris.

Je voyais très souvent Julien. Il ne triomphait pas devant moi d'avoir prévu la défaite. Seulement, il semblait trouver logique et naturel tout ce qui arrivait.

Beaucoup de Parisiens haussaient encore les épaules, quand on parlait du siège de Paris. Est-ce qu'on pouvait assiéger Paris? Et certains démontraient d'une façon mathématique que l'investissement était impossible. Julien, par une sorte de prescience qui m'a frappé plus tard, annonçait que le 20 septembre nous serions bloqués. Il était resté l'écolier auquel les exercices du corps répugnaient étrangement. Toute cette guerre, en le dérangeant de ses habitudes, le mettait hors de lui. Pourquoi se battre, grand Dieu! et il levait les mains au ciel, dans un geste suprême de protestation. Cependant, il lisait les dépêches avec avidité.

— Si Louis n'était pas là-bas, répétait-il, je ferais des vers en attendant la fin de la bagarre.

De loin en loin, il recevait une lettre de Louis. Les

nouvelles étaient exécrables, l'armée se décourageait. Le jour où la bataille de Borny fut connue, je rencontrai Julien au coin de la rue Drouot. Ce jour-là, Paris eut un instant d'espoir. On parlait d'un succès. Lui, au contraire, me parut plus assombri que de coutume. Il avait lu quelque part que le régiment de son frère s'était héroïquement comporté, mais qu'il avait subi des pertes cruelles.

Trois jours après, un ami commun vint m'apprendre l'affreuse nouvelle. Une lettre, la veille, avait annoncé à Julien la mort de son frère, tué à Borny par un éclat d'obus. Je courus immédiatement chez le pauvre garçon; mais je ne trouvai personne. Le lendemain matin, j'étais encore au lit, lorsqu'un grand jeune homme, habillé en franc-tireur, entra. C'était Julien. J'hésitais à le reconnaître. Puis, je le serrai dans mes bras, je l'embrassai de tout mon cœur, les yeux pleins de larmes. Lui ne pleurait pas. Il s'assit un instant, il fit un geste comme pour arrêter mes consolations.

— Voilà, me dit-il tranquillement, j'ai voulu te dire adieu. Maintenant que je suis seul, je m'ennuierais à ne rien faire... Alors, comme j'ai appris qu'une compagnie franche allait partir, je me suis engagé hier... Ça va m'occuper.

— Et quand quittes-tu Paris, lui demandai-je?

— Mais dans deux heures... Adieu!

Et à son tour, il m'embrassa. Je n'osai le questionner davantage. Il partit, son souvenir ne me quitta plus.

Après le désastre de Sedan, quelques jours après l'investissement de Paris, j'eus des nouvelles de lui. Un de ses camarades vint m'apprendre que ce garçon si blanc et si fluet se battait comme un loup. Il faisait aux Prussiens une guerre de sauvage, guettant derrière les buissons, se servant du couteau plus que de son fusil. Pendant des nuits entières, il restait à l'affût, il attendait les hommes comme un gibier, trouait la gorge de tous ceux qui passaient à sa portée. Ce récit me bouleversa. Je ne reconnaissais plus Julien, je me demandais s'il était possible que ce poëte nerveux fût devenu un boucher.

Puis, Paris fut isolé du reste du monde. Le siège commença, avec ses somnolences et ses fièvres. Je ne pouvais sortir sans me rappeler Aix, par les soirs d'hiver.

Les rues étaient désertes, les maisons s'endormaient de bonne heure. Il y avait bien, au loin, des bruits de canon, de fusillade; mais ces bruits étaient comme perdus dans le silence morne de l'immense ville. Certains jours, lorsque passait un brusque souffle d'espoir, toute la population s'éveillait, oubliant les longues stations devant les boulangers, le rationnement, les cheminées froides, les obus qui pleuvaient sur les quartiers de la rive gauche. Puis, un désastre nouveau stupéfiait la foule, et le silence recommençait, ce silence d'une agonie de capitale. J'ai vu, pourtant, pendant ce long siège, des coins de bonheur tranquille, des petits rentiers qui n'avaient pas abandonné leur habituelle promenade au pâle soleil d'hiver, des amoureux qui se souriaient dans une chambre perdue du faubourg, sans entendre le canon. On vivait au jour le jour. Toutes les illusions étaient par terre, et l'on comptait sur des miracles, un secours venu des armées de province, une sortie en masse de la population, quelque intervention prodigieuse qui se produirait à l'heure marquée.

J'étais un jour aux avant-postes lorsqu'on amena un homme qu'on avait trouvé dans un fossé. Je reconnus Julien. Il se fit conduire près d'un général, auquel il donna de nombreux renseignements. Je ne l'avais pas quitté et nous passâmes la nuit ensemble. Depuis septembre, il n'avait plus couché dans un lit, s'entêtant à son métier d'égorgeur. Il fut très sobre de détails, haussant les épaules, me disant que toutes ses expéditions se ressemblaient : il les tuait comme il pouvait, à coups de fusil, ou à coups de couteau. Selon lui, c'était en somme une vie très monotone, beaucoup moins dangereuse qu'on ne croyait. Il n'avait couru un danger réel qu'un jour où des Français l'avaient pris pour un espion et avaient voulu le fusiller.

Le lendemain, il parla de repartir, à travers champs, à travers bois. Je le conjurai de rester dans Paris. Il était assis, chez moi, il ne semblait pas m'écouter. Puis, il dit tout d'un coup :

— Tu as raison, c'est assez... J'en ai tué mon compte.

Deux jours plus tard, il m'annonça qu'il venait de

s'engager dans les chasseurs à pied. Je fus stupéfait. N'avait-il donc pas assez vengé son frère? L'idée de la patrie s'était-elle éveillée en lui? Et, comme je souriais en le regardant :

— Je remplace Louis, je ne puis être que soldat, me dit-il simplement. Ah! la poudre grise! La patrie, vois-tu, c'est la terre où dorment ceux que nous avons aimés.

Angeline
ou
La Maison hantée

I

Il y a près de deux ans, je filais à bicyclette par un chemin désert, du côté d'Orgeval, au-dessus de Poissy, lorsque la brusque apparition d'une propriété, au bord de la route, me surprit tellement, que je sautai de machine pour la mieux voir. C'était, sous le ciel gris de novembre, dans le vent froid qui balayait les feuilles mortes, une maison de briques, sans grand caractère, au milieu d'un vaste jardin, planté de vieux arbres. Mais ce qui la rendait extraordinaire, d'une étrangeté farouche qui serrait le cœur, c'était l'affreux abandon dans lequel elle se trouvait. Et, comme un vantail de la grille était arraché, comme un immense écriteau, déteint par les pluies, annonçait que la propriété était à vendre, j'entrai dans le jardin, cédant à une curiosité mêlée d'angoisse et de malaise.

Depuis trente ou quarante ans peut-être, la maison devait être inhabitée. Les briques des corniches et des encadrements, sous les hivers, s'étaient disjointes, envahies de mousses et de lichens. Des lézardes coupaient la façade, pareilles à des rides précoces, sillonnant cette bâtisse solide encore, mais dont on ne prenait plus aucun soin. En bas, les marches du perron, fendues par la gelée, barrées par des orties et par des ronces, étaient

là comme un seuil de désolation et de mort. Et, surtout, l'affreuse tristesse venait des fenêtres sans rideaux, nues et glauques, dont les gamins avaient cassé les vitres à coups de pierre, toutes laissant voir le vide morne des pièces, ainsi que des yeux éteints, restés grands ouverts sur un corps sans âme. Puis, à l'entour, le vaste jardin était une dévastation, l'ancien parterre à peine reconnaissable sous la poussée des herbes folles, les allées disparues, mangées par les plantes voraces, les bosquets transformés en forêts vierges, une végétation sauvage de cimetière abandonné, dans l'ombre humide des grands arbres séculaires, dont le vent d'automne, ce jour-là, hurlant tristement sa plainte, emportait les dernières feuilles.

Longtemps, je m'oubliai là, au milieu de cette plainte désespérée qui sortait des choses, le cœur troublé d'une peur sourde, d'une détresse grandissante, retenu pourtant par une compassion ardente, un besoin de savoir et de sympathiser avec tout ce que je sentais, autour de moi, de misère et de douleur. Et, lorsque je me fus décidé à sortir, ayant aperçu de l'autre côté de la route, à la fourche de deux chemins, une façon d'auberge, une masure où l'on donnait à boire, j'entrai, résolu à faire causer les gens du pays.

Il n'y avait là qu'une vieille femme, qui me servit en geignant un verre de bière. Elle se plaignait d'être établie sur ce chemin écarté, où il ne passait pas deux cyclistes par jour. Elle parlait indéfiniment, contait son histoire, disait qu'elle se nommait la mère Toussaint, qu'elle était venue de Vernon avec son homme pour prendre cette auberge, que d'abord les choses n'avaient pas mal marché, mais que tout allait de mal en pis, depuis qu'elle était veuve. Et, après son flot de paroles, lorsque je me mis à l'interroger sur la propriété voisine, elle devint tout d'un coup circonspecte, me regardant d'un air méfiant, comme si je voulais lui arracher des secrets redoutables.

— Ah! oui, la Sauvagière, la maison hantée, comme on dit dans le pays... Moi, je ne sais rien, monsieur. Ce n'est pas de mon temps, il n'y aura que trente ans à Pâques que je suis ici, et ces choses-là remontent à

quarante ans bientôt. Quand nous sommes venus, la maison était à peu près dans l'état où vous la voyez... Les étés passent, les hivers passent, et rien ne bouge, si ce n'est les pierres qui tombent.

— Mais enfin, demandai-je, pourquoi ne la vend-on pas, puisqu'elle est à vendre?

— Ah! pourquoi? pourquoi? Est-ce que je sais?... On dit tant de choses...

Sans doute, je finissais par lui inspirer confiance. Puis, elle brûlait de me les répéter ces choses qu'on disait. Elle me conta, pour commencer, que pas une des filles du village voisin n'aurait osé entrer à la Sauvagière, après le crépuscule, parce que le bruit courait qu'une pauvre âme y revenait la nuit. Et, comme je m'étonnais que, si près de Paris, une pareille histoire pût encore trouver quelque créance, elle haussa les épaules, voulut d'abord faire l'âme forte, laissa voir ensuite sa terreur inavouée.

— Il y a pourtant des faits, monsieur. Pourquoi ne vend-on pas? J'en ai vu venir, des acquéreurs, et tous s'en sont allés plus vite qu'ils ne sont venus, jamais on n'en a vu reparaître un seul. Eh bien! ce qui est certain, c'est que, dès qu'un visiteur ose se risquer dans la maison, il s'y passe des choses extraordinaires : les portes battent, se referment toutes seules avec fracas, comme si un vent terrible soufflait; des cris, des gémissements, des sanglots, montent des caves; et, si l'on s'entête, une voix déchirante jette ce cri continu : Angeline! Angeline! Angeline! dans un appel d'une telle douleur, qu'on en a les os glacés... Je vous répète que c'est prouvé, personne ne vous dira le contraire.

J'avoue que je commençais à me passionner, pris moi-même d'un petit frisson froid sous la peau.

— Et cette Angeline, qui est-ce donc?

— Ah! monsieur, il faudrait tout vous conter. Encore un coup, moi, je ne sais rien.

Cependant, elle finit par me tout dire. Il y avait quarante ans, vers 1858, au moment où le Second Empire triomphant était en continuelle fête, M. de G..., qui occupait une fonction aux Tuileries, perdit sa femme, dont il avait une fillette d'une dizaine d'années, Angeline,

un miracle de beauté, vivant portrait de sa mère. Deux ans plus tard, M. de G... se remariait, épousait une autre beauté célèbre, veuve d'un général. Et l'on prétendait que, dès ces secondes noces, une atroce jalousie était née entre Angeline et sa belle-mère : l'une frappée au cœur de voir sa mère déjà oubliée, remplacée si vite au foyer par cette étrangère; l'autre, obsédée, affolée d'avoir toujours devant elle ce vivant portrait d'une femme qu'elle craignait de ne pouvoir faire oublier. La Sauvagière appartenait à la nouvelle Mme de G..., et là, un soir, en voyant le père embrasser passionnément sa fille, elle aurait, dans sa démence jalouse, frappé l'enfant d'un tel coup, que la pauvre petite serait tombée morte, la nuque brisée. Puis, le reste devenait effroyable : le père éperdu consentant à enterrer lui-même sa fille dans une cave de la maison, pour sauver la meurtrière; le petit corps restant là enfoui durant des années, tandis qu'on disait la fillette chez une tante; les hurlements d'un chien, qui s'acharnait à gratter le sol, faisant enfin découvrir le crime, dont les Tuileries s'étaient empressées d'étouffer le scandale. Aujourd'hui, M. et Mme de G... étaient morts, et Angeline revenait encore chaque nuit, aux appels de la voix lamentable qui l'appelait, de l'au-delà mystérieux des ténèbres.

— Personne ne me démentira, conclut la mère Toussaint. Tout cela est aussi vrai que deux et deux font quatre.

Je l'avais écoutée, effaré, choqué par des invraisemblances, mais conquis cependant par l'étrangeté violente et sombre du drame. Ce M. de G..., j'en avais entendu parler, je croyais savoir qu'en effet il s'était remarié et qu'une douleur de famille avait assombri sa vie. Etait-ce donc vrai? Quelle histoire tragique et attendrissante, toutes les passions humaines remuées, exaspérées jusqu'à la démence, le crime passionnel le plus terrifiant qu'on pût voir, une fillette belle comme le jour, adorée, et tuée par la marâtre, et ensevelie par le père dans un coin de cave! C'était trop beau d'émotion et d'horreur. J'allais questionner encore, discuter. Puis, je me demandai à quoi bon? Pourquoi ne pas emporter, dans sa fleur d'imagination populaire, ce conte effroyable?

Comme je remontais à bicyclette, je jetai un dernier coup d'œil sur la Sauvagière. La nuit tombait, la maison en détresse me regardait de ses fenêtres vides et troubles, pareilles à des yeux de morte, pendant que le vent d'automne se lamentait dans les vieux arbres.

II

Pourquoi cette histoire se fixa-t-elle dans mon crâne, jusqu'à devenir une obsession, un véritable tourment? C'est là un de ces problèmes intellectuels difficiles à résoudre. J'avais beau me dire que de pareilles légendes courent la campagne, que celle-ci ne présentait en somme aucun intérêt direct pour moi. Malgré tout, l'enfant morte me hantait, cette Angeline délicieuse et tragique, qu'une voix éplorée appelait chaque nuit, depuis quarante ans, à travers les pièces vides de la maison abandonnée.

Et, pendant les deux premiers mois de l'hiver, je fis des recherches. Evidemment, si peu qu'une telle disparition, une aventure à ce point dramatique, eût transpiré au dehors, les journaux du temps avaient dû en parler. Je fouillai les collections à la Bibliothèque Nationale, sans rien découvrir, pas une ligne ayant trait à une semblable histoire. Puis, j'interrogeai les contemporains, des hommes des Tuileries : aucun ne put me répondre nettement, je n'obtins que des renseignements contradictoires, si bien que j'avais abandonné tout espoir d'arriver à la vérité, sans cesser d'être en proie au tourment du mystère, lorsqu'un hasard me mit, un matin, sur une piste nouvelle.

J'allais, toutes les deux ou trois semaines, rendre une visite de bonne confraternité, de tendresse et d'admiration, au vieux poëte V..., qui est mort en avril dernier, à près de soixante-dix ans. Depuis de longues années déjà, une paralysie des jambes le tenait cloué sur un fauteuil dans son petit cabinet de travail de la rue d'Assas, dont la fenêtre donnait sur le jardin du Luxembourg. Il achevait là très doucement une vie de rêve,

n'ayant vécu que d'imagination, s'étant fait à lui-même l'idéal palais où il avait, loin du réel, aimé et souffert. Qui de nous ne se rappelle son fin visage aimable, ses cheveux blancs aux boucles enfantines, ses pâles yeux bleus qui avaient gardé une innocence de jeunesse? On ne pouvait dire qu'il mentait toujours. Mais la vérité était qu'il inventait sans cesse, de sorte qu'on ne savait jamais au juste où la réalité cessait pour lui, et où commençait le songe. C'était un bien charmant vieillard, depuis longtemps hors de la vie, dont la conversation m'émotionnait souvent comme une révélation discrète et vague de l'inconnu.

Ce jour-là, je causais donc avec lui, près de la fenêtre, dans l'étroite pièce, que chauffait toujours un feu ardent. Dehors, la gelée était terrible, le jardin du Luxembourg s'étendait blanc de neige, déroulant un vaste horizon de candeur immaculée. Et je ne sais comment j'en vins à lui parler de la Sauvagière, de cette histoire qui me préoccupait encore : le père remarié, la marâtre jalouse de la fillette, vivant portrait de sa mère, puis l'ensevelissement au fond de la cave. Il m'avait écouté avec le tranquille sourire qu'il gardait même dans la tristesse. Un silence s'était fait, son pâle regard bleu se perdit au loin, dans l'immensité blanche du Luxembourg, tandis qu'une ombre de rêve, émanée de lui, semblait l'entourer d'un frisson léger.

— J'ai beaucoup connu M. de G... dit-il lentement. J'ai connu sa première femme, d'une beauté surhumaine; j'ai connu la seconde, non moins prodigieusement belle; et je les ai même passionnément aimées toutes les deux, sans jamais le dire. J'ai connu Angeline, qui était plus belle encore, que tous les hommes auraient adorée à genoux... Mais les choses ne se sont pas tout à fait passées comme vous le dites.

Ce fut pour moi une grosse émotion. Etait-ce donc la vérité inattendue, dont je désespérais? Allais-je tout savoir? D'abord, je ne me méfiai pas, et je lui dis :

— Ah! mon ami, quel service vous me rendrez! Enfin ma pauvre tête va pouvoir se calmer. Parlez vite, dites-moi tout.

Mais il ne m'écoutait pas, ses regards restaient perdus

au loin. Puis il parla d'une voix de songe, comme s'il eût créé les êtres et les choses, au fur et à mesure qu'il les évoquait.

— Angeline était, à douze ans, une âme où tout l'amour de la femme avait déjà fleuri, avec ses emportements de joie et de douleur. Ce fut elle qui tomba éperdument jalouse de l'épouse nouvelle, qu'elle voyait chaque jour aux bras de son père. Elle en souffrait comme d'un trahison affreuse, ce n'était plus sa mère seule que le nouveau couple insultait, c'était elle-même qu'il torturait, dont il déchirait le cœur. Chaque nuit, elle entendait sa mère qui l'appelait de son tombeau ; et, une nuit, pour la rejoindre, souffrant trop, mourant de trop d'amour, cette fillette de douze ans s'enfonça un couteau dans le cœur.

Je jetai un cri.

— Grand Dieu! est-ce possible?

— Quelle épouvante et quelle horreur, continua-t-il sans m'entendre, lorsque, le lendemain, M. et Mme de G... trouvèrent Angeline dans son petit lit, avec ce couteau jusqu'au manche, en pleine poitrine! Ils étaient à la veille de partir pour l'Italie, il n'y avait même plus là qu'une vieille femme de chambre qui avait élevé l'enfant. Dans leur terreur qu'on pût les accuser d'un crime, ils se firent aider par elle, ils enterrèrent en effet le petit corps, mais en un coin de la serre qui est derrière la maison, au pied d'un oranger géant. Et on l'y trouva, le jour où, les parents morts, la vieille bonne conta cette histoire.

Des doutes m'étaient venus, je l'examinais, pris d'inquiétude, me demandant s'il n'inventait pas.

— Mais, lui demandai-je, croyez-vous donc aussi qu'Angeline puisse revenir chaque nuit, au cri déchirant de la voix mystérieuse qui l'appelle?

Cette fois il me regarda, il se remit à sourire d'un air indulgent.

— Revenir, mon ami, eh! tout le monde revient. Pourquoi ne voulez-vous pas que l'âme de la chère petite morte habite encore les lieux où elle a aimé et souffert? Si l'on entend une voix qui l'appelle, c'est que la vie n'a pas encore recommencé pour elle, et elle recommencera,

soyez-en sûr, car tout recommence, rien ne se perd, pas plus l'amour que la beauté... Angeline! Angeline! Angeline! et elle renaîtra dans le soleil et dans les fleurs.

Décidément, ni la conviction ni le calme ne se faisaient en moi. Mon vieil ami V..., le poëte enfant, ne m'avait même apporté que plus de trouble. Il inventait sûrement. Cependant, comme tous les voyants, peut-être devinait-il.

— C'est bien vrai, tout ce que vous me racontez là? osai-je lui demander en riant.

Il s'égaya doucement à son tour.

— Mais, certainement, c'est vrai. Est-ce que tout l'infini n'est pas vrai?

Ce fut la dernière fois que je le vis, ayant dû m'absenter de Paris, quelque temps après. Je le revois encore, avec son regard songeur, perdu sur les nappes blanches du Luxembourg, si tranquille dans la certitude de son rêve sans fin, tandis que moi, le besoin de fixer à jamais la vérité, toujours fuyante, me dévore.

III

Dix-huit mois se passèrent. J'avais dû voyager, de grands soucis et de grandes joies avaient passionné ma vie, dans le coup de tempête qui nous emporte tous à l'inconnu. Mais, toujours, à certaines heures, j'entendais venir de loin et passer en moi le cri désolé : Angeline! Angeline! Angeline! Et je restai tremblant, repris de doute, torturé par le besoin de savoir. Je ne pouvais oublier, il n'est d'autre enfer pour moi que l'incertitude.

Je ne puis dire comment, par une admirable soirée de juin, je me retrouvai à bicyclette dans le chemin écarté de la Sauvagière. Avais-je formellement voulu la revoir? était-ce un simple instinct qui m'avait fait quitter la grand'route pour me diriger de ce côté? Il était près de huit heures; mais le ciel, à ces plus longs jours de l'année, rayonnait encore d'un coucher d'astre triomphal, sans un nuage, tout un infini d'or et d'azur. Et quel air léger et délicieux, quelle bonne odeur d'arbres et d'herbages, quelle tendre allégresse dans la paix immense des champs!

Comme la première fois, devant la Sauvagière, la stupeur me fit sauter de machine. J'hésitai un instant, ce n'était plus la même propriété. Une belle grille neuve luisait au soleil couchant, on avait relevé les murs de clôture, et la maison, que je voyais à peine parmi les arbres, me semblait avoir repris une gaîté riante de jeunesse. Etait-ce donc la résurrection annoncée? Angeline était-elle revenue à la vie, aux appels de la voix lointaine?

J'étais resté sur la route, saisi, regardant, lorsqu'un pas traînard, près de moi, me fit tressaillir. C'était la mère Toussaint, qui ramenait sa vache d'une luzerne voisine.

— Ils n'ont donc pas eu peur, ceux-là? dis-je, en désignant la maison du geste.

Elle me reconnut, elle arrêta sa bête.

— Ah! monsieur, il y a des gens qui marcheraient sur le bon Dieu. Voici plus d'un an déjà que la propriété a été achetée. Mais c'est un peintre qui a fait ce coup-là, le peintre B..., et vous savez, ces artistes, c'est capable de tout.

Puis, elle emmena sa vache, en ajoutant, avec un hochement de tête :

— Enfin, faudra voir comment ça tourne.

Le peintre B..., le délicat et ingénieux artiste qui avait peint tant d'aimables Parisiennes! Je le connaissais un peu, nous échangions des poignées de main, dans les théâtres, dans les salles d'exposition, partout où l'on se rencontre. Et, brusquement, une irrésistible envie me prit d'entrer, de me confesser à lui, de le supplier de me dire ce qu'il savait de vérité, sur cette Sauvagière dont l'inconnu m'obsédait. Et, sans raisonner, sans m'arrêter à mon costume poussiéreux de cycliste, que l'usage commence à tolérer d'ailleurs, je roulai ma bicyclette jusqu'au tronc moussu d'un vieil arbre. Au tintement clair de la sonnette, dont le ressort battait à la grille, un domestique vint, à qui je remis ma carte, et qui me laissa un instant dans le jardin.

Ma surprise grandit encore, lorsque je jetai un regard autour de moi. On avait réparé la façade, plus de lézardes, plus de briques disjointes; le perron, garni de roses, était

redevenu un seuil de bienvenue joyeuse; et les fenêtres vivantes riaient maintenant, disaient la joie intérieure, derrière la blancheur de leurs rideaux. Puis, c'était le jardin débarrassé de ses orties et de ses ronces, le parterre reparu, comme un grand bouquet odorant, les vieux arbres rajeunis, dans leur paix séculaire, par la pluie d'or d'un soleil printanier.

Quand le domestique reparut, il m'introduisit dans un salon, en me disant que monsieur était allé au village voisin, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer. J'aurais attendu des heures; je pris patience en examinant d'abord la pièce où je me trouvais, installée luxueusement avec des tapis épais, des rideaux et des portières de cretonne, appareillés au vaste divan et aux fauteuils profonds. Ces tentures étaient même si amples, que je fus étonné de la brusque tombée du jour. Puis, la nuit se fit presque complète. Je ne sais combien de temps je dus rester là, on m'avait oublié, sans même apporter de lampe. Assis dans l'ombre, je m'étais mis à revivre toute l'histoire tragique, m'abandonnant au rêve. Angeline avait-elle été assassinée? s'était-elle enfoncé elle-même un couteau en plein cœur? Et, je l'avoue, dans cette maison hantée, redevenue noire, la peur me prit, une peur qui ne fut qu'un léger malaise, qu'un petit frisson à fleur de peau, puis qui s'exaspéra, qui me glaça tout entier, dans une folie d'épouvante.

D'abord il me sembla que des bruits vagues erraient quelque part. C'était dans les profondeurs des caves sans doute : des plaintes sourdes, des sanglots étouffés, des pas lourds de fantôme. Ensuite, cela monta, se rapprocha, toute la maison obscure me parut se remplir de cette détresse effroyable. Et, tout à coup, le terrible appel retentit : Angeline! Angeline! Angeline! avec une telle force croissante, que je crus en sentir passer le souffle froid sur ma face. Une porte du salon s'ouvrit violemment, Angeline entra, traversa la pièce sans me voir. Je la reconnus, dans le coup de lumière qui était entré avec elle, du vestibule éclairé. C'était bien la petite morte de douze ans, d'une beauté miraculeuse, avec ses admirables cheveux blonds sur les épaules, vêtue de blanc, toute blanche de la terre d'où elle revenait chaque nuit. Elle passa

muette, éperdue, disparut par une autre porte, tandis que de nouveau le cri reprenait, plus lointain : Angeline! Angeline! Angeline! Et je restai debout, la sueur au front, dans une horreur qui hérissait tout le poil de mon corps, sous le vent de terreur venu du mystère.

Presque aussitôt, je crois, au moment où le domestique apportait enfin une lampe, j'eus conscience que le peintre B... était là et qu'il me serrait la main, en s'excusant de s'être si longtemps fait attendre. Je n'eus pas de faux amour-propre, je lui contai tout de suite mon histoire, encore frémissant. Et avec quel étonnement d'abord il m'écouta, et avec quels bons rires ensuite il s'empressa de me rassurer!

— Vous ignoriez sans doute, mon cher, que je suis un cousin de la seconde Mme de G... La pauvre femme! l'accuser du meurtre de cette enfant, qui l'a aimée et qui l'a pleurée autant que le père! Car la seule chose vraie, c'est en effet que la pauvre petite est morte ici, non de sa propre main, grand Dieu! mais d'une brusque fièvre, dans un tel coup de foudre, que les parents, ayant pris cette maison en horreur, n'ont jamais voulu y revenir. Cela explique qu'elle soit restée inhabitée de leur vivant. Après leur mort, il y a eu d'interminables procès, qui en ont empêché la vente. Je la désirais, je l'ai guettée pendant de longues années, et je vous assure que nous n'y avons encore vu aucun revenant.

Le petit frisson me reprit, je balbutiai :

— Mais Angeline, je viens de la voir, là à l'instant... La voix terrible l'appelait, et elle a passé là, elle a traversé cette pièce.

Il me regardait , effaré, croyant que je perdais la raison. Puis, tout à coup, il éclata de son rire sonore d'homme heureux.

— C'est ma fille que vous venez de voir. Elle a eu justement pour parrain M. de G..., qui lui a donné, par une dévotion du souvenir, ce nom d'Angeline; et, sa mère l'ayant sans doute appelée tout à l'heure, elle aura passé par cette pièce.

Lui-même ouvrit une porte, jeta de nouveau l'appel :

— Angeline! Angeline! Angeline!

L'enfant revint, mais vivante, mais vibrante de

gaîté. C'était elle, avec sa robe blanche, avec ses admirables cheveux blonds sur les épaules, et si belle, si rayonnante d'espoir, qu'elle était comme tout un printemps qui portait en bouton la promesse d'amour, le long bonheur d'une existence.

Ah! la chère revenante, l'enfant nouvelle qui renaissait de l'enfant morte. La mort était vaincue. Mon vieil ami, le poëte V..., ne mentait pas, rien ne se perd, tout recommence, la beauté comme l'amour. La voix des mères les appelle, ces fillettes d'aujourd'hui, ces amoureuses de demain, et elles revivent sous le soleil et parmi les fleurs. C'était de ce réveil de l'enfant que la maison se trouvait hantée, la maison aujourd'hui redevenue jeune et heureuse, dans la joie enfin retrouvée de l'éternelle vie.

Notes
et
Commentaires

Notes et Commentaires sur les "Contes et Nouvelles"

TOME I

Esquisses Parisiennes

Les Esquisses Parisiennes, intitulées *La Vierge au Cirage*, *Les Vieilles aux yeux bleus*, *Les Repoussoirs*, *L'Amour sous les toits*, œuvres de toute jeunesse, publiées en 1865, dans *La Vie Parisienne*, ont été réunies plus tard, à la suite du *Vœu d'une Morte*, réédité chez Charpentier en 1889, où elles se trouvent en édition originale.

Les trois autres esquisses *Histoire d'un Fou*, *La Neige*, *Les Veuves*, sont éditées ici pour la première fois.

L'Histoire d'un Fou, qui parut d'abord dans *La Tribune* contient en germe le sujet de *La Conquête de Plassans*.

La Neige est une des premières nouvelles écrites par Zola, au moment où il commençait à collaborer dans les journaux. Elle date de 1865 ou 1866. Cette nouvelle a son histoire que le romancier conta un jour à Fernand Xau et que celui-ci a relatée dans une plaquette, intitulée *Emile Zola*, publiée en 1880. Cette anecdote évoque les années de misère que connut le grand écrivain à ses débuts :

" Chaque chronique acceptée, rappelle Zola, m'était payée cinquante francs. Lorsque je remis mon étude au *Figaro*, une couche épaisse de neige recouvrait le sol, mais arrivé trop tard, l'article ne

devait être composé que le lendemain et, par conséquent, ne paraître que le surlendemain. Précisément, le lendemain, les brumes se dissipèrent et la neige fondit comme par enchantement, sous l'action du soleil inattendu. Jugez de mon désappointement.

" J'avais besoin d'argent, et mes cinquante francs m'échappaient! Tout un long mois le ciel resta habillé de bleu et l'article demeura sur le *marbre.* J'étais désespéré, exaspéré. Pourtant un jour, l'horizon roula de gros nuages sombres et des pampeluches blanches descendaient lentement sur le sol. J'étais sauvé, je touchai mes cinquante francs ".

Les Veuves, sont une fantaisie sur les mœurs du Quartier Latin, au temps de l'adolescence du Maître; elle parut dans *Le Journal pour tous*, le 22 août 1894 (œuvre de jeunesse retrouvée).

Aux Champs

Ces trois nouvelles sont sensiblement de la même époque que les Esquisses. Elles rappellent d'anciennes promenades avec Paul Cézanne, dans une banlieue qui s'est singulièrement modifiée depuis lors. Zola publia ces souvenirs dans *Le Figaro*, en 1880. Ils furent réunis pour la première fois dans le volume de contes qui porte le titre du premier d'entre eux, *Le Capitaine Burle* (Charpentier, 1882).

Naïs Micoulin

Inspirée par le séjour que Zola fit à l'Estaque en 1877, *Naïs Micoulin* parut dans la revue *La Réforme* (15 décembre 1879, 1er et 15 janvier 1880). *Naïs Micoulin* a donné son nom au recueil de contes, publié par Charpentier en 1884.

" Il serait oiseux, peut-on lire dans le Livre du 10 janvier 1884, de chercher ici à caractériser et à juger le style et le talent descriptif de M. Zola. Il a mis dans ses nouvelles toute l'intensité, toute la force, tout le relief dont il dispose à un si haut degré! Il n'y porte aucun défi à rien ni à personne ".

De *Naïs Micoulin*, Alfred Bruneau tira plus tard un drame lyrique en deux actes, représenté pour la première fois sur le Théâtre de Monte-Carlo, le 2 février 1907.

Nantas et autres Nouvelles

Nantas, traduit d'abord en russe dans *Le Messager de l'Europe*, fut publié par *Le Voltaire* en 1880. Le drame *Renée* que Zola devait faire représenter plus tard est une combinaison de *Nantas* et de *La Curée.* Les deux histoires ont plus d'une analogie, mais Nantas est éperdument amoureux tandis que Saccard ne l'est pas. Dans le roman le mariage est consommé, il ne se consomme pas dans la nouvelle. (Voir la préface de *Renée*, Théâtre, tome II).

De cette histoire d'un aventurier, brûlé d'ambition, il a été tiré deux films, qui ont été tournés avec un énorme succès.

La Mort d'Olivier Bécaille, *Madame Neigeon*, *Les Coquillages de M. Chabre* ainsi que *Nantas* ont paru en édition originale dans le recueil de nouvelles intitulé *Naïs Micoulin* (Charpentier, 1884).

Pour une Nuit d'amour et *L'Inondation* ont paru en édition originale dans le recueil de nouvelles intitulé *Le Capitaine Burle* (Charpentier 1884). *Pour une Nuit d'amour*, dont le sujet a été emprunté à une nouvelle de Casanova, a fait l'objet d'une adaptation cinématographique, extrêmement pittoresque et dramatique, de fabrication américaine. *L'Inondation* a été inspiré par les crues catastrophiques de la Garonne en 1877, restées fameuses, par le mot du maréchal de Mac-Mahon, alors Président de la République : " Que d'eau, que d'eau! "

TOME II

L'Attaque du Moulin et Les Soirées de Médan

L'Attaque du Moulin, d'Emile Zola, est avec *Boule-de-Suif*, de Guy de Maupassant, la plus célèbre des nouvelles qui composent *Les Soirées de Médan*.

Que de souvenirs s'attachent à cette maison et que d'idées évoquent ces deux syllabes : Médan. Ce nom demeurera intimement uni à l'une des plus fécondes et des plus glorieuses époques de la littérature française. Cette demeure est devenue aussi illustre que les Charmettes, que Combourg, que Hauteville-House. Elle abrita le triomphe du naturalisme. Flaubert, Tourgueneff, Edmond de Goncourt, Guy de Maupassant y fréquentèrent. Le reportage, la photographie, l'illustration en ont partout popularisé l'aspect.

Ce fut en 1878, après *L'Assommoir*, qu'Emile Zola, pour satisfaire à la fois sa méthode de travail et ses goûts de plein air, se résolut à acquérir cette maison de Médan. Au cours d'une promenade dans les environs de Paris, il avait déniché cet adorable petit coin à mi-chemin entre Triel et Poissy, à la base d'un coteau boisé, d'où l'on domine la vallée de la Seine, miroitante et sinueuse, où la tombée du jour, surtout, provoque des féeries de couleurs, quand le soleil mourant diapre de ses nuances de feu les buées vaporeuses et bleutées qui montent du fleuve.

L'habitation n'était tout d'abord qu'une petite maison de paysans, entourée d'un jardin minuscule. Mais que d'agrandissements, que d'embellissements y furent faits depuis lors!

La plupart des romans de Zola furent composés dans l'immense cabinet de travail de Médan. C'est une énorme pièce carrée, qui occupe deux étages de l'aile gauche, affectant la disposition d'un atelier de peintre. Maupassant l'évoque en ces termes dans son étude sur l'auteur des *Rougon-Macquart* : " Zola travaille au milieu d'une pièce démesurément grande et haute, qu'un vitrage donnant sur la plaine éclaire dans toute sa largeur. Et cet immense cabinet est aussi

tendu d'immenses tapisseries, encombré de meubles de tous les temps et de tous les pays. Des armures du moyen âge, authentiques ou non, voisinent avec d'étonnants meubles japonais et de gracieux objets du XVIIIe siècle ". On sait que, dans cette pièce, se dresse encore une cheminée monumentale où s'inscrit en lettres d'or, la devise du Maître : " *Nulla dies sine linea* ".

Médan était donc devenu un fastueux domaine. Non loin du corps de logis s'élevait "le pavillon des amis", où Zola, coutumier d'une large hospitalité, laissait à ses hôtes la facilité de vivre à leur guise, sans changer leurs habitudes. Mais un des coins les plus curieux de l'habitation, était " la ferme ". Le grand romancier, chez qui tant de vestiges sont visibles d'un panthéisme oriental, et qui s'enorgueillissait d'être un " ami des bêtes ", rendait aux animaux un véritable culte. Les chiens, les chevaux, les oiseaux rares qui emplissaient les volières, faisaient partie de la famille. La ferme, magnifiquement aménagée, était leur demeure. L'étable était bâtie en marbre. Les mangeoires des vaches étaient surmontées d'une sorte de tribune en chêne sculpté, d'où le maître du logis assistait au repas de ces braves bêtes.

Zola passait volontiers à Médan six ou même huit mois de l'année. A Paris, il ne faisait guère que se documenter pour son prochain livre. Mais c'est à la campagne qu'il travaillait, géant solitaire, ne vivant qu'avec les milliers de personnages enfantés par son cerveau. Ainsi, cette maison bâtie avec l'or du succès, ne cessa jamais d'être le sanctuaire du travail... Parfois, le sifflet d'une locomotive, déchirant l'atmosphère, arrêtait sa méditation, lui rappelait Paris tout proche, les durs et farouches combats de la société moderne. C'est que la ligne de Paris au Havre longeait la propriété. Et c'est en voyant passer, à cent moments du jour, les express fous ou les wagons traînards des convois de marchandises, que lui vint l'idée d'écrire *La Bête Humaine*, son roman sur les chemins de fer.

Comment se constitua le groupe littéraire qui restera connu sous le nom de " groupe de Médan "? On était aux environs de 1876, et les théories littéraires des Goncourt, de Flaubert, de Zola, si âprement combattues par la critique et par la presse, passionnaient la jeunesse. La fière attitude observée par ces maîtres, les rudes combats qu'ils avaient dû livrer et subir, excitaient l'intérêt des débutants. Entre le romantisme démodé, le Parnasse qui se désintéressait de la vie, et la formule nouvelle, promulguée par l'écrivain puissant de *L'Assommoir*, leur enthousiasme n'hésitait pas. Instinctivement, ils se laissaient porter là où ils savaient qu'était l'avenir.

Paul Alexis, qui avait fait, quelques années après Zola, ses études au collège d'Aix-en-Provence, avait depuis longtemps, retrouvé à Paris le maître de Médan. Cela datait de la fin de l'Empire.

Sept ans plus tard, Henry Céard, qui était rédacteur au ministère de l'intérieur, se décida à aller sonner chez Zola, lequel habitait rue de Boulogne. Céard nous a donné le récit de cette première visite, laquelle donna lieu à un quiproquo assez cocasse. Le visiteur avait fait passer sa carte, qui était ainsi libellée : " *Henri Céard*, 36, *rue Galois, à Bercy* ". En lisant cette adresse, Zola s'imagina qu'il

s'agissait d'un placier de l'Entrepôt qui venait lui offrir ses services... Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il se trouva en présence d'un jeune homme qui lui disait : " J'ai lu tous vos livres et, les trouvant très forts, je viens vous voir ". On finit par s'expliquer; et, au cours de cette première entrevue, Henry Céard vint à parler d'un de ses camarades de lettres; il avait publié une œuvre intitulée *Marthe*, il était son collègue de bureau : il s'appelait J.-K. Huysmans.

On sait, d'autre part, l'affectueuse tendresse qui unissait Zola à Flaubert. Souvent, il rencontrait chez lui un solide garçon d'une trentaine d'années, haut en couleur, l'œil caressant, la moustache brune. C'était Guy de Maupassant, il n'avait encore rien publié, sauf, peut-être, quelques vers épars.

De son côté, Paul Alexis avait lié connaissance, à *La République des Lettres*, que dirigeait Catulle Mendès, avec Léon Hennique, lequel venait de révolutionner le clan parnassien en faisant une conférence sur *L'Assommoir*. Hennique fut, à son tour, présenté chez Zola. Ainsi, Alexis, Huysmans, Céard, Maupassant, Hennique s'étaient pris d'amitié et, le dimanche, on se retrouvait pour aller passer la journée chez Zola, à Médan, à Médan dont le nom allait devenir célèbre comme un nom de champ de bataille.

De l'avis de tous ceux qui en furent les commensaux, rien n'était moins guindé que ces réunions à Médan. Tout se passait en causeries affectueuses, parfois en discussions ardentes. Il y régnait une camaraderie fraternelle. De temps en temps, Maupassant, qui était un passionné du canotage, détachait une barque et partait rêver au fil de l'eau.

Vers 1880, toute une littérature était née de la guerre franco-allemande. Le ton geignard et la niaiserie uniforme de ces productions étaient devenus insupportables. Les " bourreurs de crâne " ne datent certainement pas de 1914. Et, à cette époque, on ne pouvait parler de l'invasion de " l'année terrible " qu'en termes conventionnels dans un vocabulaire de complainte, qui finissait par excéder. De là naquit, chez les nouveaux amis de Zola, l'idée d'écrire un livre collectif de nouvelles, où les événements de 1870-71 seraient étudiés et contés avec les méthodes nouvelles d'observation et d'écriture chères au groupe de ces écrivains.

L'idée était facilement réalisable. On hésita pourtant assez longtemps sur le titre. J.-K. Huysmans proposa *L'Invasion comique*. Mais cette dénomination fut repoussée comme inconvenante. Finalement on décida d'intituler le recueil *Les Soirées de Médan*.

Les Soirées de Médan se composent de six nouvelles : *L'Attaque du Moulin*, de Zola; *Sac au dos*, de J.-K. Huysmans; *L'Attaque du grand Sept*, de Léon Hennique; *Après la Bataille*, d'Alexis; *Boule-de-Suif*, de Guy de Maupassant; *La Saignée*, d'Henry Céard. *Boule-de-Suif* était inédite. Elle était, d'ailleurs, le début, en prose de Maupassant. Elle devait, du jour au lendemain, rendre célèbre le nom de son auteur.

Les Soirées de Médan furent accueillies par une tempête d'injures; " Valets impuissants, extrême-gauche de la littérature, égoutiers, épousseteurs de la gloire du maître ", telles sont les aménités dont ils furent qualifiés. Le dessinateur Robida, dans une composition

satirique, représenta Zola, porté en triomphe par quatre Nana, tandis que ses disciples agitent des bannières où on lit de plaisantes inscriptions contre les idéalistes, une, entre autres, avec ces simples mots : " Qu'on les empaille ".

La mauvaise foi dont on entourait chaque œuvre nouvelle de Zola rejaillissait sur ses disciples.

" Sans autorité, sans érudition, sans littérature, a écrit Pau Alexis, certains amuseurs du boulevard, les plaisantins de la chronique légère, s'en sont donné à cœur joie sur le compte de Zola, faisant de l'esprit à contre-temps sur des choses sérieuses, répondant à un beau livre par un pied de nez, se dérobant à une polémique puissante par une pirouette, ressassant éternellement les mêmes plaisanteries lourdes : calembredaines de l'heure de l'absinthe qui passent pour de l'esprit français. Ils ont travesti ses intentions les plus droites, se sont efforcés de le ravaler à leur niveau, lui ont prêté leurs propres calculs, l'ont accusé de spéculer sur la dépravation des mœurs, comme eux spéculent sur celle du sens commun et de l'esprit ".

Ainsi, l'indignation et le charivari qui les saluèrent stupéfient aujourd'hui. Ces six personnalités que l'on jugeait ainsi, en bloc, d'une manière sommaire et superficielle, nous semblent, au contraire, extrêmement accusées et différentes. Combien apparaît dissemblable la figure d'un Maupassant, par exemple, de celle d'un Huysmans, toutes deux, pourtant, si originalement pittoresques! Quelle différence de ton dans le livre même, entre *L'Attaque du Moulin* et *Sac-au-dos*, ou *Boule-de-Suif!*

Dans leur intéressant ouvrage sur *Le Groupe de Médan*, MM. Léon Deffoux et Emile Zavie, ont dégagé, avec justesse les tendances communes aux six auteurs des " soirées ".

" Un même souci d'art, une même formule qu'ils interprétaient plus qu'on ne l'imagine généralement, les maintenait unis en apparence; car c'est toujours ainsi que se forment les plus sûres unions où l'on croit se comprendre et se connaître. Ils avaient au moins le même souci scrupuleux d'étudier les milieux qu'ils décrivaient et de tâcher de faire vrai. Ils apportaient la même minutie, le même sérieux, la même conviction pour dépeindre un caractère, c'est-à-dire un homme, avec ses passions, ses habitudes, ses préjugés, imposés dès l'enfance... Ils ne témoignaient qu'une sympathie atténuée à leurs pitoyables héros et ils semblaient se railler des lâchetés et des faiblesses qu'ils aimaient à collectionner... "

Si ces observations sont exactes en ce qui concerne la plupart des nouvelles qui composent *Les Soirées de Médan*, il paraît difficile, cependant, de les appliquer à *L'Attaque du Moulin*. Malgré lui, Zola brise le cadre qu'il s'était fixé et déborde sa propre formule. Le vent épique l'emporte. Ce n'est plus seulement un épisode de la Guerre franco-allemande qu'il peint. Son sujet s'élargit. C'est le drame éternel de la guerre et de l'invasion, dans toute son atroce rigueur, qu'il évoque devant nos esprits. En ce moulin d'Alsace, au milieu du crépitement des balles, dans l'air chargé d'une odeur de poudre, une tragédie cornélienne se joue, brutale et rapide. L'antagonisme soudain déchaîné entre le sentiment de la famille et celui de la patrie,

la lutte entre l'amour et la piété filiale, le sacrifice héroïquement consenti et tour à tour offert par le père, par la fiancée et par l'amant. Voilà bien tous les éléments du pathétique cornélien. Cette œuvre condensée, qui abonde en raccourcis puissants, écrite d'un style sobre et solide, on essayerait vainement d'y trouver l'anecdote ou le procédé naturalistes. Dans ces pages, aucune recherche de métier, aucune coquetterie d'école, c'est tout uniment de l'art humain, très simple.

L'adaptation au théâtre de *L'Attaque du Moulin* a fortement aidé à sa célébrité et pour ce qui concerne ce drame lyrique nous renvoyons le lecteur aux Notes et Commentaires du *Rêve*, qui ont trait à la collaboration d'Emile Zola et d'Alfred Bruneau.

Et Médan?... Depuis de longues années, ses ombrages n'entendent plus la rumeur des discussions littéraires...

Cependant, chaque année, le premier dimanche d'octobre, ses jardins se trouvent envahis par une foule d'admirateurs qui viennent s'y recueillir en pieux pélerinage.

Au lendemain de la mort de Zola, ce fut un serrement de cœur parmi ses familiers, ses amis, ses admirateurs, à l'idée que Médan pourrait tomber entre les mains indifférentes d'un propriétaire étranger.

Mais Mme Emile Zola prit le parti de se séparer de ce domaine de Médan, qui lui était si cher, et d'en faire don à l'Assistance publique.

Le legs fut accepté, et le conseil supérieur de l'Assistance publique décida de convertir la maison de Médan en un asile de convalescence pour nourrissons débiles. La " Fondation Zola " fut inaugurée solennellement le 1er octobre 1907.

Ainsi, donc, Médan, après avoir été le glorieux asile de la méditation et de la gloire, est devenue, en quelque sorte, la maison des enfants du peuple. C'est le séjour enchanté où les enfances anémiées de la grande ville laborieuse viennent recouvrer la santé et la force. Les appartements ont été dépouillés de leurs tentures, de leur luxe décoratif, et l'on n'y entend plus glisser que la forme blanche des infirmières. Dans le cabinet de travail, dans le salon du rez-de-chaussée, des files de petits lits s'alignent maintenant, d'où s'échappe parfois le cri d'un petit convalescent qui renaît à l'existence.

Ainsi, sous une forme nouvelle, Médan n'en reste pas moins un lieu de création. On y continue à faire de la vie, et la métamorphose que sa destination a subie est encore un hommage à celui qui en fut le fondateur et l'hôte puissant, au poëte de *Fécondité* et des derniers *Evangiles*.

Le Capitaine Burle

Cette œuvre a donné son nom au recueil de nouvelles publiées chez Charpentier en 1882. *Le Livre*, du 10 janvier 1883, rendait compte du volume en ces termes :

" Deux énergiques tableaux de mœurs recommandent ce recueil " de nouvelles. L'un qui porte même titre que le volume est la " mise en scène rigoureuse du sentiment d'honneur chez les officiers

“ de notre armée les plus abrutis. Grossièreté à part, l'étude vaut “ celle d'Alfred de Vigny, *Le Capitaine Renaud*, et combien l'observation y est plus vraie! On a reproché à M. Zola d'avoir emprunté “ aux mémoires de Casanova le sujet de l'autre nouvelle : *Pour une* “ *nuit d'amour*. Peu importe, s'il l'a rendu sien et frappé d'une “ empreinte originale? Il y aurait encore de belles pages à signaler “ dans : *Comment on meurt*. Les derniers jours du paysan qui s'éteint “ sans plainte et sans larmes, avec le seul regret de n'être plus “ utile aux siens, composent un ensemble plein de grandeur, de “ simplicité rustique. En résumé, quoique de moindre haleine “ que ses romans, les six morceaux du *Capitaine Burle*, n'en portent “ pas moins la marque de fabrique de l'auteur, la qualité maîtresse “ de son talent, qui est la force. Il élimine trop souvent, il est vrai, “ le rayon de poésie qui dore les choses les plus humbles et ennoblit “ par instants les âmes les plus viles. Amer plaisir que celui de “ surprendre en faute ses semblables, afin de présenter railleusement “ aux grimaces de leur laideur un miroir qui les grossit. Quelque “ fibre élégiaque ou pastorale a dû se briser en lui dès l'enfance “ et il lui en est resté la corne durcie avec laquelle il burine sans “ pitié les traits de la bête humaine, appuyant de préférence sur “ les bassesses, sur les vices. Personne, avant lui, n'avait eu de “ tels accents de mépris sur notre destinée et n'en avait accusé “ avec tant de rigueur la loi fatale... ”

Le Capitaine Burle avait d'abord paru dans *La Vie Moderne* du 10 février 1881. Henry Céard en tira un drame en un acte, en prose, représenté pour la première fois au Théâtre Libre, le 23 décembre 1887, sous le titre de *Tout pour l'honneur*. *Tout pour l'honneur* faisait partie du cinquième spectacle de ce théâtre, avec *La Sérénade*, de Jean Jullien et *Le Baiser*, de Théodore de Banville. Les rôles du capitaine Burle et du major Laguitte étaient tenus par MM. H. Mayer et Antoine, ceux de Mme Burle et de Phrosine par Mmes Lerou et Luce Colas.

Jacques Damour

Jacques Damour a paru en édition originale dans le recueil intitulé *Naïs Micoulin* (Charpentier, 1884). De cette nouvelle, Henry Céard tira une pièce en un acte qui fit partie du premier spectacle du Théâtre Libre.

La première représentation du Théâtre Libre eut lieu le 30 mars 1887. Le spectacle se composait de *Mademoiselle Pomme*, un acte de Duranty et Paul Alexis; d'*Un Préfet*, d'Arthur Byl; de *La Cocarde*, de Jules Vidal; de *Jacques Damour*, tiré de la nouvelle de Zola, par Léon Hennique. Avec ses modiques appointements d'employé à la compagnie du Gaz, Antoine avait pu louer une petite salle, située tout au fond du passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, petite ruelle ténébreuse, bondée d'hôtels meublés, donnant sur les boulevards extérieurs et qui se terminait en coupe-gorge.

La toile se leva sur un décor brossé tant bien que mal sur du calicot par Antoine et ses camarades. Il faut bien le dire, le début de

la soirée ne fut pas heureux. Tout d'abord, Henry Burguet, alors élève au Conservatoire, qui était chargé de réciter un prologue en vers, est pris de *trac* et ne peut aller jusqu'au bout... On doit jouer ensuite *Mademoiselle Pomme*, mais l'entr'acte se prolonge... Les spectateurs s'impatientent. On s'est aperçu, au moment d'entrer en scène, qu'il manquait un fauteuil. Tout grimé Antoine se précipite dans le passage, quémandant partout un de ces meubles. Effarés par son maquillage, les gens lui ferment la porte au nez. Il se désespère, lorsque devant une boutique de brocanteur, l'artiste crut apercevoir cet accessoire indispensable; hélas! ce n'est qu'une chaise percée de Louis XV, mais il s'en empare, et, toujours en courant, il la rapporte triomphalement.

Mademoiselle Pomme peut commencer; cette amusante farce est accueillie avec sympathie. Le sujet d'*Un Préfet* est tellement raide que les amis de l'auteur ne peuvent s'empêcher de protester. Avec *La Cocarde*, petit proverbe inspiré d'Henri Becque, le résultat eut été indécis. Mais *Jacques Damour* s'achève en triomphe, décide du succès de la soirée et de l'avenir du Théâtre Libre.

Quelques mois plus tard (22 septembre 1887) *Jacques Damour* était repris sur le Théâtre National de l'Odéon.

La Fête a Coqueville

Cette œuvre est particulièrement représentative de la manière comique de Zola, dont les traces demeurent si visibles en divers épisodes de *L'Assommoir*, de *Pot-Bouille* et de *La Terre*, et qui s'affirme ici, complètement, en larges touches vigoureuses. *La Fête à Coqueville* parut en édition originale dans le recueil qui porte le titre du *Capitaine Burle* (Charpentier 1883). M. Fasquelle en a donné, en 1898, une édition spéciale sur grand format qui a été illustrée dans le texte d'une excellente suite de dessins d'André Devambez.

Madame Sourdis

La première version de cette nouvelle, qui peut compter parmi les études plus fouillées et plus vigoureuses que nous a laissées Emile Zola fut donnée d'abord, en langue russe, dans *Le Messager de l'Europe*.

Ainsi que l'a expliqué Gustave Kahn dans *Le Quotidien* (20 septembre 1927) : “ Zola se dérangea donc de son œuvre pour, entre deux romans, probablement entre *La Faute de l'abbé Mouret* et *L'Assommoir*, écrire *Madame Sourdis* et y décrire une de ces figures de femmes à l'intelligence robuste et au caractère énergique qu'on trouve un peu partout dans son œuvre, une étude de bourgeoise, obstinée et douée, qui voisine un peu avec la Madame Hédouin de *Pot-Bouille* ”.

“ C'est, ajoute Gustave Kahn, dans une manière très sobre, pleine et concentrée, qu'est écrite *Madame Sourdis* qui compte parmi les meilleures œuvres de Zola, pour ce qu'elle révèle de juste observation,

de particularité dans la préoccupation de simplicité, et par le vigoureux rendu de caractères rares présentés en toute simplicité ".

En 1899, Fernand Labori qui dirigeait alors *La Revue du Palais*, devenue *La Grande Revue*, désireux de voir le nom de Zola figurer à son sommaire, sollicita le maître de lui donner une nouvelle œuvre. L'auteur reprit sa nouvelle ancienne, la récrivit à son intention, et c'est cette deuxième version que nous publions aujourd'hui dans ce volume.

Madame Sourdis n'avait jamais été réunie aux autres ouvrages d'Emile Zola. Elle figure donc ici en édition originale.

Une Victime de la Réclame

Celle-ci est une œuvre de jeunesse. La fantaisie qui porte ce nom parut dans *L'Illustration* du 17 novembre 1866. Elle est éditée dans ce volume pour la première fois.

Voyage Circulaire

Ironique nouvelle que *Le Figaro Illustré* publiait en 1884-1885, ornée de dessins de Caran d'Ache, dans son numéro de Noël. De braves commerçants sont les héros de ce récit, en un temps où toute une classe d'individus ne quittait jamais Paris, où le bois de Vincennes résumait pour eux les aspects et les joies de la campagne.

Ce récit est édité ici pour la première fois.

Une Farce ou Bohèmes en Villégiature

Au temps de sa jeunesse, Zola avait beaucoup fréquenté les peintres. L'ami de Cézanne, le défenseur de Manet était devenu le familier de tous ceux qui composèrent la fameuse phalange des impressionnistes. Un assez long séjour qu'il fit à Bennecourt, au printemps de 1871 a dû lui inspirer cette pochade unique et satirique qui fut publiée sous le titre d'*Une Farce* en 1887-1888 dans une publication belge à dix centimes, " L'Anthologie Contemporaine des Ecrivains Français et Belges ". Elle figura, plus tard, avec le titre de *Bohèmes en Villégiature* dans un livre collectif de luxe, édité chez Plon et Nourrit, intitulé *Types de Paris*, et auquel collaborèrent, en outre, Edmond de Goncourt, Maupassant, Paul Bourget, Mallarmé, J.-K. Huysmans Octave Mirbeau, etc...

Une Farce fait partie des œuvres d'Emile Zola, restées éparses, et qui sont réunies dans cette édition pour la première fois.

Comment on se marie. — Comment on meurt.

Comment on se marie forme diptyque avec *Comment on meurt*. Ces deux suites de nouvelles sont construites sur le même modèle, puisant les quatre sujets de leurs quatre chapitres dans quatre mondes différents. Aussi avons-nous cru devoir les publier les unes après

les autres, bien que *Comment on se marie*, fasse partie des œuvres non réunies jusqu'ici en volume et que *Comment on meurt*, qui contient notamment l'admirable " Mort du Paysan " soit distrait du volume de nouvelles, édité chez Fasquelle, sous le titre du *Capitaine Burle*.

Le Journal pour tous, supplément illustré du *Journal* publia *Comment on se marie*, en 1893. Le dernier chapitre de la nouvelle, *Le Mariage de Lise*, fut reproduit dans la publication annuelle de la Société des Gens de Lettres, *En Pique Nique* (Armand Colin et Cie, 1894).

Les Trois Guerres

Dans cette nouvelle, recueillie pour la première fois, dans cette édition, Emile Zola a groupé les impressions qu'il avait conservées des trois guerres qui eurent lieu de son vivant, la guerre de Crimée en 1854, la guerre d'Italie en 1859 et la guerre de 1870. En lisant les " Souvenirs " qui terminent les *Nouveaux Contes à Ninon* (voir ce volume), on retrouve l'idée première de cette longue nouvelle.

Les Trois Guerres avaient paru en 1892, dans la Publication annuelle de la Société des Gens de Lettres, vendue au profit des veuves des écrivains et de la caisse de secours, et intitulée *Bagatelles* (Paris. Dentu).

C'était le moment où Zola publiait *La Débâcle*.

Angeline ou La Maison hantée

Angeline parait ici en édition originale.

C'est la dernière nouvelle qu'Emile Zola écrivit. Il la composa en Angleterre, lors de son exil, en 1899. Le romancier avait eu l'occasion de visiter dans la banlieue de Londres une grande propriété abandonnée, non loin de la maison qu'il habitait, et, s'était laissé conter l'histoire d'Angeline. Il transposa l'anecdote dans les environs de Médan, en ce décor de Seine-et-Oise qui lui était familier.

Publiée sous le titre de *La Maison Hantée* dans le *New-York Hérald*, elle reparut quelques jours plus tard au *Petit Bleu* de Paris sous le nom modifié d'*Ermeline*. Le texte publié ici a été collectionné sur le manuscrit original et nous lui avons conservé le titre qu'elle y porte : *Angeline*.

Il a été retrouvé, parmi les papiers laissés par le Maître, une note écrite de la main de M. E.-A. Vizetelly, le traducteur anglais. Elle contient d'intéressants détails sur la maison hantée d'Oatlands (banlieue de Londres) qui servit de modèle à Zola pour écrire sa nouvelle *Angéline* :

" Voici d'après M. Venables lui-même et l'inspecteur de police de Walton l'histoire plus ou moins authentique de la maison hantée qui se trouve près de Penn.

" Cette propriété s'appelle *The Castle* (Le Château) et fût bâtie par un M. Matthews, pawnbroker ou prêteur sur gages, c'est-à-dire

un de ces individus qui exploitent l'industrie des monts-de-piété en Angleterre, laquelle industrie peut être exercée en ce pays par n'importe quelle personne solvable qui se conforme aux différents règlements de police, etc. On affirme que la plupart des pièces sont très petites mais d'une hauteur de plafond démesurée. C'est en se retirant des affaires que le vieux Matthews vint l'habiter; il y entassa une immense quantité d'objets disparates : c'étaient des " gages " que ses emprunteurs de jadis n'avaient pas retiré à temps.

" Le vieux était bien connu au pays il y a une vingtaine d'années, il s'y promenait sur un grand cheval blanc et s'habillait à l'ancienne mode. Il avait trois filles, belles comme le jour, dit-on, et, à chacune d'elles il devait donner une dot royale. Elles étaient recherchées par de nombreux prétendants, mais le père, grincheux et difficile, tenait ses portes fermées à double tour, ne trouvant aucun amoureux à son gré. Or il advint que trois jeunes officiers, de véritables princes charmants, si vous voulez, vinrent par hasard dans le pays et, de loin, à travers les arbres, ils aperçurent à une fenêtre les trois belles captives qui se tressaient les cheveux en soupirant de leur triste sort... Amour fit le reste; on débuta par la télégraphie des yeux, par des gestes expressifs, des baisers jetés au vent, puis on en vint aux petits billets doux. Et enfin, un beau jour, nos trois princes, vêtus de leurs habits de gala, se présentèrent hardiment à la maison, et insistèrent pour être reçus. Mais le roi Matthews, tremblant de colère à cette visite inattendue et inconvenante, amena sur le champ ses argousins, autrement dits son cocher, son valet de chambre et son jardinier, et fit jeter à la porte les trois prétendants. A partir de ce moment, on monta la garde dans la propriété, tous les domestiques furent mis sur pied, on fit même des rondes de nuit. Les princes ne savaient comment faire pour forcer la consigne. Mais voilà qu'après bien des larmes, bien des lamentations, les trois princesses commençaient à dépérir, et le vieux Matthews ne put résister plus longtemps à leurs plaintes. D'ailleurs, en bon père, il s'était renseigné sur le compte des trois prétendants; c'étaient bien trois officiers, chacun bien apparenté et d'un certain état de fortune. Que pouvait-il espérer de mieux? Il céda donc, ouvrit ses portes toutes grandes aux amoureux et s'occupa des fiançailles. Les trois filles épousèrent les trois officiers, les trois mariages furent célébrés le même jour au milieu des réjouissances de tout le pays, et les époux partirent pour faire leurs voyages de noces en France, en Suisse et en Italie. Jusqu'à présent, vous voyez, il n'y a qu'un petit conte très ordinaire de père rébarbatif, de filles éplorées et d'amoureux s'essayant de leur mieux pour épouser leurs belles, le tout se terminant le plus heureusement du monde, selon les meilleures formules de feu Perrault.

" Mais le temps s'écoula. Le vieux Matthews vint à mourir, et sa veuve, qui seule hérita de la propriété du château, convola en secondes noces avec un américain. Au bout de quelques années, elle-même mourut à son tour, et le monsieur américain devint possesseur du domaine. C'est, à partir de cette époque, que la maison fut abandonnée. L'américain, disent les uns, s'en fut chez lui à New-York; mais selon les autres, le testament de sa défunte femme fut attaqué en justice par les filles du premier lit; dans tous les cas,

il paraîtrait qu'une grave dispute de famille s'en suivit. On plaida, l'américain qui voulait vendre la propriété ne put le faire en présence de l'opposition des autres, et, peu à peu, tout tomba dans un état complet d'abandon, les jardins envahis par les herbes, les clôtures brisées, la maison morne, fermée, pleine de poussière et de toiles d'araignées... Et, le soir, à l'automne, quand les grands vents secouaient les arbres et faisaient frissonner les couches de feuilles mortes qui s'étendaient sur les allées et les parterres, les fillettes du pays, en retournant chez elles, s'imaginaient entendre des bruits sinistres, des voix plaintives, des pas de fantôme... L'une d'elles s'enfuit un soir chez elle en affirmant qu'elle avait vu un grand carrosse tout noir, attelé de deux chevaux blancs comme neige, qui se cabraient et hennissaient en faisant à fond de train le tour de la maison. A la lueur de la lune, elle avait aperçu, dans ce fantastique équipage, la figure blême du vieux Matthews qui venait ainsi hanter sa propriété déserte. Il venait s'enquérir peut-être de tout le bric-à-brac dont il avait autrefois meublé et orné cette demeure : les mauvaises copies de maîtres italiens, les vases dépareillés, les bustes écornés, les consoles boîteuses, les coffrets poussiéreux et ainsi de suite, tout ce qu'enfin ses emprunteurs d'autrefois lui avaient laissé pour compte. Puis on inventa d'autres histoires; des contes de petite fille assassinée, des drames terribles puisés on ne sait où. Et aujourd'hui, ce n'est qu'en tremblant que les commères attardées, les jeunes filles revenant le soir d'une promenade amoureuse, passent devant cette maison maudite. Même les gamins n'osent pas prendre les pommes du jardin car ce sont, dit-on, les pommes du diable!!! Aujourd'hui, les difficultés de famille sont arrangées, paraît-il, puisque la propriété est à vendre, mais on ne peut trouver d'acheteur ".

Index Bibliographique

L'Attaque du Moulin, par Emile Zola. Exemplaire unique, imprimé pour mon bon plaisir. S. I. (Evreux, impr. Hérissey), 1886, in-8.

Première édition séparée.

Imprimé à un seul exemplaire pour M. Paul Reveillac, fondateur de la Société normande du Livre illustré, qui l'a fait décorer de onze aquarelles et dessins à la plume, dont un frontispice, cinq en-têtes et cinq culs-de-lampe, par P. Jazet.

M. Reveillac avait autorisé M. Hérissey à tirer un autre exemplaire pour lui. Cet exemplaire n'a pas été illustré.

L'Attaque du Moulin. Compositions de Emile Boutigny, gravées en couleurs par Faivre et Décisy. *Paris, Librairie de la Collection des Dix. A. Romagniol, directeur*, 10, *rue de Condé*, 1902, in-8, couv. ill.

Edition tirée à 300 exemplaires numérotés, savoir : 20 exemplaires sur papier Japon vieux, contenant 4 états des planches de texte et hors-texte, y compris les gravures sur bois et la décomposition des couleurs d'une planche, à 400 francs; 20 exemplaires sur papier de Chine, contenant les mêmes états que les exemplaires sur Japon, à 350 francs; 20 exemplaires sur papier vélin d'Arches, contenant les mêmes états que les exemplaires sur Japon, tirés sur Chine, à 350 francs; 45 exemplaires sur papier vélin d'Arches, contenant 3 états des planches de texte et hors-texte, y compris les gravures sur bois, tirées sur Chine et la décomposition en couleurs d'une

planche, à 250 francs; 20 exemplaires sur papier vélin d'Arches, contenant un double état des planches hors-texte dont l'état avec remarque et l'état avec lettre, et la décomposition en couleurs d'une planche, à 125 francs; 175 exemplaires sur papier vélin d'Arches, contenant l'état avec lettre des planches en couleurs, à 50 francs; et un *exemplaire unique* comprenant les dessins originaux de Boutigny, avec tous les états des planches y compris les bons à tirer ainsi que les deux états des gravures sur bois, l'état avant la retouche, et l'état après la retouche.

Il a été tiré, en outre, 50 suites des gravures sur bois, sur papier de Chine, à 50 francs.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 20 septembre 1902, sous le nº 9169, comme suit :

L'Attaque du Moulin, par Emile Zola, in-8, 91 pages avec composition d'Emile Boutigny, gravées à l'eau-forte et en couleurs par Claude Faivre. Evreux, impr. Hérissey 1901. *Paris, Lib. Romagnol.*

Titre rouge et noir. Papier de Hollande. — Collection des Dix.

L'Attaque du Moulin a paru pour la première fois dans *Les Soirées de Médan* (1880).

Cette nouvelle a inspiré le drame lyrique suivant :

L'Attaque du Moulin, drame lyrique en quatre actes d'après Emile Zola, poème de Louis Gallet, musique d'Alfred Bruneau. *Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs*, 11, *rue de Grenelle* (Imprimeries), in-18, couv. impr. (1893).

Edition originale. — Publiée à 1 franc.

LE CAPITAINE BURLE. — Comment on meurt. — Pour une nuit d'amour. — Aux champs. — La Fête de Coqueville. — L'Inondation, *Paris. G. Charpentier, éditeur*, 13, *rue de Grenelle, Saint-Germain* (Puteaux, impr. réunies), in-18, couv. impr. (1882, mais daté de 1883).

Edition originale. — Publiée à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Suivant M. Ant. Laporte, il aurait été tiré, également, 25 exemplaires sur papier de Chine.

L'annonce de l'éditeur, publiée dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France*, du 11 novembre 1882, page 2103 ne mentionne pas d'exemplaires sur papier de Chine.

La *table* de la *Bibliographie de la France* donne comme imprimeur : Motteroz.

Enregistré, comme suit, dans le numéro du 2 décembre 1882 sous le nº 12.148 :

Zola (E.) Le Capitaine Burle, suivi de : Comment on meurt, Pour une nuit d'amour, Aux Champs, La Fête à Coqueville, l'Inondation, par Emile Zola. In-18 jésus, 345 pp. Paris, impr. Motteroz, *Librairie Charpentier*. 3 fr. 50 (11 novembre).

Bibliothèque Charpentier.

Voir aussi au titre : *Thérèse Raquin*, et *Pour une nuit d'amour*.

Le Capitaine Burle a inspiré le drame suivant :

Céard (Henry). — *Tout pour l'honneur*, drame en un acte en prose, tiré de la nouvelle d'Emile Zola " Le Capitaine Burle ". *Paris, Charpentier et Cie*, 1890, in-12, couv. impr.
Edition originale. — Publié à 1 fr. 50.
Ce drame a été représenté, pour la première fois, le 23 décembre 1887 au Théâtre Libre.

La Fête a Coqueville, par Emile Zola, *Paris, Librairie Marpon et Flammarion* (impr. Colin à Lagny), 1890, in-16 de 247 pp., couv. impr.
Premier tirage. — Publié à 60 cent.
Forme le nº 122 des *Auteurs Célèbres.*

La Fête a Coqueville par Emile Zola. Dessinée par André Devambez. *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Draeger), in-4, 61 pp., couv. impr. en couleurs (1898, mais daté de 1899).
Première édition illustrée de ce conte, publié dans *Le Capitaine Burle* (1882). Voyez ce titre.
Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires numérotés sur papier du Japon.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 31 décembre 1898, sous le nº 14.781.

Jacques Damour; Naïs Micoulin; Le Capitaine Burle; L'Inondation, par Emile Zola. *Paris, Librairie Marpon et Flammarion* (Lagny, impr. Colin), 1888, in-16 de 256 pp., couv. impr.
Premier tirage. — Publié à 60 cent.
Forme le nº 45 des *Auteurs Célèbres.*
Seconde édition, avec variantes de titres et de quelques nouvelles. Voir au titre : *Naïs Micoulin.*
Jacques Damour, nouvelle parue, en 1883, avec *Naïs Micoulin*, a inspiré la pièce suivante :
Jacques Damour, pièce en un acte, tirée de la nouvelle d'Emile Zola, par Léon Hennique. *Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (Impr. réunies), in-18, couv. impr. (1887).
Edition originale. — Publié à un franc.

Madame Neigeon, par Emile Zola. Illustrations de A. Calbet.
Paris, Librairie Borel (impr. Guillaume), 1896, in-32, 138 p p. couv. ill.
De la collection Guillaume " Lotus Bleu ".
Première édition séparée et illustrée.
Titre rouge et noir.
Il a été tiré, en outre, quelques exemplaires sur papier teinté primevère; 50 exemplaires numérotés sur papier du Japon et 50 exemplaires numérotés sur papier de Chine.
Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 31 octobre 1896, sous le nº 10.196.
Voir *Naïs Micoulin.*

NAÏS MICOULIN. — Nantas. — La Mort d'Olivier Bécaille. — Madame Neigeon. — Les Coquillages de M. Chabre. — Jacques Damour. *Paris C. Charpentier et Cie, éditeurs*, 13, *rue de Grenelle*, (Corbeil, typ. Crété), in-18, couv. impr. (1884).

Edition originale collective. — Publiée à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires sur papier de Chine, et 100 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Le septième mille est enregistré, comme suit, dans le numéro du 12 avril 1884 de la *Bibliographie de la France*, sous le nº 4.098.

Zola (E.). Naïs Micoulin, Nantas, La Mort d'Olivier Bécaille, Madame Neigeon, Les Coquillages de M. Chabre, Jacques Damour. par Emile Zola. 7e mille. In-18 jésus, 384 pp. Corbeil, impr. Crété. *Paris, Librairie Charpentier et Cie*, 3 fr. 50.

NAÏS MICOULIN. Nantas. La Mort d'Olivier Bécaille. Madame Neigeon. Les Coquillages de M. Chabre. Jacques Damour, par Emile Zola. Illustrations de M. Maurice Toussaint. *Paris*, *Calmann-Lévy* (impr. L. Pochy). 1911, gr. in-8, de 126 pp. à 2 col., couv. ill. en couleur.

Publié à 95 cent.

De *La Nouvelle Collection illustrée.*

NAÏS MICOULIN, drame lyrique en deux actes, tiré de la nouvelle d'Emile Zola. Poëme et musique d'Alfred Bruneau. *Paris*, *Librairie Charpentier*, *Eugène Fasquelle*, *éditeur* (impr. Mareteux), in-18 jésus, de 36 pp., couv., impr. (1907).

Edition originale. — Publié à 1 fr.

Il n'a pas été fait de tirage sur papier de luxe.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 1er mars 1907, sous le nº 1685.

NANTAS, Pour une nuit d'amour, La Mort d'Olivier Bécaille. Madame Neigeon, par Emile Zola, *Paris*, *Librairie Marpon et Flammarion* (Lagny, impr. Colin), 1889, in-16, 253 pp. couv. impr.

Premier tirage. — Publié à 60 cent.

Forme le nº 103 des *Auteurs Célèbres*.

Seconde édition, avec variantes de titres et de quelques nouvelles. Voir au titre : *Naïs Micoulin*.

POUR UNE NUIT D'AMOUR, par Emile Zola. Illustrations de Georges Picard. *Paris*, *Librairie Borel* (impr. Guillaume), 1896, in-32, de 165 pp. couv. ill.

De la nouvelle collection Guillaume *Lotus Bleu*. Titre rouge et noir.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier teinté primevère; 50 exemplaires sur papier du Japon et 50 exemplaires sur papier de Chine. Ces 100 derniers exemplaires sont numérotés.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France*, du 2 mai 1896, sous le nº 3.978.

LES SOIRÉES DE MÉDAN. — Emile Zola. — Guy de Maupassant— J.-K. Huysmans. — Henry Céard. — Léon Hennique. — Paul Alexis. — Les Soirées de Médan. *Paris. G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle, Saint-Germain* (impr. Emile Martinet), in-18 couv. impr. (1880).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 10 exemplaires sur papier de Chine et 50 exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

Les nouvelles contenues dans ce recueil sont *L'Attaque du Moulin*, par Emile Zola, publié d'abord dans *Le Messager de l'Europe*; *Sac-au-dos*, par J.-K. Huysmans, publié d'abord à Bruxelles, dans *L'Artiste*, de Théodore Hannon, *L'Attaque du Grand Sept*, par Léon Hennique (inédit); *Après la Bataille* par Paul Alexis (inédit); *La Saignée*, par Henry Céard, publié d'abord dans le " Slovo " de Saint-Pétersbourg; et *Boule-de-Suif*, de Guy de Maupassant, qui se trouve ici en *édition originale*.

LES SOIRÉES DE MÉDAN. — Emile Zola. — Guy de Maupassant. — J.-K. Huysmans. — Henry Céard. — Léon Hennique. — Paul Alexis. — Les Soirées de Médan. Avec les portraits des six auteurs, eaux-fortes de F. Desmoulin et six compositions de Jeanniot, gravées à l'eau-forte, par E. Muller. *Paris G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle* (typ. C. Chamerot), 1890, in-8, couv. impr.

12 eaux-fortes hors-texte. — Publié à 20 francs.

Il a été tiré, en outre, 65 exemplaires, souscrits par la librairie Conquet), dont 15 exemplaires sur papier du Japon, nos 1 à 15) avec triple suite des gravures dont deux avant la lettre du Japon, et sur parchemin; et 50 exemplaires sur papier de Hollande (nos 16 à 65), avec double suite des gravures, dont une avant la lettre.

LES TROIS GUERRES. A paru dans La Publication annuelle du *Comité de la Société des Gens de Lettres* : Bagatelles. *Paris, Dentu*, 1892, in-18.

UNE FARCE. — Contes à Ninon. — Simplice.

Forme le numéro 1 du volume 13 série 2 de :

Anthologie Contemporaine des Ecrivains Français et Belges. Bruxelles, Librairie Nouvelle; Paris, Librairie Universelle, 1887-1888, in-12.

Une Farce figure là en édition originale.

Une Farce a été reproduite sous le titre de *Bohèmes en villégiature*, dans *Types de Paris*, illustré par Raffaelli, *Paris, Plon-Nourrit*, 889, in-4.

Table

